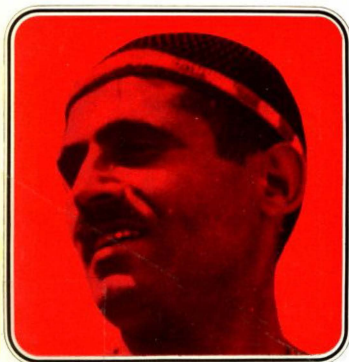


JOHN GEIPEL

Anthropologie de l'Europe

UNE HISTOIRE ETHNIQUE et LINGUISTIQUE



SCIENCE NOUVELLE



ROBERT LAFFONT

LA COLLECTION " JEUNE SCIENCE "

a pour but de combler le vide qui existe entre le monde des spécialistes et le grand public soucieux d'informations exactes. Elle se propose de mettre à la disposition de ce public des documents qu'il puisse comprendre avec profit et plaisir et qui soient totalement représentatifs de l'état actuel de la science dans les domaines les plus divers.

L'anthropologie de l'Europe est le premier ouvrage d'ensemble qui, depuis plus de trente ans, ait été consacré aux Européens du paléolithique supérieur jusqu'à nos jours. Il rassemble les plus récentes conclusions de quatre disciplines connexes : l'anthropologie, l'archéologie, l'histoire sociale et la linguistique. C'est une tentative pour démêler l'écheveau embrouillé des racines ethniques des peuples d'Europe. Depuis l'apparition de la génétique scientifique, les anthropologues ont été contraints d'abandonner l'idée d'entités ethniques immuables. C'est en appliquant les acquisitions les plus nouvelles de la génétique que l'auteur essaye de mettre en lumière les raisons de la variété des races européennes.

Anthropologie de l'Europe présente d'abord la synthèse de tout ce qui est connu du peuplement de l'Europe aux temps préhistoriques. Ensuite, le livre montre comment les découvertes de la linguistique révèlent de nombreux contacts ethniques qui, sans cette discipline, seraient restés insoupçonnés. Enfin, après un tableau d'ensemble des Européens actuels, l'auteur passe en revue les nombreuses tentatives qui ont été faites au cours des deux derniers siècles pour répartir les peuples européens en compartiments ethniques et raciaux nettement séparés : les Nordiques, les Alpains, les Méditerranéens, etc. Il montre le caractère chimérique de toutes ces races imaginées par l'anthropologie classique.

Cet ouvrage est destiné aussi bien à l'étudiant et au spécialiste qu'au profane intéressé par l'évolution physique, ethnologique et linguistique de l'homme européen.

JOHN GEIPEL

ANTHROPOLOGIE DE L'EUROPE

Histoire ethnique et linguistique

traduit de l'anglais par Eudes de Saint-Simon



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
6, place Saint-Sulpice, Paris-6^e

Titre original :
THE EUROPEANS
an ethnohistorical survey

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, Paris-VI. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés : romans français et étrangers, documents et récits d'histoire, récits de voyage, biographies, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© John Geipel 1969.

Traduction française : Editions Robert Laffont, S.A., 1971.

SOMMAIRE

<i>Préface</i>	13
<i>Introduction</i>	17
CHAPITRE I. LE PEUPLEMENT DE L'EUROPE	27
Bibliographie	85
CHAPITRE II. LES LANGUES DE L'EUROPE	87
Bibliographie	138
CHAPITRE III. DISTRIBUTION DE QUELQUES TRAITS PHYSIQUES DANS LA POPULA- TION EUROPEENNE	141
Bibliographie	183
CHAPITRE IV. LES EUROPEENS ACTUELS	185
Bibliographie	303
CHAPITRE V. A LA RECHERCHE DES RACES DE L'EUROPE	311
Bibliographie	329
<i>Lexique</i>	331
<i>Bibliographie générale</i>	337
<i>Table et sources des illustrations dans le texte</i>	339
<i>Remerciements</i>	341
<i>Sources des photographies hors-texte</i>	343
<i>Index</i>	345

à mon grand-père P. H. Ellis

PRÉFACE

Près de 450 millions de représentants de l'espèce *Homo Sapiens* vivent à présent en Europe, sur ce continent qui marque l'extrême pointe nord-ouest de leur extension dans le Vieux Monde. Ce sont ces gens, leurs origines apparentes et leurs croisements qui forment le sujet de la présente étude.

Les découvertes appartenant à quatre disciplines voisines : anthropologie physique, archéologie, linguistique comparée et histoire, ont été utilisées pour tenter d'éclaircir autant qu'il est possible l'évolution et le développement de l'homme en Europe.

Le premier chapitre dresse un bref tableau de ce que nous connaissons du peuplement primitif du continent par notre espèce. Nous avons résisté au maximum à la tentation de faire dériver les types ou les populations existant actuellement en Europe de tels ou tels ancêtres qu'indiquerait l'archéologie ou l'anthropologie, erreur dans laquelle tant d'anthropologistes sont tombés avant nous. La maigre moisson d'ossements humains préhistoriques dont nous disposons et les lacunes énormes qui subsistent dans nos connaissances concernant l'histoire ancienne et la composition des peuples européens, eussent rendu dérisoire une tentative de ce genre.

Au deuxième chapitre nous examinons les langues de l'Europe et leur histoire telles que nous les connais-

INTRODUCTION

Aux beaux jours de l'anthropologie classique, qui prirent fin à une date somme toute assez récente, et avant que la découverte des lois de Mendel ne fasse naître la génétique, on croyait généralement que l'humanité pouvait être découpée en unités plus ou moins autonomes occupant chacune une partie déterminée de la surface du globe, et dont les membres se reconnaissaient au premier coup d'œil par certains traits de leur aspect physique. La forme du crâne d'un individu, sa chevelure, sa stature et souvent la couleur de sa peau, constituaient, pensait-on alors, des critères valables et suffisants pour déterminer son origine raciale.

Ainsi en Europe, on pouvait classer un homme dans les « Alpins » s'il se trouvait qu'il fût trapu, qu'il eût le crâne rond, un nez « en boule » et des cheveux bruns, tandis qu'un autre, qui était peut-être le frère du premier, pourvu qu'il fût grand, à tête longue, à yeux bleus et à cheveux blonds, risquait d'être définitivement catalogué comme un spécimen de la « race nordique ».

Tandis que le nombre exact de catégories raciales humaines était discuté (le total variait d'une demi-douzaine à plus de cent, suivant l'opinion des diverses autorités), on admettait presque universellement l'existence certaine d'au moins trois grandes races, dites « races primaires ». C'étaient : la race Caucasique ou race Blanche, la race Négroïde ou Noire et la race

des thèmes qui restent communs à l'espèce humaine tout entière.

En fait, les quelques traits physiques auxquels on accordait autrefois une importance raciale sont justement ceux-là mêmes que la science moderne juge les plus susceptibles de se modifier sous l'interréaction de divers facteurs biologiques et du milieu.

Aujourd'hui il n'existe probablement plus un seul prétendu scientifique, même raciste, qui oserait nier que l'humanité représente une espèce unique et génétiquement homogène. S'il en était autrement, les membres des différents groupes raciaux seraient incapables de se croiser. Nous observerions alors non plus de simples variétés locales présentant des constitutions génétiques légèrement différentes, mais des espèces distinctes. Or de toute évidence, de telles espèces n'existent pas.

Les prétendues « races humaines » peuvent être sérieusement considérées comme des populations qui se croisent et s'empruntent mutuellement des caractères. En effet, certains individus, à un moment donné, représentent des caractères héréditaires qui ne sont pas nécessairement typiques des autres éléments avec lesquels on les compare. Cependant ces traits, et la constitution génétique de la population qui les possède, dérivent d'un vaste « pool » de gènes représentant l'héritage commun à toute l'humanité. Ces gènes sont capables de s'ajuster et de se modifier si les conditions qui les ont produits changent elles-mêmes de quelque façon.

La génétique nous a démontré que chaque individu représente le résultat final d'un nombre astronomique d'équations génétiques formées par les gènes qu'il a hérités de ses père et mère, et qui appartiennent à la section ou à des sections du « pool » génétique dont ses parents eux-mêmes sont issus. De ces équations, seule une infime fraction, moins de cinq pour cent du total peut-être, provoque en fait l'apparition de la douzaine de traits observables que l'on tenait autrefois pour significatifs de la race. Mis à part les cinq pour cent de plus qui rendent compte des différences individuelles et sexuelles, le reste, soit quatre-vingt-dix pour cent,

concerne des gènes qui appartiennent à toute l'humanité et aussi sans doute aux animaux qui sont nos parents les plus proches, les singes anthropoïdes. Si ce fonds commun de gènes n'existait pas, beaucoup d'entre nous pourraient naître avec deux nez, un œil unique, des nageoires couvertes de poils, et la température normale du corps pourrait atteindre 60°.

Tout cela infirme complètement la théorie qui a encore cours dans certains milieux et suivant laquelle les races primaires de l'homme, négroïde, caucasique, mongoloïde et autres, résulteraient de lignées ayant évolué indépendamment à partir d'ancêtres préhumains distincts. En fait, les différents groupes d'hommes n'ont jamais été, au cours des quelque 100 000 ans écoulés depuis l'apparition de l'*homo sapiens*, complètement coupés pendant très longtemps de tout contact les uns avec les autres, en supposant qu'ils aient été parfois isolés. Il existait un constant échange de gènes d'une population à l'autre. On peut prétendre raisonnablement qu'en l'absence d'un tel brassage, les constitutions génétiques des races de l'homme et en tout cas des variétés les plus largement différenciées auraient à l'heure actuelle suffisamment divergé pour empêcher ou prévenir tout rapport génétique prolifique. Alors serait impossible, ou extrêmement hasardeuse, la greffe (pourtant réussie) d'organes tels que le cœur ou le rein lorsque ceux-ci seraient transplantés d'un « donneur » d'une race à un sujet d'une autre race.

Lorsque nous parlons des différences et des ressemblances humaines de ce point de vue, il devient clair que les premières sont de très loin supérieures en nombre aux secondes. En fait, on constate souvent l'existence de plus de variations physiques entre des individus appartenant à une même population géographique, que l'on n'en dénombre entre des représentants de races majeures différentes. En gardant à l'esprit ces quelques remarques, on peut voir que le vieux concept de races humaines ne repose plus que sur une base très fragile. Enfin, si les découvertes de la génétique des populations ont montré que ce concept était indéfendable, que dire alors des races dont parlent encore tant

d'historiens, et même quelques anthropologistes réactionnaires, qui prétendent qu'elles habitent l'Europe ? Ces races, si elles existent, doivent être considérées comme des « races dans la race » et c'est comme telles qu'elles sont décrites par ces « experts ». Ceux-ci se font fort de les identifier, même s'ils admettent que cette tâche est beaucoup plus difficile que celle de distinguer entre les représentants des différentes « races majeures ».

Est-il besoin de préciser, à la lumière de ce que nous savons maintenant des processus qui provoquent la variabilité physique de l'homme, que la « chasse aux races imaginaires » et leur description ne représentent plus qu'un jeu stérile ? A la vérité, il est intéressant de comparer brièvement les méthodes employées par les anthropologistes pré généticiens du passé avec celles qu'emploient les spécialistes actuels de la génétique pour étudier les peuples de l'Europe. Les différences radicales entre l'ancienne méthode et la nouvelle apparaîtront aussitôt très clairement.

A l'époque où des classifications fondées sur quelques traits observables choisis au hasard étaient encore acceptables, les Caucasiens d'Europe étaient considérés comme se divisant en trois types raciaux principaux : Nordique, Alpin et Méditerranéen. Un ensemble de races secondaires : Dinarique, Balte de l'Est, Littorale, Celtique, et ainsi de suite, étaient également décrites par de nombreux spécialistes. Ceux-ci prétendaient que ces races secondaires étaient issues de croisements extrêmement anciens entre les trois races européennes qui, à une époque indéterminée dans le passé, avaient été plus pures, mais qui étaient maintenant métissées.

Au chapitre « A la recherche des races de l'Europe », nous donnerons un résumé de la manière dont on a « inventé » ces types raciaux et nous décrirons l'allure qu'on leur prêtait.

Ayant réussi à isoler ce qu'ils considéraient comme les « races de l'Europe », les typologistes découvrirent bientôt que parmi les individus qu'ils examinaient, très peu représentaient un quelconque de ces types physiques idéalisés. Ils expliquèrent le fait en soutenant que la grande majorité des Européens pouvaient être

regardés comme hybrides, c'est-à-dire comme un croisement entre deux rameaux ou plus qui, à l'origine, étaient purs. L'existence, dans une même famille, d'enfants qui pouvaient être classés séparément comme des « spécimens parfaits » de Nordiques, d'Alpins ou de Méditerranéens, n'embarrassait même pas ces théoriciens. Ces individus, disaient-ils, ne faisaient que récapituler dans l'ensemble les traits physiques de rameaux ancestraux purs desquels leur famille descendait.

De plus, dans les cas où des hommes et des femmes montrant les caractéristiques d'une race étaient découverts vivant dans le territoire attribué à une autre race, on consultait alors les sources historiques et archéologiques afin de justifier, par une ancienne migration, cette distribution insolite. Ainsi, des anomalies aussi apparentes que la présence d'Espagnols aux yeux bleus étaient expliquées par leur descendance des Visigoths ! De même, l'existence de Danois bruns prouvait seulement qu'un rameau brun introduit en Europe du Nord à l'époque néolithique par les peuples constructeurs de mégalithes (qui, supposait-on, étaient bruns) constituait un élément racial important dans la population actuelle du Danemark !

Cette façon de penser, fondée sur la croyance qu'il existe des races humaines pures génétiquement et d'autres qui sont métissées reste encore très vivace dans certains milieux. Des livres récents d'enseignement de l'anthropologie répètent encore le catalogue des races européennes tel qu'il était conçu au XIX^e siècle et qui mentionne des Nordiques, des Alpins et autres, sans mettre en doute la validité de la théorie. D'autres auteurs utilisent quelque peu la génétique pour définir les races comme étant des populations qui diffèrent l'une de l'autre par la fréquence de certains gènes ; ils restent cependant incapables de définir le pourcentage exact de fréquence des divers gènes qui est requis pour produire des races distinctes. En fait, les fréquences de gènes qui provoquent l'apparition de différents types d'antigènes dans le sang peuvent différer très nettement sur quelques kilomètres d'une région. Doit-on classer les

possesseurs de deux ou plusieurs facteurs différents, ou les variations d'enzymes et autres éléments microscopiques, comme étant racialement distincts l'un de l'autre, même si on ne peut pas distinguer autrement ces individus ? Les races que ces nouveaux savants se prétendent capables de définir et d'identifier par des facteurs aussi invisibles que le groupe sanguin, diffèrent très peu de celles qui sont fondées sur des traits évidents. Ainsi, les « Européens du nord-ouest » ne sont-ils seulement que des « Nordiques » déguisés, tandis que les « Européens centraux » portent encore toutes les marques qui caractérisent les « vieux Alpins ».

Les amateurs qui écrivent sur le sujet des races sont à peine moins excusables car ils contribuent à garder vivant le mythe des races humaines pures et métissées. Les Celtes, fait remarquer un récent article du *Sunday Time*, sont restés une race remarquablement pure ! De même la série d'articles de l'*Observer*, intitulés « Qui sont les Britanniques ? » soutient la thèse que les Britons à chevelure et œil brun descendent des peuples méditerranéens qui vinrent en Grande-Bretagne au néolithique. L'article suggérerait que deux traits (qui sont génétiquement indépendants), la couleur des cheveux et celle de l'œil, ont traversé, toujours associés, quelque 300 générations dans une couche particulière de la population britannique. Il se trouve que le style de l'article en question, écrit certainement dans les meilleures intentions, rappelle fâcheusement celui des théories raciales du nazisme qui reliaient les traits du comportement aux caractères physiques. Ainsi on lit que « les Celtes apportèrent avec eux les têtes larges et la peau à taches de rousseur, tout comme l'esprit altier et l'amour de la musique qui se sont perpétués chez leurs descendants » !

De telles théories, encore largement acceptées, reflètent une ignorance complète des processus génétiques les plus élémentaires. Outre qu'elles sont fausses, ces idées sont dangereuses. Nous savons tous ce qui arrive lorsqu'on entend identifier tel type physique à telle nation, telle culture, tel groupe linguistique ou même

religieux, et que ce concept est exploité à des fins politiques.

Il apparaît que malheureusement les bases les plus simples de la génétique restent encore incomprises du public : c'est ainsi que la grande majorité des individus ignorent que chacun d'entre eux est le résultat de combinaisons de gènes (particules héréditaires) dues au hasard. Si cela était admis, on ne verrait plus de faux savants tenter de décrire les individus comme des copies conformes d'ancêtres purement hypothétiques ! Le patrimoine génétique de chaque homme lui est intégralement propre. Le taux de probabilité que celui-ci reproduise exactement un autre être humain, ou qu'il répète intégralement le capital génétique que possédait un quelconque ancêtre, est infinitésimal.

Depuis quelques années, un nombre croissant d'anthropologistes, conscients de la confusion qu'introduisait la notion traditionnelle de « race », ont cessé d'appliquer ce terme aux différents types humains.

Il ne faut pas en conclure qu'ils n'admettent pas que des populations éloignées géographiquement ne diffèrent par leur constitution génétique, et par conséquent dans certains aspects physiques. On ne peut nier que les peaux noires, les cheveux crépus, les lèvres épaisses et les nez épatés soient plus fréquents en Afrique, qu'ailleurs. Ou de même, que les cheveux raides et noirs les yeux en amande et la peau jaune soient plus souvent associés chez les peuples asiatiques que parmi les Européens. En Europe, enfin, la stature élevée, les cheveux blonds et les yeux bleus restent certainement plus communs près de la Baltique et de la mer du Nord que dans les régions méditerranéennes. Cependant, alors que jadis les savants considéraient volontiers la coïncidence de traits choisis, lorsque observée chez plusieurs individus, comme une preuve d'« affinité raciale », on sait aujourd'hui que ces traits représentent l'expression de processus spécifiques d'évolution dont l'étude relève de l'anthropologie physique. Tous les caractères physiques auxquels on attribuait naguère une signification raciale sont en réalité, nous le savons maintenant, susceptibles de se modifier dans l'avenir si les individus

Grâce à ces « archives », nous pouvons tenter de reconstituer dans ses grandes lignes le développement de l'homme sur notre continent. Il serait toutefois trop simpliste de revendiquer chaque fossile humain que nous évoquerons dans ces pages comme appartenant à nos ancêtres directs. Ceci pour la simple raison que nous ne savons presque rien de l'aspect que ces premiers hommes présentaient de leur vivant, ni de la part qui leur revient dans la formation des peuples qui leur ont succédé en Europe.

Jusqu'à une époque très récente aucun fossile connu ne laissait supposer qu'une véritable forme d'homme *Pré-Sapiens*, ressemblant aux Australopithèques d'Afrique, aux Pithécanthropes de Java ou encore à l'homme de Pékin, ait jamais vécu en Europe. Mais voici qu'en 1954-1955 le paléontologiste Camille Arambourg (décédé en 1969) découvrait trois mâchoires inférieures et un pariétal (os latéral du crâne) humains à Ternifine, en Algérie. Ces fossiles, joints à une quatrième mandibule qui fut exhumée également en 1954 à Sidi Abderhaman (Maroc) se trouvaient, au moment de leur découverte, associés à des « bifaces », outillages de pierre grossièrement taillés, d'un type primitif et extrêmement ancien (Abbevillien ou Acheuléen). En raison de leur ressemblance étroite avec les restes déjà connus de l'homme de Pékin et de Java, ces fossiles furent classés comme Australopithécidés. Ainsi la preuve était-elle faite que des créatures humaines, arrivées au stade *pré-sapiens* de leur évolution et dotées de la station verticale (type *erectus*), avaient vécu non loin de l'Europe, voici 300 000 ans peut-être. Une question se posait alors : N'était-il pas possible que ces hominidés archaïques aient effectué de temps à autre des incursions sur le sol de l'Europe, en progressant légèrement vers le Nord ? Le fait que durant de longues périodes du Pléistocène, notre continent ait été relié à l'Afrique du Nord par un isthme, à l'Ouest de la Méditerranée, rendait cette hypothèse assez plausible. Neuf ans plus tard, en 1963, on obtint enfin une preuve irréfutable de l'existence en Europe d'une forme humaine primitive de type archanthropien, rappelant à la fois les Pithéc-

thropes Nord-Africains et Asiatiques, et datant du Pléistocène moyen : le Docteur Lazló Vértés mit au jour à Vertesszöllös, à quelques kilomètres de Budapest, des vestiges humains extrêmement anciens, au cours de fouilles effectuées dans un site datant du Paléolithique inférieur. Ces fragments, qui se composaient d'une canine, de deux molaires (dont l'une d'enfant) et des deux moitiés d'os occipital, furent soumis au Dr Andor Thoma, de l'université Kossuth, pour identification. La première réaction de Thoma fut de proclamer que ces os et ces dents avaient tous appartenu à des Pithécantropes de la même famille que l'homme de Pékin. Enfin, semblait-il, on détenait la certitude que des hominidés plus archaïques que nous dans leur stade d'évolution (*erectus*) avaient vécu en Europe au cours du second interglaciaire, c'est-à-dire entre — 500000 et — 200000.

Un nouvel examen, plus minutieux, conduisit cependant le Dr Thoma à réviser son premier jugement. Bien que les os du crâne de Vertesszöllös soient plus épais que ceux d'aucun homme actuellement vivant et possèdent la « crête sagittale » qui se retrouve partout sur les crânes *erectus* (pour la fixation des muscles de la nuque), leur forme est très évoluée ; de plus, la capacité crânienne correspondante a été estimée à 1 400 cm³ environ, volume que n'atteint aucun crâne d'homme *erectus* connu jusqu'à présent. Actuellement Thoma estime qu'il faut classer l'homme de Vertesszöllös, avec son cerveau de capacité très moderne et sa forme crânienne très évoluée, dans une sous-espèce très ancienne d'*homo sapiens*. Cela signifie que des hommes très proches de nous par la taille et la forme du crâne, peuvent avoir vécu en Europe il y a 500 000 ans déjà, à une époque où des populations d'*erectus*, physiquement moins évolués, occupaient encore d'autres régions de l'Ancien Monde.

A Mauer, en Allemagne, on avait trouvé en 1907, dans un gisement daté du début du Pléistocène moyen, une mâchoire encore plus ancienne que les os de Vertesszöllös et qui défie, comme eux, toute classification précise. Bien que ce fossile soit de forme comparable aux

crânienne et un os frontal — furent extraits du sol de la grotte de Fontéchevade (département de la Charente). A proximité et au même niveau, se trouvaient des éclats de silex taillés qui furent identifiés comme datant du début du paléolithique moyen (— 200000). Des os

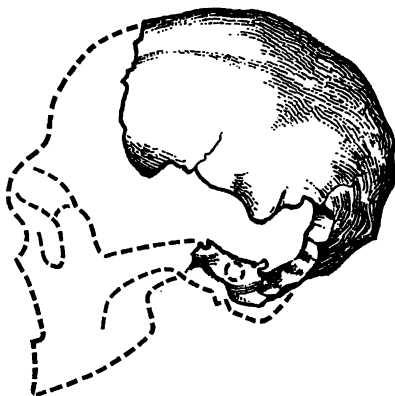


FIGURE 2 b.
Crâne de Swanscombe

de nombreux animaux fossiles, depuis longtemps disparus, tels que le rhinocéros de Merck, y étaient associés. Il était clair que les fragments d'os humains avaient appartenu à deux individus différents, sans que l'on en puisse préciser le sexe. On sait seulement qu'ils ont dû vivre en France à la fin de la période chaude du second Interglaciaire qui précéda de peu le début de la troisième Glaciation. En dépit de leur épaisseur relative,

les os de Fontéchevade sont virtuellement indiscernables, quant à la forme, de ceux de l'Européen moderne. La voûte crânienne est élevée, tandis que la forme du fragment d'os frontal indique que les arcades sourcilières, qui forment un bourrelet si prononcé chez les Pithécanthropes, étaient aussi peu saillantes que les nôtres.

Les os de Steinheim, Swanscombe et Fontéchevade apportent la preuve irréfutable que des hommes d'allure essentiellement moderne vivaient en Europe voici 150 000 ans. Il est donc stupéfiant de découvrir que, durant de nombreux millénaires plus près de nous, des formes humaines beaucoup plus archaïques continuaient d'errer sur notre continent ! L'homme de Néanderthal, qui a fourni injustement le modèle caricatural d'homme des cavernes, brute épaisse recouverte de poils, semble avoir été le type humain prédominant, sinon unique, qui a hanté l'Europe au début de la dernière glaciation, entre — 125000 et — 70000.

Lorsque, enfin, on émit l'hypothèse que les premiers Européens, hominidés primitifs du type de Steinheim et de Swanscombe, ont peut-être été les lointains ancêtres des Néanderthaliens et nos propres aïeux, de nombreuses autorités se hâtèrent de déclarer que les Néanderthaliens constituaient un exemple rare d'évolution à rebours. Certains savants alléguèrent que les traits soi-disant anthropoïdes du squelette offert par les Néanderthaliens : voûte crânienne basse et épaisse, sourcils développés, front fuyant, menton effacé, mâchoires prognathes et dents massives, prouvaient que ces Européens du paléolithique moyen avaient régressé physiquement par rapport aux formes humaines plus anciennes. Le fait que certains Néanderthaliens primitifs (comme ceux qui furent découverts à Krapina en Yougoslavie) paraissaient nettement plus modernes que certains autres plus récents trouvés en Europe (La Ferrassie) renforçait l'impression que les Néanderthaliens étaient redevenus de plus en plus simiesques à mesure que le temps passait.

Cependant on peut dire, avec tout autant de vraisemblance, que les caractéristiques du squelette Néander-

rapport aux Néanderthaliens. Sa taille atteignait presque 1,80 m, il était puissamment bâti, le crâne était étroit et rugueux, la face large, la mâchoire carrée, le menton puissant et le nez busqué. Cet homme et ses frères — quoique généralement bâtis en force — étaient pourtant moins grossiers que certains types irlandais ou scandinaves actuels. Une fois ses traditionnelles peaux de bêtes troquées contre un costume plus moderne, Cro-Magnon serait passé inaperçu dans la rue d'une grande ville de l'Europe du Nord-Ouest.

Il semble de plus en plus vraisemblable que la race de Cro-Magnon assimila les Néanderthaliens d'Europe, plutôt qu'elle ne les extermina. Les deux types d'hommes étaient probablement assez proches génétiquement pour se croiser, ce qu'ils firent sans doute. Les squelettes de chasseurs de mammoth trouvés à Brunn et à Predmost en Tchécoslovaquie présentent un mélange de traits néanderthaliens et d'*homo sapiens* qui suggère fortement l'hypothèse d'un métissage des deux races. Il en est de même pour le crâne de Combe-Capelle, beaucoup plus ancien, dont le propriétaire avait précédé les Cro-Magnon en France, bien des siècles auparavant. Ces spécimens sont tous sensiblement plus trapus que les Cro-Magnon définitifs et sont affligés de face et de crâne longs et étroits, alors que les Cro-Magnon typiques combinent un crâne allongé avec une face large.

Les témoignages archéologiques en provenance d'Europe Centrale et de Russie Méridionale renforcent l'hypothèse d'une hybridation qui se serait produite entre les Néanderthaliens locaux et leurs envahisseurs techniquement plus avancés. Les cultures du paléolithique supérieur auxquelles on a donné le nom des sites d'Europe centrale tels que le Szelethien (Hongrie et Slovaquie) sont presque certainement dérivées d'une fusion d'éléments Moustériens avec des Aurignaciens. Dans toute cette région, les procédés traditionnels de taille du silex en éclats, dus sans conteste aux Moustériens, continuèrent d'exercer une forte influence sur certaines cultures paléolithiques plus récentes.

Les Aurignaciens découvrirent en Europe des terrains de chasse illimités. Le climat était tempéré, les forêts,

les prairies étaient extrêmement giboyeuses tandis que les cours d'eau regorgeaient de poissons. Cependant après un certain nombre de siècles, les conditions climatiques s'altérèrent : des vents violents chargés de poussière de glace commencèrent à balayer le sol, les forêts



FIGURE 4.
Crâne de Cro-Magnon

reculèrent vers le sud, cédant la place aux toundras désolées. Vers — 72000, des glaciers de 1 500 mètres d'épaisseur recouvraient une grande partie du continent. Du gibier primitif, seules survivaient les espèces à peau épaisse ou à fourrure : mammouth, bison, bœuf musqué. De petites bandes d'hommes, dont la survie dépendait entièrement de ces animaux (ils en tiraient nourriture, combustible et vêtements), entreprirent de s'adapter à la

bes, le nez court et les mâchoires légèrement prognathes.

Se pourrait-il que des hommes et des femmes analogues aux types actuels d'Asie et d'Afrique aient vécu en Europe durant la dernière glaciation, simultanément avec des Cro-Magnon qui ressemblaient aux Européens modernes ? Peut-être, mais bien que nous possédions leurs squelettes, il nous est impossible d'imaginer même l'aspect que présentaient « en chair et en os » les individus de Chancelade, Obercassel ou Grimaldi. Peut-être n'y avait-il pas entre eux plus de différence que l'on en voit aujourd'hui entre les divers peuples d'Europe. Les quelques figures humaines dont le portrait nous a été conservé sur des bois de rennes sculptés ou peints, sur des fragments d'os ou sur les parois des cavernes, laissent penser que le type moyen d'homme vivant au paléolithique supérieur en Europe possédait un faciès dont les traits rappelaient beaucoup les nôtres : nez proéminent, menton fort, lèvres minces et même souvent une forte barbe. Malheureusement la plupart de ces images ou caricatures étant faites au trait et sans couleur, nous ne pouvons savoir si nos ancêtres d'il y a 15 ou 20 000 ans avaient ou non la peau blanche.

Nous en sommes réduits à tracer à grands traits le schéma des mouvements de population qui, d'après les témoignages archéologiques, ont traversé notre continent durant l'Age de glace. Il serait tentant de résoudre ce problème en notant la distribution et les centres de dispersion apparente des cultures paléolithiques supérieures que nous avons identifiées jusqu'à maintenant ; mais nous devons, comme toujours, être extrêmement prudents en extrapolant, à partir de l'étendue des cultures, le schéma des migrations ethniques : une méthode inédite pour piéger les animaux ou pour tailler le silex, un nouveau procédé pour tanner une peau de buffle ont pu se transmettre d'une tribu à une autre sans échange génétique obligatoire. On peut toutefois supposer que l'exogamie (recherche d'un partenaire sexuel en dehors du groupe d'origine) était déjà pratique courante, sinon générale, en Europe paléolithique, comme on le constate aujourd'hui dans les dernières tribus primitives qui vivent encore de chasse et de cueillette. Il est donc



FIGURE 5.
Représentation de figures humaines
au Paléolithique Supérieur

plausible que des échanges sexuels aient eu lieu fréquemment entre les diverses tribus très dispersées qui erraient en Europe à l'époque, et que, parallèlement à l'échange de techniques et d'idées nouvelles, le mixage génétique ait été également pratiqué à l'occasion. En

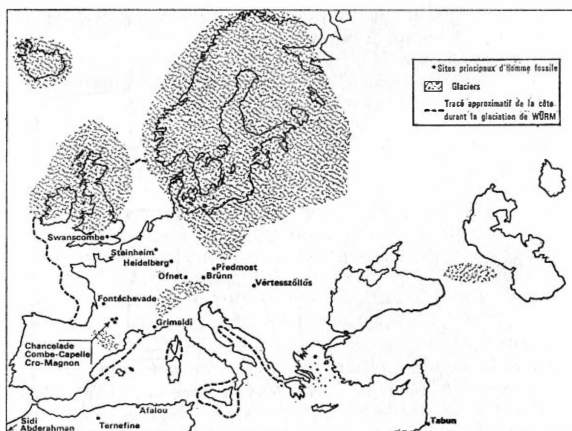


FIGURE 6.
L'Europe durant la dernière glaciation

nous fondant sur les seuls témoignages archéologiques, nous pouvons toujours supposer que si l'industrie des lames de silex a été introduite de l'extérieur en Europe durant l'Aurignacien, les industries gravétiennes qui leur succédèrent paraissent avoir évolué à travers des races d'*homo sapiens* ; sans doute celles-ci s'étaient-elles fortement mélangées aux Néanderthaliens d'Europe

Centrale et Orientale avant de s'étendre vers le sud et l'ouest. La culture solutréenne, caractérisée par des pointes de flèches en silex éclaté et finement travaillé en forme de feuilles, semble, par contre, avoir été apportée sur notre continent par un peuple envahisseur qui y arriva aux environs du dix-huitième millénaire. On a soutenu que les Solutréens arrivèrent en Europe à travers l'Espagne et l'Afrique du Nord. Quoi qu'il en fût, leur séjour et leur influence paraissent avoir été de courte durée, car dès — 15000, une autre industrie les avait remplacés, le Magdalénien, culture qui est indiscutablement d'origine européenne. Les Solutréens furent-ils absorbés par les Magdaléniens, ou émigrèrent-ils hors d'Europe ? Nul ne saurait le dire. La culture magdalénienne elle-même, caractérisée par de très riches sculptures sur os et sur bois de cervidés, semble avoir évolué à partir de traditions locales aurignaciennes et gravétiennes, dans des régions comprises entre l'Espagne du nord-ouest et les Alpes, avant que les influences magdaléniennes aient plus tard pénétré en Europe Centrale et Orientale. Ici encore, bien qu'on ne puisse affirmer que ces transmissions culturelles s'accompagnèrent de mouvements ethniques, il semble bien qu'un certain nombre d'échanges raciaux soient intervenus.

Cependant, vers 8000 avant J.-C. les glaciers scandinaves se retirèrent définitivement vers le nord. Les 4 000 ans qui suivent sont appelés par les archéologues « Mé-solithique » ou Age de la Pierre Moyenne. Ce fut au cours de cette période que notre continent adopta lentement les contours familiers qui sont ceux de l'Europe actuelle. Les Iles Britanniques se séparèrent définitivement du Continent tandis que la Baltique, qui constituait jusqu'alors un immense lac, faisait sa jonction avec la mer du Nord. La sinistre toundra, rabotée par le dernier passage des glaces, se couvrit progressivement de forêts épaisses dans lesquelles des animaux encore peu connus — loutre, martre, castor, ours brun et chevreuil — prirent la place des grands troupeaux de rennes et de bœufs musqués. Désormais l'Europe cesse d'être un pays arctique pour jouir du climat tempéré que nous lui connaissons aujourd'hui. Du point de vue

culturel, le Mésolithique constitua une ère de transition entre les vieilles méthodes du paléolithique dont l'économie reposait exclusivement sur la chasse, et le néolithique plus évolué. Cette période fut, croyons-nous, marquée par d'importants mouvements migratoires à large échelle : de nombreux peuples envahissent ou sillonnent l'Europe.

En Europe Occidentale, un afflux de nouveaux venus, peut-être originaires d'Afrique du Nord, a pu être contemporain des nouvelles techniques Tardenoisiennes (industries microlithiques). Cependant un peu plus tard, la culture Azilienne, héritière dégénérée du riche Magdalénien, fut introduite dans les Iles Britanniques et en Europe Centrale par des immigrants venus d'Espagne et du sud de la France.

Plus au nord, les industries du Mésolithique semblent au contraire s'être développées localement parmi les descendants des chasseurs de rennes. Ceux-ci avaient suivi les glaciers dans leur retrait vers le nord, depuis l'Europe Méridionale, Centrale et Orientale, pour s'établir dans ce qui constitue maintenant les Pays-Bas, les Iles Britanniques, les bords de la Baltique et le grand arc de cercle de la Russie Subarctique jusqu'à l'Oural et au-delà. Année après année, à mesure que les glaces se retiraient, la surface des terres habitables s'étendait ; les forêts, composées d'abord de conifères et de bouleaux, puis à mesure que le climat se réchauffait, mélangées d'espèces à feuilles larges, recouvraient les collines et les vallées.

Un grand nombre de tribus, de niveau culturel comparable, s'étendaient de l'Irlande Occidentale aux confins de la Sibérie. Nomades pendant une grande partie de l'année, ces peuples suivaient les côtes, les rives des lacs et des rivières, chassant, pêchant, ou récoltant œufs d'oiseaux, baies et fruits sauvages, et ramassant huîtres et coquillages. Tous connaissaient l'arc et la flèche à pointe de silex. Ils étaient experts en tissage de filets de pêche. Ils emmanchaient des bois de cerf sur leurs épieux et se frayaient un passage dans les bois à l'aide de haches de pierre ; leurs chiens étaient dressés pour la chasse ; ces hommes naviguaient même sur des canots

en peaux de bêtes ou en écorce, qu'ils calfataient avec de la gomme de bouleau. Dans toutes les tribus on utilisait des traîneaux tirés par les hommes ou par les chiens. Plus tard, peut-être sous l'influence des premiers agriculteurs, ces peuplades apprirent à façonner de grossières poteries en argile et à cultiver quelques maigres céréales.

Bien que les archéologues aient reconstitué assez précisément les diverses civilisations qui fleurissaient en Europe entre 6000 et 2000 avant J.-C., les vestiges humains du Mésolithique sont rares. La grande majorité de ceux qui nous sont parvenus ressemblent, en plus petite taille, à ceux du Paléolithique supérieur et témoignent que des croisements très nombreux s'effectuèrent entre des peuples de type physique différent. On ne saurait s'en étonner lorsqu'on réfléchit aux importantes migrations qui ont, nous le savons, sillonné l'Europe au cours des temps postglaciaires. La population restait faible et clairsemée et la vie nomade était la règle quasi générale. La découverte de 33 crânes à Offnet (Bavière), que l'on pense avoir été jetés dans un puits par des chasseurs de têtes, nous a révélé que la population européenne, jusque-là presque exclusivement dolichocéphale (à crâne allongé) commençait déjà à montrer des formes crâniennes plus variées ; la plupart des crânes d'Offnet et d'autres, trouvés en Portugal, Grande-Bretagne, Danemark et Suède, sont courts et ronds. Doit-on les considérer comme ayant appartenu à des envahisseurs nouvellement arrivés en Europe ? Aux auteurs de la culture tardenoisienne par exemple ? Si quelques-uns des Tardenoisien sont venus d'Afrique, ils ont pu introduire un élément génétique à tête ronde, parce que la brachycéphalie se retrouve en Algérie même, chez certains peuples Afalou datant du paléolithique supérieur. L'hypothèse de l'immigration en tant que facteur initial de la brachycéphalie ne doit pas être écartée par principe, même si, comme nous le verrons plus loin, de nombreux indices suggèrent une autre théorie : la tendance à la brachycéphalie, qui a atteint un grand nombre d'Européens aux temps historiques, a pu tout aussi bien constituer un phénomène purement lo-

cal et intérieur. En résumé, il semble que les habitants de l'Europe Mésolithique se montraient déjà, dans leur évidente diversité, très semblables à nous.

Dès 7000 avant J.-C., alors que la moitié de l'Europe vivait encore à l'Age de la Pierre taillée, les premiers symptômes d'un nouveau genre de vie plus élaborée se manifestaient déjà dans la plaine mésopotamique, entre Tigre et Euphrate. Les hommes, renonçant à des habitudes multimillénaires de chasse et de cueillette, amorcèrent une vie sédentaire fondée sur la domestication des plantes et des animaux.

Le genre de vie néolithique constitue, en dépit de débuts lents et difficiles, le progrès culturel le plus significatif que l'homme ait jamais accompli. De là sont nées toutes les civilisations jusques et y compris la nôtre. Ses conséquences les plus directes furent l'accroissement prodigieux de la population du Moyen-Orient et une série de migrations en masse qui, vague après vague, déferlèrent en Europe, en Afrique du Nord et jusqu'aux Indes.

Ces invasions successives, qui submergèrent notre continent, devaient modifier profondément l'apparence physique de nombre de ses habitants qui, malgré quelques mouvements migratoires locaux peu importants, étaient restés relativement isolés du point de vue génétique depuis la fin de la dernière glaciation.

Les peuples associés à la culture natoufienne de Palestine, qui firent la transition entre le Mésolithique et le Néolithique durant les 8^e et 7^e millénaires, se composaient d'individus représentatifs de la majorité des habitants vivant à cette époque au Moyen-Orient et en Afrique du Nord.

Les formes fines et graciles qui caractérisent les Natoufiens et leurs voisins semblent descendre de types locaux d'*homo sapiens* du Pléistocène qui s'étaient établis dans ces régions depuis peut-être des millénaires.

A première vue, le crâne long et étroit de nombreux Natoufiens rappelle ceux du paléolithique supérieur, tel que le type de Combe-Capelle. Toutefois, les Palestiniens du Mésolithique montraient une tête nettement plus petite et une ossature plus fine et plus délicatement

charpentée que les lourds chasseurs de mammouths de l'Age de Glace Européen.

Un certain nombre de facteurs : vie sous un soleil chaud, passage d'une alimentation exclusivement carnée à un régime de céréales, peuvent avoir provoqué la diminution générale de la taille des individus que l'on note chez de nombreux peuples de Méditerranée Orientale au début des temps postglaciaires. Quelles qu'en



FIGURE 7.
Statuette de femme néolithique en pierre
Blagoevo (Bulgarie)

soient les causes, la réduction de la stature jusqu'aux proportions de l'homme actuel devait finalement modifier l'apparence de nombreux habitants de l'Europe, de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient. Il est jusqu'à maintenant impossible de certifier si l'affinement physique des peuples européens résulta directement de l'invasion massive d'agriculteurs originaires du Moyen-Orient, ou s'il s'agissait d'une modification physique purement locale. Les deux hypothèses sont également plausibles.

Retrouver les itinéraires suivis par les premiers pionniers du Néolithique d'Europe représente une tâche ardue devant laquelle notre connaissance des mouvements ethniques survenus durant cette lointaine période reste malheureusement insuffisante. Certains archéologues ont bien tenté, en pointant l'apparente diffusion géographique des premières cultures agricoles, de reconstituer quelques-uns des grands axes le long desquels notre continent vit arriver les premiers pasteurs et agriculteurs. Mais ce travail demeure très fragmentaire par rapport au nombre total d'itinéraires qu'ont dû emprunter nos lointains ancêtres.

On retrouve dans tous les mouvements de populations du début du Néolithique un trait commun : la direction générale de leurs déplacements. Il est clair que tous ces gens arrivaient d'une région située quelque part au sud et à l'est de l'Europe. Nous savons par exemple que peu de céréales cultivées et d'animaux domestiques introduits par les colons néolithiques étaient originaires d'Europe, alors que les mêmes espèces se retrouvent à l'état sauvage en Anatolie, en Syrie, en Palestine et plus loin vers l'Orient. De même, l'éparpillement à travers notre continent d'une variété d'objets tels que des ornements fabriqués avec des coquillages de la Méditerranée Orientale (*Spondylus*) suggère nettement l'idée d'un rayonnement à partir d'un centre qui se situerait au-delà de l'extrémité est de la Méditerranée.

Parmi les cultures néolithiques identifiées jusqu'à présent en Europe, la plus ancienne, caractérisée par l'absence complète de céramique, a été découverte en Thessalie et sporadiquement localisée un peu partout sur les côtes méditerranéennes.

Ces cultures archaïques précéramiques se superposèrent progressivement par des apports nouveaux venus de l'est de la mer Egée. Utilisant le corridor Vardar-Morava comme principale voie d'accès aux Balkans, les immigrants, porteurs de ce qui devint plus tard la culture de Starcevo et ses dérivées, s'infiltrèrent dans les vallées d'Europe Méridionale et pénétrèrent en Bulgarie et en Transylvanie à l'est, puis au nord-est dans les pâturages de l'Ukraine. Vers le nord ils poussèrent jusqu'en Hongrie par les vallées du Kőrös et de la Tisza. Bien que les premiers colons du néolithique eussent été des agriculteurs nomades, éleveurs de bétail et planteurs de mil et de blé, quelques-uns des peuples qui leur succédèrent menaient une vie plus sédentaire dans des campements semi-permanents. Certains de ces sites sont encore marqués de nos jours par des monticules résultant de l'accumulation, au cours des siècles, de déchets ménagers.

Un second courant, quelque peu postérieur, passa par les Balkans avant de s'éparpiller au nord de la plaine hongroise dans les forêts de chêne à sol léger qui sont celles de l'Europe Centrale et Orientale. C'est l'itinéraire qu'empruntèrent les Danubiens, groupe de tribus de culture agricole qui semblent s'être répandus à travers le continent en densité étonnante et dont les territoires, à leur apogée, s'étendaient de la Russie Occidentale aux Pays-Bas actuels.

Les Danubiens, qui pratiquaient la méthode de la terre brûlée, déboisaient les forêts et incendiaient la végétation pour planter blé, orge, lin et haricots, pendant une saison ou deux ; puis, abandonnant le sol épuisé, ils repartaient en quête de terres nouvelles. Ces peuples vivaient dans des maisons faites de troncs d'arbres. Spécialement le long de la frontière occidentale, les Danubiens fortifiaient leurs villages en les entourant de fossés et de palissades : il leur fallait se protéger des attaques par surprise que lançaient contre eux les premiers occupants du sol, tribus de chasseurs sauvages sur le territoire desquels ils s'étaient installés. Si on juge par les restes osseux dont nous disposons, ces agriculteurs pionniers d'Europe Centrale étaient particulièrement

robustes, à crâne dolichocéphale, le nez court et à arête basse. L'on retrouve actuellement encore ces traits typiques chez de nombreux Russes, Polonais, Tchèques, Hongrois et Allemands de l'Est.

D'autres immigrants du néolithique ancien arrivèrent par mer et occupèrent les îles et les caps le long des côtes méditerranéennes d'Europe et d'Afrique du Nord. Leurs cultures très voisines se reconnaissent toutes par la présence de poterie d'argile rouge décorée par impression de coquilles de mollusques (bucardes et autres). Ces agriculteurs primitifs d'Europe Méridionale nous ont laissé des squelettes typiquement petits et minces, à crâne étroit et à traits fins qui se sont perpétués aujourd'hui parmi les peuples méditerranéens, spécialement les Siciliens, les Italiens du Sud et les Méridionaux français.

Plus à l'ouest, des invasions d'éleveurs de bétail (y compris les bien nommés « Swineherders ⁽¹⁾ ») débarquèrent et s'établirent sur les côtes d'Espagne, du Portugal et de la Riviera française avant de s'enfoncer dans l'intérieur des terres par la vallée du Rhône. Certains peuples de cette « conquête de l'ouest » néolithique, poursuivant leur route vers le nord, atteignirent la Bretagne, franchirent la Manche et accostèrent en Angleterre du Sud. Tout comme leurs cousins restés sur les bords de la Méditerranée, ces agriculteurs, qui furent les premiers à atteindre l'Europe du nord-ouest, étaient petits, de complexion assez fragile, avec un crâne long, un nez court et un faciès étroit.

L'itinéraire méditerranéen vers l'Europe fut également emprunté à partir de 2500 avant J.-C. par la religion mégalithique qui était évidemment un culte solaire et qui nous a laissé ces impressionnantes « pierres levées », dont les dimensions nous étonnent : Dolmens, Menhirs, Cromlechs et autres. Le fait que ces mégalithes soient répartis de la Sicile à l'Italie du Sud à travers l'Espagne, la France, les Îles Britanniques, l'Allemagne du Nord, le Danemark et jusqu'au sud de la Suède, ne peut plus, comme on le fit naguère, être interprété comme

(1) « Eleveurs de porcs ».

jalonnant les axes migratoires d'un soi-disant peuple de race particulière, celui des « dresseurs de mégalithes ». On admet généralement aujourd'hui que la forte dispersion géographique de mégalithes révèle la propagation d'un culte solaire dont l'origine se situait en Méditerranée.

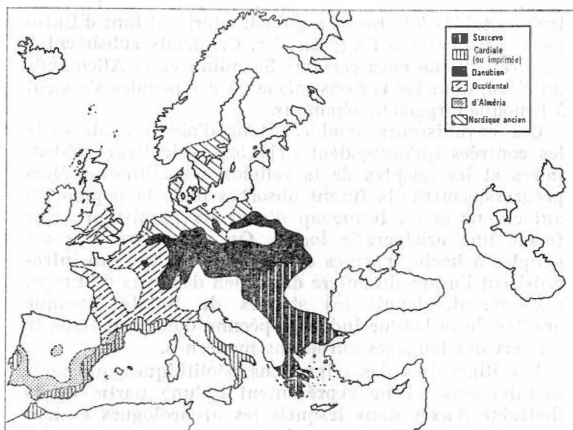


FIGURE 8.
L'implantation du Néolithique ancien en Europe

née Orientale et qui fut répandu parmi les peuples des différents pays où des « missionnaires » s'installèrent. A l'époque où la religion mégalithique était adoptée par les habitants d'Europe Occidentale, de nouveaux envahisseurs, venus des steppes de la Russie, commencèrent de déferler jusqu'au cœur du continent. A la diffusion de la culture mégalithique, les incursions de ces nouveaux arrivants, que l'on a appelés « peuple à hache-

bateau », « à hache d'armes », « à sépulture individuelle » ou « à poterie cordée », représentent un véritable mouvement ethnique à large échelle. Les peuples porteurs de ces diverses cultures, très voisines entre elles, étaient des guerriers, des cavaliers et des éleveurs plutôt que des agriculteurs. Il s'agissait d'individus puissamment bâtis, de grande taille, à crâne étroit et faciès allongé, les traits « taillés à la hache » qui caractérisent tant d'Européens du Centre à l'Age du Fer. Ces traits subsistent à l'heure actuelle chez certains Scandinaves et Allemands du Nord, dans les régions même où ces peuples s'étaient à l'époque largement répandus.

Ces envahisseurs semblent tout d'abord avoir évité les contrées qu'occupaient déjà les agriculteurs sédentaires et les adeptes de la religion mégalithique. Mais progressivement ils furent absorbés dans la population autochtone et en beaucoup d'endroits paraissent avoir formé une aristocratie locale. On a suggéré que ces peuples à hache d'armes et à poterie cordée, qui introduisirent l'usage du cuivre dans bien des pays d'Europe, propagèrent, depuis les steppes de Russie, quelque ancêtre de la langue indo-européenne dont sont issus la plupart des langages européens modernes.

Les itinéraires des migrations néolithiques que nous mentionnons ici ne représentent qu'une partie de la douzaine d'axes dans lesquels les archéologues croient reconnaître les chemins suivis par les bergers et les cultivateurs qui, voici de 4 000 à 8 000 ans, envahirent l'Europe.

Dans le cadre de cet exposé, il nous semble inutile d'énumérer les multiples cultures néolithiques « secondaires et tertiaires » ayant évolué en Europe sous l'effet des fusions qui s'opérèrent, au cours de ces 4 000 ans, entre les techniques agricoles importées et les économies locales basées sur la cueillette et sur l'élevage. Le seul fait que les archéologues aient déjà identifié, à partir de détails comme les styles de poterie, la forme des haches et les coutumes funéraires, trois ou quatre douzaines de cultures hybrides suffit à démontrer le fort métissage qui a dû suivre la fusion de traditions matérielles.

Il est vraisemblable que de nouvelles permutations

génétiques se sont constamment produites à mesure que des cultivateurs, à la recherche de terres nouvelles, continuaient de déferler sur l'Europe et se mélangeaient progressivement, surtout dans les régions boisées, avec

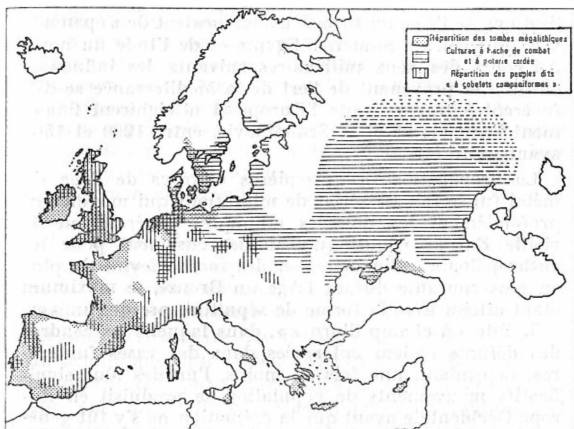


FIGURE 9.
L'implantation du Néolithique récent d'Europe

les indigènes. Les peuples en expansion se volaient mutuellement leurs territoires, les tribus entraient en guerre, puis concluaient des alliances pour se séparer finalement en se partageant de nouveaux territoires. Un réseau de voies commerciales se développa à travers le continent et ainsi prit lentement naissance l'amalgame racial complexe d'où nous, les Européens modernes, sommes issus. Dans de telles conditions, toute race pré-

sumée pure — en admettant la possibilité biologique qu'il en existât une — eût rapidement perdu son identité.

Aux environs de 4000 avant J.-C., à une époque où les habitants de l'Europe arctique menaient encore la même rude existence basée sur la pêche et la chasse, qui avait été celle de leurs ancêtres mésolithiques, les grandes civilisations de l'Age du Bronze commençaient de s'épanouir sous le soleil de Sumer, d'Egypte et de l'Inde du nord. Au cours des deux millénaires suivants, les influences culturelles provenant de l'est de la Méditerranée se diffusèrent à travers toute l'Europe et atteignirent finalement l'Angleterre et la Scandinavie, entre 1900 et 1500 avant notre ère.

La propagation des premières cultures de l'Age du métal fut le fait de séries de migrations qui modifièrent profondément les données ethniques générales de la vieille Europe néolithique. Malheureusement pour les anthropologues, l'incinération des morts devint de plus en plus courante durant l'Age du Bronze, le maximum étant atteint avec la forme de sépulture presque universelle dite « à champ d'urnes », dans laquelle les cendres des défunts étaient enfermées dans des vases funéraires. Cependant, une fois au moins, l'un des plus significatifs mouvements de population se produisit en Europe Occidentale avant que la crémation ne s'y fût généralisée. Il s'agit de l'arrivée des peuples dits « à gobelet campaniforme ».

L'Espagne, qui était le centre de dispersion de ces nouveaux venus, constitue l'une des régions d'Europe les plus riches en cuivre. Dès 2000 avant J.-C., les prospecteurs venus de la mer Egée commencèrent à exploiter la région d'Almeria (sur la côte espagnole méditerranéenne). Ce fut de ces hardis aventuriers, qui s'étaient trouvés longtemps en contact avec les civilisations du bronze au Proche-Orient, que les populations locales d'Espagne apprirent à couler le bronze. Cette connaissance devait permettre à leurs descendants, les peuples à gobelet campaniforme, d'être bien accueillis par les tribus européennes dont ils traversaient les territoires au cours de leurs lointaines expéditions.

En tant que prospecteurs, forgerons et commerçants du métal, les individus du campaniforme se répandirent vers le nord, à travers l'Espagne et la France. Leur incessante recherche d'étain, de cuivre, d'or et autres minéraux les conduisit jusqu'aux pays rhénans. Les fermiers et les villageois, émerveillés, durent recevoir à bras ouverts ces marchands ambulants qui leur apprenaient que des substances plus dures que la pierre pouvaient être fondues au feu, puis moulées en récipients, outils, armes et parures ! Il semble probable que ces nouveaux venus furent respectés, non seulement pour leur supériorité technique, mais aussi en raison de leurs prouesses guerrières. On a découvert nombre de tombes où ces hommes étaient couchés avec leur arc et leur glaive, et presque toujours on trouve à leurs côtés ces vases finement travaillés d'après lesquels ils ont reçu leur nom.

Les peuples du campaniforme ont dû un peu partout se croiser par mariages avec les indigènes au milieu desquels ils avaient séjourné. Dans les pays du Rhin, ils semblent être demeurés en long et étroit contact avec certains descendants des immigrants à hache d'armes du néolithique (qui avaient été eux-mêmes depuis longtemps absorbés par croisement avec des souches locales plus anciennes). Ils en reçurent plusieurs coutumes et peut-être même une forme primitive de langage indo-européen, qu'ils auraient eux-mêmes importé plus tard en Grande-Bretagne, vers 1800 avant J.-C. Dans l'ouest de ce pays, les colons du campaniforme trouvèrent une région encore gouvernée par les descendants des « saints mégalithiques » qui s'y étaient établis plusieurs millénaires auparavant. Les témoignages archéologiques suggèrent que dans certains endroits les chefs campaniformes se convertirent au culte solaire et qu'ils ont pu se marier dans les familles de la noblesse locale. Partout ailleurs il semble qu'ils surent détrôner l'ancienne religion pour imposer la leur. En Grande-Bretagne le culte campaniforme, quel qu'il pût être, comportait l'érection de sanctuaires qui adoptaient souvent la forme de cer-

cles en pierres dressées et furent plus tard appelés « henge ⁽¹⁾ ».

Les rites funéraires du campaniforme contrastaient singulièrement avec ceux des peuples mégalithiques. Alors que ces derniers rassemblaient leurs morts dans des tombes collectives (dolmens à couloir, allées couvertes), qui subsistent si nombreuses dans l'ouest de l'Angleterre, les individus du campaniforme étaient enterrés individuellement avec leurs biens favoris dans des tumulus circulaires de terre nue.

Ces gens, en Grande-Bretagne comme ailleurs, devaient être typiquement grands et robustes, à crâne large, rond et haut, et aplati à l'arrière. Leur allure a dû surprendre les paysans, petits, frêles et dolichocéphales, qui formaient le fond des populations locales. Il semble difficile, bien que certains archéologues s'y soient naguère risqués, de prouver scientifiquement qu'il ait en fait existé une race de culture campaniforme homogène et nettement identifiable. A l'époque où ils atteignirent enfin l'Europe du nord et la Grande-Bretagne, l'aspect de ces peuples devait être déjà très différent de celui de leurs ancêtres qui avaient quitté l'Espagne deux siècles auparavant. Plusieurs générations de métissage avec des peuples étrangers ont dû profondément modifier le type campaniforme pur — en admettant que celui-ci ait jamais existé.

Bien que la pratique quasi générale de la crémation eût fait disparaître la plupart des squelettes des Européens du centre morts durant l'âge du Bronze récent, la tradition nous a laissé le souvenir de deux importantes migrations qui se produisirent en Europe Méridionale au cours du second millénaire avant J.-C. : l'arrivée des Phéniciens et celle des Etrusques, événements que confirment parfaitement les témoignages archéologiques que nous possédons. Les Phéniciens (littéralement « peaux noires »), commerçants et navigateurs venus de Syrie et de Palestine, qui ont dû certainement par ailleurs contourner le cap de Bonne-Espérance (et peut-être même atteindre le Brésil), établirent des garnisons

(1) Entre autres, le célèbre site de Stonehenge, près de Salisbury (Grande-Bretagne). *N. d. z.*

le long des côtes méditerranéennes d'Espagne et d'Afrique du Nord. Ils explorèrent les côtes atlantiques de l'Europe, peut-être jusqu'à l'Angleterre. Bien que les Carthaginois-Phéniciens de la garnison de Carthage (Espagne) eussent été vaincus par Rome au I^{er} siècle avant notre ère, ils ne furent pas exterminés ; ils ont même dû léguer un certain patrimoine génétique aux peuples des régions méditerranéennes.

Les Etrusques arrivèrent en Italie entre les x^e et viii^e siècles avant J.-C. Ils venaient de Lydie (Asie Mineure). En dépit du fait que leur langage, qui n'appartenait pas aux groupes indo-européens, eût été supplanté par le latin (pour s'éteindre vers le iii^e siècle avant notre ère) les Etrusques furent absorbés plutôt que chassés par les Romains. Les linguistes prétendent que certaines racines étrusques subsistent dans le dialecte italien qui se parle encore en Toscane. Si l'on en juge par leurs portraits, les Etrusques semblent avoir été typiquement des individus robustes, à tête ronde, au nez busqué, à grosses lèvres, et fortement barbus en général.

Gardons-nous de conclure que tous les mouvements de races qui sillonnèrent l'Europe durant l'âge du Bronze arrivaient de l'extérieur. L'extension de la pratique des urnes funéraires qui, à partir du xiii^e siècle avant J.-C. commence à remplacer l'inhumation sous tumulus, semble avoir coïncidé avec une expansion à grande échelle qui affecta des peuples entiers d'Europe Centrale. Son foyer semble s'être situé entre les Carpates et le nord des Balkans. Ce fut de cette région que les cultures à champ d'urnes gagnèrent au xiii^e siècle la Pologne et l'Allemagne de l'Est, l'Est de la France, les Alpes et enfin l'Italie. Plus tard, à partir du x^e siècle, les peuples dits « à champ d'urnes » s'étendirent en Europe du Nord-Ouest et, franchissant les Pyrénées, pénétrèrent en Espagne. Les origines des peuples auteurs de ces cultures à urnes ont été attribuées successivement, avec des arguments de valeur inégale, aux Illyriens anciens, aux Protoceltes, aux Germains et aux Slaves.

Sans compter ces importantes migrations qui traduisent sans aucun doute l'expansion des peuples à

champ d'urnes, on relève une multitude de déplacements plus réduits en nombre, mais aussi étendus dans l'espace : des bandes de marchands de bétail, artisans du métal et autres nomades servaient de lien entre des

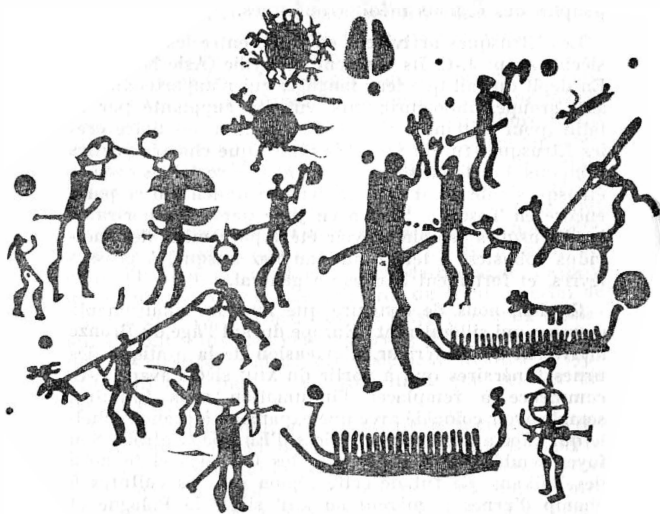


FIGURE 10.
Gravures rupestres de Fossum (Suède)

peuples isolés par la distance qui les séparait de leurs voisins, et ces itinérants contribuèrent au croisement génétique entre les diverses tribus.

En dépit du fait que les restes osseux datant de l'âge du Bronze récent soient rares, on a découvert une large

diffusion des objets, et les traces de techniques matérielles se rencontrent souvent très loin de leur région d'origine, ce qui confirme leur dispersion. Ainsi, des parures mycéniennes ont été trouvées en Grande-Breta-

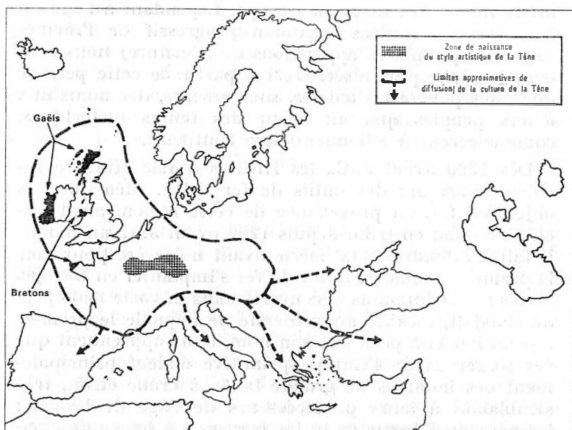


FIGURE 11.
L'expansion celtique

gne, des haches irlandaises au Danemark, tandis que les urnes funéraires exhumées en Europe Centrale et dans les tombes étrusques d'Italie contenaient de l'ambre de la Baltique. Tout cela indique que des relations culturelles très vivaces doivent avoir existé à cette époque entre des régions d'Europe très éloignées. Les peintures rupestres découvertes en Norvège et en Suède, qui représentent une faune méditerranéenne et d'Afrique du

Nord, constituent la preuve que des relations commerciales florissaient durant l'âge du Bronze, entre Nord et Sud. De tels contacts se sont obligatoirement accompagnés de nombreux échanges génétiques.

Pour les époques antérieures, nous devons nous fier aux seuls témoignages archéologiques pour déceler les mouvements des races en Europe. Cependant à l'âge du Fer, certains indices (abandon progressif de l'incinération, et premières apparitions de l'écriture) nous rendent la tâche plus aisée. C'est à partir de cette période que nous pouvons attribuer, sous réserve, des noms aux divers peuples qui, au début des temps historiques, commencèrent à sillonner notre continent.

Dès 1300 avant J.-C., les Hittites d'Asie Mineure savaient fabriquer des outils de fer battu. Bien que des objets en fer, en provenance de cette région, aient circulé de tribu en tribu depuis 1200 avant J.-C. au moins, il fallut attendre le ix^e siècle avant notre ère pour voir la première industrie locale du fer s'implanter en Europe.

Les restes humains découverts dans la vaste nécropole de Halstatt, localité autrichienne de laquelle le premier âge du Fer européen tire son nom, nous apprennent que ces forgerons de l'Europe primitive étaient principalement des hommes de grande taille, à crâne étroit, très semblables à leurs prédécesseurs de l'âge de bronze : les peuples d'Aunjetitz et les bergers « à hache de combat », qui vivaient si nombreux sur le continent quelque deux millénaires auparavant. Il semble téméraire d'affirmer, comme l'ont fait naguère certains savants, que les hommes de Halstatt descendaient en droite ligne des peuples à hache d'armes. Une foule d'autres émigrants néolithiques, y compris les divers peuples mélangés, de cultures danubiennes, ont dû également contribuer à former le stock génétique complexe duquel sont issus les gens de Halstatt, ainsi d'ailleurs que tous les individus dolichocéphales d'Europe Centrale ayant vécu à l'âge du Fer. Il faut remarquer que la dolichocéphalie, un indice facial faible, le nez aquilin et la taille de 5 pieds six pouces (1,75 m) et au-dessus, qui étaient très répandus à travers le continent jusqu'au x^e siècle de notre ère environ, ne se retrouvent plus aujourd'hui que chez quel-

ques individus ; ceux-ci se font de plus en plus rares en allant vers l'est et le sud (exception faite naturellement de l'enclave des individus de haute taille habitant les Balkans). Les Celtes, les Slaves et les Scythes de l'âge du fer étaient, comme nous le verrons, fréquemment de grande taille, à crâne étroit, souvent blonds, bien que de telles associations de traits ne se rencontrent plus actuellement hors des zones marginales des pays nordiques : Scandinavie, Pays-Bas et Allemagne du Nord.

Les hommes de Halstatt parlaient, croit-on, une forme d'illyrien, langue indo-européenne aujourd'hui éteinte, qu'ils propagèrent en même temps que leur connaissance du travail du fer dans bien des régions de l'Europe Méridionale et Orientale, spécialement en Italie et dans les Balkans.

Héritiers culturels des Halstattiens, les Celtes, leurs voisins du nord-est, habitaient la région du Rhin supérieur. Leur nom signifie probablement « gens des collines » (en celtique le mot *cel* = montagne). La langue celtique a laissé aujourd'hui encore de nombreuses traces dans les noms de lieux : le Rhin (en gaulois *Renos*), les Alpes (en irlandais *Alip*, haute montagne).

De nombreuses autorités reconnaissent que la culture des Celtes de l'âge du Fer dérive, du moins en partie, des civilisations à champ d'urnes qui, durant l'âge du bronze récent, imprégnèrent presque toute l'Europe Centrale et pénétrèrent profondément en Espagne et en Portugal.

Le second âge du Fer (culture dite de La Tène), qui succéda à la période de Halstatt, vers 500 avant J.-C., est nettement caractérisé par l'expansion remarquable des peuples de langue celtique à travers l'Europe.

Ces peuplades franchirent les Alpes, envahirent l'Italie, et mirent Rome à sac en 390 avant J.-C. Ils fondèrent des établissements importants en Europe Orientale (plus tard pays slaves ; les premiers Bohémiens appartenaient à la tribu celte des Boïens). Franchissant les cols des Balkans, les Celtes traversèrent la Grèce et poussèrent jusqu'en Asie Mineure où ils fondèrent la colonie éphémère de Galatie. D'autres Celtes se répandirent dans l'ouest de la France où ils se fondirent dans la

population autochtone pour donner naissance aux anciens Gaulois. Par la Belgique ils atteignirent les Iles Britanniques qui représentent aujourd'hui le seul endroit (avec la Bretagne française) où leur langue est encore parlée. Il est possible que les Celtes de langue gaëlique se soient établis en Grande-Bretagne dès l'âge du Bronze. C'est vers 600 avant J.-C. qu'ils furent rejoints par leurs cousins, les Celtes de langue brittonique, qui venaient du continent et qui leur apprirent l'usage du fer. Le plus ancien des établissements connus de Celtes britons en Angleterre méridionale est celui des Belges, à demi germanisés, et qui sculptèrent les grands chevaux blancs que l'on voit aujourd'hui figurer sur les pentes rocheuses du Sussex. On peut dater cette invasion de 75 avant J.-C., quelque vingt ans seulement avant l'arrivée de César dans le pays. Il se peut que des bandes de Celtes aient continué de sillonner l'Angleterre encore au temps de l'occupation romaine.

A l'origine, les premiers Celtes du continent descendaient sans doute d'un mélange de vieilles populations locales (héritières des campaniformes typiques à tête ronde) aussi bien que des peuples à hache d'armes qui étaient, eux, des dolichocéphales à crâne étroit. Si on en juge par les squelettes retrouvés, la plupart des individus présumés de langue celte et associés à la culture de La Tène dans l'ouest de l'Europe montrent une tête nettement plus ronde que leurs anciens voisins d'Autriche, les Illyriens. C'est là une preuve que le processus de brachycéphalisation, qui s'étendit au cours de l'âge du Fer, était déjà amorcé. Par ailleurs, certains traits semblent avoir caractérisé bon nombre d'habitants celtes de l'Angleterre à l'âge du Fer : haute stature, forte charpente, crâne mésocéphale (moyen, mi-long, mi-rond) à côtés aplatis et à voûte basse, front légèrement fuyant et nez proéminent. Les cheveux, bien qu'ils aient paru blonds aux soldats romains, n'étaient pas aussi clairs que ceux des anciennes tribus germaniques ou slaves. Bref, les guerriers icéniens de Bodicée et les autres Celtes locaux que rencontrèrent les Romains en Grande-Bretagne, pourraient difficilement (costumes mis à part) être

distingués en quoi que ce fût des Anglais modernes, s'ils en avaient été contemporains.

Mais à quoi ressemblaient donc les Romains eux-mêmes ? Peut-on reconstituer leurs antécédents ethniques immédiats et décrire leur apparence physique ? Les Romains du temps de l'empire étaient naturellement d'origines très variées. Nous ne parlons ici que des Romains « italiotes » dont le territoire fut le berceau de l'Empire.

Selon la tradition, la fondation de Rome remonterait à 753 avant J.-C. Le latin parlé par ses fondateurs était proche parent du groupe de dialectes celtiques en usage au nord des Alpes. Il semble bien qu'une branche des peuples à champ d'urnes, d'où sont sortis les Celtes, ait pénétré en Italie à travers les Alpes dès l'âge du Bronze récent. Leurs descendants développèrent une culture locale de l'âge du Fer dite « de Villanova » qui se transmitt aux Italiotes et ensuite aux Romains des temps historiques.

Puisqu'ils furent dès l'origine en relation étroite avec les Celtes, il n'est pas surprenant que les Italiotes aient ressemblé physiquement à ces derniers. Tandis que leur taille était en général inférieure à celle des populations du nord des Alpes, beaucoup d'Italiotes montraient, comme il était courant chez les Celtes de l'âge du Fer, un crâne aplati latéralement, un front fuyant et le nez saillant que les bustes des patriciens romains nous ont rendu familiers. En dépit de l'énorme et durable influence culturelle exercée par leur civilisation en Europe, les Romains eux-mêmes paraissent avoir modifié génétiquement les populations des territoires qu'ils ont conquis. Dans les provinces les plus éloignées de Grande-Bretagne et d'Espagne, les occupants n'étaient représentés que par une poignée de citoyens romains, hauts fonctionnaires militaires et civils, le gros des troupes et des commerçants des garnisons étant presque exclusivement recruté parmi les indigènes.

Au nord et à l'est de l'empire romain qui, à son apogée s'étendait de la Grande-Bretagne au golfe Persique, et de l'Espagne à l'Arménie, se trouvait la Sarmatie, pays sauvage et inhospitalier qu'habitaient de farouches tri-

bus nomades. Les Romains eux-mêmes craignaient les Sarmates pour leur férocité. Hérodote, historien grec qui écrivait au v^e siècle avant J.-C., nous a laissé la description de ces formidables guerriers qui se tatouaient la face et le corps, scalpaient leurs ennemis et que l'on disait être cannibales. Plus près du monde civilisé, vivaient les Scythes qui, suivant la tradition, avaient, au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, chassé des plaines au nord de la mer Noire un peuple plus ancien, les mystérieux Cimmériens.

Habitant une large région de la Russie méridionale, les bandes armées des Scythes exécutaient des raids dans le nord et l'est de l'Europe. On a découvert des armes typiques leur ayant appartenu jusqu'en Hollande et sur les rives sud de la Baltique. Les objectifs favoris des Scythes restaient la Pologne et l'Allemagne Orientale où, après des incursions renouvelées, ils paraissent avoir définitivement consommé, vers 400 avant J.-C., la ruine de l'ancienne et puissante culture de Lausitz. Ce dernier peuple a été revendiqué par divers auteurs comme étant les ancêtres des Illyriens, des Celtes, des Germains et des Slaves qui, à travers l'âge du Bronze et le premier âge du Fer, avaient, du fait de leur position centrale, servi d'intermédiaire entre les collecteurs d'ambre de la Baltique et la nouvelle culture de Halstatt des Alpes Orientales. Au-delà des Scythes, dans leur berceau d'Asie Mineure, vivaient les Sarmates proprement dits, les Rhoddaniens, Siraci, Aorsi, Massagètes, Saka, et autres peuples qui étaient tous de culture et peut-être de langues parentes. Leurs domaines s'étendaient très loin à l'est jusqu'en Sibérie du Sud et au Kazakhstan. On pense que leurs langages représentaient des variétés d'une langue iranienne indo-européenne, peut-être mélangée de finno-ougrien et autres éléments extérieurs.

Quelque quatre siècles après Hérodote, les Scythes avaient été eux-mêmes refoulés vers le sud par l'extension des Sarmates. Les Scythes et leur culture très originale furent alors remplacés ou absorbés par les Goths que des migrations avaient amenés dans la région des Carpathes. Les Alains, héritiers des Sarmates, fondèrent un puissant royaume entre Don et Volga, lequel à son

tour fut détruit au iv^e siècle de notre ère par les Huns. L'ensemble du peuple Alain fut alors dispersé, une partie émigra au Caucase où les modernes Ossètes, leurs descendants, se comptent encore par milliers.

Les restes des squelettes des Scythes qui furent sacrifiés dans leur sépulture royale située sur le Dniepr révèlent que, contrairement à l'opinion admise, ces individus n'offraient aucun caractère mongoloïde. Les Scythes, de même que les Sarmates, étaient évidemment d'apparence typiquement européenne et de proportions identiques à celles des anciens Germains, Celtes, Slaves et des peuples « à hache d'armes » dont ils occupaient probablement l'ancien territoire. Les portraits que nous possédons nous les montrent très barbus, les cheveux longs, frisés et souvent blonds, (confirmant les descriptions de l'époque), les yeux profondément enfoncés sous des arcades saillantes et le nez fort et à haute arête. Ils semblent avoir reçu leur nom d'une corruption grecque d'un mot persan, *akshaena*, qui signifie « pâle » ou « au teint terreux ».

Sur les marches nord-ouest de l'empire romain, vivaient d'autres groupes de tribus en tous points semblables aux Scythes et aux Sarmates, aussi belliqueux et qui, comme eux, ne furent jamais totalement soumis par Rome. C'étaient les Goths qui sont les ancêtres linguistiques et partiellement ethniques des Scandinaves, Frisons, Hollandais, Flamands, Anglo-Saxons et de bon nombre d'Allemands, Suisses et Autrichiens. Formant un large réseau de clans dispersés que rapprochaient seulement des coutumes et des dialectes communs, les Goths avaient hérité de la civilisation des Celtes qui furent leurs voisins du sud tout au long du premier âge de fer. Les Goths ne commencèrent à s'étendre hors de leur région de la Baltique et de la mer du Nord qu'après que les peuples de langue celtique qui occupaient l'Europe Centrale eurent été taillés en pièces par les légions romaines.

Dès 500 avant J.-C., l'élévation du niveau des mers, la famine et les épidémies avaient poussé les Goths à franchir, par tribus entières, la Baltique vers le sud et à s'établir en grand nombre à l'est de la Vistule.

Cependant, la véritable mouvance des Goths (« Folk-wandering » ou « grande migration ») ne se produisit que bien plus tard, entre le 1^{er} et le 5^e siècle de notre ère. La première incursion gothique que l'his-



FIGURE 12.
Les peuples de langue gothique en Germanie
à l'époque de Tacite (1^{er} s. av. J.-C.)

toire ait enregistrée en Europe Méridionale fut l'attaque manquée de l'Italie en 101 avant J.-C. par les Danois, les Cimbres et les Teutons qui avaient déjà ravagé la Gaule et l'Espagne. Plus tard, ce furent les Hérules, pirates venus du Danemark, qui pillèrent, dans le plus pur style viking, les côtes atlantiques et méditerranéennes, pénétrèrent en mer Noire et par ailleurs combattirent

comme mercenaires un peu partout dans l'empire romain. Tout au long des ⁱⁱⁱ^e, ^{iv}^e et ^v^e siècles avant J.-C., les Goths, les Vandales, les Burgondes, les Gépides et leurs alliés, dont les ancêtres avaient quitté leurs patries nordiques quelque 700 ans plus tôt, portèrent des coups fructueux et répétés aux marches de l'Empire. Finalement après avoir submergé Rome elle-même, ils fondèrent des royaumes barbares éphémères en France, en Espagne et jusqu'en Afrique du Nord.

A la même époque, les Angles, les Saxons, les Jutes et les Frisons, venus de Germanie du Nord et du Danemark méridional, franchirent la mer du Nord et s'établirent en Angleterre. Là, ils entreprirent de supplanter les Celtes locaux et étendirent leur langage et leur culture chaque année un peu plus loin vers l'ouest. De tous les pays d'Europe qu'ils envahirent, ce ne fut qu'en Angleterre, en Suisse et en Autriche, et partiellement en Allemagne du Sud que les Goths parvinrent à implanter leur langue. Partout ailleurs ces peuples grossiers et incultes furent submergés par le nombre. En quelques générations, les envahisseurs goths et leur dialecte avaient été absorbés par les populations indigènes qu'ils avaient conquises.

L'expansion gothique atteignit son point culminant avec les grandes expéditions vikings : du ^{viii}^e au ^{xi}^e siècle de notre ère, ces navigateurs scandinaves apportèrent leur langue norse dans la plupart des pays d'Europe et jusqu'en Amérique du Nord ; mais 500 ans plus tard, il n'en restait plus trace, si ce n'est en Islande, au Groenland et dans certaines régions d'Angleterre.

On a beaucoup écrit à tort et à travers sur les peuples dits « Teutons », (terme synonyme de Goths) et sur la prétendue « race nordique » de laquelle ils étaient réputés descendre. Bien que les individus, grands, blonds, à crâne étroit, se rencontrent plus fréquemment en Scandinavie et en Allemagne du Nord que partout ailleurs en Europe, il reste absurde, du point de vue scientifique, de regarder ces gens comme représentatifs d'une ancienne race jadis pure ; les critères « nordiques » se retrouvent chez des peuples européens parlant divers langages autres que le gothique ; de plus, même si une

partie des anciens Goths a probablement été d'allure nordique (Tacite leur attribuait un corps massif, des cheveux roux et des yeux bleus perçants), ceux-là représentèrent sans doute toujours une minorité, comme aujourd'hui. Les individus à forte charpente, à crâne rond, à face large, à arcades sourcilières saillantes, et différentes couleurs des yeux et de la chevelure, devaient se rencontrer chez les Goths de l'âge du Fer aussi fréquemment qu'on en trouve encore actuellement parmi les Scandinaves, les Néerlandais, les Anglais et les Allemands du Nord.

Entre le pays goth nord-ouest et les sauvages de Sarmatie, vivaient des groupes de tribus qui parlaient des dialectes de même langue et pratiquaient une forme rudimentaire d'agriculture. C'étaient les ancêtres des Slaves.

Aujourd'hui les peuples de langue slave : Russes, Polonais, Tchèques, Slovaques, Yougoslaves et Bulgares — au total presque 260 millions d'âmes — constituent le groupe linguistique le plus important d'Europe. 1 500 ans plus tôt, leurs ancêtres linguistiques n'étaient qu'un peuple obscur et peu connu qui vivait épars à travers les immenses forêts et marécages de l'Europe Orientale et Centrale, entre la Vistule, le Dnieper, les versants nord des Carpathes et peut-être vers le nord jusqu'aux rives sud de la Baltique.

L'expansion slave qui débuta au ⁱⁱ^e siècle de notre ère se poursuit encore actuellement. Depuis l'an 150 après J.-C., les Slaves n'ont cessé de se répandre dans toutes les directions. Vers l'ouest, ils pénétrèrent en Germanie (où il existe encore des flots de langue slave : ex. les Sorabes ou Sorbs). Ils atteignirent le Holstein au temps de Charlemagne. D'autres tribus émigrèrent vers l'ouest : les Polanes, les Lentschizanes, les Mazoviens, les Slevzanes, les Pomorzes, devinrent les ancêtres des Polonais, des Tchèques et des Slovaques. Vers le sud, les Slaves, franchissant les plaines hongroises, descendirent jusqu'à l'est de l'Adriatique et par les vallées des Balkans jusqu'en Grèce qu'ils atteignirent au début du ^{vii}^e siècle. Dans les Balkans, ils éliminèrent les anciens dialectes Illyrien, Thrace et Phrygien

parlés par les autochtones auxquels ils imposèrent leurs propres langues, formes anciennes mélangées de Slovéne, Croate, Serbe, Macédonien et Bulgare. En Hongrie la langue slave ne survécut pas à l'arrivée des Magyars au ix^e siècle.

A l'est de leur centre de dispersion, les tribus de langue slave s'avancèrent dans la steppe d'Ukraine et s'infiltrèrent dans les forêts de Russie Blanche. Ils en empruntèrent toutes les vallées et rivières pour coloniser l'intérieur de la Russie où ils se mêlèrent aux divers peuples autochtones dont la plupart parlaient des langues baltes et finno-ougriennes. Parmi ces tribus migrantes se trouvaient les Krivitchs qui finirent par s'établir à l'ouest de Moscou et dont le nom subsiste chez les Lettons (pour qui aujourd'hui encore tous les Russes sont des « *Krievi* »).

Au-delà de l'Oural qu'ils avaient déjà traversé à la fin du xvi^e siècle, les Slaves continuèrent de s'étendre vers l'est, de rivière en rivière, à travers la Sibérie, pour rejoindre, à l'époque moderne, Vladivostok sur le Pacifique, franchir le détroit de Bering et finalement atteindre l'Alaska et la Californie.

Ce que nous possédons d'ossements, découverts dans leur centre présumé d'expansion et dans les sites le long de leurs itinéraires de migrations, nous démontre que les Slaves de l'âge du fer ne différaient en rien par les mensurations de la majorité de leurs voisins de langues gothique, balte, illyrienne et iranienne. Comme beaucoup d'Européens centraux de cette époque, les Slaves étaient souvent de grande taille, à crâne étroit, face allongée et traits accusés.

L'historien byzantin, Procope, les décrit comme étant des individus grands, robustes, les cheveux plutôt roux, cependant que le géographe arabe Ibn Fadlan, qui rencontra des Slaves orientaux au cours de son voyage chez les Bulgares de la Volga en 921 après J.-C., déclare : « Je n'ai jamais vu d'hommes mieux faits que les Slaves. Ils sont hauts comme des palmiers, ont les joues rouges et sont agréables à regarder. » Bien que le nom collectif dont ils se désignaient eux-même semble avoir été de tout temps « *Slovènes* » (« ceux qui parlent »), par

opposition à « *Njemtsi* » (les Germains ou « Hommes muets »), l'aspect physique de leurs représentants de



FIGURE 13.
Les tribus slaves au *x^e* siècle

l'ouest, quel qu'il fût, était assez frappant pour leur gagner le nom de Wendes (en ancien norse « *Vindr* » ; ancien anglais « *Winedas* » ; latin « *Venedae* », etc.). Ce terme provient d'une racine celtique qui signifie « blond

ou blanc » (voir en gallois « *Gwin* » ; irlandais « *Finn* »).

Même à cette époque reculée, les individus parlant les différents dialectes slaves ne peuvent en aucune façon avoir répondu dans leur ensemble aux descriptions faites par Procope et Ibn Fadlan. La masse de ceux qui vivaient en Volhynie, Podolie et Pologne actuelle, et que l'on suppose avoir formé le noyau linguistique des Slaves, étaient trapus et, comme nous l'avons vu, devaient plutôt rappeler par leur petite taille les pionniers danubiens. Il n'existe, ni n'a jamais pu exister, aucune homogénéité physique entre les peuples qui parlaient les différentes langues slaves, surtout dans les Balkans et dans les régions de l'Europe où les langues slaves ont été introduites à une époque relativement récente. On peut difficilement imaginer deux individus plus dissemblables qu'un paysan volhynien, trapu, à nez plat, large face, et un géant monténégrin des montagnes qui, lui, a les cheveux noirs, le nez en bec d'aigle et la face allongée. Cependant tous deux parlent des langages très voisins et se comprennent sans difficulté.

L'expansion des Slaves en Russie Centrale chassa un certain nombre de tribus indigènes, pour la plupart composées de trappeurs et de pêcheurs qui parlaient des dialectes de la famille finno-ougrienne, que quelques linguistes prétendent apparentée peut-être à l'indo-européen.

Les Finno-Ougriens n'étaient pas plus mongoloïdes qu'aucun des peuples dont nous avons parlé jusqu'ici. Naturellement les témoignages archéologiques et les ossements révèlent qu'ils descendaient largement du même mélange de peuples qui hantaient la forêt mésolithique, et des fermiers-colons d'où les premiers Slaves tirent leur origine. Typiquement trapus, à face large, souvent blonds, les Finno-Ougriens étaient probablement indistinguables des Slaves qui les ont remplacés. Des enclaves isolées de peuples de langue finno-ougrienne : Tcheremisses, Mordvins de la Volga supérieure, existent encore en Russie, complètement entourées par des peuples de langue slave. Les Finno-Ougriens ne constituèrent jamais une entité culturelle, et encore moins politique. Même avant l'invasion des Slaves en

Russie, ils étaient déjà largement dispersés. Les Finnois de la Baltique atteignirent sans doute au début de l'ère chrétienne leurs emplacements actuels de Finlande, Estonie et Carélie russe. Outre qu'ils acquirent de nombreux traits physiques par croisements avec les peuples indigènes de la forêt, les Finnois absorbèrent une population locale de grande taille, à crâne allongé et de culture scandinave, laquelle a peut-être vécu en Finlande depuis les incursions des peuples à hache d'armes (qui, nous le savons, ont pris place au Néolithique).

Les Finnois avaient été précédés sur les bords de la Baltique par les Lapons qui, bien que parlant de nos jours un langage finnois archaïque, restent historiquement distincts des Finnois-Baltes. Du point de vue physique et culturel, les Lapons se rapprochent plutôt des Permiens (Zyrianes, Votiaks et Permiaks) de Russie du nord-est et des Samoyèdes (Est de l'Oural) dans les territoires desquels ils ont peut-être appris à pratiquer l'élevage des rennes. Les Lapons, les Permiens et surtout les Samoyèdes possèdent des traits communs : bras et jambes courts, pieds et mains petits, crâne sphérique, nez retroussé, pommettes saillantes, yeux en amande. Ces caractères semblent résulter non pas d'une invasion asiatique en Europe du nord-est, mais de tendances génétiques qui sont restées endémiques sur notre continent depuis les périodes glaciaires. Des formes aussi primitives que les individus de Chancelade et Obercassel, datant du paléolithique supérieur, révèlent la très grande ancienneté de ce type européen d'allure quelque peu asiatique.

Plus loin vers le sud, des peuples asiatiques d'aspect nettement mongoloïde (voir Lexique, page 331) ont effectué de fréquentes incursions en Europe Orientale depuis le début de l'ère chrétienne. Il est indubitable que leur arrivée a produit des effets génétiques profonds sur certaines populations locales.

La première et la plus terrible des invasions fut celle des Huns, conduits par Attila. Ils submergèrent l'empire des steppes des Alains, mirent en déroute les Ostrogoths et s'avancèrent en Europe jusqu'en Gaule où ils furent finalement écrasés par Aétius en 451. On a parfois tenté

d'identifier les Huns avec les Hiong-Nou, peuple belliqueux d'allure manifestement européenne, qui menacèrent les frontières est de l'empire chinois entre l'an 400 avant J.-C. et 200 de notre ère, jusqu'à ce qu'ils fussent défaits et refoulés en Europe. Mais les Huns qui déferlèrent en Europe au v^e siècle après J.-C. étaient, de l'avis unanime, nettement asiatiques d'aspect : petits, trapus, tête ronde, large face, nez épaté, yeux fendus, pommettes saillantes, peau jaune, cheveux noirs et plats.

Dans la foulée des Huns, surgirent les Avars, qui étaient peut-être les Yuan-Yuan dont les chroniqueurs chinois disent qu'ils furent comme les Hiong-Nou refoulés de Chine centrale vers l'est aux environs de 461 après J.-C. Les traits mongoloïdes extrêmes semblent avoir été moins prononcés chez les Avars que chez les Huns, sans doute parce que ceux-là s'étaient mélangés plus tôt avec un plus grand nombre d'Européens du centre de la Russie. Assurément, ceux des Avars qui échappèrent au massacre général de leur nation par les Turcs qui eut lieu dans les steppes de la Volga en 555 de notre ère, s'enfuirent en Europe, mais ils ne représentaient qu'une minorité appartenant, y compris les chefs militaires, à une lointaine souche asiatique. La masse du peuple était composée d'Ouigours, tribu de langue turque, qui avait été conquis par les Avars. C'étaient ces féroces cavaliers — que l'on désigne plus justement comme « pseudo-Avars », que comme Avars proprement dits — qui ravagèrent le nord des Balkans et attaquèrent Byzance pendant un millénaire. Plus tard, en compagnie des Gépides, des Lombards, des Bulgares et des Slaves, ils prirent comme objectifs l'Italie et l'Allemagne, qu'ils pillèrent été après été. Sous la conduite de leur grand Khan Baiar, les Avars étendirent leur domination sur une vaste région comprise entre la Volga, l'Elbe et les rives sud de la Baltique. Après leur défaite par Charlemagne en 796, les restes de leurs hordes polyglottes refluèrent en Europe Centrale et Orientale, où leur arrivée compliqua encore les schémas génétiques déjà embrouillés de ces régions.

Ces envahisseurs asiatiques, Huns ou Avars, laissèrent

une impression profonde et durable sur les peuples qui subirent leurs attaques. En tchèque, le mot *obr* et son adjectif « *Obrovski* » (« monstre, monstrueux ») perpétuent la mémoire des Avars. De même les Huns, bien qu'ils eussent été de petite taille, vivent toujours dans le folklore allemand sous le vocable de « Hunen » (géants).

Immédiatement après les Avars, l'Europe vit déferler des vagues successives de guerriers de langue turque, cavaliers d'origine hybride comme les Avars. Ils étaient de type robuste, au crâne rond et massif et à la face large et formaient un contraste frappant avec les Huns presque exclusivement mongoloïdes, au nez fort, à la barbe épaisse et au système pileux développé. De nos jours on rencontre souvent ce type d'homme en Turkestan et en Azerbaïdjan russes. Au cours du VI^e siècle de notre ère, les Turcs s'établirent rapidement autour de la Caspienne, lancèrent des raids à travers la steppe de la Russie Méridionale et s'enfoncèrent profondément en Europe de l'Est. Collectivement connus sous le nom de Tartares, ils se classaient eux-mêmes en un certain nombre de tribus distinctes : Kiptchacks, Petchenègues, Polovtses, etc.

Les Turcs Seljoukides envahirent l'Arménie durant le XI^e siècle et se répandirent au sud en Anatolie où ils s'établirent en grand nombre. Au cours des deux siècles suivants, les Seljoukides furent régulièrement renforcés par de nouvelles vagues de nomades de langue turque qui fuyaient l'Asie Centrale devant l'extension de l'empire mongol. Enfin, l'Asie Mineure tout entière tomba aux mains des Turcs. Les Turcs Osmanlis ou Ottomans arrivèrent en Anatolie en 1227. Bien qu'inférieurs en nombre, ils renversèrent la puissance des Seljoukides et soumirent à leurs lois l'Europe balkanique jusqu'à la Hongrie, convertissant de force à l'Islam les populations locales à mesure qu'ils les conquéraient. Jusqu'en 1921, date où ils perdirent toutes leurs possessions européennes, sauf Istamboul, les Turcs régnerent sur les Balkans où ils ont laissé des traces culturelles profondes. Cependant leur rôle sur le patrimoine génétique de la Turquie et de l'Europe du sud reste faible.

Aujourd'hui dans ces régions, les individus qui accusent des traits nettement asiatiques sont rares.

Une autre invasion un peu plus récente fut celle des Magyars dont les antécédents ethniques semblent aussi complexes que ceux des Turcs. Les Magyars, dont la langue ougrienne reste encore le langage dominant de la plaine hongroise et des régions voisines de Roumanie, arrivèrent sur leur habitat actuel au cours des ix^e et x^e siècles de notre ère. Si l'on en juge par les ossements qui nous ont été conservés, les premiers envahisseurs Magyars étaient physiquement semblables à leurs cousins linguistiques, les Finnois de Russie Centrale. Toutefois, avant de quitter au viii^e siècle leur pays d'origine, situé entre la Volga et l'Oural, les Magyars se croisèrent manifestement dans une proportion considérable avec divers peuples nomades d'origine turque, et partiellement mongolisés. Leur langage, dont le plus proche dérivé est aujourd'hui le Vogoule (que l'on parle à quelque 2 000 km au nord-est de la Hongrie) reflète encore ce contact profond qu'il eut avec la culture turque à une période primitive de son histoire. Les envahisseurs magyars semblent s'être aisément et rapidement fondus dans la population environnante de l'Europe Orientale où la majorité d'entre eux a dû se concentrer tout d'abord ; il est significatif qu'en Hongrie moderne les individus d'apparence asiatique soient peu nombreux, s'ils ne sont pas complètement absents.

Proches parents des Magyars, tant au point de vue génétique que linguistique, nous trouvons les Bulgares qui, sous le commandement des Turcs, envahirent au vi^e siècle après J.-C. les Balkans inférieurs où la langue dominante était le thrace, puisque cette région n'était pas encore slavisée. A la différence des Magyars, les Bulgares perdirent bientôt leur langue ougrienne, laquelle n'a laissé que peu de mots dans la langue slave des Bulgares actuels. Tous les traits nettement mongoloïdes que peuvent avoir introduits les dirigeants turcs qui commandaient ces envahisseurs bulgares ont entièrement disparu.

Bien que tous les mouvements de population relativement récents dont nous avons parlé aient eu lieu vers

l'Europe par voie de terre, d'autres peuples continuèrent cependant d'utiliser, pour atteindre notre continent, les vieilles routes maritimes de la Méditerranée et traversèrent également le détroit de Gibraltar ou le Bosphore. Parmi ceux-ci se trouvaient les Maures qui forment un agglomérat de peuples à langue sémitique et hamitique, d'origine plutôt berbère qu'arabe, et qui, au VIII^e et IX^e siècles de notre ère, arrivèrent en Espagne et au Portugal en provenance du Maroc. A l'époque où les individus fidèles à la foi islamique furent expulsés d'Espagne, en 1492, les Maures s'étaient déjà très fortement mêlés à la population ibérique locale dont ils doivent avoir été physiquement presque indiscernables, avec leur stature étroite, leur crâne mince, leur face allongée et leur teint brun.

Les Juifs qui, comme les Maures arabes, parlaient à l'origine une langue sémitique (l'hébreu) se sont, du point de vue génétique, si profondément assimilés en Europe qu'on peut difficilement les considérer, quel que soit le désir qu'ils en aient, comme une entité ethnique particulière. Les Juifs sont arrivés en Europe durant le premier âge du Fer : les Palestiniens abordèrent en Espagne, pour y faire commerce, sur les vaisseaux phéniciens, au temps de Salomon (vers 1000 avant J.-C.).

Les Juifs firent leur première apparition en Italie, sous le consulat de Marius, au premier siècle avant notre ère. En tant que commerçants, ils suivirent les armées victorieuses de César en Gaule et vers le second siècle après J.-C., ils s'étaient solidement implantés dans de nombreuses garnisons romaines des bords du Rhin.

Au cours du XI^e siècle, les Juifs de l'ouest de l'Europe (Ashkenazim) furent persécutés par les Croisés et ils émigrèrent vers l'est, en Pologne et en Russie où vivaient déjà depuis de nombreuses générations des communautés importantes de leurs coreligionnaires Sephardim. Les Juifs furent expulsés d'Espagne par l'Inquisition ; un grand nombre d'entre eux se réfugièrent au nord, en Hollande et en Angleterre, pendant que d'autres gagnaient à l'est les Balkans où leurs descendants continuent à parler le ladin, qui est une forme d'espagnol mélangé de termes hébreux.

A l'origine, les Juifs palestiniens appartenaient presque certainement au même type sans doute brun, de petite taille, à crâne allongé, que les Natoufiens. Cependant, à l'époque où ils atteignirent l'Europe pour la première fois, les Israélites formaient déjà un peuple extrêmement complexe du point de vue ethnique. Les invasions successives qu'avaient subies la Palestine du fait des Hittites, des Assyriens et autres peuples, au cours de l'âge du Bronze et durant le premier âge du Fer, ont dû modifier profondément le type local proprement dit. En fait, les caricatures du type juif : tête large, grosses lèvres, nez crochu et longue barbe ne représentent absolument pas le Juif original ; les individus de ce type ont toujours été et sont encore plus communs en Anatolie et en Arménie, vieux pays assyrien, qu'en Palestine proprement dite.

« La race, c'est tout », disait Disraëli. En fait les Juifs à qui s'appliquait, croit-on, le mot du ministre anglais, ne constituent en aucune façon une race. En dépit de leur intolérance religieuse et de l'orgueil tenace qu'ils mettent à revendiquer le caractère de race unique, les Juifs se sont complètement intégrés dans le complexe ethnique de l'Europe, exactement comme le firent les Etrusques en Italie ou les peuples à gobelet campaniforme en Grande-Bretagne. Du point de vue génétique, ils montrent des caractères entièrement conformes à la moyenne de n'importe quelle région où ils se trouvent. Cela paraît inévitable si on se rappelle que les Juifs ont toujours été en Europe une petite minorité, qu'unissait seulement une foi commune durant presque trois millénaires. Leurs groupes sanguins, par exemple, correspondent exactement à ceux des « Gentils » parmi lesquels ils vivent. Les traits les plus typiquement juifs que certains observateurs prétendent reconnaître sont généralement attribuables à des facteurs culturels plutôt que morphologiques. Assurément, s'il était possible, comme le prétendaient les Nazis, d'identifier un Juif par sa seule apparence physique, alors pourquoi obligèrent-ils les Israélites à porter l'étoile de David ?

On a souvent soutenu toutefois que certains traits physiques récurrents, spécialement les traits du visage,

constituaient des caractéristiques de certains groupes juifs, surtout de ceux dont les ancêtres vivaient récemment en Pologne, Russie Blanche, Ukraine, dans les régions que l'on a appelées les « réserves de peuplement juif » : c'était là que les Juifs furent confinés en 1804 en vertu d'un oukase du Tsar Alexandre I^{er}. Ces traits physiques que l'on dit être les plus évidents parmi les communautés Ashkenazim qui furent plus tard transplantées de la réserve en Europe de l'ouest, ces traits ne sont, répétons-le, ni spécialement, ni foncièrement juifs. Ils résultent certainement de l'endogamie intensive qui se pratique inévitablement lorsque des individus d'un même groupe sont physiquement confinés dans une région donnée, qu'ils se voient interdire l'exercice de certains commerces et professions, et enfin quand leur propre religion proscriit le mariage en dehors de leur race.

Dans de telles conditions, un nombre indéterminé de mutations dues au hasard peut s'étendre très rapidement à travers une communauté, par le jeu normal de la dérive génétique aléatoire. Les deux ou trois traits morphologiques secondaires que l'on regardait traditionnellement comme spécifiquement juifs se sont presque certainement produits de cette manière. Nul doute que ces caractères ne s'effacent peu à peu par mélange entre les Juifs et les divers peuples parmi lesquels ceux-ci se trouvent à nouveau dispersés. Les Juifs européens tels que nous les voyons maintenant ont été comparés, assez sommairement, par un généticien américain, à une caste indienne : bien que du point de vue biologique ils ne soient pas intrinsèquement différents de leurs voisins non Juifs, ces Israélites tendent à posséder des ensembles de gènes spéciaux qui conditionnent la vulnérabilité à certaines maladies, lesquelles apparaîtraient chez eux avec une fréquence légèrement différente de celle des non-Juifs. Ceci est spécialement vrai des membres des vieilles communautés juives qui n'ont été dispersées qu'à une époque récente.

Par rapport aux Juifs, les Gitans sont de nouveaux venus en Europe mais ils seraient mieux fondés à revendiquer une entité génétique particulière. Les Gitans ou Romanichels, firent leur première apparition en Europe

au cours du ^{xiv}^e siècle. Rétameurs ambulants, diseurs de bonne aventure et marchands fripiers, les Gitans se répandirent, au cours des deux siècles suivants, dans toute l'Europe. Les savants soupçonnaient depuis longtemps que le langage secret des Gitans, le « Chib » Romani, était originaire des Indes, ce qui fut confirmé par les récentes découvertes anthropologiques. Tant dans leur aspect extérieur que par la distribution des groupes sanguins, les Gitans montrent une forte affinité avec certaines basses castes itinérantes qui vivent en Inde du nord-est.

Bien qu'il ne se fût produit aucune migration importante de l'extérieur vers l'Europe depuis les invasions des Huns asiatiques, Avars, Magyars, Turcs et autres, la population européenne est loin d'être restée statique durant le dernier millénaire. En Europe Centrale et Orientale notamment, des déplacements internes de populations ont profondément altéré la distribution des peuples et des langues, à de nombreuses reprises durant le Moyen Age et depuis.

L'augmentation générale de la population qui se dessine entre le ^{xi}^e et le ^{xiv}^e siècles, et qui était due à l'amélioration progressive des méthodes d'élevage et d'agriculture, entraîna une expansion démographique en direction de régions qui jusqu'alors avaient été délaissées par les paysans comme impropres à la culture. A travers toute l'Europe, les forêts commencèrent à reculer, les landes et les sols lourds argileux furent passés à la charrue. Les marécages salés des côtes furent drainés, les terrains gagnés sur la mer, pendant que les bûcherons et les bergers montaient s'établir de plus en plus haut sur des collines et des versants montagneux naguère inhabités. La mise en valeur de terres nouvelles était partout encouragée par les seigneurs féodaux, qui tiraient de tout nouveau serf s'établissant sur leurs domaines un prestige et un pouvoir accrus. Il en était de même pour l'Eglise, à qui la création de nouvelles paroisses valait un regain d'influence et une augmentation substantielle des dîmes perçues.

Il est possible que la plus spectaculaire de ces expansions médiévales ait été celle des Germains qui, entre le

x^e et le xiv^e siècles, s'étendirent d'année en année plus loin vers l'est en Europe Centrale. Ces régions, depuis le départ des Goths, Vandales et autres, n'abritaient plus qu'une faible population de chasseurs et de collecteurs de miel qui parlaient une langue balte ou slave.

Vers le xiii^e siècle, les pionniers allemands avaient déjà atteint le cours supérieur de l'Oder, les Monts Sudètes au nord et les Petites Carpathes au sud. Cent ans après, les Allemands de la frontière avaient pénétré à l'est dans le bassin de la Vistule. De plus, suivant les traces ouvertes pour eux par les croisades des « Porte-Glaives ⁽¹⁾ », des « Chevaliers Teutoniques » et autres ordres chrétiens, ce fut le tour des Saxons, des Holsteinois, des Westphaliens et des Néerlandais d'occuper par centaines de milliers les côtes de Dantzig. De là, ils se répandirent vers le nord à travers le pays jusque-là occupé par les Prussiens et les autres peuples de la Baltique.

Les traces des diverses expansions que l'on constate durant deux siècles et demi (de 1050 à 1300) et que les géographes et historiens ont appelé « Age du Défrichement » se retrouvent partout dans les noms de lieux caractéristiques (Angleterre : *Ley - den - worth - cot* ; Danemark : *skov, holt, rod, twed* ; Allemagne : *wald, hain, ried, schlag*). Tous ces termes se rapportent à des régions dont les témoignages archéologiques nous apprennent qu'elles étaient restées désertes ou peu s'en faut depuis parfois un millénaire.

La dispersion de l'homme dans tous les lieux habitables de l'Europe ne se termine pas avec l'âge du défrichement. De nos jours encore, l'occupation des contrées les plus reculées de certains pays scandinaves et de l'Europe de l'est se poursuit. Rappelons également que, de mémoire d'homme, des communautés entières ont été déportées de force dans des régions très éloignées de leur pays natal. Tel fut le sort de beaucoup de Kal-mouks, de peuples balkaniques, Karacha et autres peuples turco-tartares qui, sous le règne de Staline, furent exilés de la Russie d'Europe et envoyés en Sibérie pour

(1) Ordre de chevalerie, Livonie, xii^e s., appelé aussi les « Frères de l'Épée ».

leur soi-disant complicité avec les nazis pendant la guerre. Il en fut de même de milliers de koulaks, riches paysans russes et de leurs familles qui payèrent de la déportation leur résistance à la collectivisation des terres décrétée par le régime soviétique.

Pour être complets jusqu'à nos jours, nous y ajouterons le nombre très élevé d'immigrants venus pour la plupart des anciennes colonies de l'Afrique, de l'Inde, d'Indonésie et des Antilles et qui, au cours des vingt dernières années, n'ont cessé d'affluer en Europe Occidentale. Contrairement à la majorité des groupes ethniques qui se sont établis sur notre continent au cours des 10 000 dernières années ou plus, ces modernes arrivants ne sont pas originaires de ce que les zoologistes appellent la « zone paléoarctique » (c'est-à-dire de la partie nord de l'ancien continent). Ces individus diffèrent sensiblement par certains points génétiques des peuples établis depuis longtemps en Europe. Toutefois, bien que quelques caractères (pigmentation de la peau, nature des cheveux et certains traits faciaux) les distinguent évidemment des natifs européens, ces nouveaux venus sont, du point de vue biologique, parfaitement assimilables.

On observe cependant que les différences sociales et culturelles existant entre eux et leurs hôtes pourront agir comme un frein pour retarder leur intégration, surtout si ces nouveaux venus persistent à s'établir en Europe par groupes au milieu de leurs frères de race. Jusqu'à maintenant, ils n'ont pu modifier l'équilibre génétique actuel en dehors des grandes villes où ils se sont établis en nombre important. Cependant on peut s'attendre à ce que dans certaines régions de l'Angleterre industrielle, par exemple, le schéma génétique puisse être sensiblement altéré si ces immigrants continuent d'arriver au rythme actuel.

Soulignons toutefois que jusqu'à ce jour il n'existe aucune preuve sérieuse que les membres de ces groupes aient importé des gènes capables de nuire à leur environnement, soit pour eux-mêmes, soit pour les descendants qui pourraient naître de leur union avec les Européens de souche.

Quelle que soit, à long terme, l'influence de ces

derniers venus et quelque rôle qu'ils puissent jouer dans le patrimoine génétique européen, ils représentent presque certainement la migration continue la plus importante qui ait atteint l'Europe depuis le début de l'histoire écrite. En 1964 par exemple, on dénombrait en Grande-Bretagne environ un million de « gens de couleur », ce qui dépasse probablement le nombre d'Anglais de souche qui vivaient dans le pays à l'époque du roi Alfred le Grand (IX^e siècle après J.-C.).

La population européenne reçoit aujourd'hui un flux d'apports génétiques plus fort que jamais. Il est évident que les moyens de communications modernes ont complètement effacé les barrières naturelles qui, traditionnellement, limitaient les déplacements humains et donc la libre circulation des gènes. Ainsi se trouvent en contact des peuples qui, voici seulement deux générations, auraient mutuellement ignoré leur existence. Dans de vastes régions d'Europe — spécialement vers l'ouest — l'exode qui s'effectue à grande échelle vers les villes industrielles a eu pour conséquence, non seulement d'appauvrir la population de certaines régions agricoles, mais aussi de rompre l'isolement des communautés rurales. De ce fait, certains traits physiques héréditaires qui, à l'époque de Ripley et Deniker, pouvaient caractériser une région particulière, risquent de moins en moins de rester localisés, alors qu'autrefois ils se transmettaient uniquement aux membres du clan à travers les mariages consanguins qui étaient pratique courante dans ces villages.

Bref, dans quelle mesure nous, Européens, sommes-nous redevables de nos traits physiques aux divers peuples qui nous ont précédés sur le continent ?

Disons simplement que nous leur devons intégralement notre aspect. Malheureusement il est impossible de décrire plus précisément la manière dont la population actuelle descend de tels ou tels ancêtres préhistoriques. Certains anthropologistes ont reconstruit, souvent avec une grande ingéniosité si on considère les maigres fossiles disponibles, la généalogie ethnique détaillée de certains groupes d'individus. Bien que la chose soit un passe-temps amusant, nous ne pouvons les sui-

vre dans des spéculations de ce genre. On ne peut dire que les Basques descendent directement des dresseurs de mégalithes (dont nous ne savons presque rien) ou expliquer simplement que tous les individus à tête ronde de l'Europe Centrale sont des survivants « réduits », « fœtalisés » ou « brachycéphalisés » du paléolithique supérieur. De telles affirmations n'ont aucun sens et sont absolument anti-scientifiques.

De nombreux facteurs, outre la pauvreté des témoignages fossiles, doivent être soulignés si l'on veut s'engager dans la recherche des ancêtres de nos « races ».

Tout d'abord, aucune population, vivrait-elle dans un isolement total (qu'aucun Européen n'a en fait jamais connu) ne reste génétiquement stable. Toute une série de pressions, autant biologiques que sociales, s'exercent sur elle : sélection naturelle, mutations, dérive génétique aléatoire, croisement avec des gens de l'extérieur, modification du régime alimentaire, habitat ou genre de vie différent peuvent produire de puissants changements anatomiques sur une population, et cela en l'espace de quelques générations.

En second lieu, bien que nous possédions quelques-uns de leurs ossements, nous ne savons pratiquement pas à quoi ressemblaient de leur vivant nos ancêtres européens. Étaient-ils gras ou maigres ? Que dire de leur système pileux ? De quelle couleur étaient leurs yeux ou leur chevelure ? Et leur peau, rouge, jaune, noire ou blanche ? Les descriptions faites par les Anciens et que nous avons conservées, semblent partiales et peu dignes de foi ! De plus, si l'on ne peut nier que des individus modernes peuvent constituer un « modèle réduit » ou se rapprocher de très près, par les proportions de leur squelette, de certaines formes préhistoriques, il n'existe aucune raison de croire que de tels gens ressemblent à une forme fossile en quoi que ce soit d'autre que la dimension et la forme des os. Le cas apparemment le plus troublant reste celui des hommes ou des femmes ayant un squelette aux dimensions fortement apparentées à celles de types fossiles dont quelques ossements ont été découverts près de l'endroit où vivent actuellement ces individus.

Il ne s'agit sans doute que d'une simple coïncidence. On pourrait naturellement rétorquer qu'une telle population isolée géographiquement et très sédentaire est peut-être restée, au cours des temps, relativement stable, sans être perturbée par des envahisseurs ou sans avoir subi ces facteurs de variations climatiques ou autres dues au milieu, qui tendent à faire apparaître une sélection de nouveaux traits. Dans ce cas, dira-t-on, n'est-il pas normal que, parmi les descendants de ces groupes anciens, on retrouve un certain nombre d'individus actuels susceptibles de ressembler de près ou de loin à leurs ancêtres qui vivaient là quelques siècles ou quelques millénaires auparavant ? En réalité une population (parfaitement théorique) de ce genre, numériquement faible, géographiquement isolée et franchement sédentaire, serait encore plus exposée à l'influence des mutations locales et aux variations de gènes aléatoires. L'effet de ces facteurs pourrait aisément provoquer dans l'ensemble de cette communauté des modifications du patrimoine génétique et donc de l'apparence physique de ses membres, dans des proportions plus importantes que n'en subirait un groupe plus nombreux et plus mobile.

Troisièmement, nous devons nous souvenir que seule une fraction infime des mouvements et des mélanges de peuples qui se sont produits au cours des époques révolues a été décrite par les contemporains ou reconstituée depuis lors par les archéologues.

Quatrièmement, on ne peut considérer, sur la base de leur apparence physique, certains individus vivants comme des représentants typiques de quelque prétendue « race pure ancestrale ». De telles races génétiquement non croisées n'ont jamais existé. Dès le paléolithique, nous l'avons vu, les Européens présentaient déjà une telle variété de types physiques que nous devons renoncer à croire à des concepts tels que « races pures plus récentes » (Nordiques, Alpines, Méditerranéens) que nous décrivait les ouvrages anthropologiques de naguère.

Pour tous ces motifs, la chasse aux ancêtres apparaît comme une tâche si complexe qu'elle en devient stérile et dérisoire.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE PREMIER

- BIBBY, G. *The testimony of the spade*, Collins, 1957.
- BOULE, M. *Les Hommes fossiles*, 3^e édition, par H. VALLOIS. Paris, Masson, 1956.
- BRACE, C. « The problem of the Neandertals », *Physical Anthropology and Archaeology*, Macmillan, 1964.
- BRACE, C. and ASHLEY MONTAGU, M. *Man's evolution*, Macmillan, 1965.
- BRAUN, A. *Die Urbevölkerung Europas und die Herkunft der Germanen*, Berlin, 1922.
- BURKITT, M. *The Old Stone Age*, Bowes and Bowes, 1955.
- CARRINGTON, R. *A million years of man*, Weidenfeld and Nicolson, 1963.
- CHILDE, V. *The dawn of European civilisation*, Londres, 1948. Traduit en français sous le titre : *L'Aube de la civilisation européenne*. Paris, Payot 1949.
- CHILDE, V. *A prehistory of European society*, Cassell, 1962.
- CHILDE, V. *Man Makes himself*, Mentor, 1951.
- CLARK, G. *World prehistory : an outline*, Cambridge, 1961.
- CLARKE, J. *Prehistoric Europe ; the economic basis*, Londres, 1952.
- COLE, S. *The Neolithic revolution*, British Museum, 1963.
- COON, C. *The races of Europe*, Macmillan, 1939.
- DE BEER, G. *Genetics and prehistory*, Cambridge, 1965.
- DIXON, R. *The racial history of man*, Scribners, 1923.
- DOYLE, C. « The Great Caucasoid Myth », *Observer*, 17.3.68.
- DVORNIK, F. *The Slavs and their early history*, New York, 1956.
- FILIP, J. *Celtic civilization and its heritage*, New Horizons, 1962.
- HAWKES, J. and WOOLLEY, L. *Prehistory and the beginnings of culture*, George Allen and Unwin, 1963.
- HIBBEN, F. *Prehistoric man in Europe*, Constable, 1959.
- KORN, N., THOMPSON, F. (eds.) *Human evolution*, New York, 1967.
- KUEHN, H. *On the track of prehistoric man*, Hutchinson, 1955.
- LE GROS CLARK, W. *The fossil evidence for human evolution*, Chicago, 1955.
- LE GROS CLARK, W. *The antecedents of man*, Edimbourg, 1960.
- PICCOTT, S. *Ancient Europe*, Edimbourg, 1965.

ANTHROPOLOGIE DE L'EUROPE

- PICCOTT, S. and CLARK, G. *Prehistoric societies*, Hutchinson, 1965.
- SCHEIDT, W. *Die Rassen der jüngeren Steinzeit in Nordwest Europe*, Munich, 1924.
- SERGI, G. *L'origine dei popoli europei*, Turin, 1908.
- SONNABEND, H. *L'espansione degli Slavi*, Rome, 1931.
- VUORELA, T. *The Finno-Ugric peoples*, Indiana University Publications, 1962.

CHAPITRE II

LES LANGUES DE L'EUROPE

« Evitons d'abord de tomber dans l'erreur de confondre "communauté de langage" et "identité de races". »

W.Z. RIPLEY, *The races of Europe*, 1899.

En dépit de la persistance de la croyance contraire, la race et la langue n'exercent absolument aucune influence l'une sur l'autre. Bien que les traits physiques de l'homme soient génétiquement déterminés au moment de sa conception, son langage, par contre, reste une donnée purement « acquise ». Alors que l'homme est incapable de modifier son apparence, il peut apprendre n'importe quelle langue qu'il choisit, ou n'importe quelle autre qui répond mieux à ses besoins. Les hasards de l'histoire peuvent faire qu'un même langage soit parlé par des gens dont les antécédents ethniques restent très différents. Ainsi les Anglais anglophones actuels ne descendent ni de près ni de loin des tribus germaniques qui introduisirent l'anglo-saxon en Grande-Bretagne au cours du v^e siècle après J.-C. Parmi les individus dont l'anglais est la langue maternelle, on rencontre non seulement les descendants des peuples britanniques pré-anglo-saxons qui parlaient originalement le celtique, mais aussi des millions de Noirs Africains et Américains, d'Indiens, de Malais, de Chinois, de Polynésiens, de Hawaïens, de Maoris, d'Indiens d'Amérique, d'Esqui-

maux, d'Aborigènes Australiens, ainsi que la masse des descendants d'immigrants, originaires de tous les coins d'Europe et qui se sont établis aux Etats-Unis.

Un langage peut être abandonné et un autre adopté pour toutes sortes de raisons, dont les plus courantes sont : la domination par un peuple différent, ou l'influence culturelle d'une civilisation étrangère considérée comme supérieure (citons l'usage du français qui s'est largement répandu au XVIII^e et au XIX^e siècles dans les milieux aristocratiques européens). Autre raison pratique : le besoin de communiquer avec des gens parlant une autre langue et avec lesquels on entretient des relations commerciales.

Il n'existe pas plus de langue pure que de race pure. Aucune langue ne se trouve à l'abri d'influences extérieures acquises de l'une ou de l'autre de ses voisines passées ou présentes. Ce sont justement ces éléments étrangers qui, étant passés dans une langue, peuvent être identifiés. Ils prennent alors une valeur précieuse pour l'ethnologue préhistorien qui étudie les migrations, parce qu'ils lui révèlent l'existence, entre différents peuples anciens, de contacts que l'on ne soupçonnait pas.

Durant les quelque dix mille ans qui se sont écoulés depuis la fin de l'Age de glace, l'Europe a été une véritable Tour de Babel : quelques-unes des nombreuses langues apportées par les migrations ont été adoptées, pour l'une ou l'autre des raisons citées, par des communautés qui, précédemment, parlaient d'autres langages. D'autres idiomes encore sont morts ou tout au moins n'ont laissé que de faibles traces de leur existence, tandis qu'à l'occasion, comme nous le verrons, deux ou plusieurs langues se sont fondues pour former de nouvelles langues vernaculaires hybrides. Parfois, certaines migrations ethniques ont été suivies de l'introduction de la langue des immigrants dans le pays d'arrivée. Ce fut le cas des Magyars qui importèrent leur langage en émigrant de Russie Centrale pour s'installer en Europe de l'Est au IX^e siècle. Cependant, l'exemple le plus fréquent reste l'acquisition d'un langage par une communauté à qui on l'impose, de gré ou de force, ce qui

ne provoque pas sur cette communauté la moindre répercussion génétique.

Ainsi, bien que l'influence du vieux français normand sur l'anglais ait été profonde et durable, l'adoption de mots français par l'anglais ne fut qu'un événement purement socio-culturel ; les Normands eux-mêmes qui, au mieux, ne comptaient que quelques milliers d'individus, n'ont pu exercer qu'un faible impact sur le schéma ethnique déjà très ancien de la nation britannique.

De même, bien qu'un langage gothique ait été imposé aux peuples de ces îles (qui, à l'origine, parlaient le celtique), par des envahisseurs anglo-saxons, ces derniers ne constituaient dans bien des régions qu'une minorité. Le fait que la langue actuelle de la Grande-Bretagne s'appelle « l'anglais » ne prouve en aucune façon que cette langue descende en droite ligne des Anglo-Saxons.

Dans le présent ouvrage, les termes tels que « anglo-saxon », « celtique », « slave », et autres sont pris dans leur sens strictement linguistique et s'appliquent seulement aux peuples qui, à un moment particulier de l'histoire, parlaient des variétés d'une même langue, sans que nous sous-entendions que ces peuples possèdent ou non des ancêtres communs. C'est dans cet esprit que nous pouvons procéder à l'examen des langues qui ont été parlées en Europe depuis l'âge du Bronze récent (nous ne savons rien des langues européennes antérieures). Nous démontrerons comment leurs influences mutuelles prouvées révèlent parfois, et souvent d'une manière frappante, un grand nombre d'informations concernant la répartition et les mouvements des peuples de jadis à travers notre continent.

Il est impossible de formuler la moindre hypothèse sur la date à laquelle la première langue articulée, se différenciant des cris et grognements animaux, fut parlée en Europe. Les types *Homo Sapiens* du Paléolithique supérieur qui, voici 80 000 ans peut-être, commencèrent à remplacer les Néanderthaliens, possédaient presque certainement l'usage du langage ; il est inconcevable que les Aurignaciens et leurs successeurs, qui peignirent les remarquables fresques des grottes de Lascaux, et bien

d'autres, et qui ont su sculpter si finement ces « Vénus » aient été des brutes dénuées du sens de la parole.

Malheureusement nous ne saurons jamais quelle langue parlaient nos ancêtres du paléolithique inférieur, ni même comment les Néanderthaliens communiquaient entre eux. Bien que l'importante capacité crânienne des Néanderthaliens fût l'indice d'un intellect franchement évolué, cela ne prouve pas péremptoirement qu'ils aient eu l'usage du langage. Cependant les témoignages culturels qui nous sont parvenus nous laissent supposer que ces gens croyaient à une vie dans l'au-delà. Cela suppose donc très fortement qu'ils aient été doués d'un certain degré de pensée symbolique et conceptuelle relevant d'un niveau psychique qui suppose nécessairement l'usage d'un langage évolué.

Bon nombre des vieilles langues du paléolithique ont dû se perpétuer aux temps mésolithiques ; les Aziliens, descendants culturels des Magdaléniens, ont peut-être aussi conservé la langue de leurs prédécesseurs. Partout ailleurs de nouveaux langages ont pu être introduits d'Afrique du Nord par les immigrants tardenoisien. D'autre part en Europe du Nord certains traits linguistiques auraient été partagés par plusieurs tribus de culture voisine qui s'étendaient de l'Irlande à la Russie durant la première partie du Magdalénien. Mais nous sommes ici en pleine hypothèse. Les premiers colons du néolithique européen introduisirent un mélange de langages et de dialectes dont la plupart provenaient du Moyen-Orient. Bien que ces idiomes nous soient inconnus, il est possible que le Basque, réduit maintenant à une petite partie de l'Espagne du Nord avec quelques prolongements dans le midi de la France, soit le dernier vestige de l'une des langues qui furent importées en Europe Occidentale par les premiers habitants néolithiques.

On a prétendu que la langue basque descend de l'Ibérique, qui était lui-même apparemment très répandu en Espagne avant les incursions celtes de l'âge du Fer. Une forme voisine du Jacitan (forme ibérique que l'on pense avoir été l'ancêtre de la langue basque) était la

langue aquitaine (non indo-européenne) qui se parlait encore dans le Sud de la Gaule à l'époque romaine.

Divers dialectes isolés parlés dans le Caucase ont été également avancés, sans trop de preuves, comme étant des parents éloignés du Basque.

Les noms de lieux et des inscriptions indéchiffrables que l'on rencontre à travers l'Europe, bien loin du Pays Basque, peuvent également représenter les dernières traces de langues archaïques ou pré-indo-européennes depuis longtemps disparues. Certains éléments de ces vieux langages sont sans doute passés dans le grec et le latin anciens et doivent former le substrat de nombreuses langues de l'Europe actuelle.

À la fin du néolithique, vers 3 000 avant notre ère, les anciennes langues primitives d'Europe Centrale et Orientale commencèrent de reculer devant une série de dialectes tous parents entre eux et qui, apparemment, se répandirent vers l'ouest en même temps que des apports culturels variés, à partir d'un foyer que l'on situe quelque part au nord de la mer Noire.

Le processus était lent, mais inexorable : au cours des 11^e et 1^{re} millénaires avant J.-C., ces dialectes d'importation avaient, dans toute l'Europe, supplanté les vieux idiomes locaux sans jamais les submerger complètement.

C'est de tels brassages linguistiques que naquirent toutes ces langues que l'on appelle « indo-européennes ». Celles-ci englobent, à quelques exceptions près, la totalité des langues actuelles de l'Europe ainsi qu'un bon nombre de celles du Moyen-Orient et de l'Inde du nord-ouest.

Bien que l'on eût, depuis longtemps, remarqué qu'il existait entre ces langages certaines ressemblances, il fallut attendre 1788 pour que, dans une communication historique faite devant la Société Asiatique de Londres, Sir William Jones suggérât pour la première fois qu'elles pourraient provenir d'une souche commune très ancienne. Les affinités existant entre le sanskrit, le grec et le latin étaient, disait Sir William :

« si accusées que nul linguiste ne pourrait les étudier toutes trois sans croire qu'elles se sont dégagées d'une source commune qui a peut-être disparu depuis longtemps. Il existe des motifs du même genre, bien que moins convaincants, pour supposer que les langues gothiques et celtiques, même si elles sont mélangées à un idiome très différent, partagent la même origine que le sanskrit ; et que l'ancien persan pourrait être ajouté à la liste de cette même famille ».

Au cours du xix^e siècle et du début du xx^e siècle, des études, qui furent poursuivies en s'inspirant directement des principes fondamentaux annoncés par Sir William Jones, ont non seulement confirmé l'origine indo-européenne des groupes linguistiques gothique, celtique et iranien (y compris le persan), mais encore ont démontré que de nombreuses langues vivantes : Slave, Balte, Arménien, Albanais, ou mortes : Scythe, Illyrien et Hittite, étaient finalement toutes parentes.

Les archéologues et les linguistes s'accordent pour relier au moins la diffusion initiale des dialectes indo-européens à travers notre continent à l'extension, à la fin du néolithique, d'un peuple nomade de pasteurs qui était certainement établi de longue date dans le centre de la Russie Méridionale mais dont l'origine ethnique reste complexe.

Leurs itinéraires de migration peuvent être reconstitués grâce aux découvertes de sites portant la marque de leur culture. Il s'agit des « peuples à poterie cordée » (décorée à la ficelle) — « peuples à tombe individuelle » ou à Kourganes (terme russe pour « tombe ») et « peuples à haches d'armes ». Tous semblent avoir fait brusquement irruption parmi les vieilles cultures de l'Europe néolithique et il est prouvé que ces guerriers belliqueux conquéraient d'abord pour ne coloniser qu'ensuite.

Les plus anciens usagers des dialectes indo-européens étaient illettrés. Par conséquent, en l'absence de tout document écrit, nous ne pouvons connaître le langage indo-européen primitif et indifférencié (en supposant

qu'une telle langue ait jamais existé), l'habitat premier de ses adeptes et leur mode de vie, qu'en les déduisant des interférences retrouvées dans les langues indo-européennes actuelles. Si nous remarquons par exemple qu'un mot est commun à tous ou presque tous les langages historiques indo-européens, ou si des racines manifestement identiques se retrouvent dans des membres du phylum largement séparés (ex. le celtique et l'indien), on peut raisonnablement en conclure que dans sa forme originale le mot en question désignait un concept connu des premiers individus qui aient parlé l'indo-européen.

Ainsi, nous voyons que de nombreuses langues indo-européennes utilisent des mots voisins pour désigner les animaux : ours, loup, castor, écureuil, martre ; pour des arbres : bouleau, hêtre, saule, ou encore pour : miel, abeille, ou pour : neige, hiver, glace, froid, gel (mais on ne trouve pas de termes communs qui soient relatifs à la flore et à la faune subtropicales, tels que : palmier, bambou, lion, tigre, éléphant, singe, crocodile, perroquet). Cela nous suggère fortement que les dialectes indo-européens ont été, avant leur dispersion, parlés par des individus habitant une région tempérée, boisée et continentale. La vaste plaine de la Russie Méridionale, située entre le bassin du Danube et l'Oural, et que les découvertes archéologiques indiquent comme étant le noyau des cultures à kourganes, cordées et à hache d'armes, correspond assez bien à ce genre de région. Nous pouvons donc provisoirement supposer que c'est dans ce pays qu'a vu le jour la langue indo-européenne.

La présence dans les langues indo-européennes modernes de termes communs pour désigner des animaux domestiques comme : bœuf, mouton, chèvre, porc et chien, confirme notre impression que les anciens usagers de l'indo-européen étaient des pasteurs. Les témoignages archéologiques et linguistiques se recoupent pour indiquer que les peuples à kourganes de la Russie Méridionale, que l'on pense avoir été les premiers à inventer l'indo-européen, étaient des agriculteurs et qu'ils formaient un système de clans patriarcaux et fortement implantés ; qu'ils adoraient un panthéon de

dieux auxquels ils offraient des sacrifices humains et des animaux ; et enfin qu'au moins certains clans vivaient en sédentaires dans des villages où les femmes tissaient et travaillaient la poterie. Les hommes montaient des chevaux sauvages et utilisaient les bœufs comme bêtes de trait. D'autre part, ces peuples pratiquaient une métallurgie rudimentaire du cuivre et peut-être du bronze.

Même avant qu'elle ne se répande hors de son berceau à travers la steppe russe, la langue indo-européenne était déjà fragmentée en dialectes dont les nettes différences phonétiques devaient rendre extrêmement difficiles les communications entre les diverses tribus.

Une des nombreuses divergences phonétiques existant entre les langues indo-européennes primitives fut le traitement de la consonne *k* originellement gutturale. Tandis qu'un groupe de dialectes, d'où sortirent plus tard l'Illyrien, le Grec, l'Italique, le Celtique et les langages gothiques, conservaient ce *k* originel, un autre groupe, qui devait être l'ancêtre des langues Baltes, Slaves, de l'Indo-Iranien, de l'Albanais et de l'Arménien, « mouillait » le *k* en le transformant en sifflante *s* ou chuintante *ch*.

Ainsi, prenons le mot « cent » (100), qui, dans l'hypothétique proto-indo-européen, se disait « *Km'tom* » (Kantum). Le groupe ouest donna :

centum (latin)

he-katon (grec)

cant (gallois)

hund (gothique) (anglais moderne *hundred*).

Dans ce dernier mot, le *k* s'est changé en *h*, comme ce fut le cas dans tous les dialectes gothiques au cours des trois derniers siècles avant notre ère.

Le groupe est transforma le *k* en *s* :

Simtas (lituanien)

Sto (russe)

Satam (sanskrit).

Les anciens philologues classèrent donc ces deux groupes comme groupe « *Centum* » et groupe « *Satem* »,

d'après les termes latin et avestique qui désignent le nombre « cent » (1).

Deux langues indo-européennes éteintes, le Tokharien (parlé en Turkestan chinois jusqu'à 1200 de notre ère (2)) et le Hittite (qui fut introduit en Asie Mineure à partir du XIX^e siècle avant Jésus-Christ), montrent des similitudes frappantes avec des dialectes indo-européens occidentaux du type Centum, comme le celtique et l'italique, plutôt qu'avec des langues plus proches d'elles géographiquement telles que le Hindi, l'iranien ou le balto-slave, qui appartiennent toutes au groupe Satem. Pour expliquer ces ressemblances étonnantes entre des

(1) Voici deux exemples de vocabulaire comparé :

1. Le mot « chien » (indo-européen *Kuon*) : Le groupe centum qui conserve le son guttural de l'indo-européen donne :

en latin : *canis*

gaulique : *cu*

tokharien : *ku*

tandis que le groupe satem donne :

en arménien : *sun*

letton : *suns*

2. Le mot « cheval » (indo-européen *ekuos*) : les dialectes centum ont formé les mots suivants :

en latin : *equus*

vieil anglais : *eoh*

gothique : *aikwa*

vieux norse runique : *ehwu*

vieux saxon : *ehu*

gaulique : *each*

tokharien : *yuk, yakwe*

Ces différentes formes peuvent se comparer aux mots correspondants des dialectes satem :

en sanscrit : *asvas*

lituanien : *ashva* (jument)

arménien : *esh* (âne)

(2) Il est possible qu'au cours de la période allant de 600 à 1200 de notre ère, les Chinois aient emprunté un certain nombre de mots aux peuples de langue indo-européenne avec lesquels ils furent en contact. Hans Jansen a proposé des racines indo-européennes pour les mots chinois : *Mi* (miel), *Ch'yan* (chien), *Yen* (oie), *Ma* (cheval), entre autres.

D'autre part, il est maintenant généralement admis que les auteurs des inscriptions indo-européennes existant en Turkestan chinois n'étaient pas, comme on le croyait autrefois, les « Tokhariens » que mentionnent les anciens géographes grecs. Cependant, jusqu'à plus ample informé, on continue d'employer le mot « Tokharien » pour la langue de ces inscriptions.

LES PRINCIPALES LANGUES INDO-EUPEENNES (vivantes ou mortes)

	Gothique	Celtique	Ligure	Italique	Grec	Illyrien
EST	{ Gothique * Vandale * Lombarde * Burgonde *	Brittonique P { Gaulois * Gallois Cornique Breton	Latino-Falisque {	Falisque * Hernicien * Prenestinien * Italien Espagnol Portugais Catalan Provençal Romanche comprenant : Romanche d'Engadine Ladin Frioulain Roumain Dalmate *		Venète * Messapien *
NORD	{ Vieux Norse * Islandais Féroïen Norvégien Danois Suédois	Gaëlique Q { Gaëlique irlandais Gaëlique écossais Dialecte de l'île de Man (Manxois)		Latin * {		
OUEST	{ Haut-Allemand et Yiddish Bas-Allemand Hollandais Flamand Frison Anglais		Sabellien { Pellignien * Marrucinien * Vestinien * Volscque * Marse * Sabin * Aequien *			
			Osquo-Ombrien { Osque * Ombrien *			
Sicel ?						
	Thraco-phrygien *	Anatolien * Hittite *, etc.	Balto-Slave	Arménien	Hindi	Indo-Iranien Iranien Tokharien *
Albanais ?		Baltique { Galindien * Sudorien * Vieux prussien * Letton (Lette) Lituanien			Sanscrit * Hindi Urdu (Hindoustani) Bengali Gujrati Marathi Romani	Persan Pouchtou Ossete Scythe ? * Sarmate ? *
		Slave { Oriental { Slave de la vieille Eglise * Russe Blanco-Russe Ukrainien Occidental { Polonais Pomeranien (et Casoube) Polabe * Tchèque Slovaque Wende Mérional { Slovène Macédonien Serbo-croate Bulgare				

* Les langues mortes sont marquées d'un astérisque.

types de langues indo-européennes aussi éloignées l'une de l'autre (hittite, tokharien et italo-celtique) on a suggéré que les ancêtres des Hittites et des Tokhariens émigrèrent vers l'Est en partant d'un pays d'origine qui se situait au voisinage d'une région où l'on parlait un proto-italo-celtique ; ou bien encore qu'ils abandonnèrent la région d'origine de la langue indo-européenne avant l'époque de la scission en deux groupes, *centum* et *satem* ; cependant on pense maintenant que les deux groupes de langues italo-celtique et hittite-tokharien, qui occupaient une position marginale sur les frontières éloignées des régions indo-européennes, ont préservé des caractères archaïques qui sont antérieurs à quelques-unes des innovations (telles que le passage du *k* guttural au *s* sifflant), que l'on constate ultérieurement dans les groupes de *satem* plus centraux.

Le Hittite, qui nous a conservé plus de documents écrits et qui nous est donc mieux connu que le Tokharien, renferme assez d'archaïsmes qui ne se retrouvent pas dans les langues indo-européennes postérieures pour prouver que cette langue s'était séparée du courant principal de l'indo-européen à une date beaucoup plus ancienne. Il semble que le même phénomène se soit répété pour le Tokharien et d'autres langues éteintes du Moyen-Orient : Louvite, Palaïte, Lycien, Lydien et autres. Toutes ont dû ressembler plus ou moins au Hittite, avec lequel on les classe d'habitude sous la rubrique « langues d'Anatolie », faute d'une meilleure appellation.

A peu près à l'époque des invasions hittites en Asie Mineure, d'autres peuples nomades, parents linguistiques éloignés des Hittites, se dirigèrent vers le Bas-Danube à travers la steppe russe ; pénétrant dans les vallées des Balkans, dès 2 000 avant J.-C., ils atteignirent la mer Egée où ils attaquèrent et finalement assimilèrent la civilisation du bronze qui évoluait en Crète, à Mycènes, à Knossos et à Troie. Le déchiffrement réalisé en 1953 par Ventris des mystérieuses tablettes en écriture « linéaire B », découvertes à Knossos, a prouvé qu'une forme archaïque de grec évinçait déjà, en 1500 avant notre ère, l'ancien idiome non indo-

européen parlé en Grèce Méridionale. Les premiers envahisseurs qui semblent avoir introduit l'indo-européen en Grèce étaient porteurs des mêmes cultures, poterie cordée et haches d'arme qui, à cette époque, com-

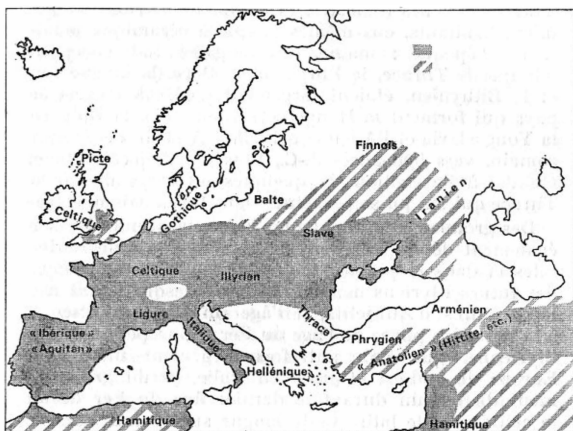


FIGURE 14.
Les groupes linguistiques en Europe à l'âge du Fer

mençaient d'envahir l'Europe. Ils furent bientôt suivis par des peuples cousins qui venaient de la même région de Russie Méridionale. Les plus remarquables furent les Achéens qui arrivèrent en Grèce vers 1500 avant J.-C., puis les Doriens vers 1200. C'est du mélange de leurs nombreux dialectes indo-européens avec les langages locaux asiatiques parlés par les Crétois, les Minoens et les Mycéniens, que sont nées les diverses

formes du grec classique : Attique et Ionique (base du grec moderne), central ou Eolien, Arcado-Cypriote et Occidental.

D'autres peuples parlant l'indo-européen s'étaient établis plus au nord dans les vallées des Balkans où ils imposèrent leur culture (poterie cordée et haches d'arme) et leurs dialectes, évidemment satem, aux premiers habitants, eux-mêmes peuple à céramique peinte. Avant l'époque romaine, des langages indo-européens tels que le Thrace, le Phrygien, le Dace, la langue Gète et le Bithynien, étaient largement parlés à travers les pays qui forment la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et l'Albanie actuelles. A la fin de l'empire romain, vers 500 après J.-C., tous ces dialectes étaient éteints, à l'exception de quelques éléments de langue Thrace qui ont pu se perpétuer dans l'Albanais moderne.

Des groupements de langues indo-européennes se sont également développés dans les vallées des Alpes Orientales et dans la plaine hongroise pour former le noyau des futurs Illyriens dans le territoire desquels sont nées les cultures d'Aunjetitz, à l'âge du Bronze ancien et à la première phase de l'âge du Fer d'Europe. La langue illyrienne, qui était autrefois largement utilisée en Europe du sud-est et jusqu'en Italie, perdit graduellement du terrain durant le dernier âge du Fer devant le celtique et le latin. Cette langue survit dans certains noms de lieux balkaniques et peut-être dans les quelques mots d'emprunt qui subsistent dans les dialectes allemands d'Autriche et de Bavière. L'illyrien était évidemment une langue *centum* comme le furent ses deux anciens voisins du bassin danubien, le proto-italique et le proto-celtique. Les dialectes qui engendrèrent l'italique furent presque certainement introduits en Italie par les peuples à champs d'urnes qui traversèrent les Alpes en venant d'Europe Centrale. Les témoignages archéologiques indiquent que le centre de dispersion de ces immigrants se situait sans doute sur le territoire de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie occidentale.

A cette époque, c'est-à-dire vers 1 500 avant J.-C., les dialectes italiques restaient encore très proches du cel-

tique (quelques érudits, dont Antoine Meillet, ont affirmé l'existence d'un prototype commun italo-celtique et qui remonterait aux époques pré-urnes funéraires, bien que le concept d'une unité linguistique italo-celtique préhistorique ait été contesté par d'autres, notamment par le norvégien Marstrander). Comme les dialectes celtiques, les variétés d'italique se divisaient en forme P et en forme Q, l'Osque et l'Ombrien représentant le groupe P, le Latin et le Falisque le groupe Q. Les formes P et Q qui traduisent le chiffre « quatre » illustrent cette différence — Latin : « *quatuor* » et Irlandais « *cethir* » — contre l'Osque : « *pettiur* » et le Gallois « *Pedwar* ». Les Latins, descendants des peuples de langue italique Q et qui sont les auteurs de la culture de Villanova, datant du premier âge du Fer, devaient plus tard (à partir de 500 avant J.-C.), étendre leur civilisation et leur langue à travers toute l'Italie. Le latin classique renferme des éléments qui sont issus de tous les autres dialectes italiques non latins, que ce soit du groupe P ou du groupe Q, qui proviennent du celtique, de l'illyrien, du grec et des langages non indo-européens appartenant aux Etrusques. On y trouve enfin des vestiges de langage pré-indo-européen qui ont subsisté dans des régions isolées autour de la Méditerranée, jusqu'à une date avancée de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer.

Durant l'expansion de l'empire romain (entre 500 avant J.-C. et 400 de notre ère), le latin fut diffusé à travers les territoires occupés, depuis la Grande-Bretagne jusqu'au Moyen-Orient et à l'Afrique du Nord. Nombre de langages de la période historique se sont formés à la suite de l'occupation romaine : Français, Provençal, Catalan, Espagnol, Portugais, Italien, Sarde, Rhéto-romanche, Frioulan, Dalmate (éteint depuis 1898) et Roumain. Cependant toutes ces langues ne doivent pas être considérées comme des descendantes directes de la langue classique de Virgile et d'Ovide : elles représentent plutôt une fusion du bas-latin (cet argot franque presque sans grammaire, qui fut introduit par les soldats romains et barbares et adopté par les commerçants) avec des langages locaux pré-latins : Celtique

en France, Ibérique en Espagne, Ligure et Etrusque en Italie, Illyrien et Dace dans les Balkans.

Bien que des langages vernaculaires bas-latins continuassent d'être parlés un peu partout en Europe après la chute de l'empire, on sait que dans certaines régions, comme la Grande-Bretagne, où le latin n'avait jamais pris racine en dehors des grandes villes, cette langue fut promptement submergée par les idiomes locaux des indigènes, dès le retrait définitif des légions romaines.

Au premier âge du Fer, dans les régions nord-ouest de celles qu'occupaient les peuples parlant l'italique, habitaient les Ligures, dont le territoire correspondait aux provinces italiennes actuelles de Ligurie, Lombardie et Piémont, ainsi qu'à une partie de la Suisse, à la vallée du Rhône, à la Corse et au Nord de l'Espagne. Leur langue, autrefois considérée comme une parente de l'ibérique, a été identifiée depuis par Whatmaugh comme étant indo-européenne. Tout ce qui reste du ligure, qui, comme l'illyrien, fut supplanté d'abord par le celtique puis par le latin, consiste en noms de lieux éparpillés à travers les régions où il fut autrefois parlé. Le plus connu de ces noms reste celui de la ville de Turin, qui tire son nom des *Turini*, important peuple de langue ligure qui, jusqu'à l'époque romaine, occupait la vallée du Pô.

A l'âge du Bronze, durant la période des champs d'urnes, alors que les ancêtres des Italiques traversaient les Alpes pour entrer en Italie, des peuples qui, peut-être, avaient été leurs anciens voisins en Europe de l'Est et du Centre, les proto-Celtes, émigrèrent eux-mêmes vers l'ouest, atteignant l'Allemagne Méridionale et l'Est de la France. Dans cette région, ils demeurèrent durant le premier âge du Fer sous la dépendance culturelle des Illyriens, leurs voisins du Sud-Est. Plus tard, à partir du VI^e siècle avant J.-C., ils propagèrent la culture évoluée de l'âge du Fer, dite « de La Tène », et ils commencèrent à se répandre dans toutes les directions : après avoir atteint le sud de l'Italie, ils traversèrent la France au nord-ouest jusqu'aux Pays-Bas et, de là, passèrent en Grande-Bretagne. Au sud-ouest, ils gagnèrent l'Espagne et le Portugal, tandis qu'au sud-est, après

avoir franchi les Balkans, ils traversaient le Bosphore et s'installaient en Asie Mineure. Durant les quelque cinq siècles avant que l'empire romain ne s'étendît vers le nord, les dialectes celtiques étaient largement parlés et implantés à travers l'Europe Centrale, de l'Atlantique à la mer Noire.

Aujourd'hui, après 2 000 ans, les langues celtiques sont confinées dans la partie ouest de la Grande-Bretagne (Irlande de l'Ouest, Ecosse de l'Ouest et Galles du Nord) ainsi qu'en Bretagne française. En Europe continentale, les seuls vestiges de leur ancienne présence se limitent aux noms de lieux éparpillés à travers l'Espagne et l'Allemagne du sud jusqu'aux pays de l'est qui constituent maintenant des régions de langues slave et magyare.

En raison de leur syntaxe très particulière, dont certains traits semblèrent aux linguistes tout à fait étrangers aux équivalents existant dans d'autres langages indo-européens, les dialectes celtiques furent pendant longtemps exclus de la famille indo-européenne. On croyait généralement que la langue celtique représentait un langage archaïque pré-indo-européen, que certains savants tentaient de rattacher à l'ibérique ou à l'aquitain, tandis que les similitudes de vocabulaire relevées entre le celtique et les autres groupes indo-européens étaient considérées comme des emprunts faits par la langue celtique.

Il fallut attendre jusqu'en 1817 pour que le savant danois Rask, qui se prit à douter de l'origine attribuée à la langue celtique, proclamât publiquement que cette dernière constituait une branche de l'indo-européen. Aujourd'hui encore, la syntaxe particulière de cette langue est attribuée par quelques savants soit à un substrat non indo-européen qui a été différemment identifié, soit comme un langage hamitique d'Afrique du Nord similaire au berbère et à l'ancien égyptien, ou encore à une langue ibérique qui s'apparenterait au basque.

Bien qu'il soit tentant de rapporter ce prétendu substrat non indo-européen à quelques migrations datant du néolithique ancien et qui auraient eu lieu en direction

de l'Espagne, en provenance d'Afrique du Nord via le détroit de Gibraltar, cette opinion repose cependant sur des bases fragiles. En dépit de son caractère apparemment excentrique, la structure de la syntaxe celtique a été reconnue, après étude approfondie, comme une dérivation directe de l'indo-européen. Comme le dit Holger Petersen :

« La langue celtique revêt une grande importance historique parce qu'elle nous montre un type fortement divergent de structure linguistique qui s'était développée en territoire indo-européen ; cette structure nous surprend tant par l'originalité de son développement final que par la remarquable fidélité avec laquelle ces formes particulières conservent souvent les traces de leurs origines ⁽¹⁾. »

Parmi les langages celtes qui survivent en Grande-Bretagne, trois d'entre eux : les gaéliques irlandais et écossais et le dialecte de l'île de Man (Manx, ce dernier moribond) représentent le type Q, tandis que le Gallois reste le seul représentant de la branche P (le Cornique de Cornouailles anglaise ayant disparu avec la mort de Delly Pentreath en 1777).

Le breton, parlé en Bretagne française, n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, un dérivé de la vieille langue celtique des Gaules. Il fut introduit dans sa zone actuelle voici quelque 1 500 ans par des immigrants venus de Cornouaille anglaise qui fuyaient les Saxons. Les dialectes celtiques P, ou Brittoniques, furent introduits en Grande-Bretagne durant l'âge du Fer (La Tène) et étaient autrefois parlés à travers l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Ecosse. Dans cette dernière région, la langue celtique P des Pictes (qui, apparemment, conservèrent aussi des fragments d'un parler local non indo-européen beaucoup plus ancien) fut graduellement supplantée par le celtique Q, gaélique, qu'utilisaient les colons irlandais qui débarquèrent dans l'ouest de l'Ecosse à partir du VI^e siècle de notre ère.

(1) « The Discovery of Language », 1962.

Les noms de lieux brittoniques, spécialement les noms de montagnes et de cours d'eau, se rencontrent encore fréquemment dans toute l'Angleterre. Les dialectes celtiques P, parents du gallois, étaient encore parlés dans la région de la Clyde et sans doute ailleurs, longtemps après l'arrivée des Anglo-Saxons. Dans des comtés de l'est, comme le Norfolk, quelques vieux bergers comptent encore leurs moutons en utilisant une numération archaïque d'origine celtique.

D'autres termes de provenance celtique abondent encore dans les dialectes ruraux anglais, alors qu'on en trouve peu dans l'anglais proprement dit.

Un autre substrat non indo-européen a été fréquemment invoqué comme imprégnant les langues gothiques qui étaient, au premier âge du Fer, confinées à une faible région de l'Allemagne du Nord et de la Scandinavie du Sud. Deux altérations de consonnes (appelées respectivement loi de Grimm et loi de Verner) ont profondément modifié le système phonétique de tous les dialectes gothiques, entre 200 avant J.-C. et 600 de notre ère. On les a attribuées à la persistance des phonèmes provenant de quelques langages préhistoriques parlés autrefois dans l'actuelle zone gothique. Les témoignages archéologiques indiquent que les cultures de l'âge de la Pierre ancienne ont graduellement cédé la place aux innovations du Néolithique, mais plus progressivement dans l'ouest de l'Europe, zone excentrique, que partout ailleurs. Ainsi la persistance de traits de langage pré-indo-européen dans la région ne peut-elle être entièrement écartée.

C'est également par le vocabulaire que les dialectes gothiques diffèrent nettement des autres langues indo-européennes : on estime qu'environ 30 % du lexique gothique connu est d'origine non indo-européenne. Il ne faut pas cependant attribuer cet écart à un hypothétique substrat. Pendant près de 4 000 ans les langues indo-européennes se sont diffusées à travers des régions étendues. Cette période dura assez longtemps pour que de fortes différences de vocabulaire soient nées entre les divers groupes par suite de l'action de pro-

cessus sémantiques universels, telle que la métaphore, le sens étroit ou large, et les tabous linguistiques.

Au premier âge du Fer, les peuples gothiques subirent largement l'influence culturelle de leurs voisins du sud, les Celtes, dont ils apprirent l'art de travailler le fer, et jusqu'au nom de ce métal.

Nous avons déjà suivi la grande migration des peuples orientaux de langue gothique orientale, venus de la Scandinavie et des bords de la Vistule durant l'âge du Fer et les temps historiques. Nous avons vu comment des nations telles que les Goths, les Vandales, les Lombards et les Burgondes furent rapidement absorbées par les populations indigènes habitant les pays où elles s'établirent. Les migrations postérieures de peuples parlant le gothique occidental devaient, même si elles furent moins spectaculaires, exercer une influence linguistique plus durable. Pendant l'occupation romaine et même lorsque les légions eurent évacué l'Europe Centrale, les Francs, les Thuringiens et les Bayouvars, les Chattes et autres, introduisirent leur langue gothique occidentale dans des régions restées jusqu'alors celtiques, notamment en Allemagne Centrale et Méridionale où cette langue prévaut encore. En même temps, leurs premiers voisins, les Angles et les Saxons du Schleswig-Holstein, implantèrent leur dialecte (gothique occidental) en Angleterre.

Tandis que le celtique et la langue gothique montrent tous deux des caractères non significatifs des langues indo-européennes dans leur ensemble, leurs anciens voisins de l'est, les dialectes baltiques et slaves représentent peut-être la plus conservatrice de toutes les branches de la famille. Les langues baltes, spécialement le lituanien, le letton et le vieux-prussien (ce dernier éteint depuis le début du XVIII^e siècle) conservent plus de traits phonétiques présumés avoir appartenu à l'indo-européen ancestral hypothétique que n'en gardent aucun autre membre connu de la famille, sanskrit inclus.

De nombreux facteurs peuvent être invoqués pour expliquer la rétention de tant de traits archaïques indo-européens par les langages baltes (lituanien notamment). La théorie qui est le plus souvent invoquée

soutient que les Baltes et leurs anciens voisins, les Slaves, ont séjourné plus près du berceau linguistique présumé que ne l'a fait aucun autre groupe indo-européen survivant; cette hypothèse ne doit pas être surestimée.

LA NUMERATION CARDINALE

(1 à 10, 100 et 1 000) dans six différentes langues représentatives des familles linguistiques indo-européennes dans l'Europe actuelle.

	<i>Anglais</i> (pour comparaison)	<i>Gothique</i> (Frison) Occidental	<i>Celtique</i> (gaélique) d'Ecosse	<i>Italique</i> (Provençal)	<i>Grec</i>	<i>Albanais</i>
1.	One	Ien	Haon	Un	Enas	Nji
2.	Two	Twa	Dha	Dui	Dhio	Dy
3.	Three	Trije	Tri	Trei	Tria	Tre
4.	Four	Fjower	Ceithir	Catre	Tessara	Katër
5.	Five	Fiif	Cóig	Cinc	Pende	Pesë
6.	Six	Seis	Sia	Seis	Exi	Gjashtë
7.	Seven	Saun	Seachd	Set	Epta	Shtatë
8.	Eight	Acht	Hochd	Och	Okhto	Tetë
9.	Nine	Njuggen	Naoi	Nau	Ennia	Nāno
10.	Ten	Tsien	Deich	Dets	Dheka	Dhiet
100.	(A) Hundred	Hundert	Ciad	Cen	Ekaton	Qint
1000.	(A) Thousand	Tuzen	Míle	Mil	Khilia	Mijë

	<i>Slave</i> Slovaque	<i>Balte</i> Lituanien	<i>Arménien</i>	<i>Iranien</i> Ossète	<i>Indien</i> Romani Gallois
1.	Jeden	Vienas	M'eg	Yu	Yek'
2.	Dva	Du	Yergu	Diwa	Dui
3.	Tri	Trys	Yerek	Ārtā	Trin
4.	Styri	Keturi	Chors	Yippar	Shtor
5.	Pāt'	Penki	Hinq	Fonds	Pansh
6.	Sest'	Sesi	Vets	Ākhsüz	Shov
7.	Sedem	Septyni	Yo't'n	Avd	Trin t'a shtor
8.	Osem	Astuoni	Ou't'n	Ast	Dui shtor
9.	Devāt'	Devyni	Inn	Farast	Shtor t'a pansh
10.	Desat'	Desimt	Das	Däs	Desh
100.	Sto	Simtas	Hariur	Sada	Shel
1000.	Tisic	Tūkstantis	Hazar	Min	Boro shel

Certains traits archaïques ont pu, comme nous l'avons vu plus haut pour le Tokharien et le Hittite, également se maintenir dans les régions marginales aussi bien que dans le berceau d'une langue. D'après les témoignages archéologiques, il semble toutefois probable que les pays baltes furent relativement épargnés par les mouvements de populations constatés au cours de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer ; assurément la zone géographique dans laquelle le proto-baltique et le proto-slave semblent s'être développés, restait sans doute, jusqu'à une époque très récente, l'une des régions les plus inaccessibles d'Europe. C'est donc pour cette raison et non à cause de leur voisinage prolongé avec un hypothétique noyau indo-européen, que les langues slaves et plus spécialement les langues baltes ont conservé un si grand nombre de caractères archaïques.

Il est évident que les Baltes et les Slaves ont noué de fréquents contacts culturels avec les peuples parlant le gothique (sans doute les anciens Goths, les Burgondes, etc., qui vinrent s'établir dans la région située au sud-est de la Baltique à partir de 500 avant J.-C.) parce que les emprunts incontestables d'archaïsmes gothiques abondent dans les langues baltes et slaves. Les termes balto-slaves qui désignent : pain, bière, charrue, bétail, casque, prince, et le verbe acheter, sont tous d'origine gothique. Plus tard, des emprunts gothiques, qui se retrouvent en russe (avec un cachet norse) doivent provenir des Varangues ou Scandinaves, Suédois surtout, qui s'établirent à Novgorod et sur les rives de la Volga moyenne au IX^e siècle de notre ère. De nombreux noms de personnes furent alors empruntés aux Scandinaves (Oleg, Igor, etc.), tandis que des noms de lieux provenant du norse, qui jalonnent les itinéraires fluviaux de la Russie Occidentale témoignent de la présence suédoise dans la région, durant le haut Moyen Âge. Certains de ces noms rappellent les noms de colons Vikings : *Inavoro* (lieu d'Einar), *Yakunovo* (d'Haakon), *Bernovo* (de Björn), etc.

Alors que les Baltes n'avaient pas quitté leur pays du sud-ouest de la Baltique, les Slaves, nous l'avons vu, s'étaient répandus dans toutes les directions. En Russie

Blanche, ils absorbèrent les anciens peuples de langue balte (aujourd'hui encore on retrouve des noms de lieux baltes bien au-delà des frontières de la Lettonie, et de la Lituanie. Les Baltes s'avancèrent vers l'ouest dans l'ancien pays goth qui, cependant, fut largement revendiqué par les Allemands au Moyen Âge (« marche vers l'est »). Les emprunts slaves abondent encore dans les dialectes de l'Allemagne Orientale, tandis que les noms de lieux slaves se retrouvent en Holstein (et même jusqu'en Danemark du sud), marquant ainsi la limite de la poussée slave en direction de l'ouest.

De même que les langues slaves occidentales, Polonais, Tchéque, Wende, ont assimilé un grand nombre de mots gothiques, le vocabulaire des dialectes slaves de Russie et des Balkans a été profondément influencé par les langues altaïques (turco-tartares). Le bulgare et le serbe sont particulièrement riches en mots d'emprunt turcs, conséquence de l'occupation prolongée des Balkans par les Ottomans.

Des données tant archéologiques que linguistiques indiquent que les Slaves, avant leur dispersion vers l'ouest, s'étaient trouvés depuis longtemps, dans leur ancien territoire, en contact avec un ensemble de tribus semi-nomades qui s'étendaient alors depuis les Carpates à travers les steppes russes et jusqu'en Chine, et qui, vers l'ouest, s'avançaient en Europe. Ces peuplades que les historiens grecs et latins ont nommé indifféremment Cimmériens, Sarmates ou Scythes, parlaient, comme nous l'avons vu, très probablement des langues indo-européennes du groupe iranien représentées aujourd'hui par le persan et le pachtou. Aux temps historiques, cette ceinture de peuples de langue iranienne fut démantelée d'abord par les Mongols, puis par les Goths, les Turcs et autres envahisseurs ; elle fut finalement absorbée par l'expansion des Slaves. De nos jours, les seuls descendants linguistiques de ces peuples autrefois si répandus — les Tokhariens parlent un langage centum (voir plus haut) — sont les Ossètes, communauté en voie d'extinction rapide, dont les membres prétendent descendre eux-mêmes des Alains (de branche

Sarmate) et qui sont maintenant confinés à une petite région du Caucase nord.

Un certain nombre de similitudes culturelles et linguistiques qui existeraient entre les anciens peuples de langue iranienne et la Scandinavie de l'âge du Fer ont été avancées pour prouver l'existence de liens directs jadis noués entre la Russie Méridionale et l'Europe du nord-ouest, aux temps préchrétiens. Il est plus vraisemblable toutefois de croire que ces contacts apparents ont été transmis géographiquement par des peuples intermédiaires de langue slave et celtique.

Les monts du Caucase, situés entre la mer Noire et la Caspienne, constituent, du point de vue linguistique et ethnique, la région la plus complexe d'Europe. Non seulement cette contrée fut continuellement sillonnée dans les deux sens par des migrations et des courants culturels venant du Moyen-Orient vers la Russie Méridionale et vice versa, mais encore les vallées caucasiennes, presque inaccessibles, servirent de refuge à des populations successives qui survécurent et parlèrent isolément leur propre langue d'origine jusqu'à une époque très récente. Actuellement sur une région relativement peu étendue, on dénombre encore une vingtaine de langues d'origines très diverses : indo-européen (russe, arménien, ossète, kurde, tat) ; turc (kirghiz, nogay, koumyk, azerbaïdjanais) ; mongol (kalmouk) et pré-indo-européen. Parmi le groupe pré-indo-européen, vieux substrat du Caucase, le plus important est le géorgien ou kartvelien. Le géorgien est souvent cité comme un lointain cousin de l'ibère, de l'aquitain et par conséquent du basque. Quant aux langages pré-indo-européens du Caucase (qui, outre le géorgien, comprend ses cousins, le mingrélien, le laze, le svane et les 13 dialectes tchéchène-lesghiens, et les 4 abasgo-tcherkesses — chacun incluant une famille de dialectes), l'érudit géorgien Mann les rattache tous à une hypothétique langue de Japhet de laquelle, prétend-il, des langues éteintes comme l'étrusque, le pélasge (langue des Grecs préhelléniques) le sumérien, l'élamite et l'asianique faisaient partie.

On a longtemps considéré l'arménien comme un

membre de la famille irano-indienne de l'indo-européen en raison du nombre élevé d'emprunts iraniens existant dans son vocabulaire, mais cette langue est maintenant classée comme étant une branche indépendante de l'indo-européen. Les ancêtres linguistiques des Arméniens semblent avoir émigré de l'est de la Caspienne. Passant

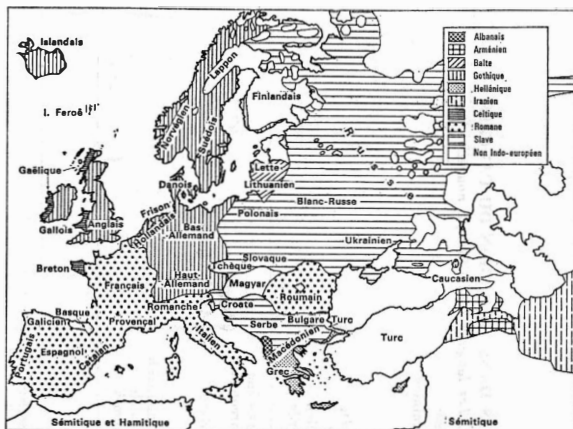


FIGURE 15.

Les groupes de langue indo-européenne en Europe

par le nord de la mer Noire et à travers les Balkans, ils ont pénétré en Asie Mineure où ils s'établirent dans l'empire hittite (région du lac Van). De là, sous la pression des Perses et des Turcs, un grand nombre d'Arméniens furent refoulés dans leur emplacement actuel du Caucase du sud. La langue arménienne n'a pas de parent proche parmi les langues indo-européennes actuelles, bien que le Thrace et le Phrygien éteints des

LES LANGUES DANS LA REGION DU CAUCASE
d'après A. MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Payot, 1928.

Famille Indo-Européenne	{	Rameau slave	{ Russe Ukrainien				
		Arménien					
		Rameau iranien	{ Ossète Tat Talich Kurde				
Famille Turco-Tartare	{	Branche méridionale	{ Turkmène (Turcoman) Tartare	{ Nogay Azerbaïdjanais			
		Branche orientale	{ Karapapakh Karatcha Koumik				
Famille Mongole		Kalmouk					
Famille des Langues Caucasiqnes	{	Langues Caucasiqnes méridionales	{ Géorgien Mingrélien Laze Souane				
Famille des Langues Caucasiqnes (suite)	{	Langues Caucasiqnes occidentales	{ Adighé	{ Chapsou Tcherkesse (Circassien) Kabarde	Groupe Avar-Andi	{ Andi Botlik Godoberi Karata Akhwakh Kwanadi Tchamalal Tindi	
			Rameau Tchéchéne	{ Tchéchéne Ingouche Touh (Bât)		Groupe Septentrional	{ Dido (Tssets) Khwarechi Kapoutchi (Bechidi) Nakhad (Khounzal)
		Langues Caucasiqnes orientales	Rameau Iezghien	Groupe Central	{ Dargwa Lak (Kasikoumouch) Artchi		
					Groupe Mérional	{ Kuri Agoule Tabarassan	
						{ Bandoukh Djek Krys Khinaloug Routoul Tsakhour Oude	

Balkans pré-romains (et peut-être l'albanais) en aient souvent été rapprochés. Ces deux dernières langues qui appartenaient, comme l'arménien, au groupe *satem* ont pu être introduites dans les Balkans par des peuples qui étaient eux-mêmes apparentés aux ancêtres des Arméniens.

Alors que les principales langues de l'Europe appartiennent au phylum indo-européen, neuf représentants de la famille finno-ougrienne survivent encore dans des enclaves isolées. Parmi elles, deux seulement, le Finnois et le Hongrois, sont aujourd'hui parlées par plus de 3 millions d'individus.

Le berceau de la langue finno-ougrienne, qui peut avoir eu des rapports avec le proto-indo-européen aux temps lointains de la préhistoire, reste plus difficile encore à déterminer que celui de l'indo-européen. Au cours des derniers siècles avant J.-C., le noyau linguistique finno-ougrien paraissait se situer dans une large région entre Oural et Volga. Même avant l'envahissement de la Russie Centrale par les Slaves, les peuples de langue finno-ougrienne s'étendaient déjà sur des milliers de kilomètres carrés.

En dépit du fait que nous ne possédons que de rares témoignages ou documents archéologiques sur les anciennes migrations des peuples de langues finnoise et ougrienne, il nous est possible de reconstituer, au moins partiellement, à partir des seules données linguistiques, les migrations que ces peuplades effectuèrent entre le v^e siècle avant J.-C. et le x^e siècle de notre ère.

Le nombre considérable d'emprunts iraniens que l'on décèle dans les langues finno-ougriennes modernes démontre que les Finnois et Ougriens ancestraux se trouvèrent à une époque de leur histoire en contact très étroit avec quelques peuples de langue iranienne. Comme il est difficilement concevable que ces mots aient pu être acquis par des Finno-Ougriens tels que les Finnois de la Baltique, les Permiens ou les Magyars après que ceux-ci aient atteint leur région d'habitat actuel, ces termes ont dû être introduits dans leur langue antérieurement à la dispersion générale finno-ougrienne qui eut lieu aux temps historiques. Les

sources les plus certaines d'où semblent provenir ces mots iraniens doivent, selon toute vraisemblance, être attribuées à des peuplades de plaine semi-nomades, Scythes, Sarmates et autres, qui occupaient bien après la conquête romaine, une large partie de la Russie Centrale située immédiatement au sud du berceau présumé des Finno-Ougriens.

Antérieurement aux migrations qui les amenèrent au contact des peuples sédentaires d'Europe, les anciens Finnois étaient chasseurs et pêcheurs. La présence dans le finlandais moderne de mots iraniens pour désigner la culture des céréales laisse supposer que les Finnois connaissaient au moins des rudiments d'agriculture. Ceux-ci les tenaient des peuples de langue iranienne rencontrés dans les plaines russes situées au nord de la mer Noire.

Les proto-Magyars empruntèrent également des termes iraniens peut-être aux Alains dont ils traversèrent le territoire entre Don et Caspienne, au cours de leur migration vers l'ouest. Les mots hongrois *asszony* (femme), *hid* (pont), *tölgy* (chêne) et *ezüst* (argent) sont d'origine iranienne et on retrouve leurs correspondants dans l'ossète moderne.

Seule la linguistique a pu révéler le fait qu'avant d'arriver à leur présent habitat au cours du 1^{er} siècle avant J.-C., les ancêtres linguistiques des Finlandais modernes (y compris les Vespiciens et les Votes), les Caréliens, les Livoniens et les Estoniens ont séjourné parmi des communautés parlant le balte et le gothique, dans la région sud-ouest de la mer Baltique. Ces deux peuples de langue indo-européenne avaient atteint un niveau de culture plus avancé que les Finnois à qui ils fournirent un nombre considérable de mots. De l'étude des nombres cardinaux de 1 à 6, qui sont communs à tous les langages finno-ougriens, on déduit qu'avant d'entrer en contact avec les peuples de langue indo-européenne (qui usaient d'un système numérique décimal), les Finnois utilisaient une numération à base six. Dans plusieurs langues finno-ougriennes modernes, les mots qui désignent les nombres 10, 100, 1 000 sont indo-européens.

NUMERATION CARDINALE de 1 à 10 et 100
(dans neuf langues européennes de la famille finno-ougrienne)

Finnois occidental

	<i>Lapon</i>	<i>Finnois</i>	<i>Estonien</i>
1.	Okta	Ykai	Üks
2.	Guokte	Kaksi	Kaks
3.	Golbma	Kolme	Kolm
4.	Njälja	Neljä	Neli
5.	Vitta	Viisi	Viis
6.	Gutta	Kuusi	Kuus
7.	Tsiezda	Seitsemän	Seitse
8.	Gavtse	Kahdesksan	Kahaksa
9.	Ovtsa	Yhdeksan	Uheksa
10.	Lokke	Kymmenen	Kümme
100.	Tsuote	Sata	Sada

Permien

Volgo-finnois

	<i>Zyriène</i>	<i>Tcheremisse</i>	<i>Mordve</i>
1.	Ötik	Iktä	Veike
2.	Kik	Kok	Kavto
3.	Kujim	Kum	Kolmo
4.	Njol	Nel	Nile
5.	Vit	Vis	Vete
6.	kvait	Kut	Koto
7.	Sizim	Sesem	Sisem
8.	Kökjamis	Kändekse	Kavkso
9.	Okmis	Indekse	Veikse
10.	Das	Lu	Kemen'
100.	Só	Súdö	Sada

Ougrien

	<i>Magyar</i>	<i>Vogoule</i>	<i>Ostiak</i>
1.	Egy	Ukh	It
2.	Kettö	Kiteg	Katken
3.	Három	Khorem	Kolem
4.	Négy	Njilä	Njel
5.	Ot	Ät	Vet
6.	Hat	Kat	Kut
7.	Het	Sat	Labet
8.	Nyole	Nalou	Njilekh
9.	Kilenc	Ontelou	Iereng
10.	Tíz	Lou	Jong
100.	Száz	Sát	Sat

Les Finnois doivent avoir entretenu avec les Baltes des rapports particulièrement durables et étroits, puisqu'ils ont oublié leurs propres mots qui désignent : cheveux, dents, mère, ciel, pour adopter des termes baltes correspondants. Les emprunts de mots aux langues baltes concernent des notions peu connues des Finnois auparavant ; par exemple, les mots : bateau, pont, voile, berger, pois. Les concepts de la religion balte incluant les noms des dieux mythologiques ont été également adoptés par les anciens Finnois qui semblent avoir pratiqué eux-mêmes une religion ressemblant à une forme de chamanisme, apparenté à celui de leurs parents linguistiques actuels de Russie du Nord : les Vogoules et les Ostiaks. Le nom finnois, *Perkene*, qui désigne le « diable », était à l'origine le nom du dieu lituanien qui désignait le ciel : *Perkunas*.

Les mots baltes que l'on retrouve dans les langues des Finnois de la Volga (Mordvins et Tcheremisses), qui sont parlés à quelque 1 500 km à l'est de la Baltique, auraient été, selon certains auteurs, transmis par quelques peuples finnois intermédiaires qui furent submergés par l'expansion des Slaves aux temps historiques.

Il peut s'agir de peuples dont la langue a disparu, les Merya ou Merens d'origine proto-tcheremisse, ou Muroma, sans doute apparentés aux Mordvins, et qui semblent avoir habité la région comprise entre la Volga et la zone de langue balte. Des noms de lieux d'origine finnoise se retrouvent encore en abondance dans les anciens territoires des Merya et des Muroma.

Comparées aux langues indo-européennes telles que le celtique et le gothique, les langues finnoises sont tout à fait remarquables par leur stabilité phonétique. Les mots se transmettent inchangés pendant des siècles et même des millénaires. Environ 400 mots ont été identifiés en finlandais moderne comme étant d'anciens emprunts au proto-gothique. D'autres mots, se rapportant surtout aux navires et à la mer, furent empruntés aux Scandinaves (qui parlaient un idiome gothique ancêtre du vieux norse) durant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Les témoignages archéologiques montrent que certains

des habitants de Finlande de langue pré-finnoise entretenaient des rapports culturels avec la Scandinavie, spécialement avec la province de Uppland en Suède Centrale. Il semble raisonnable de supposer que ces peuples, tout comme leurs cousins de l'ouest de la Baltique, parlaient une langue gothique et que ce fut de ces individus que les Finnois acquirent, au début de notre ère, le noyau de leurs mots proto-norses. Cette hypothèse est étayée par le fait que de nombreux noms de lieux finnois, de toute évidence très anciens, sont des arrangements finnois de termes d'origine gothique.

Ainsi, les îles Aland, dans la Baltique, portent en finlandais le nom de *ahvenanmaa*, déformation du vieux gothique *ahwa* (eau) — (comparez avec le latin *aqua*).

Bien que les mots empruntés aux langues baltes et gothiques abondent aussi dans la langue lapponne, il semble peu probable que les ancêtres des Lapons, avant d'occuper leur territoire actuel en Scandinavie du nord, aient jamais vécu parmi les peuples de langue balte ou gothique au sud de la mer Baltique.

Les origines des Lapons sont manifestement différentes de celles des Finnois occidentaux modernes. Ils possèdent sans doute de plus proches affinités ethniques, comme nous l'avons vu, avec les Samoyèdes et autres peuples nomades de la Sibérie Arctique. On a suggéré que les ancêtres des Lapons adoptèrent leur actuelle langue finno-ougrienne avec leurs emprunts au balte et au gothique primitifs, longtemps avant leur arrivée en Scandinavie (voici quelque 2 ou 3 000 ans). Cela se produisit par contact avec les Tchoudes, nom collectif qui englobe de nombreux peuples finnois primitifs de la Baltique : Caréliens, Livoniens, Votes, Vepses. Notons en passant que le mot « Tchoudes » existe encore dans le folklore lappon pour désigner des « ogres » et des « monstres ».

De même que les emprunts faits au balte et au gothique par tous les dialectes finnois de l'ouest révèlent que des mouvements de population finnoise, dont il ne reste pas d'autres traces, ont dû se produire au cours de la préhistoire, de même, le grand nombre d'emprunts de mots turcs que l'on trouve dans la langue des Finnois

de la Volga (Mordvins et Tchérimisses) et de leurs anciens voisins du sud, les Magyars, prouvent que des contacts entre ces peuples et les envahisseurs turcs ont eu lieu avant même que les Magyars n'émigrent en Europe Centrale (ix^e siècle de notre ère).

**NUMERATION CARDINALE de 1 à 10, 100 et 1 000
dans six langues non-indo-européennes actuellement parlées en Europe**

	<i>Caucasien du Sud (Géorgien)</i>	<i>Caucasien du Nord-Est (Avertien)</i>	<i>Caucasien du Nord-Ouest (Tcherkesse)</i>
1.	Ert'i	Tcho	Zeh
2.	Ori	K'i-go	T'u
3.	Sami	Hlab-go	Sh'eh
4.	Qt'xi	Unqo	P'l'eh
5.	Xut'i	Shu-go	T'feh
6.	Ek'vai	Anhl-go	Kheh
7.	Svidi	Anng-go	Bleh
8.	Rva	Ming-go	Yi
9.	Cxra	Itch'-go	Bghu
10.	At'i	Antch'-go	P'sh'eh
100.	Asi	Nuss-go	Sheh
1 000.	At'asi	Azar-go	Min

	<i>Ibérique (Basque)</i>	<i>Ouralien (Samoyède)</i>	<i>Altaïque (Turc)</i>
1.	Bat	Ngopoi	Bir
2.	Bi	Sideh	Iki
3.	Hirur	Näar	Uç
4.	Laur	Tet	Dört
5.	Bortz	Somlängg	Bes
6.	Sei	Mat	Alti
7.	Zazpi	Siv	Yedi
8.	Zortzi	Sidndet	Sekiz
9.	Bederatzi	Hasavo-yu	Dokuz
10.	Hamar	Lutsya-yu	On
100.	Ehun	Your	Yüz
1 000	Milla	Younar	Bin

Les Bulgares de langue turque, qui firent leur première apparition en Russie d'Europe, dans la région nord du Caucase, au cours du v^e siècle après J.-C., se

divisèrent en deux groupes. L'un continua sa route vers le sud-est, à travers les Balkans jusqu'à la Bulgarie actuelle, pendant que l'autre demeurait en Russie Centrale où se fonda un empire turc dont le noyau se situait au confluent des fleuves Volga et Kama. Un peuple de langue turque, les Tchouvaches, qui sont les seuls survivants des anciens Bulgares de la Volga, habitent encore le pays situé entre les territoires des Mordvins et ceux des Tchérémisses.

Bien qu'il y ait peu de doute qu'à l'époque de leur établissement en Hongrie les Magyars aient été, du double point de vue culturel et génétique, fortement influencés par leurs contacts prolongés avec les Turcs de la Volga, la langue magyare a conservé jusqu'à ce jour une forte ressemblance avec celle des Ob-Ougriens, c'est-à-dire des Vogoules et des Ostiaks qui restèrent en Russie Centrale après le départ des Magyars. Alors que les Magyars quittèrent leur ancien habitat pour se diriger vers l'ouest où ils s'assimilèrent au milieu ethnique culturel de l'Europe Centrale, les ancêtres des Vogoules et des Ostiaks émigrant vers le nord et l'est se fixèrent dans un pays qui, précédemment, n'était occupé que par quelques bandes de nomades Samoyèdes. Ce fut de ces derniers, qui résidaient depuis longtemps en Sibérie du Nord, que les Ob-Ougriens apprirent l'art d'élever les rennes et qu'ils acquirent un vocabulaire important de termes samoyèdes se référant spécialement à la vie dans l'Arctique. Notons que la position linguistique exacte qu'occupe la langue samoyède par rapport au groupe finno-ougrien reste encore discutée. De nombreuses autorités classent maintenant le finno-ougrien et le samoyède parmi les langues ouraliennes.

Les ancêtres des Permiens modernes (Votiaks et Zyriènes), dont les descendants occupent aujourd'hui une vaste région peu peuplée de Russie d'Europe qui s'étend entre la mer Blanche et l'Oural, ces anciens Permiens furent, si l'on en juge d'après le nombre des emprunts de mots iraniens existant dans les langues permiennes vivantes, d'anciens voisins des Ob-Ougriens et des proto-Magyars dans le sud de la Russie Centrale. L'élément iranien existant dans leur vocabulaire actuel

laisse supposer que les anciens Permiens ont dû vivre dans la région nord du Caucase, aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce fut à partir de cette région qu'ils s'étendirent vers le nord pour atteindre la Volga moyenne aux environs du VIII^e siècle de notre ère. C'est alors qu'ils entrèrent au contact des Bulgares de langue turque dont ils subirent l'influence culturelle et linguistique. Au siècle suivant, les Permiens se séparèrent en deux groupes : les Zyriènes émigrèrent vers le nord et, traversant de vastes régions situées à l'est des Finnois de la Baltique, parvinrent finalement aux rivages orientaux de la mer Blanche. Les noms de lieux zyriènes que l'on rencontre fréquemment dans le nord de la Russie d'Europe (et qui se terminent par le suffixe « *va* » = eau, comme dans *Moscova* : Moscou) confirment le fait qu'ils se répandirent largement à travers une contrée qui fut plus tard colonisée par des Russes de langue slave. Quant aux Votiaks, quittant le cours moyen de la Volga, ils suivirent en direction du nord-est les bords de la Kama, pour tomber bientôt sous la domination des Tartares, comme le prouve le nombre de mots d'emprunts turcs qui se retrouvent dans leur langue.

La plupart des langues parlées aujourd'hui en Europe existaient déjà voici presque un millénaire dans leurs limites géographiques actuelles, ou peu s'en faut. D'autres cependant ne sont pas encore fixées dans une région particulière et continuent de se déplacer. C'est notamment le cas de la langue des Gitans et de celle des Juifs.

La langue des Gitans d'Europe, le romani-chib, offre un exemple frappant de la méthode par laquelle une migration humaine (dont par ailleurs nous ignorons presque tout) peut être reconstituée grâce aux seuls témoignages linguistiques.

Jusqu'à ce que Auguste Pott, qui étudia systématiquement la langue des Romani au début du siècle dernier, eût révélé l'origine essentiellement indienne de celle-ci, on croyait traditionnellement que les Gitans étaient originaires d'Egypte (d'où le nom de Gitan et le mot espagnol *gitano*), ou bien de Russie (d'où l'épithète nordique de Tartare), ou encore qu'ils venaient

d'Europe Orientale. La Bohême et la Roumanie étaient le plus souvent citées comme leurs pays d'origine. Les recherches de Pott et de ses continuateurs ont définitivement prouvé que, contrairement à la croyance populaire, les Gitans et leur langue chib étaient bien de

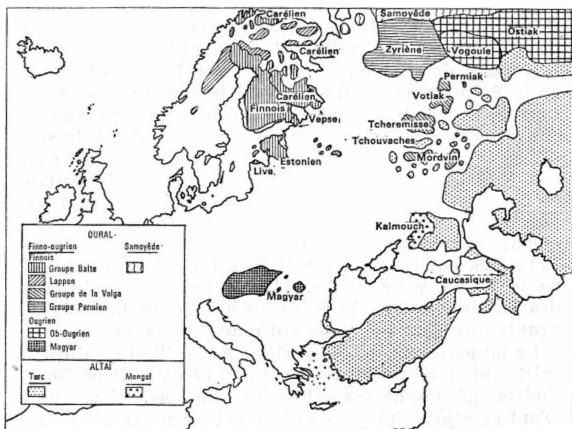


FIGURE 16.

Répartition des langues ouralo-altaïques en Europe

souche indienne. L'identification de mots étrangers plus récents, trouvés dans leur langage, indiquait l'itinéraire qu'ils avaient dû emprunter avant et après leur arrivée en Europe. On pouvait également calculer le temps approximatif qu'ils avaient passé dans chaque pays, ainsi que le degré d'influence culturelle qu'ils avaient reçue des divers peuples parmi lesquels ils avaient séjourné.

John Sampson cite dans son ouvrage « *Dialect of the Gypsies of Wales* » (Dialecte des Gitans du Pays de Galles) un millier de mots romani, dont plus de la moitié, manifestement d'origine indienne, montrent des rapports avec le sanskrit classique et les langues vernaculaires des Indes. 155 de ces mots sont anglais (la plupart en anglais vulgaire, familier, argotique ou dialectal). On trouve ensuite : 80 mots grecs, 56 slaves, 54 iraniens, persans, kurdes, etc., 36 gallois, 20 roumains, 17 allemands, 14 français et 1 mongol. George Borrow dans son ouvrage « *Word-Book of Romani* » (Lexique des Gitans) y note également des étymologies arabes, turques et hongroises. A partir de ces témoignages, nous pouvons reconstituer les migrations des Gitans antérieurement à leur arrivée en Grande-Bretagne (qui se place sans doute vers le milieu du xv^e siècle), à travers la France, l'Allemagne, l'est de l'Europe de langue slave, en passant par la Roumanie, la Grèce et le Moyen-Orient. Parmi les mots non-indiens (et les mots gallois et non-anglais qui sont d'acquisition récente) la majorité des termes anglo-romani sont grecs, slaves et iraniens. Cela confirme les documents qui relatent que les Gitans étaient largement répandus en Perse du v^e au ix^e siècle de notre ère, qu'ils passèrent quelque temps en Grèce avant de continuer vers le reste de l'Europe et enfin qu'ils furent du point de vue culturel influencés par les peuples de langue slave des Balkans, de la Russie, de la Pologne et de la Bohême, avant d'arriver en Europe Occidentale.

On retrouve de même la trace d'anciennes migrations dans le yiddish, qui est la langue des Juifs d'Europe Centrale. Bien que le yiddish soit à l'origine une forme d'allemand moyenâgeux du pays rhénan, ce dialecte possède des expressions tirées de nombreuses langues des peuples slaves, avec lesquels les Juifs sont restés en contact durant le dernier millénaire. Un mot yiddish comme *schlimmezalnik* (« individu malchanceux ») regroupe les trois principales sources de cette langue : allemand (*schlimm* = mauvais), hébreu (*mazl* = chance) et slave (suffixe « *nik* »).

Les innombrables langages secrets qui furent employés par les voleurs, les mendiants, vagabonds et

colporteurs dans presque tous les pays européens forment, comme le yiddish et le romani, un amalgame de sources incroyablement variées. Le *germania*, qui est le langage spécial aux voleurs espagnols, est rempli de termes français et italiens, tout comme les argots allemands *rotwelsh* ou *gaunersprache*. Tous ces argots, qui disparaissent assez rapidement, utilisent des termes romani et, à un moindre degré, des termes yiddish, alors que le *shelta*, qui est un des langages employés par les métallos anglais, contient autant de gaélique que d'anglais. Peut-être le plus varié de ces argots est-il celui qu'emploient les vagabonds de Transylvanie : c'est un véritable ramassis de roumain, hongrois, allemand, russe, yiddish et gitan. Le vocabulaire hybride de ces « langues vertes » montre clairement qu'elles se sont développées parmi des peuples errants que des migrations extensives à travers l'Europe ont mis en contact avec un grand nombre de langages complètement différents.

Voici un exemple de la manière dont ici encore des migrations, peu connues par ailleurs, peuvent être reconstituées d'après des témoignages linguistiques. Il s'agit des travaux récents du Roumain Nandris. En relevant les noms de lieux roumains et les termes employés par les éleveurs de moutons dans les diverses régions slaves d'Europe Orientale, Nandris a retracé les déplacements qu'effectuèrent au Moyen-Age les bergers et les agriculteurs valaques en Moravie, Bohême, et même en Silésie. Toutes ces régions sont très éloignées du pays d'origine des Valaques qui se situe dans les Balkans.

Les langues dont le vocabulaire hétéroclite est une conséquence des incessants déplacements des gens qui les parlent, à travers diverses zones linguistiques, ne doivent pas être confondues avec les langues vernaculaires. Ces dernières sont des patois auxiliaires qu'improvisent des individus d'origines diverses qui parlent des langages incompréhensibles les uns pour les autres, et ceci dans le but d'obtenir un véhicule de communication, parfois, mais pas toujours, dans des buts commerciaux. A la différence des véritables langues que sont le yiddish et le romani, les idiomes vernaculaires sont vir-

tuellement dépourvus de grammaire, tandis que leur vocabulaire est un mélange souple des langues maternelles de leurs inventeurs. Les vernaculaires typiques européens de ce genre comprenaient par exemple le *jig-gog* et le *sabir*, hybride d'italien, espagnol, français, grec et arabe qui fut, au Moyen-Age, la langue des marchands et des marins polyglottes de la Méditerranée. Citons également le *Russenorsk*, mélange de russe et de norvégien qui jusqu'en 1917, était utilisé par les pêcheurs scandinaves au cours de leurs transactions avec les commerçants russes dans les ports arctiques de Norvège. Plus près encore de nous, pendant et après la seconde guerre mondiale, des langages vernaculaires se sont développés en mélangeant l'allemand, le yiddish, le slave et autres, et ont eu une existence passagère dans les camps de concentration et les camps de personnes déplacées en Europe Centrale et Orientale.

Il ne semble pas que des relations génétiques soient obligatoirement intervenues entre les tenants des deux ou plusieurs langues mères de ces langages hybrides, sauf, comme cela arriva plusieurs fois dans le passé, si la langue vernaculaire de contact est adoptée comme l'idiome officiel d'une communauté tout entière. On ne peut écarter l'hypothèse que de tels dialectes aient joué un rôle au cours de la préhistoire dans le développement de bon nombre, sinon de la totalité, des langages qui se sont ultérieurement instaurés en Europe. Le hittite, par exemple, est un membre de la famille indo-européenne qui, de l'avis de nombreuses autorités, a pu se développer à partir d'une langue vernaculaire grossière. Cette dernière a peut-être été utilisée en Anatolie comme moyen de communication entre gens de langues indo-européenne et non indo-européenne.

On connaît plusieurs exemples de langue qui ait préservé non seulement des mots isolés, mais des fragments entiers d'un autre langage autrefois parlé dans la région. Ces fragments, qui peuvent être des chansons, des poésies ou dictons populaires, rengaines, formules magiques, sont souvent incompréhensibles pour ceux qui continuent à les marmotter. Ce sont presque toujours les derniers vestiges d'un langage submergé par

un autre. Le cas le plus connu est celui des formules de jeteurs de sort étrasques qui étaient encore récitées dans l'Italie romaine au v^e siècle de notre ère. Henri Baerlin, qui visita l'île de Anholt au Danemark en 1949, entendit des enfants réciter des vers qui n'avaient aucun sens pour eux. Il reconnut une vieille chanson de nourrice, qui avait été importée dans l'île par les troupes anglaises d'occupation au temps des guerres napoléoniennes, et qui avait survécu à cinq ou six générations.

De même, dans les îles Shetland (nord de l'Ecosse), où la langue vieux-norse s'est éteinte depuis des dizaines d'années, les ballades et berceuses continuent de se transmettre de mère à fille et de père en fils ; les mots sont incompréhensibles pour les Anglais d'aujourd'hui, mais parfaitement clairs pour des oreilles scandinaves.

Dans le Nord-Schleswig allemand où le dialecte est depuis longtemps germanisé, les enfants comptent encore sur leurs doigts en ancien danois alors que cette langue y est éteinte depuis de nombreuses générations. Les animaux domestiques, canards et porcs répondent instinctivement lorsque la fermière les appelle en danois, mais ils restent sourds aux mots allemands.

Dans la ville de Flensburg, où le bas-allemand a remplacé le danois à une date beaucoup plus ancienne par rapport aux campagnes environnantes, on pouvait encore, à la fin du siècle dernier, entendre les marchands ambulants vanter leur marchandise en danois. De même un grand nombre de proverbes danois ont survécu, traduits en bas-allemand. Les gens disent par exemple : « Il est aussi fou qu'un allemand », ce qui prouve que les habitants, bien que citoyens allemands depuis Bismarck, se considèrent toujours comme Danois et que pour eux les étrangers, ce sont les Allemands.

Outre l'échange de mots et d'expressions, il existe d'autres façons plus subtiles par lesquelles les langues peuvent s'influencer mutuellement.

Tout porte à croire que les sons, comme les mots, passent d'un langage dans un autre, que ces langages soient parents proches ou lointains ou même sans aucun lien. La transmission de phonèmes entre diverses langues

parlées doit toujours être considérée beaucoup plus comme un processus profond que comme un simple échange de mots. Tandis que les mots sont volontairement adoptés, souvent à la suite de l'introduction d'un nouvel objet ou d'un nouveau concept, au contraire un phonème peut passer d'un langage à l'autre d'une manière progressive et imperceptible.

C'est ce qui se produit presque invariablement lorsqu'un peuple parlant déjà son langage propre se voit imposer, ou impose lui-même, un nouveau langage, spécialement lorsque la communauté récipiendaire est numériquement supérieure aux tenants du nouveau langage. Une langue adoptée échappe très rarement à l'influence plus ou moins grande de l'idiome qu'elle a remplacé. Les habitudes de langage, surtout les modes de prononciation, profondément ancrés, meurent difficilement. Même lorsque les mots et la structure de l'ancien langage supplanté sont oubliés, ces sons familiers continuent à vivre, et viennent colorer la prononciation de la nouvelle langue.

C'est de cette façon que les différences de prononciation marquées qui existent parmi les différentes langues romanes (français, italien, espagnol), qui sont toutes dérivées d'une même source latine, peuvent mieux s'expliquer : elles résultent d'anciennes influences phonétiques qui ont été léguées par d'anciens dialectes pré-romains comme le gaulois, l'ibérique, l'illyrien.

De même, il est difficile de croire que les habitudes phonétiques de la langue celtique n'ont pas influencé à un certain degré de prononciation des dialectes gothiques qui furent introduits en Angleterre par les Anglo-Saxons. Il est clair, en tout cas, que les différences de prononciation de l'anglais que l'on remarque en Ecosse, dans le Pays de Galles et en Irlande, remontent à la vieille phonétique celtique.

Il peut être significatif que les deux seules langues gothiques qui ont conservé la sifflante dentale (le *th* anglais) sont l'anglais et l'islandais, dont les usagers vivaient jusqu'à une époque historique très récente à

proximité des diverses zones de langues celtiques qui, toutes, ont aussi conservé ce phonème ⁽¹⁾.

Quelques exemples pris dans les autres pays d'Europe montrent à quel point est répandu ce processus profond, à savoir l'influence qu'exercent mutuellement des langues sans aucune parenté.

Plusieurs dialectes de la Russie moderne utilisent des sons qui peuvent être attribués à l'influence persistante de langues comme le finno-ougrien, comme le zyriène, alors que le russe officiel et les autres langues slaves en sont dépourvus.

Le système phonétique du lappon, qui est beaucoup plus riche que celui des autres langues finnoises modernes, est considéré par quelques autorités comme perpétuant les phonèmes de la langue pré-finnoise, quelle qu'elle fût, qui était autrefois parlée par les Lapons.

Cependant il ne peut être question d'attribuer à un tel processus tous les cas d'échanges de phonèmes que l'on relève entre les langues citées ci-dessus, c'est-à-dire les cas où une langue perpétue certains traits phonétiques d'une autre par ailleurs éteinte. Il arrive également que des sons particuliers passent d'une langue vivante à une autre, simplement parce que ces deux langages sont géographiquement voisins et même dans certains cas (mais non dans tous) parce que les gens qui les parlent appartiennent à des cultures voisines. Ce processus d'osmose linguistique qui permet le transfert non seulement de caractères phonétiques, mais aussi comme nous le verrons bientôt de traits structuraux, est rendu possible par l'existence, principalement le long d'une frontière linguistique, d'individus bilingues qui, souvent inconsciemment, assimilent les sons du langage B du pays voisin et commencent à les utiliser même lorsqu'ils parlent leur langue maternelle A.

Les sons ainsi empruntés à B dans le parler courant

(1) Il est intéressant de remarquer que le dialecte écossais moderne en usage aux îles Shetland ne comporte plus de sifflante dentale. Les îliens prononcent non pas *this* et *that* à l'anglaise mais *dis* et *dat*. Cette habitude provient évidemment de la langue norvégienne qui a abandonné depuis le xv^e siècle la sifflante dentale.

des bilingues frontaliers, peuvent se transmettre aux monolingues de la langue A et finalement se répandre à l'intérieur du pays A où la langue B ne se parle jamais. Il est inévitable que lorsque deux langages voisins se trouvent en contact assez étroit pour permettre de tels transferts de sons de l'un à l'autre, un certain nombre de croisements génétiques ait lieu entre les adeptes des deux langues.

Par ce processus d'osmose linguistique, des phonèmes identiques se retrouvent souvent dans des langues géographiquement adjacentes qui n'ont, par ailleurs, aucune parenté. Un tel groupement de langues non apparentées qui partagent un fond commun de phonèmes et autres traits est dit constituer une « aire linguistique » ou *Sprachbund*.

Au Caucase, par exemple, deux langues indo-européennes, l'arménien et l'ossète, font usage de certains phonèmes qui, bien que complètement inconnus dans tout autre groupe indo-européen, existent dans un bon nombre des langues non indo-européennes qui entourent l'habitat des Arméniens et des Ossètes. On dit que ces phonèmes font partie de l'aire linguistique du Caucase. Sans aller si loin, ce n'est pas par hasard que deux langues celtiques voisines, le gallois et le breton, ont chacune emprunté à leurs voisins, anglais et français, certains traits phonétiques. Ainsi le gallois moderne partage avec l'anglais les sifflantes dentales, les diphtongues et les voyelles centrales. Comme exemple de phonème qui est devenu monnaie courante dans un large éventail de langages voisins, mais non nécessairement parents, citons en Europe Centrale et Orientale, la diphtongue initiale affricative *ts*. On la retrouve dans tous les langages du groupe balto-slave, dans le haut-allemand, dans certaines langues romanes : italien, roumain, sarde, provençal, en finno-ougrien, hongrois, en grec, en albanais et dans quelques langues du Nord Caucase. Mais elle est absente des autres langages apparentés aux précédents et qui se situent en dehors de cette zone géographique que représente l'aire linguistique en question.

A côté de ces phonèmes qui sont conservés incons-

ciemment de cette manière, on en trouve d'autres qui sont parfois délibérément empruntés à une langue étrangère socialement admirée et que l'on cultive comme une marque de raffinement.

L'histoire de la consonne velaire *r* que l'on trouve aujourd'hui dans de nombreuses langues européennes : français, danois et certaines variétés d'allemand, suédois et hollandais, nous servira à illustrer ce processus d'emprunt phonétique volontaire. Ce type de *r*, produit en faisant vibrer la glotte plutôt qu'en « roulant » la langue, prit naissance chez les « Précieux » du temps de Molière, dans le Paris « snob » du *xvii^e* siècle. L'usage s'en propagea bientôt en Prusse, sous l'influence des professeurs français huguenots émigrés, et à la cour très francophile de Frédéric II. Cette prononciation fut plus tard adoptée par la noblesse danoise de langue allemande à l'époque de Struense ⁽¹⁾. Au Danemark, ce *drabel r* qui, jusqu'au début du *xix^e* siècle était proscrit par les puristes comme un son « affreux » ou « *r* raclé du fond de la gorge », a maintenant presque remplacé le vieil « *r* roulé ». Il gagne aussi rapidement du terrain en Suède et en Norvège où comme dans certaines régions d'Allemagne, il est souvent considéré comme plus raffiné que le *r* roulé. Cette habitude a même pris pied en Islande.

La distribution géographique des divers sons du langage a été très minutieusement étudiée par de nombreuses autorités, notamment le professeur C. D. Darlington, qui a montré la manière dont de nombreux phonèmes se sont répandus à travers l'Europe à des époques relativement récentes, et cela en dépit de barrières linguistiques qui semblent infranchissables. Pour que des usagers des différentes langues manifestent une prédilection pour certains phonèmes, cela ne nécessite pas, comme le professeur Darlington le suggère, un conditionnement génétique. Il semble plus vraisemblable que dans bien des cas de telles préférences doivent être attribuées aux trois motifs que nous avons déjà mentionnés :

1° existence d'une aire linguistique commune,

(1) J.F. de Struense, homme d'Etat danois, absolutiste, imbu des idées philosophiques françaises. Décapité en 1772. (N.d.T.)

2° influence socio-culturelle,

3° rémanence de systèmes de sons provenant de langages éteints qui étaient jadis parlés dans des territoires maintenant occupés par d'autres peuples.

Des traits morphologiques et syntaxiques peuvent également passer d'une langue à une autre, que ces deux langages soient apparentés ou non. Les échanges de tels caractères structuraux doivent suggérer des contacts aussi étroits entre les peuples que dans les cas d'échanges de phonèmes.

Le fait que des traits structuraux identiques ou similaires se retrouvent dans deux ou plusieurs langages voisins peut, comme le partage des phonèmes, être relié soit à l'influence d'un substrat sous-jacent, soit à la présence de ces langues à l'intérieur d'une même unité géographique que l'on a appelée l'aire linguistique.

Dans de nombreux exemples, les deux explications peuvent être valables.

Dans certains cas il est possible d'attribuer la présence de traits structuraux passant d'un langage à l'autre à la seule influence du substrat. Cela est particulièrement vrai lorsque nous possédons des preuves tangibles qu'un langage a été submergé par un autre, comme dans le Schleswig au cours des années 1870 et 1880, à l'époque où l'ancien dialecte danois y fut, de force, remplacé par l'allemand. L'usage persistant des constructions grammaticales danoises relevées dans le dialecte actuel de cette région qui est par ailleurs entièrement allemande, représente un cas classique d'influence du substrat.

Au contraire, le fait que trois langues balkaniques, parentes éloignées, mais reliées historiquement : l'albanais, le roumain et le bulgare, possèdent toutes l'article défini en suffixe, peut s'expliquer d'après le concept d'aire linguistique, comme un caractère qui s'est répandu d'une langue vivante à une autre ⁽¹⁾.

(1) L'article défini placé en suffixe ainsi que d'autres traits de structure qui se révèlent communs à deux ou plusieurs langues balkaniques, ont cependant fait naître l'hypothèse qu'il s'agissait de vestiges très anciens d'un idiome depuis longtemps disparu — que l'on a voulu identifier sans trop de preuves, comme le Thrace ou l'illyrien.

Le concept d'aire linguistique ou agglomération de langages voisins géographiquement et qui partagent des traits communs, a depuis longtemps intrigué les experts en linguistique comparée. Récemment un linguiste allemand, Ernst Lewy, est allé jusqu'à proposer un nouveau système de classification pour les langues d'Europe qui se basait non pas sur les relations historiques ou de famille, mais sur des ressemblances dans la structure grammaticale. Lewy identifie cinq zones de linguistiques géographico-typologiques qui sont très différentes des groupes traditionnels de langues historiquement parentes. Ainsi on y trouve : une zone centrale qui regroupe l'allemand et le hongrois, une zone balkanique (grec, albanais et roumain), une zone orientale (langues russes) et enfin une zone arctique (samoyède).

Pour l'anthropologiste, les conséquences qu'entraîne un tel concept, qui écarte radicalement toute parenté entre les groupes de langues, sont très intéressantes. En soulignant les facteurs géographiques plutôt qu'historiques, qui se retrouvent dans les similitudes linguistiques, cette théorie met l'accent sur le danger de confondre les groupes ethniques avec les familles de langues. Elle suggère que les courants génétiques réciproques qui accompagnent l'expansion de traits phonétiques et de structures (par opposition aux mots) ont franchi les frontières linguistiques sur une plus large échelle qu'on ne le supposait naguère. Il fut un temps en effet où les adeptes de langues apparentées étaient automatiquement considérés comme biologiquement plus proches parents que les individus qui parlaient des langues géographiquement voisines, mais sans aucun point commun. Prenons un exemple : on considère encore les Roumains comme peuple latin simplement parce qu'ils parlent une langue romane : on croit donc qu'ils sont génétiquement plus proches parents des autres peuples de langue romane tels que les lointains Espagnols ou Portugais, qu'ils ne le sont de leurs voisins balkaniques de longue date : les peuples de langues slave, magyare, grecque et albanaise. Cette théorie profondément utopique est nettement réfutée par le principe de la zone linguistique qui, par sa seule nature, suggère le

concept biologique d'un stock génétique à caractère géographique.

On trouve en Europe de nombreux autres exemples d'échanges de traits structuraux qui se sont produits entre des langues vivantes voisines. Tous révèlent le rôle tenu par des individus bilingues qui sont responsables de la diffusion, parmi leurs compatriotes monolingues, de traits empruntés au second langage. Ainsi la syntaxe gaélique a influencé la variété d'anglais parlé en Irlande. Les dialectes polonais parlés par ceux qu'on appelle les « Waterpoloks » de Silésie révèlent des constructions allemandes. La syntaxe estonienne a été imprégnée par celle de l'allemand, tandis que l'allemand d'Autriche subissait à son tour l'influence de la syntaxe slovène. De son côté, le yiddish a assimilé un certain nombre de traits syntaxiques et morphologiques appartenant aux langues slaves, spécialement au polonais et au blanc-russe. Ou encore, certains patois romanches parlés en Suisse emploient des constructions allemandes qui proviennent clairement non pas de l'allemand littéraire, mais du « Schweizerdütsch » parlé en Suisse alémanique.

Un des exemples les plus frappants de l'influence que peut exercer une langue sur la structure d'une autre fut celle que la langue norse produisit sur l'anglais. Entre le IX^e et le XI^e siècle de notre ère un grand nombre de Danois s'établirent en Angleterre du Nord et de l'Est ; bien que leur vocabulaire norse et celui des Anglo-Saxons locaux fussent pratiquement identiques, les systèmes d'inflexion des langues norse et anglo-saxonne restaient très différents. Afin de faciliter la communication entre les deux peuples, on supprima les affixes des mots, leurs suffixes et autres inflexions particulières, et le système grammatical complexe de l'anglo-saxon fut désorganisé. Les manuscrits datant du haut Moyen-Age anglais confirment que ce processus de simplification atteignit son maximum précisément dans ces régions de l'Angleterre où les Danois et les Anglais vécurent côte à côte. Même sans le témoignage supplémentaire des emprunts de mots scandinaves et d'influences phonétiques nordiques que l'on retrouve en anglais, le fait que le norse, qui

est une langue étrangère, ait été capable d'exercer une action si profonde sur la structure même de la grammaire anglaise indique à quel point furent étroites les relations existant à l'époque entre Danois et Anglais.

A côté du don et de l'emprunt de mots, de telles influences ne sont possibles entre deux langues que si les peuples qui les parlent se sont trouvés en contact intime pendant une très longue période. On peut alors être certain que des échanges génétiques nombreux ont dû intervenir.

Une étude des dialectes appartenant à une même langue peut aussi fournir à l'anthropologiste un certain nombre de données précieuses concernant les affinités ethniques éventuelles qui existent entre différents segments d'une communauté utilisant une langue particulière. Il arrive parfois que les changements de prononciation, de structures et de vocabulaire soient tels que des individus qui parlent la même langue éprouvent des difficultés à converser et même deviennent incapables de se comprendre. Dans ce dernier cas, là où les « isoglosses » (c'est-à-dire des lignes imaginaires séparant des traits linguistiques différents) se produisent ensemble en un groupe compact, on constate qu'ils coïncident toujours avec la présence d'obstacles naturels (montagnes, forêts, marais) qui ont pu empêcher les communications dans le passé, ou avec quelque frontière artificielle qui, à une époque donnée, scindait la population en deux entités culturellement, socialement et parfois religieusement distinctes. Plus complète est la partition momentanée de deux communautés, plus dense sera le faisceau d'isoglosses. Ces derniers coïncident fréquemment avec les faisceaux des isogrades, lignes représentant les différences de folklore, de style architectural ou autres traits culturels. Un tel faisceau d'isoglosses identifiables coupe la France d'est en ouest au centre du pays, marquant encore clairement la ligne de démarcation entre les anciennes provinces de la France médiévale et la Provence. Il en est de même en Allemagne du Nord à la limite du bas et du haut et moyen allemand. Pour l'anthropologiste, la signification de ces faisceaux d'isoglosses-isogrades est claire : les obstacles qui les ont fait

naitre, que ceux-ci soient naturels ou l'œuvre de l'homme, ont dû être assez profonds pour empêcher également les libres croisements génétiques de se produire entre les deux parties de la communauté ainsi divisée.

Les études de dialectes révèlent également une certaine absence relative de communications entre deux segments d'une même micropopulation : sur l'île danoise de Sams dans le Kattegat, par exemple, on parlait, jusqu'à une époque récente, deux dialectes différents. Celui de Samso du Sud offrait de nombreux traits communs avec les dialectes parlés sur la grande île de Fyn dans le Jutland au sud et à l'est, tandis que le dialecte du nord-Samso ressemblait davantage au *mols*, idiome de la presqu'île de Djursland, au nord. Nous avons la preuve qu'entre le nord et le sud de Sams les relations génétiques restèrent minimales (les registres paroissiaux mentionnent très peu de mariages entre les individus habitant les deux parties de l'île). Les contacts extérieurs du sud de l'île s'effectuaient presque uniquement avec l'île de Fyn et l'est de Jutland, et ceux du nord avec Mols. Bien que l'on possède peu de documents historiques sur la genèse de cette coupure nord-sud à Sams, les différences de dialectes révèlent clairement que ce clivage a existé et nous pouvons raisonnablement supposer que les échanges ethniques nord-sud restèrent faibles entre les deux communautés.

En outre, les anthropologistes ont découvert que la géographie linguistique fournissait aussi des théories fécondes concernant l'origine des peuples que l'on sait être arrivés dans certains districts aux époques historiques. Un examen attentif, par exemple, de certaines formes d'allemand parlé en Prusse-Orientale, dans le Brandebourg et en Poméranie, a permis aux enquêteurs d'établir avec certitude que les ancêtres de ces colons d'Allemagne de l'Ouest étaient originaires du sud-ouest de la Baltique. Plus près de nous, des études des dialectes d'Irlande du Nord ont démontré que les adeptes de deux variétés distinctes d'anglais régional prirent part à la colonisation jacobite de l'Ulster (xvii^e siècle) : les groupes venus du sud-ouest de l'Ecosse s'installèrent principalement au nord et à l'est, tandis que les autres

Anglais originaires des Midlands de l'Ouest, du Devon et du Somerset se concentrèrent dans la partie centrale de l'Ulster. Ces découvertes concordent parfaitement avec ce que nous savons des témoignages historiques. Il serait naturellement très naïf de classer les habitants de l'Ulster ou de la Prusse-Orientale comme « purs Irlandais » ou Allemands de l'est « pure race » en se basant sur leur accent local. Nous savons qu'il s'agissait dans ces cas de minorités coloniales anglaises ou allemandes et que les langues qu'ils importèrent avec eux furent adoptées par des peuples autochtones numériquement supérieurs parmi lesquels ils étaient établis ; les gens de langue gaëlique en Ulster, et les gens de langue balte en Prusse-Orientale.

Il doit être clair, même après cette brève description, que les études comparatives historiques et géographiques de langues peuvent offrir quelques données valables concernant les mouvements éventuels et les contacts entre peuples du passé. Cependant, n'oublions pas que toute information révélée par ce genre de recherches doit toujours être maniée avec précaution par l'anthropologiste qui veut démontrer le taux de relations génétiques existant entre deux ou plusieurs populations. Le seul fait d'avoir la preuve qu'il existait une communauté de traits de langage similaires entre deux peuples à une époque donnée ne démontre pas toujours indubitablement que des croisements génétiques ont pris place, pas plus que ne le fait la présence d'autres traits culturels semblables.

Même l'extension spectaculaire du langage indo-européen dans presque chaque recoin d'Europe (entre 2 000 avant J.-C. et l'ère chrétienne) doit être regardée comme un phénomène purement socio-culturel, sans aucune implication raciale qui aurait mis en œuvre des soi-disants « Aryens » et autres peuples imaginaires si souvent invoqués dans le passé. Les diverses formes de l'indo-européen furent certainement adoptées au cours de nombreuses générations par les peuples d'Europe, d'abord comme étant l'idiome le plus socialement acceptable introduit par une aristocratie guerrière (qui peut, ou non, avoir été constituée par les adeptes de l'une ou

l'autre des cultures à « poterie cordée » ou à « hache d'arme » ou apparentées). Plus tard, ces dialectes devinrent une « lingua franca » universellement comprise, qui représentait un véhicule commode pour les échanges commerciaux entre tribus.

On a suggéré que, par exemple, le groupe de langues gothiques dont fait partie l'anglais s'est peut-être formé à partir d'un jargon commercial qui établissait les contacts entre les habitants de l'Europe du nord-ouest et quelques peuples de l'est ou du sud. Selon Hérodote, les Vénètes, branche des Illyriens vivant à l'époque romaine au nord de l'Adriatique, ont joué le rôle d'intermédiaires dans le commerce de l'ambre entre les Hyperboréens (c'est-à-dire les peuples autochtones proto-gothiques de l'Europe du nord) et les Méditerranéens. Le professeur Feist suggère que ce furent ces Vénètes qui apprirent leur propre langue indo-européenne aux Proto-Goths. Ces derniers, durant le premier millénaire avant J.-C., l'adoptèrent, abandonnant leur ancien langage, quel que fût celui-ci. De nombreux groupes linguistiques indo-européens vivants ou éteints ont pu se développer de cette façon avec un minimum d'échanges génétiques entre les peuples émetteurs et récepteurs de ces langues.

Tout compte fait, bien que l'étude des influences réciproques entre les différents langages puisse nous apporter des informations utiles sur les contacts entre peuples du passé, cette méthode nous renseigne moins sur les lointaines origines des peuples européens que ne le font les quelques douzaines d'ossements et les reconstitutions de cultures préhistoriques dont nous avons parlé au chapitre précédent.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE II

- BAUGH, A. *A history of the English language*, Routledge Kegan Paul, 1951.
- BEHAGHEL, O. *Geschichte der deutschen Sprache*, Halle, 1958.
- BENDER, H. *The home of the Indo-Europeans*, Princeton, 1922.
- BERANEK, F. *Das Pinsker Jiddisch*, Berlin, 1958.
- BLOOMFIELD, L. *Language*, Allen and Unwin, 1933.
- BOAS, F. *Race, language and culture*, Collier-Macmillan, 1940.
- BOCK, K. *Niederdeutsch auf daenischem Substrat*, Copenhagen, 1933.
- BROCH, O. *Russenorsk*, Archiv für slavische Philologie, 1927.
- BRONDAL, V. *Substrater og Laan i Romansk og Germansk*, G.E.C. Gade, 1917.
- BRONDUM-NIELSEN, J. *Dialekter og Dialektforskning*, Schultz, 1951.
- BROSAHAN, L. *The sounds of language*, Heffer, 1961.
- COLLINER, B. *An introduction to the Uralic languages*, California and Cambridge U.P., 1965.
- CONWAY, R., WHATMOUGH, J. and JOHNSON, S. *The Prae-Italic dialects of Italy*, Londres, 1933.
- CRITCHLEY, M. « The Evolution of Man's Capacity for Language », in *Evolution of Man*, ed. Sol Tax, Chicago, 1960.
- DARLINGTON, C. « The genetic component of language », *Nature*, 1955.
- ELCOCK, W. *The Romance languages*, Faber and Faber, 1960.
- ENTWISTLE, W. and MORISON, M. *Russian and the Slavonic languages*, Faber and Faber, 1949.
- FEIST, S. « The origin of the Germanic Languages and the Indo-Europeanising of Northern Europe », *Language*, Vol. 8, 1964.
- GRAT, L. *Foundations of language*, Macmillan, 1939.
- HARMATTA, J. *Studies in the language of the Iranian tribes in South Russia*, Budapest, 1952.
- JAKOBSEN, J. *Det Norrone Sprog paa Shetland*, Wilhelm Prior, 1897.
- JESPERSEN, O. *Language*, George Allen and Unwin, 1922.
- JESPERSEN, O. *Growth and structure of the English language*, Blackwell, 1962.

- LOEWE, R. *Germanische Sprachwissenschaft*, De Gruyter, 1933.
- LORD, R. *Comparative linguistics*, English Universities Press, 1966.
- MEILLET A. *La méthode comparative en linguistique historique*, Paris, Champion éd., 1925.
- NANDRIS, G. *Phonetic and phonemic principles*, Instituto Universitario Orientale, 1966.
- PEDERSEN, H. *The discovery of language*, Indiana University Press, 1931.
- SAPIR, E. *Language*, University of California Press, 1949.
- SKARD, V. *Norsk Sprakhistorie*, Universitetsforlaget, 1962.
- SKAUTRUP, P. *Det danske Sprogs Historie*, Gyldendal, 1944.
- STEIN, L. *The infancy of speech and the speech of infancy*, Methuen, 1949.
- STEYRER, J. *Der Ursprung und des Wachstum der Spracher Indogermanischer Europäer*, Vienne, 1914.
- STURTEVANT, E. *An introduction to linguistic science*, Yale University Press, 1947.
- THOMSEN, V. *Den gotiske Sprogklasses Indflydelse paa den finske*, Gyldendal, 1869.
- THOMSEN, V. *Berøringen mellem de finske og de baltiske Sprog*, Bianco Luno, 1890.
- THOMSEN, V. *On the influence of Germanic languages on Finnic and Lapp*, Indiana University Press, 1967.
- TOVAR, A. « Linguistics and Prehistory », *Word*, Vol. 10, 1954.
- VENDRYES, J. *Le langage. Introduction linguistique à l'Histoire*. Paris, La Renaissance du Livre, 1923.
- VILDOMEČ, V. *Multilingualism*, Leyde, 1963.
- WALDE, A. *Über die älteste sprachliche Beziehungen zwischen Kelten und Italikern*, Innsbrück, 1967.
- WEINREICH, U. *Languages in contact*, Mouton, 1953.
- WESSÉN, E. *De nordiska spraken*, Stockholm, 1944.
- ZEFS, V. *Latvian and Finnic linguistic convergences*, Indiana University Press, 1962.

CHAPITRE III

DISTRIBUTION DE QUELQUES TRAITS PHYSIQUES DANS LA POPULATION EUROPÉENNE

« Les différentes races de l'homme ne peuvent se distinguer l'une de l'autre selon des critères précis, fixes et fortement marqués comme c'est le cas pour les diverses espèces animales. Toutes les différences qui existent sont variables et se confondent entre elles suivant une graduation insensible » (J.G.M. PRITCHARD « Natural History of Man », 1855).

Si nous acceptons la définition que donne le biologiste d'une race ou sous-variété d'une espèce animale, à savoir « un groupe d'individus dont 75 % sont racialement différents de ceux des autres groupes avec qui on les compare », alors, nous ne pouvons plus parler de « races européennes ».

S'il est indéniable qu'une variété étendue de types physiques existe en Europe, aucun trait physique n'appartient exclusivement à une seule population. Ainsi, bien qu'il y ait effectivement en Suède de nombreux individus de grande taille, au crâne allongé et aux cheveux blonds, on rencontre également en Yougoslavie un grand nombre de gens tout aussi grands, et au Portugal les hommes à crâne allongé sont aussi fréquents ; cependant qu'en Russie les types humains sont

parfois encore plus blonds. Il serait impossible de reconnaître dans une foule un Français, un Grec ou un Finlandais d'après sa seule apparence physique. Même un Lapon qui aurait troqué son costume bigarré pour un complet rayé, un parapluie roulé et un journal du soir, ne serait pas toujours reconnu sur un quai de gare de banlieue aux heures de pointe.

La plupart des points de repère qui nous servent habituellement à distinguer les peuples des différentes parties de l'Europe sont des attributs culturels : habillement, coiffure, gestes ; les différences physiques effectives restent faibles et beaucoup moins nombreuses que les ressemblances.

Au cours du présent chapitre, nous étudierons quelques traits physiques sélectionnés par le hasard : stature, pigmentation, couleur des yeux et des cheveux, forme de la face et du crâne, et un certain nombre d'autres traits moins apparents. On constatera immédiatement que leur distribution ne montre aucune corrélation avec les « vieilles races d'Europe » comme le prétendaient les anthropologistes du *xix^e* siècle et même du début du *xx^e*. Contrairement à la carte très précise des distributions raciales que dessinaient les spécialistes d'hier, un schéma exact montrant la distribution en Europe de tous les caractères physiques héréditaires connus ressemblerait à un puzzle insoluble, un réseau de lignes courant dans tous les sens à travers le continent et sans aucun rapport avec les limites territoriales que l'on attribuait à des races européennes, parfaitement imaginaires. Même la carte qui décrirait la répartition d'un seul trait, comme la couleur des yeux ou la fréquence d'un groupe sanguin, ne correspondrait à aucune théorie raciale connue. Le professeur Livingstone fait remarquer qu'il n'existe pas de races, mais seulement des « lignes de fréquences ». Naturellement de telles cartes, aussi exactes soient-elles, ne seraient valables que pour une distribution des traits à un moment donné dans le temps. Quelques générations après leur parution, elles devraient être remises à jour ; nos caractères physiques sont rarement immuables. Presque tous sont sensibles aux diverses pressions bio-

logiques ou dues au milieu, forces qui dans une région ou une autre s'exercent presque constamment. Un afflux d'étrangers, par exemple, qui apportent avec eux une sélection de gènes quelque peu différente de la moyenne existant dans la population locale, modifieront sans doute le stock génétique local et peut-être la répartition des taux de fréquence dans la région ; il en sera de même si une mutation due au hasard intervient de manière répétée et finit par se répandre à travers une certaine couche du groupe de reproducteurs, ou si une maladie épidémique (telle que la peste ou « mort noire », par exemple, qui, au xiv^e siècle, dépeupla presque entièrement certaines régions d'Europe) parvient à se développer dans une population.

L'importance de tels facteurs en tant que forces potentielles capables d'altérer le patrimoine génétique ne saurait être sous-estimée. En Europe leur influence et leur interaction semblent avoir été de tout temps particulièrement agissantes et il est difficile d'imaginer que la distribution des traits physiques héréditaires ait été voici cinq cents ou mille ans la même qu'aujourd'hui.

Dans les pages qui vont suivre, nous étudierons seulement l'apparente distribution de quelques traits choisis, dans l'Europe actuelle. Les théories que nous proposons pour expliquer leur répartition ne constituent que des hypothèses et rien de plus.

Les processus de l'hérédité mis en jeu pour transmettre de tels traits phénotypiques (observables) caractéristiques, comme la stature, la forme du crâne et de la face, la couleur des yeux, de la peau, des cheveux, sont encore, en raison de leur complexité, interprétés de diverses manières.

Ces traits extérieurs, sur lesquels les ethnologues ont basé leurs classifications raciales, résultent de l'action combinée de nombreux gènes ; les interactions et les mécanismes génétiques qui en résultent restent jusqu'à maintenant plus difficiles à suivre que ceux qui déterminent par exemple les différents groupes sanguins dont nous parlerons brièvement plus loin.

LA STATURE

De nombreux facteurs — hérédité, glandes endocrines, milieu et régime alimentaire — influent sur la taille et le physique de l'individu. Le milieu représente sans doute le plus important de ces facteurs, même si physiquement l'homme moderne qui, en inventant les vêtements et le chauffage central, a créé son propre milieu constant, ressent moins les conditions climatiques que ne le faisaient ses lointains ancêtres.

Karl Bergmann, zoologiste du XIX^e siècle, fut le premier à souligner que les représentants d'une espèce très répandue d'animal à sang chaud, qui habitent les régions froides, tendent à avoir un corps plus volumineux que leurs cousins vivant dans des climats plus chauds.

L'homme primitif ne fit évidemment pas exception à cette règle. La plupart des chasseurs et des hommes vivant de cueillette dans l'Europe glaciaire et immédiatement post-glaciaire, et qui enduraient un climat arctique ou subarctique, semblent avoir développé des proportions plus massives que l'homme moyen actuel. Parfois grands, parfois trapus, ils semblent avoir été tous lourdement charpentés. Les sculptures des Vénus en ivoire ou en pierre montrent clairement que les Européennes d'il y a 15 000 ans et plus étaient aussi bien en chair, et ainsi protégées contre le froid.

Au contraire, la majorité des peuples du néolithique ancien qui vivaient en Europe au moment de l'introduction des techniques agricoles, étaient d'ordinaire moins solidement bâtis et d'ossature plus fine que les grands chasseurs de mamouths survivants de l'âge de glace, parmi lesquels ils s'établirent. Le grand vieillard de Cro-Magnon, aux os énormes, au crâne massif et mesurant six pieds de haut, aurait passé pour un géant aux yeux de la plupart des individus petits et frêles qui, à partir du VI^e millénaire avant J.-C., amenèrent leur bétail et importèrent les céréales en Europe. Le fait que de nombreuses générations aient connu des climats chauds a presque certainement développé des traits

physiques longilignes et fragiles chez ces immigrants qui arrivaient du Moyen-Orient.

La taille des Européens modernes varie de 1,55 m et en dessous à 1,85 et plus. On compte aujourd'hui trois zones en Europe dans lesquelles on voit fréquemment des individus dont la stature dépasse 1,70 m :

1) une large zone nord-ouest comprenant l'Islande, la Scandinavie, les îles Britanniques, le Danemark, les Pays-Bas, la Finlande, l'Estonie, la Lituanie et une grande partie de l'Allemagne du Nord. Le maximum est atteint en Islande, dans les collines d'Ecosse et en Angleterre du nord-est où les individus mesurant plus de 1,80 m sont nombreux ;

2) une petite région de l'ouest des Balkans comprenant le Monténégro et la Bosnie en Yougoslavie, ainsi que certaines parties de l'Albanie ;

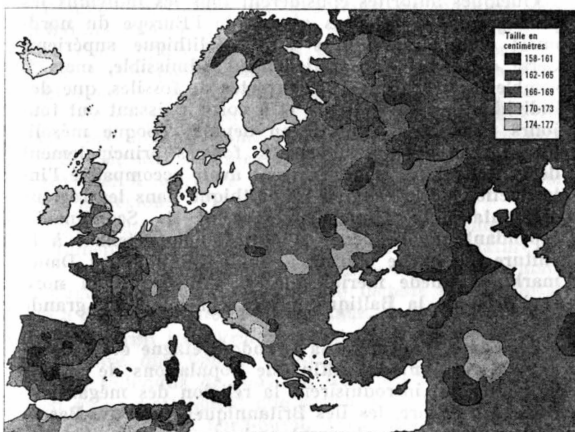


FIGURE 17.
Tailles moyennes des individus en Europe

3) le sud-ouest de la Russie d'Europe, région nord de la mer Noire.

La première de ces trois zones où vivent des hommes de haute taille et à forte charpente osseuse correspond très précisément à la région du continent qui fut la dernière en date à rester exposée à la retraite des glaces, durant les époques post-glaciaires. Bien qu'il soit impossible qu'aucun des grands individus solidement bâtis que l'on trouve dans cette contrée descende directement ou indirectement de types préhistoriques similaires, il peut être significatif que cette partie de l'Europe a constitué une zone-refuge : non seulement les cultures arriérées de l'âge de la Pierre y persistèrent presque jusqu'à l'introduction du métal, mais on y a trouvé des populations relativement stables chez lesquelles les dimensions du squelette rappelaient certaines formes fossiles provenant du paléolithique supérieur.

Quelques autorités considèrent tous les individus les plus grands et les plus osseux de l'Europe du nord-ouest comme survivants du paléolithique supérieur. Cette opinion paraît difficilement admissible, mais il semble prouvé, par les découvertes de fossiles, que des individus de haute stature et à corps puissant ont toujours vécu dans cette région depuis l'époque mésolithique. Les apports ultérieurs, formés principalement de gens de forte taille, peuvent avoir accompagné l'introduction de la religion mégalithique dans les régions occidentales de Grande-Bretagne et de Scandinavie, cependant que beaucoup d'individus appartenant à la culture à « hache d'armes » qui s'établirent au Danemark, en Suède méridionale, en Allemagne du nord et à l'est de la Baltique, furent également de grande taille.

Plus tard, l'ouest de la Grande-Bretagne et la Scandinavie reçurent des afflux de populations de grands individus qui introduisirent la religion des mégalithes. Plus tard encore, les Îles Britanniques, les Pays-Bas et l'Allemagne du Nord virent arriver un nombre important de colons à gobelets campaniformes qui, une fois de plus, étaient dans leur ensemble des hommes grands et puissamment bâtis.

Les antécédents possibles des individus de haute taille qui vivent dans l'ouest des Balkans peuvent être reconstitués plus précisément. Les Monténégrins et bon nombre de Bosniens et d'Albanais comptent parmi les plus grands et les plus robustes des habitants de l'Europe. Dans certaines parties du Monténégro la stature moyenne est à présent de 1,75 m à 1,85 m, c'est-à-dire égale à celle de beaucoup d'Islandais et d'Ecossais des hautes terres. Bien que les Monténégrins et les Bosniens parlent maintenant des dialectes slaves, il ne fait guère de doute que leurs ancêtres avaient déjà atteint une forte stature dans les Balkans, longtemps avant l'époque de l'infiltration des langues slaves qui se place à partir du VI^e siècle de notre ère. De nombreuses régions balkaniques restent aujourd'hui encore très difficiles d'accès. On y trouve d'innombrables communautés de vallées où les gens vivent dans un isolement relatif, tant entre villages que par rapport au monde extérieur. On peut raisonnablement supposer que dans ces enclaves, des individus robustes et de taille élevée ont dû vivre en vase clos depuis des temps très reculés et peut-être même à l'époque glaciaire. Des apports ultérieurs d'envahisseurs de grande taille, qui s'étaient établis dans les Balkans aux époques néolithiques et au début de l'âge des métaux, comme nous le savons grâce aux fouilles et aux ossements fossiles, ont pu également contribuer à accroître la moyenne de taille déjà forte dans la région.

Nous sommes actuellement incapables de comprendre clairement pourquoi des individus de haute stature se sont ainsi répandus dans cette partie de l'Europe, mais il s'agit évidemment de quelque facteur sélectif local qui a dû jouer à une époque donnée.

C'est parmi les Ukrainiens qui vivent au nord de la mer Noire que l'on rencontre fréquemment les plus grands individus de tous les Russes de langue slave, bien qu'ils n'atteignent que rarement la taille moyenne des Européens du nord-ouest, des Monténégrins ou des Bosniens. Comme pour les géants des Balkans, il nous faudrait disposer de squelettes beaucoup plus nombreux à étudier, avant que nous puissions échafauder

une théorie sur les facteurs historiques responsables de la stature de ces Ukrainiens. Cependant ces derniers perpétuent presque certainement une ancienne tendance locale à la grande taille, qui date très vraisemblablement d'une époque antérieure à l'arrivée de la langue slave dans la région. Les Ukrainiens peuvent descendre d'une façon quelconque des Scythes dont la langue est éteinte ou encore d'autres peuples qui parcouraient les steppes jusqu'aux époques post-romaines. Les Scythes représentaient, selon l'unanimité des chroniqueurs contemporains, un peuple de gens typiquement grands et fortement bâtis, qui descendaient peut-être eux-mêmes d'ancêtres de taille similaire. Nous savons, grâce aux squelettes découverts dans la région, que ces proto-Scythes s'étaient établis là dès le IV^e millénaire avant J.-C.

Partout ailleurs en Europe, bien que des individus et des familles entières, atteignant 1,68/1,70 m et plus, se rencontrent ici et là (dans certaines parties de la Suisse, aux Iles Baléares et dans l'est de l'Espagne), la stature moyenne reste toujours inférieure à celle que l'on trouve dans les trois zones précédemment citées. Soulignons toutefois que la taille de l'Européen moyen s'est notablement accrue depuis un siècle et qu'à mesure que les populations deviennent de plus en plus mobiles, les différences physiques locales tendent à s'effacer.

Après les plus grands individus de l'Europe, passons maintenant aux plus petits. Ceux-ci sont concentrés dans les pays qui bordent la Méditerranée Occidentale, dans ces territoires qui, notons-le, étaient peuplés au néolithique ancien, d'immigrants à l'ossature fine dont la variété la plus petite était représentée par les Natouffiens. Les individus de 1,60 m et en dessous restent encore la majorité, dans un grand arc de cercle de l'Europe Méridionale qui s'étend à travers l'Espagne, le midi de la France, l'Italie et la Sicile. D'autres individus de taille moyenne, légèrement plus élevée, prédominent dans les régions de l'Europe Orientale qui constituaient au début du néolithique la province de culture dite « danubienne ». Dans ces contrées vivait une population très dense de cultivateurs au physique court et râblé : on trouve aujourd'hui ces caractéris-

tiques chez de nombreux Grecs, Bulgares, Serbes, Croates, Roumains, Hongrois, Tchèques, Slovaques, Russes et Polonais. Des apports plus récents d'Asiatiques trapus, les Huns, les Avars et les Mongols, dans ces régions qui sont surtout de langue slave et magyare, doivent avoir encore abaissé la taille moyenne déjà faible de la plupart des indigènes.

Mis à part ces influences historiques qui doivent toujours être regardées comme purement hypothétiques, il ne fait aucun doute que les déficiences de régime alimentaire et un bas niveau de vie, comparé à celui dont jouissait la majeure partie des Européens du nord-ouest, ont contribué à maintenir une courte stature chez les habitants de ces pays, spécialement autour de la Méditerranée. Dès 1911, Franz Boas montrait comment les premiers descendants des Siciliens, Napolitains et Sardes immigrés en Amérique du Nord où les conditions de vie étaient nettement supérieures à celle de l'Europe du Sud dans son ensemble, étaient presque invariablement plus grands et plus robustes que leurs parents.

L'extrême nord de l'Europe est également habité par des individus de petite taille, les Lapons, qui ne dépassent pas 1,58 m. Cette situation s'explique par des facteurs très différents de ceux qui ont agi pour les peuples de l'Europe Méridionale.

Les Lapons se conforment à la « règle d'Allen » qui dit que les extrémités des membres d'une espèce animale à sang chaud qui sont soumis pendant un certain temps à des climats froids, tendent à se raccourcir. Les bras, les jambes et les orteils, les doigts des Lapons sont assurément plus courts que la moyenne ; on retrouve ce phénomène chez d'autres habitants de l'Arctique tels que les Esquimaux et certains peuples de la Sibérie du nord.

Le fait de constater une différence soudaine et accusée dans la stature d'individus appartenant à des communautés géographiquement voisines ne suffit pas pour les classer *ipso facto* dans des races distinctes ; cependant, lorsque d'autres facteurs, trouvés en association (facteurs somatiques, culturels et linguistiques) font que deux peuples diffèrent visiblement, on peut supposer

que ces deux groupes ne sont pas voisins depuis très longtemps. L'écart marqué dans la stature moyenne que l'on note, par exemple, entre les Lapons, petits indi-

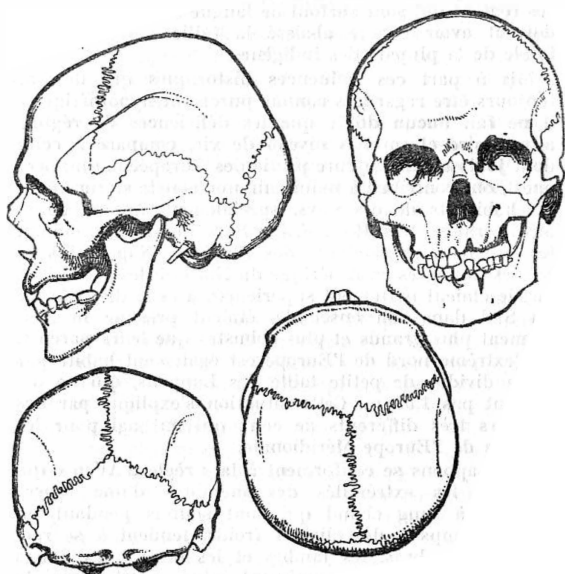


FIGURE 18.
Crâne brachycéphale

vidus de la région de Finnmark (Finlande) et les grands Norvégiens qui les entourent, ne représente qu'une des nombreuses différences somatiques qui existent entre ces deux peuples. Ces différences ont pu persister en raison du maintien de barrières culturelles, linguistiques

et, jusqu'à une époque très récente, pour des motifs religieux. Dans ce cas particulier, nous disposons de témoignages archéologiques et de documents abondants qui prouvent que les Norvégiens n'ont achevé la colonisation du Finnmark qu'au Moyen Age, alors que ce pays était déjà occupé par les Lapons avant l'ère chrétienne.

FORME DE LA TÊTE ET DE LA FACE

C'est en 1806 que, pour la première fois, un anthropologiste suédois du nom d'Adolf Retzius suggéra que la forme du crâne d'un individu pourrait être plus significative pour déterminer son origine ethnique que la couleur de sa peau, qui était jusqu'alors regardée comme le critère racial par excellence.

Le savant suédois proposa qu'un index céphalique — c'est-à-dire le rapport mesuré entre la largeur et la longueur du crâne et exprimé en pourcentage — fût utilisé désormais pour diagnostiquer si un crâne devait être classé comme long ou « dolichocéphale » (c'est-à-dire que la largeur de la tête atteint 75 % ou moins de sa longueur) ou bien classé comme large ou « brachycéphale » (sa largeur égalant 80 % au moins de sa longueur). Les crânes moyens qui accusent un indice céphalique compris entre 75 et 80 % devaient être catalogués parmi les « mésocéphales ».

Nous verrons dans le dernier chapitre que cette ingénieuse classification en dolichocéphales et brachycéphales a été appliquée aux peuples de l'Europe d'après les dimensions de leurs têtes. Contentons-nous de dire pour le moment que l'indice céphalique fut bientôt considéré par la quasi totalité des anthropologistes comme un moyen des plus sûrs pour identifier et classer les races, tandis que les « racistes » (notamment les « nordicistes ») utilisèrent certaines conséquences implicites de la théorie de Retzius pour proclamer la supériorité des longues têtes sur les larges.

Cependant, des études ultérieures devaient bientôt révéler l'instabilité de la forme de la tête et sa valeur

relative en tant que diagnostic racial. Des anthropologistes américains, Boas, Shapiro et autres, entreprirent de mesurer les crânes des descendants des Européens

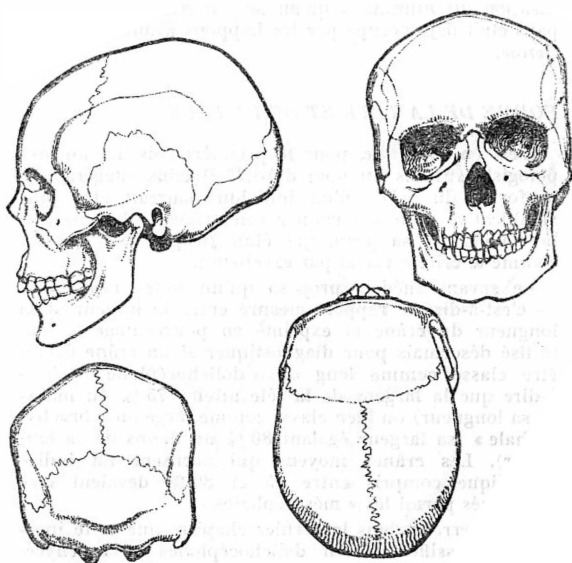


FIGURE 19.
Crâne dolichocéphale

et Asiatiques immigrés aux Etats-Unis et à Hawaï. Les résultats qu'ils obtinrent démontrèrent d'une manière frappante l'extrême plasticité de la forme de la tête humaine. On s'aperçut même qu'en l'espace de deux

générations seulement, les crânes pouvaient changer de configuration générale.

Il devint clair que des facteurs très différents de l'hérédité ou d'une prétendue « origine raciale » contribuaient pour une part importante à façonner le crâne humain. Un changement radical de milieu, comme ce fut le cas pour les immigrants aux U.S.A., peuvent en modifier profondément la forme, de même que des régimes alimentaires différents. C'est ainsi que dans les années 1920, durant une période de sévère famine, les anthropologistes russes observèrent une diminution moyenne de 2 % dans l'indice céphalique, ce qui signifie que les têtes s'allongèrent et se rétrécirent notablement en largeur.

Malgré l'instabilité évidente de la forme de la tête et bien que l'indice céphalique ne représente qu'une seule des nombreuses mensurations que l'on peut pratiquer sur le crâne, la variation souvent considérable observée entre les différents groupes locaux d'une même population géographique, ce rapport est encore largement utilisé comme mesure intra-spécifique. Aussi longtemps qu'on en reconnaît les limites, cet indice peut, avec les précautions convenables, contribuer à identifier les peuples, leur distribution, leurs mouvements et leurs contacts dans le passé.

Si l'on en juge par les squelettes découverts, les formes d'*homo sapiens* datant du paléolithique supérieur étaient typiquement de crâne étroit, bien que les plus anciens témoignages d'Européens autochtones brachycéphales que nous possédions soient des crânes proto-néanderthaliens découverts à Krapina (Tchécoslovaquie). Les individus à tête ronde se répandirent régulièrement à travers l'Europe après la retraite définitive des glaces. Ce sont des crânes courts et sphériques que l'on trouve dans les gisements mésolithiques, depuis la Suède jusqu'au Portugal et à l'est de l'Autriche, où de nombreux spécimens du type Ofnet étaient à tête ronde. Quelques anthropologistes attribuent cette brachycéphalie croissante à des invasions de peuples à tête ronde venus de l'extérieur de l'Europe. Il s'agirait peut-être d'immigrants nord-africains dont on trouve les

restes associés avec les diverses techniques microlithiques du Tardenoisien et dont les ancêtres algériens présumés, du type d'Afalou, datés du paléolithique supérieur, étaient partiellement brachycéphales. De pareilles théories restent toutefois hypothétiques.

L'apparition ultérieure de têtes rondes dans un pays où jusque-là prévalaient les dolichocéphales peut, avec une meilleure certitude, être attribuée à des invasions connues de peuples typiquement brachycéphales : ainsi on a parfois attribué l'apparition soudaine de crânes larges et sphériques dans les sites du Bronze ancien en Grande-Bretagne à l'arrivée du peuple à gobelets campaniformes.

Les habitants de la plupart des régions d'Europe centre-nord continuèrent jusqu'au premier âge du Fer à présenter habituellement des crânes longs. Toutefois, à partir des premiers siècles de l'ère chrétienne, les dolichocéphales commencèrent à disparaître de plusieurs contrées. Ce passage soudain des têtes longues aux têtes rondes, qui a intéressé la population entière de l'Europe centrale et orientale, et de nombreux peuples d'Europe du nord, pourrait avoir deux causes possibles :

1) le remplacement des types dolichocéphales anciens par des afflux importants de têtes rondes venues d'ailleurs ;

2) une tendance générale qui se serait développée vers la brachycéphalie sous l'action de processus évolutifs encore mal connus.

Il est possible que ces deux facteurs combinés aient contribué à répandre les têtes rondes en Europe bien que la première hypothèse réunisse de meilleures preuves que la seconde. Des témoignages archéologiques et des documents abondants nous attestent qu'aux temps historiques, l'Europe subit de nombreuses invasions à large échelle d'envahisseurs asiatiques qui s'installèrent dans les régions centrale et orientale, là où, précisément, la tendance aux têtes rondes a atteint son maximum. La seconde explication, celle de l'évolution, est plus délicate à manier. Nous ne possédons aucune preuve convaincante pour appuyer la thèse de nombreux anthropologistes selon laquelle les têtes rondes sont

génétiqnement dominantes par rapport aux têtes longues. Enfin, les descendants provenant d'unions entre individus dolicho et brachycéphaliques ne donnent pas

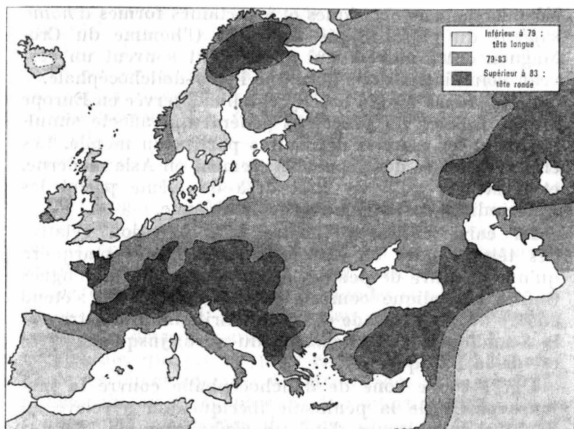


FIGURE 20.
Indices céphaliques en Europe

nécessairement et invariablement des têtes rondes ou mésocéphales.

Quelques autorités ont proposé que, s'il existe quelque avantage de sélection en faveur d'un crâne rond par rapport à un crâne étroit, cela pourrait tenir au fait qu'une sphère est, par définition, un volume plus économique qu'un ovoïde : en conséquence, les crânes humains tendent peut-être à s'élargir et à s'arrondir

pour mieux loger la masse du cerveau. C'est ainsi que l'on a prétendu que quelques-uns des plus gros cerveaux d'hommes vivants, qui se rencontrent parmi les Chinois du nord, correspondent également aux crânes les plus ronds. Cette affirmation reste cependant peu convaincante : spécialement lorsque nous pensons à tant de Néanderthaliens classiques et à certaines formes d'*homo sapiens* du paléolithique supérieur (l'homme du Cro-Magnon entre autres) qui possédaient souvent un cerveau volumineux dans un crâne hyper-dolichocéphale.

La tendance vers la brachycéphalie observée en Europe semble refléter un processus général qui affecte simultanément les peuples des autres parties du monde. Les crânes ronds se développent nettement en Asie moderne, et il semble qu'il en était déjà de même parmi les Amérindiens de l'époque pré-colombienne.

La carte ci-dessus illustre la répartition relative des têtes rondes en Europe actuelle. On remarquera qu'une ceinture de peuples à têtes franchement longues (indice céphalique compris entre 76 et 79 %) s'étend encore depuis l'Islande et les Îles Britanniques à travers la Scandinavie et l'Allemagne du nord, jusqu'aux rives est de la Baltique.

Une seconde zone de dolichocéphalie couvre la majeure partie de la péninsule ibérique (on a relevé au Portugal la présence d'indices céphaliques de 76 % et moins), les îles de la Méditerranée Occidentale, la botte de l'Italie et la Crète. Les peuples berbères et arabes d'Afrique du Nord sont presque exclusivement à têtes longues avec des indices de 74 % et au-dessous. Leurs crânes sont beaucoup plus étroits que ceux de la plupart des Européens actuels.

Le gros des habitants de l'Europe est, à l'heure actuelle, méso, subbrachy, ou brachycéphale, avec des indices céphaliques compris entre 79 et 85 %. Les crânes les plus courts et les plus ronds se rencontrent le plus fréquemment chez les peuples montagnards de la région centrale : les pentes nord des Pyrénées, le Massif Central, les Alpes, les Carpates, les Balkans et le Caucase, qui semblent représenter des berceaux séparés et des centres de diffusion de la brachycéphalie. Les crânes

ronds, souvent aplatis latéralement, qui ont valu à leurs auteurs le sobriquet de « tête carrée » sont caractéristiques des Finnois, des peuples de la Baltique, de nombreux Polonais et Russes (de langue slave, ou finno-ougrienne). Au néolithique ancien, des peuples méso- et brachycéphales, y compris ceux qui étaient associés avec les cultures à céramiques peignée ou pointillée, étaient largement répandus dans les forêts de l'est de la Baltique. Les crânes ronds des actuels Européens du Nord perpétuent peut-être ce type local ancien qui, avec ses larges dimensions faciales, son nez droit et ses orbites très écartées, forme souvent un ensemble plutôt mongoloïde.

Des foyers locaux de brachycéphalie prononcée se rencontrent dans le midi de la France, l'ancien royaume de Bourgogne, la plaine hongroise, l'est de l'Adriatique, la Crimée, le Caucase est et dans des territoires maintenant occupés par des peuples qui sont récemment arrivés d'Asie, les Kalmouks, par exemple.

Les têtes les plus parfaitement rondes se rencontrent en Laponnie. Au nord, parmi les Lappons suédois, l'indice céphalique dépasse souvent 88 %. Le fait qu'en Norvège occidentale, qui est un pays essentiellement dolichocéphale, certaines enclaves de têtes rondes présentent des indices de 80 % et plus, a été interprété par Coon comme une résurgence du paléolithique. Plus récemment, en 1947, un spécialiste suédois des Lappons, Wiklund, a émis l'hypothèse que des rapports à la fois ethniques et archéologiques ont existé entre les peuples à tête ronde de Norvège Occidentale et les Lappons hyperbrachycéphales de Scandinavie du Nord, mais qu'ils ont pu être interrompus à une époque préhistorique très reculée.

Le noyau des peuples de langues gothique, celtique et slave de la période comprise entre 500 avant J.-C. et 500 de notre ère était composé d'individus à tête longue. Typiquement il en était ainsi de nombreuses tribus gothiques, y compris les Bayouvars qui, durant les v^e et vi^e siècles avant J.-C. s'établirent en Germanie Centrale et Méridionale, dans une zone qui est aujourd'hui hautement brachycéphale. Parmi les colons Bayouvars,

14 % seulement avaient à l'origine des têtes rondes, contre 83 % des Bavarois actuels. De même, bien que moins de 10 % des tribus d'Europe Orientale, qui étaient de langue slave avant le XII^e siècle, fussent brachycéphales, 15 % seulement de tous les Européens slavophones modernes possèdent un indice céphalique inférieur à 80 %. Ici et là en Russie, de petites enclaves de têtes longues se rencontrent encore. On peut y voir les vestiges d'une dolichocéphalie autrefois presque universellement répandue dans la région, mais ces îlots diminuent rapidement.

La disparition de la dolichocéphalie en Europe du Nord aux temps historiques reste un fait indéniable, même si elle n'est pas aussi brusque et aussi générale qu'en Europe de l'Est. En Suède, pays qui constitue depuis l'époque néolithique un centre notable de têtes longues, la brachycéphalie progresse lentement mais régulièrement. On a suggéré que le processus fut accéléré par les départs massifs de Scandinavie et d'Allemagne du Nord qui affectèrent surtout les populations à têtes longues durant les grandes migrations, l'expansion viking et, plus tard, à l'époque de la guerre de Trente Ans (XVII^e siècle), lorsque des Suédois, des Danois, des Hollandais et des Allemands du Nord, à crâne allongé, quittèrent en grand nombre leur pays natal. (On croyait naguère, sans aucun fondement, que ces individus étaient plus énergiques et plus aventureux que leurs frères brachycéphales demeurés sur place.)

On peut raisonnablement attribuer la régression de la dolichocéphalie à l'effet de pressions sélectives, même si nous ne pouvons qu'en imaginer la nature. Nous savons aussi que les types à tête ronde s'étaient répandus dans le nord depuis les temps mésolithiques au moins.

En ce qui concerne la densité de brachycéphales en Europe Centrale et Orientale, il est possible d'invoquer des facteurs historiques. Nombre de colons néolithiques qui y introduisirent la culture danubienne avaient la tête plus courte et plus ronde que les peuples plutôt dolichocéphales qui implantèrent à l'est les premières techniques agricoles. Plus tard, du début de l'ère chrétienne jusqu'au cœur du Moyen Age, on nota l'infil-

tration d'un nombre considérable d'Asiatiques qui étaient typiquement à tête ronde et qui ont certainement contribué à renforcer la brachycéphalie endémique que l'on constate dans la région.

Certains anthropologistes ont prétendu que le raccourcissement du crâne, principalement chez les individus du centre et de l'est de l'Europe, peut avoir modifié les proportions de la face. Selon cette théorie, les nez seraient nettement devenus plus larges, plus droits et les mentons plus ronds, comme nous l'avons vu pour les peuples de langues slave et finno-ougrienne du nord-est.

Il existe toutefois d'autres régions où les crânes ronds et courts l'ont emporté pendant longtemps sur les têtes longues et étroites, sans pour autant provoquer de modifications dans la structure de la face. Comme résultat, on vit se développer un type de tête légèrement asymétrique, combinant un crâne large et souvent quasi sphérique avec une longue face, un fort menton et un nez saillant.

Les centres où l'on rencontre fréquemment des individus qui associent un crâne rond à une face allongée se situent dans le nord des Balkans, dans les Carpates, dans le Caucase et en Anatolie, qui sont en totalité, notons-le, des régions montagneuses. Des individus similaires, à face longue encore plus prononcée, nez crochu et crâne large, sont communs en Arménie et en Asie Mineure. Un grand nombre de Summériens de l'âge du Bronze, ainsi que les Babyloniens, les Assyriens, les Hittites et les Etrusques se caractérisaient également par leur tête large et ronde, leur nez proéminent et leur face démesurée. C'était aussi le cas de certains immigrants à gobelet campaniforme qui envahirent l'Angleterre à partir de 1900 avant J.-C.

Il était autrefois admissible de classer tous ces types collectivement sous l'étiquette de « Dinariques » et d'expliquer leur origine par une hybridation qui se serait produite entre les races locales à tête ronde (races alpines) d'une part, et d'autre part des envahisseurs à face longue et à crâne étroit (les Méditerranéens), au début de l'époque néolithique. Cette théorie historique ne peut être ni confirmée ni rejetée. Disons seulement

que la brachycéphalie, qui représente un phénomène incontestable et très ancien en Europe, s'est manifestée chez des populations qui jusqu'alors étaient surtout à tête longue, et cela de plusieurs façons, en produisant une grande diversité de crânes mixtes et de types faciaux mélangés.

Des études récentes ont révélé d'autres différences dans la structure des crânes, plus précises que des mesures grossières telles que les indices céphalique, facial et nasal, qui semblent aussi être sujets à un certain nombre de variations locales. On note ainsi la présence ou l'absence de détails superficiels comme l'osselet frontal, l'échancrure pariétale et le bregma (suture des pariétaux et du frontal). Brothwell a essayé de dresser la carte géographique des fréquences d'un tel caractère, c'est-à-dire de la persistance chez les adultes de la suture médio-frontale du crâne, chez les divers peuples du monde. Ses découvertes indiquent qu'en Europe ce détail se rencontre plus fréquemment sur les spécimens venant du sud de la péninsule Ibérique que partout ailleurs, tandis qu'il semble totalement absent chez les individus du grand nord : Islandais, Lapons et Russes de l'Arctique.

DIMENSIONS DE LA TÊTE

Il va sans dire qu'il n'existe aucun rapport entre la forme de la tête et son volume absolu. On rencontre de gros crânes parmi les dolicho, les méso et les brachycéphales. Cependant, comme bien entendu le poids et la taille du crâne restent proportionnels à la masse totale du corps, les individus fortement charpentés possèdent normalement un crâne massif. Les hommes de Cro-Magnon et autres types du paléolithique supérieur constituent de ce point de vue des exemples typiques. Leur squelette grossier s'accompagnait d'un énorme crâne épais. Beaucoup de ces individus possédaient une capacité crânienne bien supérieure à la moyenne des hommes modernes.

En Europe, les peuples qui ont la tête la plus volumi-

neuse sont, comme on pouvait s'y attendre, les types d'hommes lourdement bâtis que nous avons vus se répandre en Islande, dans l'ouest de l'Irlande, de l'Ecosse et de la Norvège, au Danemark, dans certaines parties de la Scandinavie, en Allemagne du Nord et aux Pays-

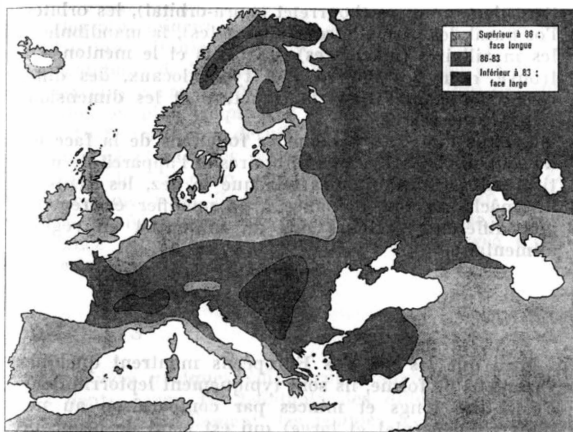


FIGURE 21.
Indices faciaux en Europe

Bas. On rencontre fréquemment d'autres individus à crâne développé dans le sud-ouest de la France (région de la Dordogne), où Coon explique leur présence par une survivance du paléolithique supérieur. On en trouve en outre parmi les géants des Balkans : Monténégrins, Bosniens et Albanais. Des invasions historiquement récentes de l'Europe Orientale et Centrale ont, d'autre part, introduit des types asiatiques à gros crâne, types que nous rencontrons encore çà et là en Russie et dans les Carpates.

LA FACE

La face de l'homme se compose d'un assemblage d'os dont les plus importants sont : l'os frontal du crâne, l'arcade sourcilière (bourrelet supra-orbital), les orbites, l'os nasal, les os mallaires (pommettes), la mandibule et les maxillaires (mâchoires), les dents et le menton. On trouve, entre les individus et types locaux, des différences frappantes dans la structure et les dimensions relatives de ces os.

Comme l'une des principales fonctions de la face est de soutenir les orifices respiratoires et l'appareil de mastication, certains organes tels que le nez, les dents et les mâchoires ont tendance à se modifier en réponse aux différents facteurs dus au milieu et au régime alimentaire.

LE NEZ

Bien que les nez des Européens montrent quelques variations de forme, ils sont typiquement leptorrhiniens, c'est-à-dire longs et minces par comparaison au nez platyrrhinien (plat et large) qui est celui de beaucoup de Noirs Africains et des Aborigènes Australiens, tandis que le mésorrhinien (court et souvent épaté) se rencontre typiquement chez les peuples de l'est asiatique. Les nez minces et droits qu'affichent tant d'Européens du nord et de l'ouest ont souvent été attribués à des facteurs évolutifs (adaptation à respirer l'air froid et sec). Cette forme de nez est bien adaptée, a-t-on fait remarquer, pour respirer dans les pays où l'air ambiant est sec et à basse température. Avant qu'il n'atteigne les poumons, cet air pourrait provoquer des troubles bronchiques, parfois mortels, s'il n'était préalablement réchauffé et humidifié sur toute la longueur du conduit nasal. Cette théorie semble suspecte, lorsqu'on sait que les Lapons, qui constituent le peuple le plus nordique d'Europe, possèdent le nez le plus court et le

plus plat. Les nez épatés, quelquefois nettement platyrhiniens, sont aussi caractéristiques de nombreux peuples de l'Europe Orientale (de langues slave et finno-ougrienne) qui vivent dans des régions où les hivers sont longs, secs et très rigoureux.

À l'heure actuelle, ce sont les Européens du nord-ouest et les peuples méditerranéens qui possèdent les nez les plus minces et les plus proéminents ; à l'est de l'Adriatique, l'indice nasal est parfois inférieur à 60 %. Les habitants de l'Europe Centrale ont tendance à avoir le nez plus court et plus épaté, phénomène qui devient de plus en plus fréquent à mesure que l'on s'avance vers l'est. Dans ces dernières régions, bien que l'influence génétique des Asiatiques ne puisse pas être négligée, la réduction générale des traits de la face, qui, comme nous l'avons vu, peut aussi bien avoir affecté la forme du nez, est parfois corrélative d'une tendance générale à la brachycéphalie observée dans toute la région.

LES DENTS

On relève quelques différences locales dans la taille des dents parmi les habitants des différentes parties d'Europe. Naturellement, les peuples à grosse tête de Scandinavie, d'Islande, d'Ecosse, d'Irlande, du sud-ouest de la France et de l'ouest des Balkans, ont tendance à posséder une denture plus forte que celle des types à tête plus petite. Nulle part en Europe cependant on ne rencontre d'individus dont les dents soient aussi développées que celles des Aborigènes Australiens ou des Noirs Africains.

La nette réduction dans la taille de la dentition qui, à partir de l'époque néolithique et depuis, a atteint la presque totalité de l'espèce humaine, résulte de pressions sélectives. Le facteur le plus important est l'effet produit par le passage d'un régime qui consistait exclusivement en viande et racines sauvages crues, à une alimentation de légumes cultivés, généralement broyés ou amollis d'une autre façon. Il est significatif que les

dents les plus petites se rencontrent chez les peuples de l'Europe Centrale et Orientale et du Moyen-Orient ; ce sont là justement les régions dont les anciens habitants furent les premiers, lorsqu'ils abandonnèrent la chasse et la cueillette pour la culture des céréales, à subir la répercussion de nouveaux régimes alimentaires.

Les peuples vivant encore à un stade culturel mésolithique (les Esquimaux et les Aborigènes Australiens) se servent de leurs dents comme outils pour façonner et travailler des matériaux autres que la nourriture, exemples : peaux ou végétaux ; cet usage secondaire de la dentition fut chez les autres peuples graduellement abandonné au fur et à mesure de l'invention des outils manuels.

Certains des peuples montagnards arriérés de la chaîne Dinarique (Albanais et Monténégrins) sont les derniers des Européens à conserver les deux mâchoires exactement superposées, c'est-à-dire qu'à bouche fermée les incisives supérieures et inférieures viennent en contact par le tranchant. Ce mode de denture est resté caractéristique de nombreux Européens (comme encore aujourd'hui chez les chasseurs et les gens vivant de cueillette) jusqu'au Moyen Age.

Partout ailleurs, dans les parties les plus isolées de l'Europe rurale, cette disposition dentaire a cédé la place à une autre dans laquelle les incisives supérieures mordent en avant, recouvrant partiellement les incisives inférieures. Cette modification était, à l'origine, une adaptation au changement d'habitudes alimentaires : elle résultait de l'abandon d'un régime essentiellement carné au profit d'une alimentation où les céréales et les légumes prédominaient.

L'intérêt des incisives en tant qu'outils de broyage et de découpage diminua considérablement à mesure que les molaires furent de plus en plus utilisées pour le broyage et la mastication du grain. Les extrémités des incisives qui, parmi les peuples chasseurs primitifs, étaient usées par un constant usage, sont maintenant plus développées parmi tous les individus modernes dont le régime se compose (en grande partie) de légumes et de céréales.

La superposition exacte des mâchoires inférieure et supérieure s'est conservée dans les parties les plus reculées d'Europe Occidentale où les dents elles-mêmes restaient relativement fortes, voici moins d'un millénaire. Des crânes portant des incisives de cette disposition ont été découverts en Angleterre et datés d'une époque très postérieure à la conquête normande.

Il peut être significatif que les seules parties de l'Europe où la superposition verticale des mâchoires existe encore et n'a été que récemment (aux temps historiques) supplantée par l'avancée de la mâchoire supérieure, sont justement les régions où les sifflantes dentales (son « th » anglais) sont encore (ou le furent jusqu'à une date très récente) utilisées dans la phonétique des langages locaux, c'est-à-dire : le lappon, l'islandais, l'anglais, certains dialectes scandinave, frison et finnois, ainsi que dans toutes les langues celtiques et dans le basque, le castillan, le grec, l'albanais, enfin dans certains autres dialectes des Balkans. Il est certainement plus facile de prononcer le « th » si l'on possède des incisives reposant verticalement sur la mâchoire inférieure, que si elles avancent sur cette dernière. Nous savons que cette phonétique à sifflante dentale est en voie de disparition dans les langages employés par les peuples dont la position relative des deux mâchoires s'est modifiée depuis 1 000 ans. Le processus est déjà amorcé dans quelques dialectes anglais de Londres et du Kent (cokney).

La forme et la taille des dents ont exercé encore plus d'influence que le crâne sur la forme générale de la face. Des peuples dotés de fortes incisives et de nez courts, comme le sont beaucoup d'habitants de l'Est Asiatique, montrent une tendance à la face large et aux traits largement espacés. De nombreux Européens, avec leur nez mince et leurs dents relativement petites, possèdent typiquement une face allongée et étroite. Les peuples méditerranéens et les Européens du nord-ouest sont particulièrement étroits de figure. Chez les habitants de l'Europe Orientale et Centrale la face est généralement plus large.

LA PIGMENTATION

LA PEAU

Bien que la couleur de la peau de tout être humain soit conditionnée par la présence dans l'épiderme de deux facteurs colorants : la mélanine et l'hémoglobine rouge du sang, ces deux substances ne produisent pas toujours le même effet relatif sur la pigmentation des individus et des groupes géographiquement isolés.

La mélanine est un corps chimique noirâtre qui se dépose sous forme granulée dans les couches inférieures de l'épiderme. Elle est produite par des cellules, ou « mélanocytes », qui sont réparties sur la peau, sur toute la surface du corps, et qui sont stimulées par la lumière ultraviolette pour produire ce pigment. Le rôle essentiel de la mélanine paraît être de protéger les couches les plus profondes de la peau et de filtrer les rayons ultraviolets qui pourraient endommager les cellules vivantes.

Chez de nombreux peuples qui se sont adaptés depuis longtemps à vivre dans les pays chauds où règne une forte irradiation solaire (Afrique Centrale, Inde du Sud, Australie et Mélanésie), l'épiderme est si saturé de ce pigment que la couleur de la peau est devenue foncée, brune ou presque noire. Bien que, comme tous les êtres humains, sauf les albinos, les Européens soient capables de bronzer en produisant davantage de mélanine lorsqu'ils sont exposés à un soleil ardent, ils restent en moyenne plus pâles que les habitants des tropiques. Cependant cela ne suffit pas pour les qualifier de « blancs » ; en effet, une variété considérable de couleurs de peau se rencontre en Europe, allant du brun olivâtre des Méditerranéens et des gens des Balkans, en passant par toute une série de couleurs intermédiaires, jusqu'aux gens franchement clairs du nord (même si ceux-ci peuvent bronzer jusqu'à l'acajou pendant l'été).

On n'a pas encore prouvé que la peau de l'Européen contienne moins de mélanocytes que celle des Africains ou des Papous, mais il est évident qu'il doit exister une

différence de distribution et de concentration des pigments dans l'épiderme de l'Européen moyen par rapport à celui des individus des pays chauds qui sont noirs dès la naissance, avant même d'avoir été exposés au soleil.

Nous n'avons naturellement aucune raison de croire, comme l'ont dit certains, que nos ancêtres du pléistocène moyen avaient la peau foncée, mais il est du moins possible que les Européens doivent leur peau claire à une réduction de la pigmentation. Celle-ci a pu apparaître au Paléolithique supérieur, en réaction à certaines pressions du milieu, provoquées par la vie sous un climat subarctique. Deux facteurs ont pu contribuer à cette décoloration progressive de la peau :

1) une lente diminution de la sécrétion épidermique de mélanine, provoquée par le manque prolongé d'exposition au soleil. Cela aurait permis aux rayons ultraviolets de pénétrer plus avant dans la peau et de provoquer dans les couches inférieures la formation de vitamine D ;

2) l'habitude très ancienne de porter des vêtements comme protection contre le vent et le froid extrême des périodes glaciaires.

Que peut-on penser de la première cause ? Il est significatif que les peuples qui, à présent, habitent les parties de l'Europe où l'hiver est le plus long et l'ensoleillement le plus faible (régions de la mer Baltique et de la mer du Nord) sont de peau plus claire. Il en est de même pour la couleur des yeux et des cheveux.

En ce qui concerne le second facteur (influence de l'habillement ou de la protection artificielle contre le milieu) nous disposons de témoignages archéologiques abondants qui démontrent l'emploi d'outils de silex qui n'ont pu servir qu'au découpage et à la préparation des peaux de bêtes utilisées comme vêtements. On en trouve en Europe chez l'homme de Néanderthal et chez nos ancêtres plus directs, dès l'époque du dernier interglaciaire, il y a 70 000 ans ou plus. Avec l'adoption des vêtements, le rôle vital que représentait la mélanine de l'épiderme a diminué d'importance. Des mutations

conduisant à une diminution progressive de la pigmentation ont pu se produire, de manière continue et sur une large échelle.

LES CHEVEUX

La mélanine est également responsable de la couleur des cheveux. Les pigments sont concentrés dans le canal central du cheveu ou poil (*médulla*) et, chez les individus à cheveux noirs on en trouve également dans les parties externes du poil.

Bien que les cheveux bruns représentent un caractère génétique dominant par rapport aux cheveux blonds (on peut assurer qu'à l'origine la couleur des cheveux de nos premiers ancêtres était noire), des mutations locales de grande envergure augmentant le nombre des blonds se sont produites en Europe et partout ailleurs. Toutefois il est difficile de les attribuer aux mêmes facteurs climatiques qui provoquent la dépigmentation de la peau. Nous ne connaissons jusqu'à présent aucun avantage sélectif en faveur du cheveu blond. De nombreux peuples de l'Asie du Nord-Est, qui semblent avoir été soumis à des pressions sélectives particulièrement rigoureuses dues au climat subarctique qui régnait durant les périodes glaciaires, ont cependant conservé leurs cheveux noirs, de même que certains Lapons de la Scandinavie du Nord.

Puisqu'il existe des individus blonds chez les Berbères d'Afrique du Nord et chez les Aborigènes Australiens, et que cette couleur semble avoir été la règle presque générale parmi le peuple éteint des Juanches des îles Canaries, les Européens n'ont pas le monopole de la blondeur, mais ce trait atteint sa concentration maximum dans certaines régions de notre continent. Ce phénomène peut résulter, à l'origine, d'une déminéralisation locale de l'organisme ou de facteurs endocriniens, avant de se répandre comme une mutation inoffensive à travers les populations de certaines régions. Malgré les suggestions ingénieuses faites par les anthropologistes pour tenter d'expliquer la blondeur par l'évolution, le cheveu de cette couleur ne présente en

tout cas aucune valeur d'adaptation vitale. De même que d'autres traits phénotypiques frappants que l'on rencontre chez certains individus, par exemple : les lèvres épaisses des Noirs, ou la peau jaunâtre de certains Asiatiques, le cheveu blond peut être un simple sous-produit occidental de quelque autre facteur évolutif important dont nous ignorons tout. Le cheveu blond est évidemment très ancien dans les régions d'Europe où il reste encore fréquent aujourd'hui. La plupart des crânes bien conservés qui ont été découverts dans les cercueils en tronc d'arbres contenant les restes de Danois morts durant l'âge du Bronze (1500 à 400 avant J.-C.) avaient des cheveux clairs. Nous possédons des témoignages historiques prouvant que la blondeur était autrefois beaucoup plus répandue qu'aujourd'hui. Les Scythes, les Slaves archaïques et les Européides, dont parlent les anciens chroniqueurs chinois, tous ces habitants des marches ouest de la Chine sont décrits comme étant des individus à cheveux blonds ou jaunes.

Les individus véritablement blonds, qui ont en outre l'œil et la peau clairs se trouvent maintenant confinés aux régions périphériques de la Baltique : Suède, Norvège, Danemark, Pays-Bas, nord de l'Allemagne et de la Pologne, Finlande, Etats Baltes et la partie occidentale de la Russie d'Europe. Leur présence correspond en fait aux régions du continent qui ont été les dernières exposées à la retraite des glaciers du pléistocène. Même dans ces pays, les véritables blonds, c'est-à-dire les individus qui conservent les cheveux blonds même à l'âge adulte, constituent l'exception plutôt que la règle.

En dehors de ces contrées, les hommes blonds représentent partout une minorité. Les cheveux noirs ou foncés deviennent de plus en plus fréquents à mesure que l'on se rapproche de la Méditerranée pour devenir la norme pratiquement absolue au Portugal, en Espagne, aux Baléares, en Sardaigne, en Sicile, en Italie du Sud et en Grèce. Les cheveux bruns sont aussi de rigueur chez quelques peuples de l'Europe de l'extrême nord-est (Samoyèdes et Turco-Tartares). Les Lappons sont aussi généralement bruns, comme c'est le cas de nombreux

Irlandais, Ecossais des hautes terres, Gallois et Cornouaillais. Le cheveu noir ne constituait pas, toutefois, un trait essentiel des Celtes de l'âge du Fer et il serait tout à fait erroné d'attribuer des origines celtiques,

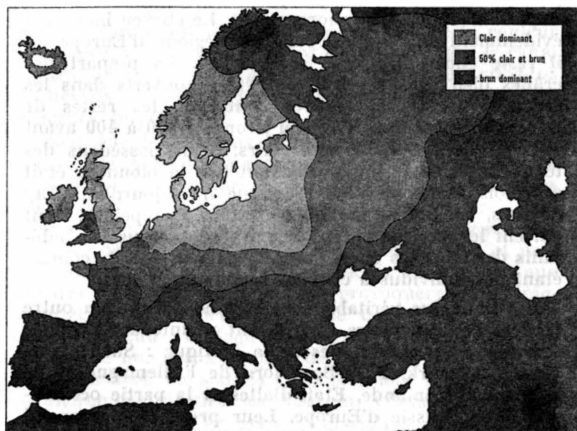


FIGURE 22.
Pigmentation du système pileux et des yeux en Europe

comme on le fait encore trop souvent, à la fraction importante des Anglais qui sont bruns. En effet il est probable que des peuples bruns s'étaient établis dans ces îles longtemps avant l'arrivée des Celtes.

Les cheveux roux ne sont jamais communs, même dans les hautes terres d'Ecosse où on les considère comme caractéristiques. La proportion d'individus à cheveux roux ou auburn ne dépasse pas 10 %.

La texture du cheveu de l'Européen est généralement

fine et il pousse droit, ondulé ou bouclé. Le cheveu raide et épais, qui semble avoir été génétiquement dominant sur le cheveu fin, ne se trouve que dans les régions d'Europe où les peuples asiatiques se sont infiltrés. Le cheveu crépu, caractéristique des Noirs Africains, ne se produit en Europe que par une mutation due au hasard et il peut se rencontrer n'importe où.

Nous, les Européens, sommes, dans l'ensemble, plus chevelus que les Noirs Africains ou que les Asiatiques. Les individus présentant un système pileux développé sur tout le corps sont spécialement fréquents en Europe Centrale et deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on s'avance vers l'ouest, en dépit des barbes splendides que portaient les vieux moujiks russes.

Le blanchissement par diminution du pigment du cheveu qui accompagne la vieillesse et le phénomène de calvitie — propre aux hommes — sont plus répandus en Europe que partout ailleurs. Comme pour la dépigmentation de la peau, on peut finalement attribuer le fait à l'usage prolongé d'une coiffure comme protection contre les éléments, bien que d'autres facteurs puissent intervenir.

LES YEUX

C'est encore la mélanine, ce même pigment influençant la couleur du cheveu et de la peau, qui se trouve présente dans l'iris de l'œil. Des concentrations différentes de pigment dans l'iris donnent à l'œil sa teinte grise, verte, bleue, marron ou presque noire. Une forte concentration de pigment dans l'iris agit comme un filtre pour les rayons ultra-violetts qui pourraient endommager la rétine, c'est pourquoi les yeux des individus vivant dans les pays chauds sont presque toujours marron foncé.

Au contraire des yeux marrons, dont l'iris est saturé de mélanine sur toute sa profondeur, les yeux bleus ne sont pigmentés que dans les couches arrières de l'iris tandis que les iris des yeux gris ou verts sont légèrement plus pigmentés. Bien que des mutations récessives aient produit des yeux de couleur claire dans toutes les populations du globe, c'est parmi les peuples d'Europe qu'on les rencontre le plus fréquemment. L'abondance

des yeux clairs à travers l'Europe entière résulte évidemment d'une série de mutations peut-être semblables ou identiques à celles qui ont produit la blondeur et qui, sous des conditions de climats glaciaires et post-glaciaires, n'étaient pas nuisibles au point de vue sélectif (la protection contre les rayons solaires étant superflue).

Contrairement à la croyance populaire renforcée par le mythe persistant d'une « race aryenne » ou « nordique » blonde aux yeux bleus, qui est purement légendaire, la couleur du cheveu et celle des yeux ne sont en aucune manière obligatoirement liées à des facteurs communs. Ces deux caractères s'héritent indépendamment. Il semble y avoir en Europe un écart défini dans la répartition des couleurs des cheveux et des yeux ; alors que les individus blonds à œil clair se rencontrent fréquemment en Suède et en Norvège, on trouve souvent en Pologne et en Russie Blanche des blonds aux yeux bruns, tandis que des bruns aux yeux bleus existent en nombre important en Grande-Bretagne et spécialement en Irlande. Cependant la répartition de cheveux clairs et d'yeux clairs reste approximativement la même. Ces deux traits sont concentrés au nord du continent et se rencontrent rarement autour de la Méditerranée.

Le pourcentage relativement élevé de daltoniens existant parmi les Européens et quelques-uns de leurs voisins du Proche-Orient peut finalement provenir de l'époque lointaine où nos ancêtres sont passés d'une vie de chasse et de cueillette à la pratique de l'agriculture : il est moins vital pour le fermier que pour le chasseur d'avoir une très bonne vision des couleurs. De même, on trouve parmi les peuples qui sont devenus des agriculteurs depuis très longtemps (comme les Européens) une fréquence de myopie supérieure à celle des peuples qui, jusqu'à une date plus récente, vivaient encore de chasse et de pêche.

GROUPES SANGUINS

Outre les traits directement observables comme la taille, la pigmentation, la forme du crâne, etc., on a de

puis longtemps reconnu l'importance que constituent, en tant que facteurs d'évolution, certains caractères invisibles comme la composition du sang. Contrairement aux traits morphologiques que nous avons exposés ci-dessus, le mode de transmission de ces caractères génétiques est simple. Si par exemple des facteurs tels que la taille ou la couleur des yeux semblent dépendre de multiples équations génétiques (les « polygènes »), au contraire, les quatre principaux groupes sanguins sont conditionnés par trois allèles (variables) seulement à l'intérieur du même locus chromosomique.

C'est en 1900 que Karl Lend découvrit le premier que la formule du sang humain n'était pas, comme on le croyait jusqu'alors, la même chez tous les individus, mais qu'il existait au moins quatre groupes sanguins, dont chacun possède des propriétés chimiques différentes qui réagissent violemment lorsqu'on les mélange. Lend découvrit que lorsqu'on prélevait du sang à une personne pour le transfuser à une autre, le résultat était souvent dramatique et parfois fatal pour le patient. Les globules d'un groupe sanguin, au lieu de se mélanger librement avec ceux de l'autre groupe, s'agglutinaient ou formaient des caillots. Ces caillots étaient provoqués par les anticorps présents dans le sérum d'un des deux sangs et qui réagissaient sur les globules rouges de l'autre groupe.

On identifia immédiatement quatre groupes sanguins : A, B, AB, O. Des recherches ultérieures révélèrent l'existence dans le sang de nombreuses autres propriétés acquises tout à fait indépendamment du système A.B.O., tels que les groupes M, N, S, U, les systèmes Lewis, Lutheran, Kell, Kidd et Duffy, et enfin les complexes séries Rhésus. Si l'on en croit Snyder (1955), 43 000 groupes sanguins différents ont été isolés jusqu'à maintenant. Bien que le rôle exact joué par les groupes sanguins dans l'adaptation humaine soit encore mal connu, ceux-ci semblent se rapporter en quelque manière à l'immunité ou à la vulnérabilité vis-à-vis de certaines maladies ; les gens d'un certain type sanguin seraient ainsi plus prédisposés à contracter certaines affections que les individus d'un autre groupe. On a suggéré que le

taux élevé des groupes sanguins A et B, constaté respectivement en Europe et aux Indes, provenait d'une réaction d'immunité à la peste bubonique et à la variole. Il est notoire que c'est dans les régions tropicales, où les maladies contagieuses sont les plus nombreuses, que la composition des groupes sanguins se révèle la plus complexe. Bien que les différents groupes sanguins ne soient pas obligatoirement en eux-mêmes une cause de vulnérabilité ou d'immunité, il est possible qu'ils reflètent en quelque manière la présence d'autres propriétés chimiques dans l'organisme des individus.

La répartition globale des groupes sanguins ne correspond que de façon très aléatoire aux divisions raciales telles qu'on les concevait naguère. Ainsi le groupe A se rencontre non seulement parmi les Européens, Asiatiques, Africains et Amérindiens, mais aussi chez de nombreuses espèces de singes et même chez quelques anthropoïdes. Cependant les groupes sanguins similaires chez l'homme et chez ses cousins animaux ne sont pas toujours exactement identiques au point de vue chimique.

Il est clair qu'on doit utiliser avec prudence les groupes sanguins comme preuve de parenté ethnique entre les peuples. Toutefois, un grand nombre de théories très ingénieuses ont été avancées : elles sont basées sur la répartition des groupes sanguins parmi des populations géographiques comme les Européens par exemple. Certains savants ont été jusqu'à déclarer qu'il était possible que des croisements génétiques, jusque-là insoupçonnés, aient pris place entre des peuples largement séparés, si l'on s'en tient aux schémas identiques de leurs groupes sanguins. Bien que de telles suggestions restent extrêmement spéculatives (nous savons encore très peu de choses sur la fonction précise des groupes sanguins et sur la raison pour laquelle ils diffèrent d'une population à une autre), quelques-unes de ces théories méritent cependant d'être exposées ici ; il est possible qu'avec l'aide du temps et de progrès ultérieurs elles puissent se révéler scientifiquement fondées.

Parmi les peuples de descendance européenne, c'est le groupe O qui est de loin le plus fréquent des trois A, B,

FREQUENCES COMPAREES DES GROUPES A, B, O EN EUROPE

	A				B					O			
	très fort	fort	moyen	faible	très fort	fort	moyen	faible	très faible	très fort	fort	moyen	faible
Laponie	+						+						+
Scandinavie du Sud													
Est de la France		+						+			+		
Allemagne de l'Ouest ..													
Ouest de l'Espagne et du Portugal													
Islande													
Irlande													
Ecosse													
Angleterre du Nord													
Nord du Pays de Galles													
Province d'Angermanland (Suède)				+					+	+			
Bretagne													
Pays Basque													
Corse													
Sardaigne													
Italie du Sud													
Italie du Nord et Centrale													
Arménie													
Angleterre													
Danemark													
Scandinavie nord (sauf Laponie)			+					+			+		
Europe Occidentale en général													
Finlande Centrale													
Hongrie													
Roumanie Ouest		+					+					+	
Bulgarie													
Turquie													
Afrique du Nord													
Espagne du Sud				+			+				+		
Sicile et extrême sud de l'Italie													
Europe Centrale (à l'est d'une ligne Stettin- Adriatique)	en diminution				en augmentation					en diminution			
Russie Orientale (à l'est d'une ligne mer Blanche-Caspienne)				+	+								+

O : il se rencontre dans une proportion comprise entre 46 % et 75 % du total des sujets ; vient ensuite le groupe A compris entre 5 % et 40 %, et enfin le groupe B entre 4 % et 18 %. En Europe, le groupe sanguin O atteint sa concentration maximale dans des régions périphériques : la « bordure celtique » de la Grande-Bretagne, le Pays Basque et le Caucase. Il se peut que ce groupe sanguin que l'on trouve nettement associé à des populations ethniquement très stables caractérisant ces régions, soit plus ancien en Europe que les groupes A et B.

Le groupe A est fréquent en Europe de l'ouest, spécialement en Scandinavie et dans les régions montagneuses des Pyrénées, des Alpes et des Carpates. Sa concentration dans ces régions plutôt marginales ou isolées suggère que ce groupe est très ancien localement.

La fréquence relativement haute du groupe B en Europe Orientale a été attribuée aux nombreuses invasions asiatiques qui eurent lieu durant le Moyen Age. Ce groupe a son noyau en Asie Centrale et il devient de plus en plus rare vers l'ouest de l'Europe, le minimum étant atteint chez les Basques avec moins de 3 %.

Le facteur M, qui se transmet indépendamment des systèmes A, B, O, se trouve également en Europe Orientale tandis que le taux le plus fréquent pour le facteur N se rencontre chez les Lapons du nord de la Scandinavie.

Des fréquences sporadiques et isolées de groupes sanguins localement rares ont été parfois interprétées comme :

- 1) des vestiges d'anciennes populations locales ou
- 2) comme la preuve d'invasions de peuples étrangers survenues aux époques du passé.

Ainsi, Mourant et Watkin suggèrent, d'après l'existence de fréquences de groupes similaires, qu'il peut exister un rapport génétique très ancien entre les peuples de langue celtique (Ecosse, Irlande, Pays de Galles) et les Berbères d'Afrique du Nord de langue hamitique. Cela rappelle la vieille théorie suivant laquelle les langues celtiques ont pu conserver des éléments d'un langage d'origine non indo-européenne qui aurait été importé d'Afrique du Nord en Europe à l'époque néolithique. Les mêmes auteurs ont également suggéré que la

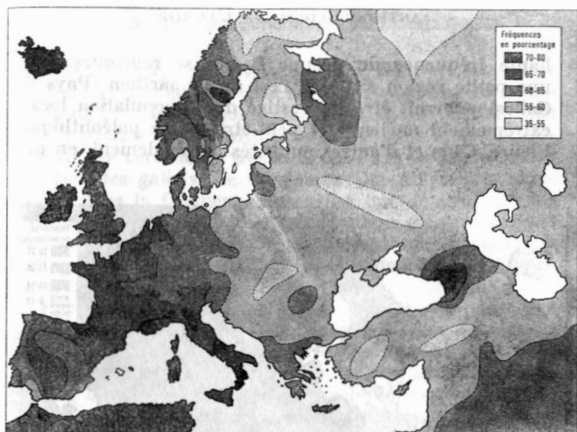


FIGURE 23.
Distribution des groupes sanguins en Europe.
Fréquences du groupe O

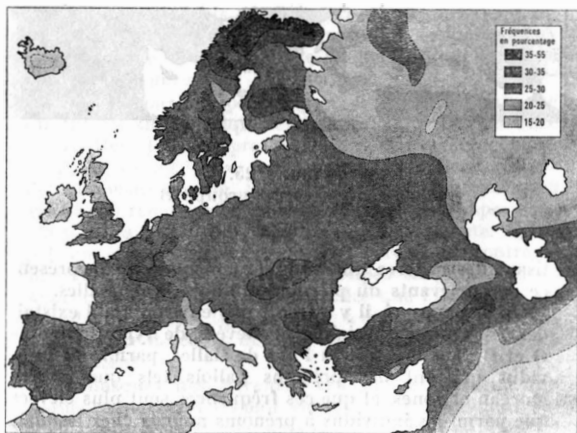


FIGURE 24.
Fréquences du groupe A

haute fréquence du groupe B qui se rencontre dans une petite région située à l'est de Camarthen (Pays de Galles) pourrait être un vestige d'une population locale extrêmement ancienne et peut-être même paléolithique. Fleure, Coon et d'autres autorités ont également, en uti-

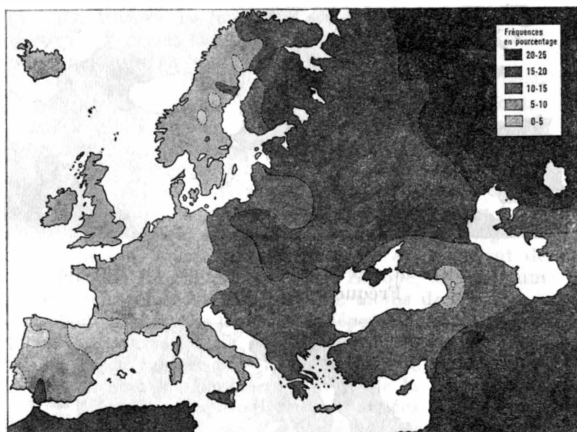


FIGURE 25.
Fréquences du groupe B

lisant des critères différents, cru reconnaître la présence de survivants du pléistocène au Pays de Galles.

On a remarqué, il y a trente ans environ, qu'il existait des fréquences spécialement élevées de types sanguins O et B dans le nord du Pays de Galles, parmi des individus qui ont des prénoms gallois tels que Evans, Morgan et Jones, et que ces fréquences sont plus élevées que parmi les individus à prénoms anglais chez lesquels

les fréquences A et AB dominant. Bien qu'on puisse difficilement prétendre que les types sanguins se transmettent avec les prénoms familiaux, il est possible que des barrières socio-culturelles et linguistiques provoquent une certaine ségrégation au Pays de Galles entre les familles galloises et anglaises. Des différences similaires dans la fréquence des gènes qui déterminent les groupes sanguins ont été observées dans d'autres régions continentales d'Europe où cohabitent des populations bilingues telles que certaines régions de Suisse, d'Alsace, de Lorraine et de Belgique.

Encore au Pays de Galles, la découverte d'un net écart local de la fréquence du groupe A, dans l'ouest du Pembrokeshire, a été interprétée comme l'héritage d'un établissement scandinave qui se serait établi à l'époque viking dans la région, ancienne colonie dont on connaît l'existence par des témoignages historiques et toponymiques.

La haute fréquence du groupe O en Islande a été utilisée pour appuyer le témoignage de la « saga » qui rapporte que l'île n'a pas été peuplée seulement par les Norvégiens (chez lesquels le groupe O est rare), mais à un large degré par les colonies scandinaves venues des régions d'Ecosse et d'Irlande, de langue gaëlique, et dans lesquelles le groupe O est commun.

La preuve par groupes sanguins a beaucoup contribué à la théorie suivant laquelle les juifs formaient une race à part. Des études approfondies ont clairement démontré que le « sang juif », sauf quelques exceptions, (exemple : la communauté juive de Rome rigoureusement endogame) reste conforme aux schémas de groupes sanguins de la population non juive environnante. Quelques-uns des Gitans de l'est de l'Europe au contraire conservent des fréquences de groupes sanguins qui se rapprochent beaucoup plus de celles que l'on trouve en Inde du nord-ouest (qui est leur centre reconnu de dispersion) que de celles des Européens parmi lesquels ils se déplacent.

Les Basques des Pyrénées espagnoles accusent une fréquence particulièrement élevée du type sanguin récessif connu sous le nom de « rhésus négatif ».

Si une femme à rhésus négatif conçoit un enfant à rhésus positif (le père étant rhésus positif), les anticorps sécrétés par le système sanguin de la mère détruisent les globules rouges du fœtus, qui succombe habituellement par hémolyse. On a prétendu que le rhésus négatif était autrefois plus répandu en Europe de l'ouest qu'aujourd'hui : son actuel confinement (en régression) au Pays Basque (où la langue pré-indo-européenne suggère que la population est extrêmement ancienne localement) représenterait le stade final de l'éradication du rhésus négatif par mélange avec les groupes sanguins étrangers et incompatibles qui ont été introduits en Europe par des immigrants ultérieurs. De hautes fréquences de rhésus négatif ont également été décelées parmi des communautés isolées des montagnes suisses, où, comme en Pays Basque, on trouve corrélativement de hautes fréquences de groupe O et de basses fréquences de groupe B. Gardons-nous d'en conclure que les Basques, les montagnards suisses et d'autres, qui possèdent des groupes sanguins similaires, descendent d'ancêtres communs. Il semble plus probable qu'on se trouve en présence d'effets identiques et indépendants d'un même processus génétique.

Certaines populations restreintes d'Europe montrent également des anomalies sanguines héréditaires telles que l'anémie hémolytique appelée thalassémie ou anémie de Cooley. Cette affection qui s'observe en Europe presque exclusivement sur les rives de la Méditerranée, est par ailleurs très répandue en Asie du sud et du sud-ouest. En Europe, la plus forte densité d'individus atteints de l'anémie de Cooley se trouve autour du lac de Comacchio, à l'ouest du golfe de Venise. On la rencontre également dans certaines régions de Grèce, Chypre, Sicile, Corse et à travers l'Italie. Il paraît peu douteux que la maladie connue comme « thalassémie bénigne », qui résulte de la présence d'un seul gène de thalassémie, possède un avantage sélectif parce qu'elle protège dans une certaine mesure son porteur contre la malaria, qui sévit dans toutes les régions d'Europe où l'on rencontre l'anémie de Cooley ; cependant les individus qui héri-

tent de leurs deux parents des gènes de thalassémie sont sujets à de sévères anémies.

Comme la thalassémie, la forme de cellule dite « falsiforme », qui constitue un autre type d'anomalie sanguine, possède un avantage sélectif lorsque les gènes qui sont responsables des cellules falsiformes se trouvent dans des conditions hétérozygotes. Cependant une double dose de ces gènes, héritée des deux parents à la fois, est invariablement fatale à son porteur. Ou bien la condition qui tire son nom de la forme distincte des globules rouges placés en milieu d'oxygène libre a atteint le bassin méditerranéen par transmission depuis l'Afrique tropicale, ou elle constitue une réaction spontanée d'immunité contre la malaria ; en Europe les individus atteints de cette anomalie des cellules sont presque exclusivement cantonnés en Grèce, Turquie, Sicile et Espagne du sud.

C'est également dans ces régions d'Europe que l'on trouve un taux élevé de favisme (anémie sanguine que provoque chez les sujets prédisposés l'absorption de fèves) ainsi que la fièvre méditerranéenne.

Ces deux affections paraissent être endémiques dans les régions à malaria et, tout comme les cellules falsiformes et l'anémie de Cooley, elles confèrent sans doute des avantages d'adaptation aux individus qui héritent ces gènes d'un seul parent. On ne rencontre ces maladies nulle part en dehors des régions méditerranéennes.

Le bassin méditerranéen est encore le foyer européen d'une autre affection sanguine : l'insuffisance d'enzyme glucose-6-phosphate déhydrogénase (abrégié G6PDase) dans les globules rouges ; les individus atteints sont le plus souvent localisés en Grèce, Crète, sud des Balkans, Italie du sud, Sicile, Sardaigne, golfe de Venise et sud du Portugal.

Outre les différentes caractéristiques du sang dont nous n'avons décrit que l'une des plus évidentes, la répartition en fréquence de nombreux autres corps chimiques constituant du corps humain varie suivant les différentes régions d'Europe. La signification sélective de ces composants, bien qu'elle existe évidemment dans chaque cas, reste souvent mystérieuse.

Ainsi, certaines autorités ont pu expliquer de manière tout à fait convaincante la propriété que possèdent certains peuples baltes, notamment les Lapons, d'apprécier la saveur amère du phényl thio carbamide (PTC) comme étant une adaptation aux nourritures amères disponibles. Mais, par contre, personne n'a su encore dire pourquoi il doit y avoir plutôt en Finlande que partout ailleurs en Europe un plus grand nombre d'individus qui sécrètent dans leurs urines et leur salive les mêmes antigènes que ceux portés par les groupes sanguins A, B, O. De même, on ignore toujours pourquoi l'urine des Européens tend à sécréter moins de B-amino-isobutyrique (BAIB) que celle de beaucoup d'Asiatiques, Indiens d'Amérique et habitants des îles du Pacifique. Nous ne savons pas davantage pour quelle raison le gène « HP » qui est responsable d'un certain type d'haptoglobine doit être plus commun en Europe qu'en Asie.

Discerner la répartition des caractères physiques héréditaires dans les populations humaines n'est pas considéré par les généticiens modernes comme une fin en soi, ni comme un moyen d'identifier les différentes races. Cependant cette méthode constitue une étape importante vers la compréhension de quelques-uns au moins des facteurs sélectifs qui ont formé, et continuent de former, notre espèce dans les divers milieux.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE III

- ASHLEY MONTAGU, M. (ed.). *Culture and the evolution of man*, Oxford, 1962.
- BARNICOT, N. « Human pigmentation », *Man*, 1947.
- BARNICOT, N. « Taxonomy and variation in modern man », *The concept of race*, ed. Ashley Montagu, Collier-Macmillan, 1964.
- BOAS, F. *Changes in bodily form of descendants of immigrants*, Washington, 1911.
- BRACE, C. « A non-racial approach to the understanding of human diversity », in *The concept of race*, ed. Ashley Montagu, Collier-Macmillan, 1964.
- BRACE, C. and ASHLEY MONTAGU, M. « Human variation and its significance », *Man's evolution*, Macmillan, 1965.
- BROSNAHAN, L. *The sounds of language*, Heffer, 1961.
- CLARKE, C. *Blood groups and disease*, Londres, 1961.
- COMAS, J. *Manual of physical anthropology*, Blackwell, 1960.
- DUNN, L. *Heredity and evolution in human populations*, Harvard U.P., 1959.
- EHRLICH, P. and HOLM, R. « A biological view of race », *The concept of race*, ed. Ashley Montagu, Collier-Macmillan, 1964.
- LASKER, G. *Migration and physical differentiation*, 1946.
- MARETT, J. *Race, sex and environment*, Hutchinson, 1936.
- MOURANT, A. *The distribution of the human blood-groups*, Blackwell, 1954.
- OLIVER, D. and HOWELLS, W. « Micro-evolution ; cultural elements in physical variation », *American Anthropologist*, Vol. 59, 1957.
- OSBORNE, R. and DE GEORGE, F. *Genetic basis of morphological variation*, Harvard, 1959.
- ROBERTS, D. *Body weight, race and climate*, 1953.

SHAPIRO, H. *Migration and environment*, Oxford University Press, 1939.

STERN, C. *Principles of human genetics*, Freeman, 1960.

WEIDENREICH, F. « The Brachycephalisation of recent mankind, *South-Western Journal of Anthropology*, Vol. I, 1945.

WEINER, J. « Nose shape and climate », *American Journal of Physical Anthropology*, 1954.

CHAPITRE IV

LES EUROPÉENS ACTUELS

Les anthropologistes de naguère avaient tendance à décrire les habitants de chaque pays d'après les proportions relatives de types raciaux identifiables dont ils les croyaient composés. Ainsi, Haddon disait des Italiens : « La race alpine occupe le bassin du Pô entre les Apennins et les Alpes, la race méditerranéenne occupe la péninsule et on trouve des traces de races nordiques en Lombardie. »

Le but du généticien moderne qui étudie les populations actuelles ne consiste pas à discerner des « ingrédients raciaux » imaginaires parmi les habitants d'une région donnée. Il s'efforce d'expliquer la répartition dans cette région des fréquences de gènes et de variations de caractères en étudiant les forces sélectives et adaptatives concernées qui peuvent avoir provoqué cette distribution. De même, il analyse les événements historiques : immigration, émigration, contacts culturels et autres, qui ont été rapportés ou reconstitués sérieusement, parce que ceux-ci peuvent avoir joué, dans la composition génétique actuelle d'une population particulière, un rôle aussi important que les facteurs sélectifs.

Au cours du présent chapitre, nous ferons une rapide enquête sur les peuples de l'Europe actuelle et nous examinerons les habitants pays par pays, précisément à la lumière de ces facteurs, sélectifs d'une part, et histori-

ques de l'autre. Ce classement par nationalité n'a été choisi que pour la seule commodité de la chose ; il est évident qu'il n'existe aucune corrélation entre la répartition des caractères physiques héréditaires et les frontières des États, anciennes ou actuelles, pas plus que les fréquences de gènes ne sont liées, en quoi que ce soit, aux ensembles linguistiques, religieux ou culturels ambiants.

LES LAPPONS

Les Lapons, dont quelques milliers seulement sont encore véritablement nomades, occupent un territoire qui couvre les extrémités septentrionales de la Norvège, de la Suède, de la Finlande et de la péninsule russe de Kola, et dont la presque totalité se trouve au nord du cercle arctique. Si l'on excepte les populations semi-permanentes de mineurs, de trappeurs, de chasseurs de baleines, qui occupent les archipels de Jan Mayen et du Spitzberg (Norvège), de la Nouvelle-Zemble et de la Terre François-Joseph (Russie), les Lapons restent les habitants les plus septentrionaux d'Europe.

Bien qu'ils se soient, depuis des générations, croisés par mariage avec les « Laddeks » environnants (terme par lequel ils désignent les non-Lapons), de nombreux individus possèdent encore apparemment les caractères physiques que montraient les Lapons ancestraux avant qu'ils ne viennent en contact avec les peuples voisins actuels, scandinaves, finnois et russes. Les Lapons comptent parmi les peuples les plus petits d'Europe et parmi ceux qui ont le crâne le plus rond. Typiquement le crâne est large et sphérique, le nez épaté, les yeux nettement écartés, le menton étroit et peu développé, les pommettes élevées et quelque peu brillantes. Il en résulte une face très large qui est spécialement remarquable chez les femmes lappones.

Les ancêtres des Lapons semblent avoir eu des cheveux plats et des yeux uniformément noirs, alors qu'à présent la plupart des Lapons montrent des cheveux châains ou même blonds et des yeux gris ou bleus. Leur

système pileux est peu développé et grisonne rarement avec l'âge. On trouve chez ce peuple des fréquences exceptionnellement élevées de groupes sanguins A et N ainsi qu'un fort pourcentage d'individus qui apprécient le PTC.

Bien qu'ils aient les bras et les jambes assez courts, les petits pieds et les petites mains qui caractérisent les autres habitants de l'Arctique, les Lapons possèdent moins de spécialisations corporelles extrêmes adaptées à la vie sous un froid intense, si on les compare aux Esquimaux et à quelques peuples de l'est de la Sibérie. Cependant on ne doit pas en conclure nécessairement que les Lapons se soient établis dans le grand nord depuis peu de temps. Ils ont par ailleurs développé au moins une forme d'adaptation au froid que l'on ne rencontre nulle part chez les autres peuples arctiques : le sang chaud provenant des principales artères du bras et de la jambe retourne dans les veines qui les prolongent par un réseau de petits vaisseaux capillaires. Le sang veineux est ainsi réchauffé, les mains et les pieds sont gardés frais et cela économise la chaleur du corps. Cette propriété permet aux Lapons de supporter de très basses températures sous lesquelles les Européens auraient les membres gelés.

Bien que les Lapons aujourd'hui parlent une série de dialectes apparentés au finnois et à l'estonien, on a quelques raisons de douter que ce fut là leur langue originelle. Historiquement ils doivent être considérés comme distincts à la fois des Finnois de la Baltique et de ceux de la Volga. En dépit de leur formule de groupes sanguins hautement individualisés, qui démontrent qu'ils ne sont ni parents ni descendants d'Asiatiques du nord-est comme on l'avait autrefois supposé, certains types lapons montrent une ressemblance apparente indéniable avec les Samoyèdes de Sibérie du nord.

Il existe encore un certain nombre de théories contradictoires sur l'origine raciale des Lapons. Feu le professeur Wiklund les classe comme un vestige attardé des peuples mésolithiques qui ont laissé les traces de l'ancienne culture de l'âge de la Pierre, dite Komsa, en Scandinavie arctique. De son côté, le professeur Schrei-

ner croyait qu'on devait rechercher l'origine lointaine de ce peuple quelque part dans la région de l'Oural en Russie Centrale, d'où, aux temps préhistoriques, les Lapons se seraient séparés de leurs cousins Samoyèdes pour gagner leur habitat actuel. Le professeur Czeka-novski a prétendu reconnaître de forts traits physiques laponoides chez des habitants de la Pologne : il en a déduit qu'autrefois se trouvaient en Europe Centrale des peuples ressemblant aux Lapons d'aujourd'hui. Le Norvégien Bryn et l'Allemand von Eickstedt ont soutenu que les Lapons appartenaient originellement à une souche « proto-alpine », originaire d'Europe Centrale, et qui avait été refoulée en Scandinavie du nord durant le néolithique, sous la pression des races nordiques.

Quelle que soit leur origine première, certains peuples ressemblant physiquement aux Lapons, si l'on en juge par les ossements découverts, ont dû habiter en Scandinavie du nord depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne au moins : les témoignages archéologiques prouvent abondamment qu'ils ont autrefois occupé la côte norvégienne jusqu'à Romsdalen, au sud. Déjà au *xⁱ* siècle, Adam de Brême rapportait que les Lapons descendirent à certaines époques en Suède Centrale. Enfin des noms de lieux apparemment lapons ont été identifiés en Finlande du sud et en Russie dans la région du lac Onéga.

SCANDINAVIE

A côté des Finnois et des Lapons, les habitants de langue gothique de Scandinavie : Norvégiens, Suédois, Danois, Islandais (et îles Feroë) doivent être considérés comme un groupe homogène de peuples au point de vue culturel, linguistique et, dans une large mesure, ethnique.

Tout au long de l'histoire écrite, on enregistre beaucoup plus d'émigrations en provenance de Scandinavie que d'immigrations vers la péninsule ; commençant avec les mouvements en masse des Goths, Vandales, Lombards et Burgondes, continuant avec l'exode des Cimbres, Teutons, Hérules, et plus tard avec les raids des

Vikings, on assiste à un drainage permanent et irrégulier de gènes en provenance de Scandinavie, qui a été justement surnommée par les anciens la « matrice des nations ». Les mouvements inverses en direction du nord sont restés négligeables ; il en résulte que la population scandinave locale est demeurée très stable depuis le néolithique au moins. A une époque où des latitudes plus méridionales de l'Europe connaissaient déjà depuis de nombreux siècles le climat tempéré qui suivit le retrait final des glaciers, la plus grande partie de la Scandinavie disparaissait encore sous une couche de glace épaisse d'un kilomètre ou plus.

Aux environs de 8 000 avant notre ère, de petites bandes de chasseurs, vêtus de fourrures, traversèrent le Danemark arctique et s'engagèrent sur l'isthme qui reliait alors le continent et les toundras de la Suède et de la Norvège actuelles. Tandis qu'ils s'avançaient vers le nord à la suite des troupeaux de rennes et de bœufs musqués, au fur et à mesure que les glaces reculaient, d'autres tribus s'établirent sur les rives du grand lac intérieur d'eau douce, « Ancylus » qui devait devenir la mer Baltique.

De ces peuples sont issus les Maglémosiens, habiles à travailler l'os et la corne, qui chassaient, pêchaient, vivaient de coquillages et, pendant les courts étés, cherchaient dans les bois les fruits sauvages. Après un certain nombre de générations, une élévation du niveau marin permit à la Baltique de faire sa jonction avec la mer du Nord en submergeant une partie du Danemark du nord et de la Suède du sud. Les peuples de culture ertéboëlienne (période des « amas de débris de cuisine ») qui succédèrent aux Maglémosiens (vers 5 000 avant J.-C.) étaient moins adroits que leurs prédécesseurs pour travailler l'os et la corne, mais ils savaient fabriquer de la poterie grossière comme leurs cousins, auteurs des cultures dites de Nostvet en Norvège et Limhamn en Suède. Il semble que quelques-uns au moins des groupes les plus accessibles eussent déjà été touchés par des influences néolithiques venues du sud, car nous possédons la preuve qu'ils connaissaient des rudiments d'agriculture et d'élevage. Si on en juge

d'après leurs ossements, qu'ils ont souvent jetés irrévérencieusement dans la fosse aux ordures, un bon nombre des Scandinaves du mésolithique avaient la tête volumineuse, le crâne lourd et massif, avec des arcades sourcilières proéminentes et des fortes mâchoires qui caractérisaient déjà leurs ancêtres, les chasseurs de rennes. On rencontre encore ces traits dans le nord, spécialement parmi les Danois et les Suédois.

Plus au nord, dans les enclaves isolées de la chaîne côtière de Norvège, vivaient les descendants des chasseurs d'Europe Centrale. Enfermés entre les glaces et la mer, ils abandonnèrent progressivement la vie nomade et leur proie traditionnelle, le renne, pour chasser en mer le phoque et la baleine. Ils nous ont laissé la description de leurs activités dans des dessins rupestres, grossiers, mais vivants. Leur outillage de silex à éclats révèle qu'en dépit de l'énorme progrès culturel dont bénéficiaient déjà les habitants de l'Europe méridionale, des économies paléolithiques primitives, d'un type depuis longtemps disparu partout ailleurs, persistaient dans l'extrême nord.

Puisque la Norvège offrait des conditions si favorables au maintien de ces cultures archaïques, on ne sera pas surpris de découvrir parmi les Norvégiens actuels un certain nombre d'individus qui ressemblent, quant aux mensurations, à certains types grossiers du pléistocène. Bien qu'on ne puisse évidemment pas décréter que ces individus soient des descendants directs des chasseurs de l'âge de la Pierre, ils montrent certainement de nombreux traits du squelette qui rappellent ceux des Cro-Magnons de l'Aurignacien, et même des formes apparemment néanderthaloides du type Predmost ou Brunn.

Des hommes robustes, lourdement charpentés, à crâne large, se rencontrent fréquemment le long des fjords de la côte ouest de Norvège où, soit dit en passant, les yeux et les cheveux bruns sont aussi très communs. Ces deux facteurs, pigmentation foncée et crâne large, n'ont naturellement aucun rapport génétique ; le fait qu'ils soient réunis dans certaines parties de la Norvège occidentale a conduit les savants à admettre la

survivance d'une ancienne souche brune à tête ronde, parente de celle des Alpains d'Europe Centrale : ce qu'ils soulignent par le fait que de nombreux Norvégiens de l'ouest sont, comme les Alpains proprement dits, petits et trapus.

Les influences néolithiques mirent longtemps à atteindre le nord. Les cultures nordiques archaïques, dites des « gobelets à col d'entonnoir », qui étaient largement répandues à travers l'Europe continentale du nord aussi bien qu'en Scandinavie du sud, provenaient évidemment de communautés mésolithiques locales qui s'étaient converties à l'agriculture sous l'influence de techniques néolithiques venues du sud. Même aux temps néolithiques, les Scandinaves émigraient déjà. Les archéologues ont retracé les mouvements apparents des premiers agriculteurs nordiques en direction du sud : ceux-ci descendirent en Europe Centrale jusqu'en Suisse et en Autriche, à l'ouest jusqu'en Belgique ; on possède la preuve qu'ils ont atteint l'Angleterre où des éléments distinctifs de leur culture nordique semblent avoir fusionné avec les cultures locales de Windmill Hill (éleveurs et autres). Dans le nord proprement dit, des liens commerciaux ont dû se développer pendant le néolithique : les marchands d'éclats de silex remontaient en été du Danemark jusqu'au golfe de Botnie pour commercer avec les tribus arctiques.

Autour de 2 500 avant J.-C., les agriculteurs d'Europe Centrale s'étaient établis au Danemark et en Suède où l'on trouve encore leurs tombes collectives, dolmens recouverts de terre (tumulus).

A partir de 2 200 avant notre ère, des « missionnaires » venus d'Ecosse introduisirent les cultes mégalithiques au Danemark et en Suède du sud, où des sépultures communes, tombes à chambre et couloir qui contenaient souvent plus de 100 squelettes, datent de cette période. Les témoignages archéologiques soulignent que les contacts entre les centres mégalithiques de Scandinavie du sud et de Grande-Bretagne du nord se maintinrent pendant longtemps. On sait également que les commerçants scandinaves voyageaient très loin dans le centre de l'Europe ; c'est ainsi que certaines tombes

du Bronze ancien à Aunjetitz contenaient de l'ambre de la Baltique. A partir de 1650 avant J.-C., le fait que les tombes à chambre évoluèrent en allées couvertes ou en tumulus allongés au mobilier assez pauvre a été attribué à l'irruption d'un autre peuple pasteur qui a reçu les noms divers de peuple « à poterie cordée », « à hache naviforme » ou à « hache d'armes », venu d'Europe Orientale. Ces envahisseurs qui étaient enterrés dans des tombes individuelles avec leurs haches d'armes en pierre perforée semblent tout d'abord s'être tenus à l'écart des colonies déjà établies d'agriculteurs qui étaient des adeptes du culte mégalithique. Finalement les deux cultures fusionnèrent comme l'attestent les vestiges hybrides des deux civilisations mégalithique et à hache d'armes. Les tombes individuelles des premiers arrivants à hache d'armes se trouvent en grande quantité dans le Jutland et en Suède du sud. Ce fut plus tard seulement que ces envahisseurs, qui ont été, croit-on, les premiers à parler des dialectes indo-européens, atteignirent les vallées de l'est de la Norvège.

On rencontre dans les pays scandinaves, spécialement en Suède Centrale et en Norvège Orientale, des individus dont le squelette rappelle à la fois le type d'homme à hache d'armes et celui des colons néolithiques plus anciens. Ce sont des types de grande taille, à crâne étroit, face allongée et nez busqué. La combinaison fréquente de ces traits avec des yeux bleus et des cheveux blond doré leur a gagné le nom de « nordiques ». Ces caractères, devenus à l'époque actuelle très rares en dehors des régions scandinaves, étaient évidemment communs chez de nombreux peuples de l'Europe Centrale et Orientale dès avant l'ère chrétienne. Bien que ces grands hommes blonds soient maintenant plus fréquents là que n'importe où ailleurs, ils restent cependant une minorité : on trouve également de nombreux Scandinaves petits, trapus, dont beaucoup ont la tête ronde et des yeux et cheveux bruns.

Il est d'ailleurs improbable, si on considère leur centre de dispersion, qu'aucun des envahisseurs du néolithique et des époques postérieures soit arrivé en Scandinavie avec des cheveux blonds et des yeux bleus ;



Ci-contre : Homme de Tollund qui mourut au Danemark à l'époque de la naissance du Christ. ***Ci-dessous :*** Sa compatriote, la femme de Skrydstrup qui fut inhumée dans un cercueil creusé dans un tronc de chêne, voici peut-être mille ans. Tous deux ont le crâne étroit et la face allongée qui ont persisté dans le Nord. Plus au sud, en Europe centrale, les crânes ont tendu à se raccourcir et les faces à s'arrondir durant le dernier millénaire. (Photos Lennart Larsen.)





Guerriers daces capturés dans le pays qui est la Roumanie actuelle. Bien que séparés par toute la largeur de l'Empire romain, ces Daces et les Brittons de Gloucester (*page ci-contre*) peuvent avoir combattu comme légionnaires dans leurs pays réciproques et les uns ont pu épouser les sœurs des autres. Le guerrier de gauche présente une combinaison de crâne court, face longue et nez saillant, qui est typique des populations balkaniques depuis le néolithique au moins. Naguère les anthropologistes appelaient ces individus des « Dinariques ». (Photo Institut d'Archéologie, Bucarest.)



En haut, à gauche : tête sculptée d'un Britton de Gloucester. A droite : tête d'un Viking norvégien (Oseberg). Ci-dessus : pièces de jeu d'échecs exécutées en ivoire de morse; travail probablement norvégien qui fut découvert dans l'île de Lewis où le norse resta parlé jusqu'au 14^e siècle de notre ère. (Photos City Museum et Art Gallery, Gloucester; J. Bronsted, Penguin books Ltd; British Museum.)



Paysans des Pays-Bas : ci-contre : Le Vieux Berger par Bruegel l'Ancien (16^e siècle), en bas : Tête de paysanne par Van Gogh (19^e siècle). Les traits grossiers du berger de Bruegel auraient sans doute tenté naguère les anthropologistes qui l'auraient classé comme un « survivant du paléolithique supérieur » ; tandis que le nez long, la mâchoire prognathe et le menton faiblement développé donnent au sujet de Van Gogh un air superficiellement négroïde. Cette combinaison de traits faciaux, bien que n'étant nulle part en Europe aussi fréquente qu'en Afrique, était typique de certains Européens archaïques, comme les hommes de Grimaldi (Midi de la France). (Photo Kunsthistorisches Museum, Vienne.)





Lapon suédois.
(Photo P. Popper, Londres.)



Islandais de Reykjavik.
(Photo Mats Wibe Lund, Jr.)



Danois du Jutland.
(Photo P. Popper, Londres.)



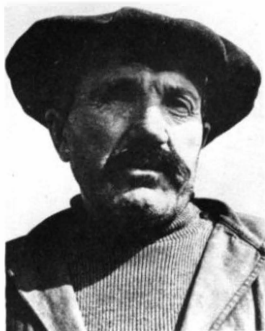
Fermier du Holstein.
(Photo P. Popper, Londres.)



Paysan Irlandais de Connemara.
(Photo P. Popper, Londres.)



Jeune Hollandais.
(Photo P. Popper, Londres.)



Pêcheur breton.
(Photo P. Popper, Londres.)



Pêcheur basque.
(Photo P. Popper, Londres.)



Jeune Sicilien.
(Photo P. Popper, Londres.)



Guide de montagne de Grindelwald
(Suisse alémanique). (Ph. P. Popper, Londres.)



Paysan du Tyrol autrichien.
(Photo P. Popper, Londres.)



Fille d'aubergiste allemand.
(Photo P. Popper, Londres.)



Paysan slovaque.
(Photo P. Popper, Londres.)



Paysanne polonaise.
(Photo P. Popper, Londres.)



Fille de fermier letton.
(Photo P. Popper, Londres.)



Jeune fille magyare (Hongrie).
(Photo P. Popper, Londres.)





Paysanne bulgare.
(Photo P. Popper, Londres.)



Ihsan Sabri Çağlayangil, ministre des Affaires étrangères de Turquie (né à Istanbul).



Assistante de laboratoire roumaine.
(Ph. Association Culturelle de Roumanie.)



Jeune Géorgien.
(Photo P. Popper, Londres.)



Youri Gagarine, né dans la région de Smolensk. (Ph. S.C.R. Library.)



Tair Shorokov, écrivain cosaque.
(Photo S.C.R. Library.)

ces traits étaient probablement endémiques dans les régions circum-baltiques depuis l'époque post-glaciaire ; ils furent sans doute acquis par les arrivants de culture à hache d'armes et autres par croisements avec les peuples indigènes.

Si on fait la comparaison avec beaucoup d'autres pays d'Europe, les populations du Danemark, de Suède et de Norvège sont demeurées relativement stables à travers l'âge du Bronze et l'âge du Fer. Il y eut peu d'invasions pour compenser les émigrations vers le sud. Malgré les découvertes au Danemark de matériaux et d'objets qui sont partout ailleurs associés aux cultures à gobelet campaniforme, nous ne pouvons affirmer que les peuples de cette culture aient fondé des établissements en Scandinavie sur une échelle comparable, par exemple, à leurs colonies de Grande-Bretagne. Entre le ^{vi} et le ^v siècles avant J.-C., des peuples connaissant déjà le fer (culture de Halstatt) arrivèrent en petit nombre. Ils semblent avoir été en tout point identiques à la plupart des grands individus à crâne étroit et à figure en lame de couteau qu'ils rencontrèrent en Scandinavie et parmi lesquels ils ont peut-être implanté le culte d'Odin.

À partir de l'âge du Bronze, les Scandinaves restèrent en contact intermittent par terre et par mer avec les parties les plus éloignées de l'Europe ; le fait que beaucoup d'entre eux revinrent dans leur pays d'origine (à faible population) en ramenant de leur voyage des femmes étrangères (épouses, esclaves ou captives), a dû exercer un certain impact génétique sur les populations des régions les plus isolées.

Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, plusieurs migrations internes semblent avoir eu lieu en Scandinavie elle-même. Citons le départ légendaire des Danois qui quittèrent la Suède Centrale pour venir occuper les îles du Danemark actuel, mais ils constituaient plus probablement une petite aristocratie guerrière qu'une tribu entière.

Dès le second siècle de notre ère, les principaux groupements de peuples scandinaves, portant souvent les formes archaïques des noms sous lesquels ils furent connus aux temps historiques, paraissent déjà être

fixés. Ptolémée, écrivant vers 150 après J.-C., mentionne les *Endosioi* (Jutes), les *Cimbres* du Jutland, les *Danéiones* des îles Danoises et de la Suède du sud, les *Finathoi* de Finveden, les *Goutai* (Gètes) de Gothlandie et les *Souionai* (Suède du centre).

La lente infiltration de la Suède du nord par les Kvanes, peuple finnois mentionné pour la première fois dans les chroniques d'Alfred le Grand (roi anglo-saxon du ix^e siècle) se poursuivit durant le Moyen Age, tandis qu'aux xvi^e et xvii^e siècles des colonies de Finnois devaient laisser leur empreinte génétique sur la Suède Centrale.

Dans le Warmland surtout, les crânes ronds, les nez épâtés, les cheveux blond cendré et les yeux gris, que l'on rencontre d'habitude plutôt à l'est de la Baltique, sont encore nombreux.

Durant l'âge d'or de la Ligue Hanséatique, c'est-à-dire entre le xiii^e et le xvi^e siècles, les Allemands du nord commerçaient activement dans les eaux de la Baltique. Beaucoup s'établirent dans les marchés des trois royaumes scandinaves où leur influence linguistique et certainement génétique a dû être profonde.

A une époque plus récente, on peut mentionner quelques autres immigrations moins importantes en Scandinavie, telles que l'afflux de colons français qui vinrent s'installer en Suède lorsque le maréchal d'Empire Bernadotte devint roi en 1810 sous le nom de Charles XIV. Citons aussi les Belges Wallons qui, au xix^e siècle, sont venus travailler dans les fonderies de métal de la Suède Centrale. Les aristocraties danoise et suédoise ont depuis longtemps entretenu des relations de famille et contracté des alliances avec la noblesse allemande. Enfin, depuis la Seconde Guerre mondiale, les réfugiés des pays baltes, notamment de Lettonie et d'Estonie, sont allés s'établir en Suède. Toutes ces colonies représentent cependant un apport numérique très faible et les Scandinaves continuent d'être considérés dans leur ensemble comme l'un des groupes ethniques les plus homogènes d'Europe. Au Danemark spécialement, où de 1400 jusqu'en 1788 les individus étaient légalement tenus de résider

leur vie durant dans leur paroisse natale, la population rurale est restée de ce fait remarquablement stable.

Bien que les habitants des îles Féroë et d'Islande ressemblent à ceux des trois royaumes scandinaves par bien des aspects, les débuts de leur histoire ne se confondent pas avec eux et nous en traiterons séparément.

LES ILES FEROE

Les îles Féroë, archipel danois situé à quelque 50 miles au nord de l'Ecosse, dans l'Atlantique, ont été occupées à l'origine par des proscrits vikings qui fuyaient la tyrannie du roi chrétien de Norvège, Hérold le Blond, (début du ix^e siècle après J.-C.). Les habitants des îles Féroë parlent un langage scandinave archaïque apparenté à quelques dialectes de l'ouest de la Norvège et qui resta une langue non écrite jusqu'au xix^e siècle.

Les témoignages archéologiques et les noms de lieux confirment la tradition des Sagas, suivant laquelle certaines des îles étaient déjà habitées par de petites communautés de moines irlandais venus se retirer aux îles Féroë et probablement en Islande dès le viii^e siècle. Les moines semblent avoir été exterminés par les Vikings. La grande peste qui, en 1350, décima la population des Féroë, fut suivie d'un repeuplement graduel des îles, principalement par les Norvégiens.

La ressemblance physique de nombreux occupants actuels des îles Féroë avec certains types britanniques est certainement due au fait qu'une large proportion des premiers colons descendait des colonies Norses des Hébrides, de l'île de Man et de l'Irlande, où ils s'étaient mêlés très fréquemment par mariage avec la population locale de langue gaélique.

ISLANDE

Une grande partie des Norses qui s'établirent en Islande descendait également d'une souche Viking, originaire du nord-ouest de la Grande-Bretagne. Le fait

est rapporté dans le *Landnamabok* « Livre des Etablissements » qui date du Moyen Age et retrace la généalogie des principales familles arrivées en Islande durant le ix^e siècle.

Feu le Docteur Bardi Gudmundsson a contesté la théorie traditionnelle qui, basée sur les récits des sagas, attribuait aux colons scandinaves d'Islande une origine essentiellement norvégienne. Bien que beaucoup d'entre eux aient fait voile pour l'Islande en partant de Norvège, la majorité des colons de langue norse étaient, souligne Gudmundsson, originaires de l'est de la Scandinavie, c'est-à-dire du Danemark et de Suède. Plus précisément, c'étaient pour la plupart des descendants des Hérules, peuple qui avait quitté le Danemark au III^e siècle de notre ère pour aller rejoindre ses cousins, les Goths de Russie Méridionale. Après avoir été chassés par les Huns des nouveaux royaumes qu'ils avaient fondés au nord de la mer Noire, les Hérules émigrèrent vers le bas Danube où ils furent encore défaits, mais cette fois par les Lombards. Une large fraction de la nation Hérule alors disloquée fit retraite de nouveau vers le nord et regagna son pays natal qui était, si l'on en croit l'historien grec Procope, « l'île de Thulée », située au-delà du pays des « Danes » et qui doit être localisée sans doute dans le sud de la Suède ou de la Norvège. A l'époque du peuplement de l'Islande, les chefs danois avaient étendu leur domination à une grande partie de la côte ouest de Norvège. Basant sa théorie sur les ressemblances que l'on trouve entre les institutions et les coutumes funéraires des Islandais et des Danois, le Docteur Gudmundsson soutenait que c'étaient ces chefs et leurs troupes principalement danoises, dont beaucoup étaient de descendance hérule, qui constituèrent le noyau de l'élément scandinave dans l'occupation de l'Islande.

Que les études de demain viennent confirmer ou non la théorie du Docteur Gudmundsson, on peut croire que les individus d'origine danoise et probablement suédoise jouèrent, dans la colonisation des îles scandinaves de l'Atlantique nord, une part aussi active que celle des Norvégiens. Bien que les institutions scandinaves et le langage norse se fussent implantés en Islande, les liens

eux-mêmes montrent encore de nombreux traits physiques qui se rapprochent plus des Ecossais irlandais que de tout autre Scandinave moderne. Ceci n'a rien d'étonnant puisque les familles de colons norves furent sans doute partout submergées en nombre par les populations indigènes de langue gaélique.

Des individus ressemblant étonnamment aux Irlandais se rencontrent beaucoup plus fréquemment en Islande que les gens blonds, minces, et à tête allongée que l'on pourrait s'attendre à voir dans une région scandinave. Crânes ronds et grossiers, faces très allongées ; statures énormes ; cheveux qui sont aussi souvent châtain foncé, roux ou même noirs, que blonds, restent très communs dans toute l'Islande. Ces traits ne sont pas obligatoirement attribuables à une influence celte. Les individus bruns, lourdement charpentés, à crâne rond, sont également, nous l'avons vu, caractéristiques de la Norvège Occidentale qui est la patrie de nombreux immigrants de langue norse venus en Islande. Bien que les Islandais du Moyen Age fussent pour les mêmes raisons que leurs cousins de Groënland un peuple de petite taille, leurs descendants actuels comptent parmi les plus grands et les plus robustes d'Europe.

La haute fréquence du groupe sanguin O en Islande peut, par contre, être considérée comme un legs des anciens occupants de l'île qui parlaient le gaélique. En effet, le groupe O, rare chez les peuples scandinaves, est commun chez les Irlandais et les Ecossais.

Le fait que les Islandais qui vivent sous les mêmes latitudes que les Lapons et les Esquimaux n'aient pas développé d'adaptation anatomique évidente à la vie arctique tient à ce qu'ils ne sont arrivés dans l'île que depuis quelque mille ans seulement.

L'Islande n'était pas uniquement un avant-poste atlantique de la Norvège à l'époque viking, mais elle constituait aussi une base relais à partir de laquelle furent lancées les expéditions au Groënland et vers la côte est de l'Amérique du Nord. Suivant la tradition, la colonie fondée par Eric le Rouge sur la côte sud du Groënland date de 985. Les archéologues, notamment Helge Ingstad, ont confirmé la présence des Scandinaves au Newfound-

de silex, le Creswillien, qui évidemment fut introduite par les chasseurs gravétiens venus d'Europe Centrale à la fin de la dernière glaciation, se perpétua dans quelques coins reculés des Pennines longtemps après l'arrivée des colons du mésolithique. Cette industrie, vestige du paléolithique, fut plus tard transplantée en Irlande dans les régions isolées de l'ouest où elle résista intacte pendant des générations. L'ouest de l'Irlande a été fréquemment cité dans les anciens manuels d'anthropologie comme une zone-refuge dont les habitants avaient la réputation de perpétuer les traits physiques d'individus paléolithiques, tels que les Creswelliens. Les autres districts isolés où nous relevons la trace des anciens Britons attardés dans les populations locales modernes sont le Pays de Galles à l'ouest, les Pennines et Dartmoor, le Romney Marsh, les Chiltern Hundreds et New Forest, et le district de Brandon (Est-Anglie).

Durant les cinq ou six derniers millénaires avant que la Grande-Bretagne ne fût définitivement séparée du continent, de petites bandes d'individus erraient sans trêve à travers les basses terres marécageuses qui reliaient les îles au continent du côté de l'est. C'est de l'est que vinrent les Maglemosiens originaires de la région de la Baltique. Ils s'établirent sur les basses côtes orientales de la Grande-Bretagne où ils continuèrent, comme leurs ancêtres des régions baltiques, à vivre de la collecte des coquillages. Ces tribus s'avancèrent vers l'intérieur le long des vallées marécageuses des rivières qui coulaient vers l'est : la Tamise, Stone, Waveney, Ouse, Humber et autres.

Les filets des chalutiers modernes ramènent parfois à la surface des harpons, des fers de lance, des hameçons, des pointes de flèche d'os ou de corne qui ont été abandonnés par les préhistoriques lorsqu'ils chassaient ou campaient sur le plateau maintenant immergé du Doggerbank.

D'autres immigrants venus du nord de la France, en traversant le lit marécageux du Pas de Calais actuel, apportèrent avec eux des industries typiquement tarde-noisiennes, pendant que le sud-ouest de l'Angleterre était occupé par de nouveaux arrivants originaires d'Ar-

morique (Bretagne actuelle) et qui importèrent des méthodes de chasse relevant de la culture azilienne. Une fois arrivés en Grande-Bretagne, les pêcheurs et les ramasseurs de coquillages aziliens remontèrent vers le nord en suivant les falaises de la mer d'Irlande ; ils s'établirent sur les deux rives où ils ont laissé une grande quantité de preuves matérielles de leur présence en Ecosse du sud-ouest. Les vestiges tardenoisien sont au contraire surtout découverts sur les plateaux sableux, où, comme leurs cousins de France et des Pays-Bas, leurs auteurs semblent avoir subsisté en chassant et piégeant les petits animaux. Ça et là des contacts entre Tardenoisien et Maglomésien venus de l'autre côté de la mer du Nord produisirent des cultures hybrides telles que celle qui tire son nom du site de Horsham dans le Sussex.

En résumé, à l'époque de l'inondation définitive de la plaine de la mer du Nord, des hommes d'ascendance commune et qui parlaient probablement des dialectes très voisins, menaient le même genre de vie simultanément en Grande-Bretagne et dans les pays qui la joignaient au sud et à l'est. Bien que la mer du Nord et le Pas de Calais aient creusé un fossé formidable entre eux et leurs parents demeurés au sud et à l'est, les nouveaux insulaires ne restèrent pas longtemps isolés du continent.

Les premiers peuples cultivateurs à atteindre l'Angleterre du sud furent ceux qui ont franchi le détroit du Pas de Calais dès le iv^e millénaire avant J.-C. Leurs mensurations rappelaient fortement celles de nombreux Natouffiens : types frêles aux os fins et à crâne long, ainsi que les traits des voisins de ces derniers vivant au Proche-Orient et en Afrique du Nord (y compris les ancêtres des anciens Egyptiens). Les adeptes des cultures de Windmill Hill et des autres civilisations agricoles voisines avaient depuis longtemps atteint les régions situées au nord de la Méditerranée en progressant le long des vallées et des rivières de l'Europe Occidentale. Ces pionniers, et plus tard d'autres immigrants de morphologie semblable, se mêlèrent sur le sol britannique aux peuples mésolithiques qui s'y étaient établis de lon-

porté des dialectes celtiques dans le pays. Les opinions diffèrent sur le point de décider si ces dialectes appartaient au groupe P ou au groupe Q. Toutefois, il paraît probable que les immigrants celtes ultérieurs, parmi lesquels se trouvaient les Belges arrivés dans ce pays durant le second âge du Fer (La Tène) à partir de 500 avant notre ère, parlaient le celtique P ou Brittonique. Quoi qu'il en soit, les dialectes brittoniques semblent avoir été en usage à travers l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Ecosse à l'époque où arrivèrent les Romains, au cours du premier siècle avant notre ère. Des dialectes celtiques archaïques ont peut-être été introduits dans ces régions par des tribus qui, peu avant l'apparition du fer dans les îles, avaient franchi le Pas-de-Calais. Ces peuples avaient, croit-on, été chassés vers l'ouest par les peuples à champ d'urnes funéraires, qui arrivaient eux-mêmes d'Europe Centrale. Une fois fixés en Angleterre, les nouveaux venus cultivèrent les basses terres du sud avec des charrues légères. On retrouve fréquemment sur les photographies aériennes le tracé des anciens champs celtes, dits « mouchoirs de poche ».

Les traditions irlandaises rapportent l'arrivée de plusieurs peuples en Irlande aux temps préhistoriques. Bien que leurs noms puissent être légendaires, il est possible que ces récits aient transmis le souvenir d'événements réels très anciens. Les scientifiques irlandais dénombrent quatre immigrations vraisemblables en Irlande durant l'âge du Fer : de Gruthin (vers 500 avant J.-C.), de Fiz Bolg (v^e siècle), de Laigin (iii^e siècle) et de Gordil (100 avant J.-C.). De ces peuples, seul le dernier parlait peut-être des dialectes Q. On pense que tous les autres étaient de dialectes P (les Gruthin étant les parents linguistiques des Pictes d'Ecosse). Il semble généralement admis qu'une forme archaïque de gaélique ait été introduite en Irlande directement d'Espagne (où on a identifié des inscriptions celtiques Q) et non pas à partir du continent par le Pas-de-Calais comme on l'avait naguère supposé. Une autre théorie voudrait que la langue celtique Q ait pris naissance dans une région ouest des îles Britanniques, comme résultat du mélange du celtique P introduit aux époques de La Tène avec des lan-

gages plus anciens, qui n'étaient peut-être ni celtiques ni indo-européens.

Quelles que soient les formes de celtique P ou Q qui s'implantèrent les premières, nous savons qu'au temps de la conquête romaine, presque toute la Grande-Bretagne parlait des langues celtiques. Nous disons « presque toute » mais non la totalité, parce qu'il apparaît maintenant que le langage picte, bien qu'étant basiquement un dialecte celtique du groupe P, peut avoir conservé les restes de quelque langage local plus ancien. Il s'agit peut-être de la forme de langue indo-européenne des peuples à gobelets campaniformes (lesquels l'avaient eux-mêmes appris sur le continent de leurs voisins, les peuples « à hache d'armes »). Ou bien, il existait encore dans le pays des idiomes non indo-européens beaucoup plus anciens. Il est impossible de découvrir des racines celtiques dans des noms de personnes pictes tels que « *Canatulachama* » et autres. Déjà Saint Colomban, venu d'Irlande au VI^e siècle pour évangéliser les Pictes d'Ecosse, dut avoir recours à un interprète. Ce fait indique qu'il devait exister de grandes différences entre le langage picte et la langue natale gaëlique du saint homme.

Les Pictes furent les premiers à recevoir le nom de « Brittons » que leur donnèrent les Celtes P. En gallois, « *Pryden* » (Picté) signifie les « gens peints » (anglais *picture*, peinture), parce que les Pictes se tatouaient le corps, tandis que « *Ynys Prydain* » (d'où *Britain*) veut dire « île des Pictes ».

Durant la seconde moitié du I^{er} siècle avant J.-C., de nouveaux afflux d'individus de langue celtique P franchirent le détroit. Il s'agissait des débris de tribus du continent qui avaient été vaincues par les légions romaines au cours de la conquête de la Gaule. Ces émigrés trouvèrent refuge parmi leurs parents linguistiques et culturels, les Brittons. Dans certains cas, des nations gauloises entières émigrèrent sous la conduite de leurs chefs et se fixèrent dans le sud de l'Angleterre. Ainsi firent les Vénètes arrivant d'Armorique où ils avaient été défaits par César, et qui s'établirent parmi les *Dumnoii* en Cornouaille anglaise ; les *Cantii* (gens de la

plaine) qui donnèrent leur nom au pays où ils s'arrêtèrent (Kent) ; les Atrebates qui, vers 50 avant J.-C., quittèrent la Gaule du nord-est pour les collines du Berkshire ; les *Catuvellauni* qui s'établirent dans les comtés actuels de Cambridge, Hertford, Bedford, Essex et qui furent les premiers à offrir aux envahisseurs romains sur le sol anglais une résistance organisée. Physiquement le gros de ces réfugiés gaulois devait ressembler à leurs hôtes de Grande-Bretagne. Durant la domination romaine qui dura du premier siècle avant notre ère jusqu'au v^e siècle après J.-C. les forces d'occupation polyglottes n'ont pu avoir que de faibles effets génétiques sur les populations locales ; les légionnaires romains ou même italiens d'origine restaient peu nombreux ; les troupes se composaient de Germains ou de Celtes des régions de la mer du Nord ou de la Manche. La plupart de ces hommes ne se distinguaient pas physiquement des populations de l'île.

Au cours du v^e siècle après J.-C., des bandes d'Irlandais de langue gaélique (appelés « Scots » ou « Raiders ») profitèrent de l'affaiblissement de la puissance romaine pour s'établir en nombre dans les caps et promontoires de l'ouest du Pays de Galles et de l'Ecosse. Citons particulièrement la colonie irlandaise de Dalriada en Ecosse du sud-ouest : c'est de là que partit l'expansion de la langue gaélique importée par les envahisseurs et qui, vers l'est, supplanta rapidement le picte (celui-ci s'éteignit vers le ix^e siècle). On trouvait d'autres implantations dans l'ouest du Pays de Galles (Pembrokeshire), région dans laquelle le gaélique et le gallois furent parlés concurremment jusqu'en plein Moyen Age. Les noms de lieux de cette partie du Pays de Galles marquent encore les limites de la pénétration irlandaise. De petites colonies irlandaises s'établirent également sur l'île de Man où le gaélique remplaça un ancien langage, peut-être une langue celtique P vernaculaire. En Devon et en Cornouailles les Irlandais laissèrent diverses inscriptions isolées, rédigées en vieille écriture irlandaise oghamique et mentionnant des noms de personnes en celtique Q. Cela nous prouve que le langage des envahis-

seurs était encore parlé au VII^e siècle après J.-C. ⁽¹⁾. Les Irlandais qui colonisèrent Dalriada auraient été bien étonnés s'ils avaient su que leurs descendants des ré-

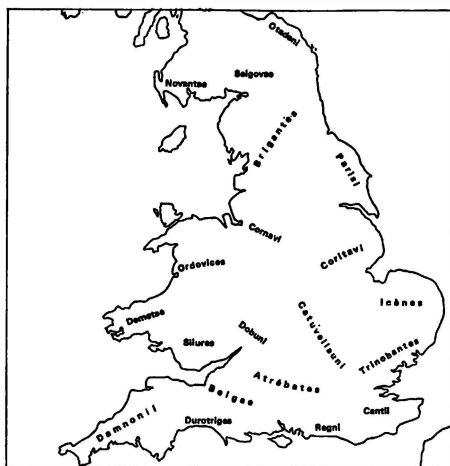


FIGURE 26.
Les tribus celtes en Grande-Bretagne au 1^{er} siècle de notre ère

gions d'Ayshire et d'Argyll retourneraient en Ulster par milliers, 1 200 ans plus tard, dans les établissements protestants écossais qu'y fonda Jacques I^{er} au début du XVII^e siècle.

(1) Les ermites irlandais se répandirent galement dans l'Atlantique Nord. Au moment où les Normands arrivèrent aux îles Féroé et en Islande, les moines y étaient déjà installés et, suivant le professeur Cal Saver, de l'université de Californie, il est possible qu'ils aient atteint la côte nord-américaine au moins un siècle avant les Vikings.

Après l'évacuation des troupes romaines au v^e siècle, des envahisseurs de langue gothique originaires des Pays-Bas et de Germanie du Nord (Angles, Saxons et Jutes), qui, déjà à l'époque romaine, s'étaient établis sur les côtes anglaises de la mer du Nord, vinrent se fixer le long des côtes sud et est et commencèrent de chasser vers l'intérieur les Celtes locaux, pour la plupart romanisés.

Ces nouveaux venus belliqueux qui, en l'espace de quelques générations, avaient imposé leur langue et leurs coutumes aux quatre coins de l'Angleterre, devaient être très différents (costume excepté) des Celtes parmi lesquels ils s'étaient installés.

Dans bien des cas, les Celtes ne furent pas chassés vers l'ouest comme l'enseignent nos vieux livres d'histoire. Leur langue natale qui, spécialement dans les centres les plus romanisés, avait déjà été partiellement abandonnée au profit du latin, fut seulement remplacée par l'anglo-saxon, pendant que les gens eux-mêmes assimilaient génétiquement les envahisseurs. Il est clair que les Celtes ne faisaient aucune différence entre les Angles, les Saxons et les Jutes : à leurs yeux, tous les envahisseurs étaient des Saxons (écossais : *Sassenachs* ; gallois : *Saeson* ; cornique : *Sawson*). Mis à part de larges zones de gens de langue brittonique qui vivaient au Pays de Galles et en Cornouailles, les dialectes celtiques P survécurent çà et là pendant quelques générations, dans les basses terres d'Ecosse, les vallées isolées des Pennines et peut-être dans certaines régions fermées comme Dartmoor, avant d'être submergés par divers parlers germaniques.

Bon nombre d'envahisseurs goths étaient originaires des régions mêmes du continent où les ancêtres des Celtes avaient autrefois vécu. Les squelettes que nous possédons montrent chez les individus les mêmes variations physiques que l'on note chez les Celtes parmi lesquels ils s'installèrent. Certains étaient grands, d'autres très robustes ; on remarque une certaine dolichocéphalie, mais aussi beaucoup de têtes rondes. Il n'existe aucune raison de supposer que ces individus étaient tous uniformément blonds de chevelure et qu'ils avaient les yeux

bleus ; la pigmentation claire était sans doute moins répandue chez eux que parmi les Celtes locaux ou parmi les Anglais d'aujourd'hui.

Les gens de forte stature, les crânes étroits, les faces allongées et les teints clairs étaient probablement plus communs parmi les Scandinaves qui s'établirent largement dans les îles Britanniques entre le VIII^e et le XI^e siècle après J.-C. Cependant en aucune manière on ne peut dire que chaque Viking qui accosta sur les plages anglaises ou dans quelque crique des Hébrides ait été un individu blond aux yeux bleus. Bien que quelques Suédois aient sans doute pris part à la colonisation scandinave de la Grande-Bretagne, leur nombre resta nettement inférieur à celui des Danois dont les établissements étaient concentrés dans les anciennes régions des Angles du nord et de l'est de l'Angleterre. D'autre part les Norvégiens colonisèrent en grand nombre une partie de l'Irlande, de l'Ecosse du nord et de l'est, et l'île de Man.

Bien que leur aspect n'ait différé en rien de la masse des gens parlant l'angle et le celtique parmi lesquels ils s'établirent, l'influence profonde exercée par leur langue norse à la fois sur l'anglais et sur le gaélique fournit une indication sur le nombre assez élevé des Scandinaves qui ont dû s'établir dans les îles. Tandis que le norse déclinait, ou plus précisément fusionnait très rapidement avec l'anglais en Ecosse, en Angleterre Centrale (Danelaw), dans les îles au large du Pays de Galles et dans le canal de Bristol, cette langue survécut dans certaines des îles Hébrides extérieures jusqu'au milieu du XIII^e siècle. Elle semble avoir été parlée jusqu'au XIV^e siècle parmi les « Orientaux » ou gens de l'est, marchands et commerçants d'ascendance scandinave, dans des centres irlandais de la côte tels que Dublin, Wexford et Waterford. Dans les régions reculées et spécialement dans les îles Orkney et Shetland, les langues vernaculaires norses, bien que non écrites et de plus en plus dégénérées, se maintinrent jusqu'au XVIII^e siècle. Encore à la fin du XVII^e siècle, les pasteurs écossais qui étaient nommés en poste dans les îles Shetland les plus reculées devaient préalablement apprendre le norvégien pour se faire comprendre de leurs ouailles.

De nombreux Norses du Lakeland, qui colonisèrent l'Angleterre du nord-ouest à partir de bases Vikings situées en Irlande et dans l'île de Man, apparaissent, contrairement aux Danois de l'est de l'Angleterre, avoir été fortement gaëlicisés de coutumes, de vêtement et de langage. L'examen des noms de personne révèle qu'une bonne part d'entre eux étaient des « Gall-Gaëls » d'ascendance scandinavo-irlandaise. Le jargon norse-gaëlique qu'ils parlaient était connu par dérision en Irlande sous le nom de « gig-jog ».

Les Normands de troisième génération qui étaient des Danois de langue française, dont l'influence linguistique et culturelle sur la Grande-Bretagne fut profonde, ne représentaient qu'une petite minorité. Ils n'auraient pu, de toute façon, rien modifier au matériel génétique de la population mélangée celtique/anglo-saxonne/scandinave qu'ils conquièrent et de laquelle ils ont dû être physiquement indiscernables. On doit aussi se rappeler que tous les individus qui prirent part à l'invasion de Guillaume le Conquérant n'étaient pas Normands. Un certain nombre d'entre eux venaient de différentes régions de France autres que la Normandie et on comptait par exemple un contingent de Bretons d'Armorique particulièrement important.

Après que les raids des Normands vers le nord aient virtuellement dépeuplé certaines parties du Danelaw (Angleterre du nord-est) dont les habitants s'étaient par milliers réfugiés en Ecosse, la région se repeupla lentement, principalement d'individus venus du Cumberland et du Westmorland.

Les colonies médiévales de Huguenots, Flamands, Wallons, Juifs, Gitans et autres ont toutes été, du point de vue génétique, entièrement assimilées. Toutefois, il est encore trop tôt pour savoir si les afflux beaucoup plus récents et beaucoup plus nombreux d'Indiens, de Pakistanais, d'Africains et de Jamaïcains seront aussi complètement intégrés.

Les Britanniques se rangent évidemment parmi les peuples européens les plus mélangés ; loin d'être isolées, ces îles ont attiré des colons originaires de tous les coins de l'Europe et, plus récemment, d'autres continents.

Nous n'avons mentionné ici que quelques-uns des innombrables peuples qui ont contribué à former cet amalgame ethnique britannique, en nous limitant à énumérer ceux dont l'histoire a gardé la trace ou qui sont reconnus par les archéologues.

Il est évidemment tout à fait impossible de définir auquel des peuples parmi ceux qui, depuis le paléolithique inférieur, sont venus s'installer sur ces îles, les Britanniques modernes doivent le plus fort héritage génétique. Comme tous les Européens, les Anglais sont des hybrides et leur ligne ancestrale est peut-être plus complexe que bien d'autres. Cependant il semble probable que les envahisseurs des temps historiques : Romains, Saxons, Vikings et Normands, bien qu'ils vinrent en conquérants et que leur arrivée soit prouvée historiquement, contribuèrent beaucoup moins à modeler l'aspect ethnique des habitants de l'île que ne l'ont fait les peuples qui s'y étaient plus anciennement établis. Comme dit le professeur Fleure : « Il ne fait pas de doute qu'une large part de l'héritage physique d'une grande partie de la population actuelle de l'Angleterre provient de ses habitants pré-romains, qui eux-mêmes étaient déjà le produit de nombreux croisements de races. »

En dépit de la fluidité croissante de la population britannique, certains traits physiques semblent s'être maintenus davantage dans certaines régions que dans d'autres. Tandis que depuis l'époque néolithique les crânes étroits dominaient presque partout, une tendance à la brachycéphalie semble se dessiner actuellement dans certaines parties de l'Irlande Occidentale, ce qui pourrait refléter la tendance similaire qui se manifeste sur le continent. Les teints clairs sont, bien que largement répandus, plus fréquents le long de la côte est de l'Angleterre et de l'Ecosse, tandis que des individus parfois aussi bruns que les Espagnols et les Italiens vivent assez nombreux dans certains coins du Pays de Galles. C'est également dans cette province que l'on trouve les individus les plus petits de Grande-Bretagne, ainsi que dans les régions industrielles fortement peuplées des Midlands du nord et de l'Ecosse. Bien que la taille de l'individu britannique soit presque toujours

supérieure à celle des habitants des pays d'Europe Occidentale, Méridionale et Centrale, elle semble atteindre son maximum le long de la côte est et dans certaines hautes-terres de l'Ecosse.

LES PAYS-BAS

Les Pays-Bas, qui forment une contrée généralement plate et ouverte, ont subi dans le passé une suite de mouvements démographiques à grande échelle qui ont tous laissé leurs empreintes sur le patrimoine génétique des Hollandais.

Bon nombre des migrations qui traversèrent la mer du Nord entre le continent et la Grande-Bretagne aux temps préhistoriques avaient choisi pour point de départ la côte basse de Hollande et de Belgique. Avant la construction des digues, qui débuta au Moyen Age et se poursuit encore aujourd'hui, récupérant sur la mer de larges territoires, de vastes régions de la Hollande et la plaine des Flandres étaient presque constamment submergées. Pendant la majeure partie de l'année, seuls quelques coins de ces entrelacs de rivières étaient à sec et habitables. Jusqu'à l'âge du Fer au moins, la population de toute la contrée paraît, selon les témoignages archéologiques, être restée clairsemée.

Au-delà des étendues marécageuses, les hautes terres de Belgique du Sud et du Luxembourg semblent avoir abrité depuis les temps mésolithiques des peuplades plus importantes et plus stables. Au néolithique, les agriculteurs s'établirent largement dans les Ardennes. Si l'on en juge par les squelettes qui nous sont parvenus, ces anciens fermiers étaient généralement robustes et trapus, au crâne épais et grossier. L'on rencontre aujourd'hui encore ce type plus fréquemment dans cette région que dans les Flandres, à l'ouest.

Avant l'invasion des légions romaines au 1^{er} siècle avant J.-C., les pays situés au sud du Rhin, qui comprenaient la Hollande méridionale et toute la Belgique actuelle, étaient de langue celtique. Les anciennes tribus gothiques elles-mêmes, originaires du nord-est, adoptè-

rent les dialectes celtiques après leur installation aux Pays-Bas. Parmi ces Germains celtisés se trouvaient sans doute les Belges, peuple guerrier dont le nom celtique apparenté à l'anglais *belly* (ventre) peut avoir signifié « gros homme ». Des bandes de Belges continuèrent à traverser la mer du Nord pour aller rejoindre leurs compatriotes qui s'étaient déjà fixés dans le sud de l'Angleterre durant l'occupation romaine.

D'autres peuples de langue gothique se sont établis dans les Pays-Bas avant et pendant l'époque romaine. Parmi ceux-ci, citons les Frisons dont le nom signifie « gens braves ». Au temps de Tacite, les Frisons occupaient toute la côte hollandaise depuis le delta du Rhin jusqu'à l'embouchure de l'Ems et à l'intérieur autour des rives du lac Flevo (mer d'Yssel). Aujourd'hui le frison, *De Fryske Tael*, qui reste le langage continental moderne le plus voisin de l'anglais, est cantonné à certains districts campagnards de la province de la Frise et aux îles Frisonnes de l'Ouest (îles Terschelling et Schiermonnikoog).

Cependant, même là, le frison ne représente guère qu'une curiosité locale. Durant les VIII^e et IX^e siècles après J.-C., les Frisons se sont répandus vers le nord le long de la côte ouest du Schleswig-Holstein et s'établirent sur de nombreuses îles danoises qui, jusqu'au Moyen Âge, étaient encore rattachées au continent (Sild, Fôr, Amrum, etc.). Des dialectes frisons (*Fresch*) fondamentalement apparentés au frison de l'ouest (hollandais) se parlent encore sur certaines de ces îles.

A la différence de beaucoup de leurs voisins, les Frisons n'émigrèrent pas durant la période des grandes invasions gothiques, bien que leur pays fût envahi en de nombreux endroits du III^e au V^e siècle avant notre ère par les Saxons en marche vers l'ouest. En effet, ces derniers traversèrent en masse la Hollande pour atteindre l'Angleterre par la mer du Nord. Cependant il est certain que tous les Saxons n'allèrent pas jusqu'au bout du voyage ; un certain nombre d'entre eux se fixèrent sur le sol hollandais. C'est ainsi que dans le nord-est du pays on parle encore des idiomes saxons très apparen-

tés aux dialectes allemands actuellement usités dans les régions voisines d'Allemagne.

A la fin du III^e siècle avant J.-C., de nouveaux afflux de Goths, les Francs Saliens (littéralement « hommes à lances »), pénétrèrent en Gaule belge en venant de l'est et attaquèrent à maintes reprises les fortifications romaines sur le Rhin inférieur. Cent ans plus tard, l'administration romaine autorisa les Francs à s'établir dans la région qui forme à présent la frontière belgo-hollandaise. A partir de ce noyau, les Francs commencèrent à s'étendre vers le nord, chassant les Saxons, tandis que vers le sud-est ils descendirent le long des voies romaines jusqu'en Gaule proprement dite.

Il apparaît qu'ils furent alors temporairement contenus sur la ligne fortifiée que les Romains avaient construite depuis Maestrich jusqu'à la mer du Nord près de l'emplacement actuel de Boulogne. Après le retrait définitif des légions en l'an 402, les Francs continuèrent à pousser vers le sud et s'implantèrent largement en Gaule centrale jusqu'à la Loire et au-delà. Dans ces régions pourtant, leur langue gothique fut rapidement supplantée par les idiomes latins qui dominaient en Gaule romanisée, bien que des traces gothiques persistent encore comme mots d'emprunts dans le français moderne.

C'est dans les dialectes de basse Franconie, parlés par ces Francs, que se trouve l'origine du hollandais moderne et du flamand littéraire. Ces deux langues étaient qualifiées par leurs adeptes eux-mêmes de « *duustsch* » ou *dietsch* (flamand) qui, comme l'allemand *deutsch*, signifient seulement « langage populaire » par opposition au latin. Cependant les Hollandais actuels appellent leur langue le « néerlandais » et les belges flamands parlent le « vlaam » ; un autre dialecte dérivé du franconien, le « letzebursch » subsiste en Luxembourg concurremment avec le français et l'allemand.

Dans le sud de la Belgique, où l'influence franque fut moins vivement ressentie, une variété de français existe chez les Wallons (*goth* = étranger, tout comme « *welsch* » ⁽¹⁾, signifie gallois en anglais moderne) qui

(1) *Welsch*, *Wallach*, étranger.

vivent dans les régions autrefois occupées par des Celtes romanisés. Le fait que les Wallons soient catholiques et les Flamands protestants a, depuis la Réforme, creusé un fossé culturel et linguistique entre les deux peuples. Ce clivage doit également avoir fait office de barrière génétique nord-sud séparant les deux communautés.

Au Moyen-Age et plus tard, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, les Hollandais et les Flamands ont été appelés dans divers pays d'Europe pour diriger les opérations d'assèchement des côtes. Les Flamands spécialement ont joué un rôle important dans la colonisation de l'Allemagne de l'Est (Brandebourg) au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècles, tandis qu'au ^{xvii}^e, les Hollandais s'éparpillaient en Europe depuis l'ouest de la France jusqu'à la Russie, et de la Suède à l'Italie. On trouvait des communautés hollandaises particulièrement denses sur les rives de la Vistule, dont le delta fut drainé sous leur direction, tandis que d'autres étaient concentrées le long de l'Oder, de la Neisse et de l'Elbe supérieur. Bien qu'elles aient été rapidement absorbées par les populations locales, elles doivent certainement avoir laissé quelque contribution génétique.

Physiquement, rien ne sépare les Hollandais, les Belges et les Luxembourgeois de leurs voisins du nord de la France, de l'Allemagne de l'ouest et de l'Angleterre. La population néerlandaise semble être, du point de vue génétique, remarquablement homogène. La nature plate et accessible du pays constituait un lieu de passage pour d'innombrables migrations au cours des âges, lesquelles ont dû depuis longtemps effacer toute distinction physique particulière qui ait pu exister autrefois, chez les indigènes.

Les individus minces, à crâne long, sont très communs en Hollande parmi les gens qui parlent le néerlandais et le frison, comme le sont les cheveux blonds et les yeux bleus. Des individus fortement charpentés, au crâne épais, dont les mensurations rappellent celles des Danois et des Allemands du nord, se retrouvent partout dans les Pays-Bas et spécialement au sud-est, dans les collines qui marquent la frontière belge, ainsi qu'au Luxembourg.

FRANCE

La France qui devait jouer un rôle prédominant dans la civilisation occidentale des temps historiques, resta durant l'âge du Bronze et l'âge du Fer une enclave de culture arriérée, en marge de l'Europe.

A l'époque glaciaire et post-glaciaire, le pays renfermait une population éparse vivant de chasse et de cueillette. On y trouvait des variétés typiques du pléistocène : hommes de Cro-Magnon, de Chancelade et de Combe-Capelle. Certaines régions reculées de France constituent encore des zones de refuge dans lesquelles les populations ont survécu pendant des générations en ne subissant que faiblement l'impact des vagues ultérieures d'immigration.

Le Massif Central, qui est formé d'une série de hauteurs granitiques, est l'une de ces zones-refuges : c'est là que vivent en abondance des individus trapus, de petite taille et dont le crâne pratiquement sphérique rappelle ceux que l'on a découverts dans la nécropole méso-lithique de Teviéc (Morbihan). Cette stature réduite peut résulter de générations successives de pauvreté et de malnutrition. En effet, l'amélioration des conditions de vie a élevé la taille moyenne dans la région de façon appréciable aux cours des dernières années.

Au nord et à l'est de cette région s'étend une seconde zone-refuge, le pays vallonné et très boisé qui englobe le département de la Savoie ainsi que la Bourgogne, la Franche-Comté et la Lorraine. Bien que les habitants de cette large région soient surtout hyper-brachycéphales, leur taille dépasse notablement celle des paysans du Massif Central et on y trouve davantage d'individus à cheveux clairs.

Le néolithique vit arriver des cultivateurs de petite taille et à tête longue, comme par exemple les gens qui introduisirent à une date très ancienne l'élevage du porc (par l'Espagne), en provenance de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient. Ces nouveaux venus semblent avoir généralement négligé les plateaux inhospitaliers et arides

et s'être mélangés très faiblement avec les populations des collines. Dans les quelques localités où le mélange entre les Aborigènes, largement brachycéphales, et les nouveaux arrivants à tête longue a eu lieu, la combinaison donna des crânes ronds, des faces excessivement longues et des nez proéminents qui se voient encore dans certaines parties de la Gascogne, du Poitou, de l'Anjou, du Lyonnais et de la Provence. Ce résultat a suggéré à certaines autorités que l'absorption des émigrants fut incomplète. Il faut alors supposer que la présence d'un type local, à face quelque peu asymétrique s'explique pour cette raison.

La plupart des Français, comme leurs voisins méridionaux d'Italie et d'Espagne, sont restés depuis l'époque mésolithique un peuple essentiellement brachycéphale. Des têtes modérément longues, dont l'indice est compris entre 80 et 82 %, ne se rencontrent fréquemment que sur les côtes de la Manche où des peuples surtout dolichocéphales, y compris Saxons et Scandinaves, s'établirent durant le second âge du Fer.

Les communautés agricoles étaient déjà bien établies à travers la France au III^e millénaire avant J.-C., époque à laquelle les cultes mégalithiques commencèrent à s'implanter dans le pays en se développant vers l'est à partir de la côte atlantique. Les envahisseurs néolithiques, dont quelques-uns étaient de petite taille et d'autres de haute stature, mais tous typiquement à tête longue, cultivèrent les terres arables et les vallées des rivières, abandonnant les hautes terres peu fertiles aux peuples aborigènes. Ceux-ci continuèrent, durant de nombreuses générations, de mener la vie de chasse et de cueillette qui avait été celle de leurs ancêtres mésolithiques.

Pendant l'âge du Bronze, la plus grande partie de la France qui se trouvait à l'écart des principaux centres de civilisation resta stagnante au point de vue culturel. Si l'on excepte les établissements historiques des Grecs, Phocéens venus d'Asie Mineure et qui s'établirent sur l'emplacement de la Riviera française au VII^e siècle avant J.-C., aucune invasion ne vint perturber la population relativement stable jusqu'aux dernières périodes de

l'âge du Fer. A ce moment, des vagues de peuples celtes, ancêtres linguistiques des Gaulois qui devaient leur succéder, commencèrent à envahir l'est, le nord et le centre de la France en provenance de la région rhénane. Ils introduisirent leurs cultures plus évoluées du métal ainsi que leur langage indo-européen qui constituait un idiome apparenté à la langue celtique P brittonique, en l'imposant aux habitants indigènes les plus accessibles. Ils laissèrent leurs propres noms tribaux à de nombreuses cités : Paris (d'après le nom des *Parisi*), Reims (*Rémi*), Amiens (*Ambiani*), Beauvais (*Bellovaci*), Poitou (*Pictavi*), de même pour Nantes (*Namnètes*), Troyes (*Tricasses*), etc. Toutefois dans les districts les plus reculés du sud et de l'ouest, les anciennes langues pré-indo-européennes désignées sous le nom collectif d'« aquitan » et qui étaient peut-être apparentées à l'« ibérique » et au basque devaient survivre jusqu'à l'occupation romaine.

Les langues aquitaine et celtique, ainsi que le ligure indo-européen du sud-est, furent abandonnées en faveur des variétés locales de latin vulgaire durant et après la conquête romaine. Les Gallo-Romains de l'île de France, de langue latine, ont fourni la base de la langue française ultérieure, cependant que dans le sud-est se développait la langue d'oc, qui fut l'idiome des troubadours médiévaux et l'ancêtre du provençal moderne avec ses nombreux dialectes.

Une autre langue romane vernaculaire, le catalan, se développa sur les deux versants pyrénéens, en France et en Espagne du nord.

Après la chute de Rome, l'ancienne province de Gaule fut envahie au nord et à l'est par des tribus belliqueuses de langue gothique, notamment les Francs, qui devinrent dans le nord la classe dirigeante et fondèrent le royaume dont Charlemagne, au haut Moyen Age, devait faire l'empire le plus formidable d'Europe. Bien que la langue franque eût été, à l'exception de l'extrême nord de la côte de la Manche, très rapidement submergée par l'idiome latin dominant, les termes gothiques, spécialement les noms propres, abondent encore en français moderne. D'autres royaumes gothiques, notamment celui

des Burgondes dont la tradition rapporte l'existence d'un foyer ancestral dans l'île danoise de Bornholm, furent de courte durée. Assurément ce peuple semble avoir été exterminé peu après son arrivée en Gaule. En 437, Aetius, à la tête d'une armée romaine composée en grande partie de mercenaires Huns, battit les Burgondes qui étaient commandés par Gundicar (le Gunther de la « Walkyrie » germanique). Les Burgondes qui survécurent furent refoulés par les Romains dans le territoire gaulois de la Savoie actuelle et dans la région du lac Léman.

Au cours du v^e siècle après J.-C., une forme de langue celtique apparentée au gallois fut introduite en Armorique par des réfugiés qui avaient été eux-mêmes chassés du Devon et de la Cornouaille anglaise par les Saxons (la partie sud de la Bretagne française s'appelait également « Cornouaille » au Moyen Age, pendant que la partie nord était baptisée « *Domnonée* » par les colons, probablement en souvenir du Devon qui était leur ancien habitat). Cependant bon nombre de Bretons d'Armorique actuelle semblent radicalement différents d'aspect des Cornouaillais anglais parce qu'ils sont beaucoup plus petits et plus bruns. De là est née l'hypothèse que le Cornique a pu être implanté par une aristocratie minoritaire parmi un peuple local de type brun et trapu.

A la même époque que les établissements cornouaillais en Bretagne française, les Basques venus du sud des Pyrénées commençaient à s'étendre vers le nord en Béarn et en Gascogne. Le nom de cette dernière province conserve encore leur mémoire, tandis que des dialectes parents de leur langage original y sont encore parlés.

Au début du x^e siècle après J.-C., des aventuriers danois conduits par Rollon l'Insensé fondèrent une colonie Viking en Normandie où, en l'espace de deux générations, ils abandonnèrent leur langue norse et toute trace de leur ancienne religion et obtinrent leur indépendance du roi de France. Les « Normands », comme on les appela, représentaient le peuple le plus énergique de l'Europe médiévale. Ils fondèrent des royaumes en Angleterre et en Sicile et ils figurèrent parmi les parti-

cipants les plus zélés des Croisades. Malgré la disparition rapide de la langue norse, l'influence scandinave est encore vivante dans le patois local, y compris celui des îles anglo-normandes, qui abonde en termes norses (spécialement pour les mots qui se rapportent à la mer et à la navigation). Dans la presqu'île du Cotentin, on trouve un grand nombre de localités dont les noms se terminent d'une façon typiquement danoise, par des suffixes tels que « *bec, bol, bu, gard et torp* », pendant que des noms de personnes danois, à peine déformés : Anquetil, Turquetil, Thouroude, Erec et autres sont fréquents. Cependant, bien que les types scandinaves familiers : haute taille, face longue, crâne étroit, yeux bleus et cheveux clairs soient abondants en Normandie, on peut difficilement décréter que ces individus descendent directement des Danois. Plus probablement ils perpétuent des traits physiques qui étaient déjà bien établis localement, longtemps avant l'arrivée de Rollon et de ses troupes dont l'effectif, bien qu'important, ne dépassait pas le chiffre de la population locale. De même, on ne saurait affirmer que des facteurs culturels, tels que la prédilection locale pour la bière et le porridge, qui est une source continuelle de plaisanterie pour ceux qui ne sont pas normands, puissent être ramenés à une vieille influence danoise !

Les provinces de l'est, Alsace et Lorraine, furent colonisées par les Alemans et les Francs de langue gothique à partir du v^e siècle de notre ère. Ces deux régions furent incorporées au royaume de France respectivement en 1648 et en 1766. Des dialectes germaniques locaux y sont encore parlés, bien qu'en déclin constant, notamment en Lorraine.

Certes, il existe en France des variations régionales importantes dans la taille des individus, mais on peut dire raisonnablement que si peu de Français sont aussi grands que les Anglais et les Allemands du nord, on rencontre de même peu de Français qui soient aussi petits que certains Siciliens ou Napolitains. La pigmentation devient de plus en plus sombre à mesure que l'on descend vers le sud de la France. Mais c'est seulement sur la côte méditerranéenne que l'on trouve en

grand nombre des individus aussi bruns que les Espagnols et les Italiens. La brachycéphalie augmente à mesure que l'on va vers le sud. A la différence de certaines parties de l'Europe Centrale et Orientale, où les têtes rondes constituent un phénomène historique récent, la France semble avoir constitué depuis des époques très reculées un centre d'individus brachycéphales.

ESPAGNE ET PORTUGAL

Si, suivant la méthode des ethnologues de naguère, nous recherchions des gens qui combinent un crâne étroit et une ossature fine avec des cheveux bruns et des yeux foncés, pour les classer comme « Méditerranéens », dans ce cas nous dirions que c'est la péninsule Ibérique qui recèle la plus forte concentration de « Méditerranéens » d'Europe. L'énorme majorité des Espagnols et des Portugais actuels montrent en effet ces caractères, en dépit des variantes de formes locales.

Rares sont les informations tirées des squelettes qui remontent au début de la préhistoire et se rapportant à cette extrémité sud-ouest de l'Europe. Chacune des glaciations successives du pléistocène doit certainement avoir refoulé au-delà des Pyrénées un nombre important d'individus qui vivaient de chasse et de cueillette en Europe Occidentale. Ils ont sans doute suivi les troupeaux sauvages à travers l'Espagne par le Détroit de Gibraltar qui formait, à certaines époques, un isthme. Ils s'aventurèrent en Afrique du Nord. Le dessèchement qui intervint en Afrique du Nord à la fin du pléistocène et qui provoqua la formation du désert du Sahara (jusque-là riche savane) ramena au nord une grande quantité de gens de culture mésolithique et les fit rentrer en Espagne, toujours par Gibraltar. Des peintures rupestres, dont le style s'apparente à celui des peintures découvertes un peu partout au Sahara et dans les sites Boshiman en Afrique Equatoriale et Afrique du Sud, semblent confirmer les forts rapports culturels et probablement génétiques qui existaient à l'époque entre

l'Espagne et l'Afrique. D'après ces fresques et les squelettes retrouvés, la plupart sinon la totalité des immigrants nord-africains en Espagne étaient de stature mince et longiligne, et dolichocéphales.

Les cultures néolithiques, qui arrivaient du Moyen-Orient par l'Afrique du Nord, atteignirent la péninsule Ibérique dès le *v^e* millénaire avant J.-C. Des peuples de petite taille, minces et principalement à tête longue, du même type que ceux qui dominent aujourd'hui en Espagne et au Portugal, continuèrent pendant des générations à s'infiltrer vers le nord, en direction de l'Europe Occidentale, dans leur recherche sans fin de nouveaux pâturages.

Les Ibères, que les Romains décrivent comme un peuple de petite taille, aux cheveux plats, à la peau brune, à la face étroite et aux pommettes saillantes, semblent avoir perpétué les traits physiques les plus caractéristiques des premiers colons néolithiques ; mais il est impossible de déterminer s'ils importèrent avec eux d'Afrique une langue hamitique comme on l'a parfois supposé.

Plus tard un afflux important d'agriculteurs plus évolués s'établirent sur la côte est de l'Espagne, dans les Baléares et dans la région de Biscaye au nord, où l'on rencontre encore fréquemment des individus dont le squelette rappelle celui de ces colons du néolithique tardif.

Les prospecteurs de cuivre et d'étain arrivèrent à l'époque suivante de la Méditerranée Orientale et s'établirent principalement à l'est et au centre de la péninsule. Ce fut de ces envahisseurs que descendait en grande partie le peuple à gobelets campaniformes qui allait introduire la métallurgie du bronze en Europe du Nord, de l'Ouest et du Centre.

Les établissements grecs fondés par les Ioniens le long des côtes sud et est de l'Espagne, où l'on trouve encore des ruines grecques en abondance, ont été datés par Hérodote d'environ 630 avant J.-C., après qu'un vaisseau grec eut été jeté par la tempête sur la côte de Tartesse qui peut être la cité de « Tarshish » décrite dans l'Ancien Testament. A partir de cette époque, les commerçants grecs visitèrent régulièrement l'est de l'Es-

pagne. Dans les textes d'époque qui nous sont parvenus, la description qu'ils donnent des Tartessiens locaux indique que le type brun, petit et mince, associé aux Ibères, était aussi celui de ces individus.

Les Phéniciens provenaient de la Méditerranée Orientale. C'étaient des marchands et des navigateurs de langue sémitique qui furent très actifs dans toute la Méditerranée aux époques pré-romaines et qui implantèrent en Espagne un certain nombre de garnisons.

A l'âge du Fer, des tribus de langue celte (Beribraces, Sefas et Cempsos) franchirent les cols des Pyrénées et se répandirent en Espagne du Nord où ils se mélangèrent intensivement aux populations locales. Jusqu'à l'époque romaine, on parla dans certaines régions du nord de l'Espagne des dialectes vernaculaires celtibères hybrides. On serait tenté de faire descendre en droite ligne des Celtes les individus robustes, à tête ronde, aux cheveux clairs et à tempérament réputé fier que l'on rencontre souvent dans les provinces nord-ouest de Galicie et des Asturies. Mais cette théorie reste très aléatoire en dépit du fait que les noms de lieux celtiques sont actuellement plus nombreux dans ces parages que partout ailleurs en Espagne.

Bien que les Romains aient imposé leur langue (qui est devenue l'ancêtre du castillan, du catalan et du portugais) ainsi que leur civilisation dans la péninsule Ibérique, ils constituaient partout une minorité dirigeante. De larges groupes de tribus indigènes, spécialement les peuples montagnards Orospeidan d'Albacète et de la Sierra Nevada et quelques groupes de Lusitaniens au Portugal, surent conserver sous l'occupation romaine leur propre culture, leur aspect physique et, dans certaines régions, leur originalité linguistique.

Déjà avant le retrait des légions, des bandes armées de langue gothique avaient étendu leurs incursions en péninsule Ibérique. Les Cimbres danois envahirent l'Espagne durant le premier siècle avant J.-C. Les Hérules écumèrent les estuaires des fleuves et, plus tard, un afflux de Suèves, de Visigoths et de Vandales, qui étaient tous finalement d'origine scandinave, déferlèrent à travers la péninsule. Ainsi firent les bandes d'Alains

qui avaient eux-mêmes été chassés par les Goths des steppes de Russie Méridionale. Les Vandales s'installèrent en nombre dans le sud, donnant leur nom à la province d'Andalousie, avant d'émigrer dans les terres à blé d'Afrique du Nord, où, sous la conduite de leur chef, Gaiséric, ils fondèrent un royaume éphémère. Du mot « Goths » vient celui de « Catalogne » (« *Gothalandia* »), tandis que de nombreux villages dans le nord de l'Espagne portent le nom de « Suévos », qui rappelle le souvenir des Suèves établis dans la région. La répartition des noms de lieux gothiques révèle que l'établissement des Visigoths, des Suèves et autres fut plus dense au nord-ouest de la péninsule. Il paraît avoir atteint un maximum en Galicie et dans le nord du Portugal.

En 494, les Visigoths, sous la conduite de leur chef Alaric, émigrèrent d'Aquitaine en Espagne pour s'établir solidement en Vieille-Castille. En tant qu'hérétiques Aryens, le mariage avec les catholiques locaux leur était interdit. Ils restèrent donc génétiquement isolés jusqu'en 589, date à laquelle leur roi, en se convertissant au catholicisme, fit tomber cette barrière religieuse. Dès lors, les Goths furent très rapidement absorbés dans la population locale, supérieure en nombre. Les cheveux clairs et les yeux bleus que l'on rencontre encore dans certaines parties de l'Espagne et du Portugal doivent être regardés comme d'anciens caractères locaux (qui, par ailleurs, semblent être également endémiques parmi les Berbères d'Afrique du Nord), plutôt que comme un legs génétique laissé par les Vandales, les Visigoths et autres envahisseurs gothiques.

En 711 après J.-C., Tarik, gouverneur arabe de la province de Tanger, franchit avec ses compagnons Maures polyglottes le détroit qui, depuis, porte son nom (Gibraltar signifie en arabe « *Gebel Tarik* », la montagne de Tarik). Il vainquit Roderic, dernier des rois Visigoths. Les Maures submergèrent l'Espagne et le Portugal. La masse des Berbères s'établit dans les montagnes du centre de la péninsule en choisissant les régions qui ressemblaient le plus à leur patrie, tandis que les chefs arabes, dont la plupart étaient Syriens, préférèrent se

fixer dans les villes (Cadix, Malaga, Séville et Cordoue) qui devinrent ainsi des centres de culture islamique. Les influences culturelles maures et les noms de lieux arabes sont encore fréquents dans l'est et le sud de l'Espagne, spécialement en Andalousie, dans la province de Murcia ainsi qu'au Portugal. La reconquête de la péninsule sur les infidèles qui, commencée dès le ix^e siècle, devait se poursuivre jusqu'au xv^e, ne fut pas l'œuvre des seuls Espagnols et Portugais d'origine. Participaient à l'entreprise des chrétiens venus de toute l'Europe de l'ouest, qui avaient eux-mêmes gardé le souvenir des incursions sarrazines aux viii^e et ix^e siècles. Ces croisés provençaux et aquitains entrèrent en Espagne en grand nombre et il est probable qu'ils exercèrent une influence génétique notable sur la population des territoires reconquis, lesquels, après le départ des Maures, restèrent pendant un temps peu habités. Bien que les musulmans eussent été chassés en 1492, ainsi que les juifs, ils avaient pu, au cours des sept siècles précédents, se métisser avec les Espagnols et Portugais au milieu desquels ils vivaient ; leur legs génétique a dû être considérable.

Depuis le xvi^e siècle, les activités coloniales extensives de l'Espagne et du Portugal, tant en Afrique qu'en Amérique, ont appauvri ces deux pays d'une large fraction de leur population. L'Andalousie, qui était une province fortement peuplée à l'époque des Maures, les régions maritimes de Catalogne, de Galicie et du Portugal furent spécialement dépeuplées par cette émigration coloniale.

L'ouest des Pyrénées espagnoles renferme un peuple isolé, remarquablement endogame, les Basques, qui possèdent un langage unique, des coutumes et des traditions très fortes ainsi que certaines particularités physiques qui les ont fait classer depuis longtemps comme l'une des plus anciennes populations d'Europe. Bon nombre de Basques sont de grande taille par rapport à la moyenne ibère ; ils sont normalement mésocéphales, à la face très allongée, au menton étroit, au nez proéminent, et possèdent des schémas de groupe sanguin très particuliers. On rencontre très fréquemment parmi

les Basques les cheveux blonds et les yeux clairs qui se trouvent assez rarement à travers la péninsule.

LA CORSE ET LA SARDAIGNE

L'histoire ancienne des deux grandes îles Méditerranéennes, la Corse française et la Sardaigne italienne, a été marquée par une série d'immigrations qui, toutes, ont dû influencer sur l'aspect physique de leurs habitants actuels.

Dès le néolithique ancien, les deux îles furent occupées par des peuples agriculteurs qui appartenaient vraisemblablement au type de petite taille et à la tête longue. Des peuplements ultérieurs de cultivateurs plus évolués ont dû être associés avec la culture des « nuraghi », ces grandes tours de pierre dont un millier se dressent encore en Sardaigne.

Les Phéniciens prospecteurs de métaux fondèrent des villes dans les vallées des deux îles et empêchèrent les Grecs de s'établir en Sardaigne, mais ces derniers purent s'implanter en Corse. Les Etrusques, eux aussi, semblent avoir visité les îles. Après avoir soutenu de longues luttes contre les indigènes, les Romains achevèrent au III^e siècle avant J.-C. la conquête totale de la Corse et de la Sardaigne. Cependant les anciens dialectes locaux subsistèrent dans les régions les plus reculées de la Sardaigne jusqu'au VI^e siècle de notre ère. Ces langages étaient peut-être apparentés à la langue ibérique ou encore descendaient d'une langue supposée non indo-européenne parlée par les Sardanas. Ce peuple de pirates qui utilisait la Sardaigne comme base, harcela les côtes de l'Égypte durant les III^e et II^e millénaires avant J.-C. La langue sarde actuelle est cependant un dérivé du latin et se rapproche plus du latin vulgaire de la période coloniale que de toute autre langue romane actuelle. Avant l'arrivée des Romains, on parlait en Corse une forme de ligure ; celle-ci survécut longtemps après la conquête romaine dans l'intérieur de l'île qui renferme de nombreux noms de lieux ligures. Durant le I^{er} et le II^e siècle après J.-C., un grand nombre de

chrétiens et de juifs de Rome furent exilés en Sardaigne qui devint une sorte de colonie pénitentiaire.

Après le départ des Romains, les Vandales, les Goths, les Lombards, les Sarrazins, et, plus tard, les Byzantins, les Espagnols et les Français occupèrent successivement les îles. Aucun de ces peuples ne semble avoir laissé plus qu'une empreinte superficielle au-delà des régions côtières.

Le genre de vie primitif et isolé qui remonte au Moyen Age s'est perpétué sans changement dans les villages de montagne les plus reculés. Les habitants de l'intérieur, dont les ancêtres échappèrent aux influences étrangères, espagnoles, italiennes et françaises, reconduisent visiblement des traits physiques qui, déjà à l'époque des Phéniciens, étaient depuis longtemps implantés localement. Aujourd'hui les Corses et les Sardes comptent parmi les plus petits, les plus bruns, les plus dolichocéphales des Européens. Du point de vue osseux, sinon morphologique, ils rappellent le type des colons du néolithique ancien.

ITALIE

En 1929, on découvrait le crâne d'une jeune femme dans un puits de gravier à Saccopastore, près de Rome. Sept ans plus tard, un crâne d'adulte était mis à jour au même endroit. Ces deux fossiles appartenaient au Moustérien et furent identifiés comme des crânes de Néanderthaliens. On sait donc que l'Italie était habitée durant le troisième interglaciaire par ce type d'homme primitif. Plus tard, des lames de silex taillé, datant du paléolithique supérieur, furent extraites des couches situées au-dessus des niveaux moustériens. Ainsi, en Italie comme partout ailleurs en Europe, des chasseurs du type *homo sapiens*, apparentés aux « Cro-Magnons » avaient remplacé ou absorbé la race des Néanderthaliens locaux.

Des économies à base de chasse et de cueillette, datant du mésolithique, persistèrent dans les régions les plus isolées de l'Italie longtemps après l'implantation de

techniques agricoles. Nombre de peuples locaux furent ignorés par les nouveaux arrivants, ce qui leur permit de conserver de cette façon, pendant des siècles, leur intégrité génétique.

Les premières influences néolithiques semblent avoir atteint l'Italie par l'est de la Sicile et l'Apulie dès le vi^e millénaire, en provenance de la mer Egée. De plus, si on en juge par la découverte en Italie de poterie peinte de style balkanique, la culture danubienne pénétra dans la péninsule à partir des centres de diffusion situés sur la rive est de l'Adriatique. Ces premiers pasteurs et agriculteurs se composaient, semble-t-il, d'individus typiquement petits, frères et à crâne allongé que l'on retrouve, dans toutes les régions méditerranéennes, associés à l'introduction des techniques agricoles, au néolithique.

Plus tard, à partir de 3 000 avant notre ère, les adeptes des cultes mégalithiques s'établirent le long de la côte italienne et en Sicile où de grands monuments de pierre debout existent encore. Sensiblement à la même époque, les prospecteurs venus de Méditerranée Orientale commencèrent à fouiller la péninsule à la recherche de cuivre et autres métaux. Ces individus enterraient collectivement leurs morts dans des tombes taillées dans le roc et recouvertes de dalles, que l'on voit encore aujourd'hui en Sicile, en Sardaigne et à Malte.

Quelque cinq siècles plus tard, des hordes de cavaliers belliqueux firent irruption en Italie par les cols alpins ; ils arrivaient d'Europe Centrale. Cette branche du peuple à poterie cordée ou à « hache d'armes » a peut-être introduit dans le pays une forme rudimentaire de langue indo-européenne. Les squelettes, découverts dans des tombes souvent individuelles, sont ceux d'individus de grande taille, à crâne étroit, face longue et nez busqué, en tout semblables à leurs cousins des autres régions d'Europe.

Les incursions de ces tribus coïncidèrent à peu près avec celles des peuples à gobelets campaniformes qui se répandirent dans la vallée du Pô, via l'Espagne et la Sardaigne. Voyageurs infatigables, prospectant inlassablement les métaux à l'intérieur de la péninsule, ces

archers robustes à crâne rond et à nez en bec d'aigle, bons commerçants, se mêlèrent à la fois aux immigrants à hache d'armes et aux montagnards locaux ; de cette fusion naquit l'ancienne « culture apennine » de l'âge du Bronze. Cette dernière devait survivre intacte jusqu'à l'âge du Fer parmi certaines des tribus sabines plus récemment issues du croisement des civilisations campaniforme et à poterie cordée.

Au début du second millénaire avant J.-C., de nouveaux arrivants pénétrèrent en Italie. Originaires d'Europe Centrale, ils apportèrent une civilisation du bronze qui était visiblement reliée à celle d'Aunjetitz (Tchécoslovaquie) d'où ils arrivaient.

A l'âge du Bronze récent, une culture à champs d'urnes funéraires se répandit en Italie du Nord. Elle provenait de l'ouest de la Hongrie ; son auteur était le peuple lacustre de Terramara qui a laissé de nombreuses traces de villages sur pilotis sur les bords des lacs et des rivières hongrois.

Durant le dernier millénaire avant J.-C., de nouvelles vagues de peuples de langue indo-européenne arrivèrent d'Europe Centrale pour implanter dans l'Italie du Nord une première culture du fer, dite de Villanova, qui s'inspirait de la culture de Halstatt (Autriche). Les individus de Villanova, linguistiquement parents des Celtes, étaient principalement de haute taille, mésocéphales, à crâne aplati sur les côtés et à nez aquilin.

Entre les ^{xv} et ^{xiii} siècles avant notre ère, des marchands mycéniens naviguant le long des côtes reconquirent la Sicile et le sud de l'Italie, suivant des itinéraires qui devaient être repris plus tard par les Grecs et les Phéniciens.

C'est au ^{viii} siècle avant J.-C. que les Etrusques venus de Lydie (Asie Mineure) émigrèrent en grand nombre en Toscane et dans la région romaine où ils assimilèrent les Villanoviens. Leur physique robuste, leur nez saillant et leur large crâne à calotte élevée et côtés aplatis, qui sont typiques de ce peuple, se retrouvent aujourd'hui encore chez de nombreux Italiens, de même que les lèvres pleines, les sourcils touffus et

les cheveux noirs que nous ont rendus si familiers les personnages des fresques étrusques.

Peu de temps après les établissements étrusques, les Grecs de Chalcidique commencèrent à coloniser la Sicile et la pointe de l'Italie. Ils furent bientôt rejoints par leurs cousins de Corinthe, de Megare et de Crète, et par les membres des colonies helléniques d'Asie Mineure et de l'île de Rhodes. Dans les ports méditerranéens, la langue grecque remplaça les vieux dialectes vernaculaires : le sicel, proche parent du latin, le sicanien et l'élymien, tous deux langues latines qui ont survécu parmi les paysans de la Sicile Occidentale jusqu'à l'occupation romaine.

A partir du v^e siècle avant J.-C., les tribus de langue celtique : Insubres, Cénomans, Boïens, Sénones et autres se répandirent vers le sud à travers les Alpes, en provenance de la Gaule et de la Germanie du sud. Ils apportaient avec eux une culture évoluée du fer, dite de La Tène.

Les Romains eux-mêmes, dont l'expansion débuta à la même époque, semblent descendre partiellement des Villanoviens du premier âge du Fer qui, durant le millénaire précédent, s'étaient croisés fréquemment avec les Sabins de même type de squelette (les Sabins étaient un peuple de montagne habitant l'intérieur) et avec leurs voisins, les Etrusques, dont ils avaient été jadis les sujets. L'un des clans étrusques, les Rumas, donna son nom à la ville de Rome. Après avoir conquis les villes étrusques au nord et les colonies grecques à l'extrême sud, les Romains implantèrent la langue et la civilisation latines dans l'Italie tout entière. Cependant les vieux peuples non latins : Sabins de langue osque, Ligures, Illyriens, Ombriens au nord, Samnites, Lucaniens et autres peuplades du sud, bien qu'ayant subi l'influence culturelle de Rome, ne furent pas submergés génétiquement par leurs vainqueurs qui ne formaient partout qu'une minorité conquérante. Même les Etrusques et les autres groupes, qui parlaient à l'origine des langages non indo-européens, ne furent latinisés qu'au point de vue culturel et linguistique.

A l'apogée de Rome, un nombre considérable d'indi-

vidus venus de toutes les provinces de l'empire, même les plus lointaines, et surtout du Proche-Orient, arrivèrent en Italie comme esclaves, marchands ou mercenaires. Leur contribution à un ensemble génétique déjà complexe a dû être importante. Il en fut sans doute de même de la colonisation à large échelle réalisée par les Maures nord-africains en Sicile, et qui se place entre les VIII^e et IX^e siècles après J.-C. A partir du V^e siècle de notre ère, des nations de langue gothique : Visigoths, Ostrogoths, Lombards, Vandales et autres, qui étaient tous des Scandinaves expatriés, s'établirent sur le sol italien. Un de leurs chefs de guerre, le Hérule Odoacre, déposa finalement le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustulus, et ceignit la couronne impériale en 476. Les royaumes barbares que « ces sauvages venus du nord » se taillèrent en Italie furent toutefois de courte durée, et les Goths eux-mêmes furent rapidement absorbés par la population indigène. Les apports ultérieurs de Maures, de Normands, de Grecs, de Byzantins ainsi que d'Avars et de Magyars d'origine asiatique furent numériquement faibles. Comme les Goths, ils furent promptement assimilés. On peut en dire autant des petites communautés de langue allemande qui franchirent le Brenner pour s'installer au sud de Bolzano (Italie du nord-est) entre le XII^e et le XIV^e siècles et dont le dialecte haut-allemand (« *tautsch* »), s'éteignit voici moins d'une génération.

Les Italiens modernes, bien que depuis longtemps unis par le langage, présentent une grande variété de types physiques, souvenir des peuplades hétéroclites qui se sont installées dans le pays au cours des dix derniers millénaires. Certes les habitants de la côte furent plus exposés aux mélanges génétiques avec les nouveaux venus que ne l'ont été les peuples de l'intérieur ; cependant, même les plus isolés de ces derniers n'ont pas complètement échappé à l'influence raciale des vagues successives d'étrangers.

Bien qu'il soit difficile de généraliser au sujet de l'aspect physique des Italiens modernes, on peut dire que les peuples à tête franchement longue sont beaucoup plus rares dans ce pays qu'en Espagne. Certains anthro-

pologistes attribuent ce fait à l'absorption des colons néolithiques principalement dolichocéphales par des individus à tête large qui les avaient précédés ou qui leur ont succédé.

On ne peut nier davantage que la taille de l'Italien moyen est en diminution, que la pigmentation devient plus foncée et que les crânes se rétrécissent à mesure que l'on descend vers le sud. L'allure frêle qui caractérise actuellement de nombreux Napolitains et Siciliens peut être due autant à des siècles de pauvreté et de malnutrition qu'à des facteurs héréditaires. En Italie, les types blonds à yeux bleus constituent partout une minorité. Là où on les rencontre, ils représentent vraisemblablement une ancienne tendance génétique locale plutôt qu'un legs qu'ils auraient reçu des envahisseurs gothiques.

LA SUISSE

Les innombrables vallées de ce petit pays montagneux offrent des conditions idéales pour conserver dans l'isolement des populations culturellement et linguistiquement disparates. Ce relief a également permis la survivance de ce qui paraît être des tendances physiques locales très anciennes, telles, par exemple, qu'une brachycéphalie extrême. Cette forme de crâne, depuis l'époque mésolithique au moins, est même restée plus typique chez les Suisses (spécialement dans les cantons du sud) que parmi les peuples montagneux voisins, Autrichiens et Bavarois.

A partir du IV^e millénaire avant J.-C., des peuples cultivateurs pénétrèrent dans les vallées suisses, venant de toutes les directions sauf du nord. Un de ces groupes construisit sur les lacs de l'ouest les cités lacustres qui caractérisent le néolithique ancien en Suisse. De nombreux restes humains parmi ceux qui ont été découverts dans les sites à palafites proviennent d'hommes de petite taille, frêles et à tête longue, qui se retrouvent associés à l'implantation des premières techniques agricoles dans toute l'Europe de l'ouest. Cependant un autre

élément brachycéphale se dessine déjà simultanément. Cela ne saurait surprendre puisque même à cette époque reculée, la population suisse était physiquement très variable. Les archéologues estiment qu'en général la culture suisse de Cortaillod par exemple naquit de la fusion d'une industrie mésolithique locale (typiquement azilienne) avec les nouvelles techniques agricoles qui ont marqué le début du néolithique. Il n'existe pas le plus léger indice prouvant que les peuples aborigènes aient été chassés par les premiers cultivateurs. Cette culture de Cortaillod fut elle-même finalement supplantée par celle de Horgen qui provenait apparemment du nord de la France. Dans ce cas également nous n'avons aucune preuve du fait que la population ancienne ait été éliminée. Les envahisseurs d'Horgen se contentèrent d'assimiler le peuple de Cortaillod et adoptèrent de nombreux éléments de leur culture hybride azilienne néolithique.

Le néolithique récent et les premières techniques du métal firent naître en Europe Centrale et Orientale des civilisations variées qui furent importées en Suisse par de forts contingents de colons de haute taille et à crâne allongé. Ces nouveaux venus semblent avoir été complètement et rapidement assimilés par les indigènes à tête ronde. En effet, les quelques crânes suisses qui ont échappé à l'incinération pratiquée par la civilisation à champs d'urnes funéraires sont presque tous brachycéphales ou mésocéphales. Un processus identique du raccourcissement du crâne a, semble-t-il, modifié également l'apparence des descendants des individus à crâne long ou moyen qui apportèrent en Suisse les civilisations du fer (Halstatt et La Tène) à partir du ix^e siècle avant J.-C.

A l'époque préromaine, la langue ligure était manifestement parlée dans toute la Suisse du sud où des suffixes présumés ligures se retrouvent dans les noms de lieux : ainsi les suffixes *Asca* et *Anca* sont fréquents dans le canton du Tessin, aussi bien que dans l'Italie du nord-ouest et dans la vallée du Rhône.

Durant le 1^{er} siècle avant notre ère, des tribus de langue celtique s'étaient établies tout au long de la

frontière alpine de l'empire romain alors en pleine expansion. Les plus puissantes de toutes étaient les Helvètes qui avaient récemment émigré vers le sud à partir d'un foyer situé quelque part sur le Rhin moyen, pour occuper finalement un large territoire qui correspond au nord de la Suisse actuelle. A l'époque de César, les Helvètes occupaient tout le pays compris entre le Jura et le Bodensee.

C'étaient non seulement de redoutables guerriers que César décrivait comme « le plus brave peuple de Gaule », mais aussi les plus civilisés et les mieux organisés de tous les Barbares de l'Europe Centrale à cette époque. En l'an 107 avant J.-C., deux tribus helvètes, les Tougeni et les Tigurines, franchirent le Jura et envahirent la Gaule, écrasant une armée romaine commandée par Cassius Longius. Quelques années plus tard, la plupart d'entre eux faisaient leur jonction avec les Cimbres danois et les Teutons qu'un raid massif en direction du sud amena à travers la Gaule Narbonnaise jusqu'au-delà des Pyrénées. Après avoir en vain essayé de s'emparer de Rome, tentative qui se termina par l'extermination quasi totale des Cimbres par Marius, de nombreux Helvètes retournèrent précipitamment dans leur forteresse naturelle des Alpes. Bientôt après, leur prince Orgétorix conduisit la nation entière à l'ouest du Jura où ils furent rejoints par leurs cousins Celtes, Rauraci, Tulinges, Latobriges et quelques Boiens et Séquanes. Ces redoutables tribus formèrent une confédération dans le but d'envahir la Gaule à travers le territoire des paisibles Allobroges, mais ils furent interceptés en cours de route par César qui les força à rebrousser chemin avant qu'ils n'aient pu franchir le Rhône.

Les anciens territoires tribaux des Helvètes furent alors incorporés à la province romaine de Belgique qu'on appela plus tard la « Germanie supérieure ». Les Helvètes devinrent des clients fédérés de Rome ; ils furent autorisés à garder leur constitution et leurs divisions en tribus, mais celles-ci durent fournir à l'armée romaine un contingent pour servir à l'étranger.

Déjà sous le règne de Gallienus au III^e siècle après J.-C., les vallées suisses ouvertes au nord et à l'est

avaient été pénétrées par des tribus de langue gothique qui se composaient d'individus de grande taille et à crâne étroit ; ceux-ci furent surnommés collectivement, d'après leur coutume funéraire, « le peuple à tombes circulaires ». Sous le gouvernement d'Honorius entre 395 et 423 de notre ère, des bandes d'Aléman envahirent le pays et en 436 Astius céda aux Burgondes une large partie de la Sapaudia (Savoie actuelle et Suisse de l'ouest). L'infiltration germanique se poursuivit régulièrement en Suisse après le retrait des légions romaines. Vers le ix^e siècle après J.-C., des dialectes gothiques qui sont les ancêtres du schwyzerdütsch (suisse allemand) moderne s'implantèrent un peu partout, à l'exception des vallées de l'est et du sud où une forme de latin, le romanche ancestral, avait déjà pris racine parmi les populations rhétiques romanisées qui étaient originellement un peuple de langue celtique (canton actuel des Grisons).

En dépit de leur influence linguistique et culturelle durable, les Burgondes, les Aléman et les autres tribus germaniques semblent avoir été très rapidement absorbés par les indigènes au milieu desquels ils s'étaient établis et qui leur étaient supérieurs en nombre. La haute stature et le crâne long et étroit qui caractérisent les squelettes de la période des tombes circulaires se rencontrent rarement parmi les Suisses actuels qui, dans leur ensemble, sont plutôt trapus, de teint brun et à tête ronde. Tous ces traits deviennent de plus en plus fréquents lorsqu'on se dirige vers le sud et l'est du pays. Cependant, il existe encore quelques enclaves où l'on trouve des individus dolichocéphales, de grande taille et parfois blonds : c'est le cas des vallées ouvertes vers le nord ainsi que des régions qui ont été le plus fortement colonisées par les envahisseurs gothiques.

Des barrières religieuses, autant que linguistiques, ont longtemps freiné la libre circulation de gènes entre les divers habitants de la Suisse. Les Suisses de langue française qui vivent principalement à l'ouest sont surtout protestants, les Suisses italiens du sud-est sont presque tous catholiques, tandis que les éléments de langue germanique et de langue romanche qui, à eux

deux, constituent environ 75 % de la population du pays, se répartissent entre les deux confessions.

L'ALLEMAGNE

Jusqu'à l'époque de Bismarck, voici à peine cent ans, l'Allemagne formait une mosaïque d'Etats d'importance variée, royaumes, duchés et principautés, qui représentaient le legs d'un passé historique mouvementé. L'origine en remonte au partage de l'empire de Charlemagne en trois parties, selon le traité de Verdun en 843.

La préhistoire de l'Europe centre-ouest est peut-être la plus complexe et la plus difficile à démêler de toute celle de notre continent. Les terres baignées par la Baltique, le Rhin, l'Oder et le Danube ont été sillonnées en tous sens par des peuples en migration, depuis les Huns jusqu'aux millions de réfugiés qui fuyaient vers l'ouest à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les précurseurs de ces peuples ethniquement mélangés qui parlent aujourd'hui les divers dialectes allemands ont été constamment en butte aux invasions et aux mouvements de populations internes ainsi qu'à une succession de guerres et d'épidémies à grande échelle. Nul doute que les habitants de la République Fédérale et ceux de l'Allemagne de l'Est ne se classent parmi les peuples d'Europe les plus composites du point de vue génétique.

La mâchoire de Mauer prouve que des formes humaines primitives rappelant par certains aspects les Pictécanthropes d'Asie, vivaient en Germanie voici 500 000 ans. Beaucoup plus tard, datés du troisième interglaciaire, des ossements et témoignages archéologiques confirment la large distribution de Néanderthaliens dans le pays. Au début de la dernière glaciation (Würm) les Néanderthaliens indigènes furent sans doute absorbés, sur le territoire allemand, comme partout ailleurs en Europe, par l'irruption des peuples « sapiens » qui arrivaient au nord-est par la vallée du Danube, en provenance des Balkans. Aujourd'hui, on rencontre fréquemment en Allemagne, surtout au nord-

ouest, des individus lourds, fortement charpentés et à crâne volumineux. Leurs mensurations rappellent celles des types grossiers similaires que nous avons déjà notés en Scandinavie, en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas. Si l'on en juge par les squelettes qui nous ont été conservés, les hommes de cette sorte se sont répandus dans la plus grande partie de l'Europe du nord-ouest, depuis la retraite finale des glaces, voici quelque dix mille ou quinze mille ans.

De forts contingents de cultivateurs typiquement de petite taille et à crâne long (les « *Swineherder* » ou éleveurs de porcs, notamment), porteurs des cultures néolithiques, arrivèrent en Germanie, tout d'abord du sud-ouest à travers le pays du Rhin, et plus tard de la province de culture danubienne qui, du sud-est, s'étendait vers le nord de l'Europe. La large diffusion des vestiges matériels et de sites d'anciennes colonies que nous connaissons se rapportent à des civilisations néolithiques secondaires spécifiques à l'Allemagne. Celles-ci suggèrent que des mouvements extensifs d'agriculteurs et de commerçants se produisirent à travers ce pays durant la période néolithique. Bon nombre de ces cultures néolithiques secondaires que l'on a découvertes sur le territoire de l'Allemagne moderne (Michelsberg, Baden, Rössen, etc.) sont nées de fusions intervenues entre la civilisation des envahisseurs néolithiques et celle des indigènes mésolithiques. Presque toutes semblent s'être répandues soit par transmission locale, ou, ce qui est plus vraisemblable, par d'importantes migrations internes à travers le pays.

Plus tard, ce furent les peuples à poterie cordée et à hache d'armes qui envahirent l'Allemagne, venant de l'est par la Silésie. Ces pasteurs, hommes de grande taille et à crâne long, se croisèrent extensivement avec les descendants hybrides des nomades du mésolithique et des fermiers néolithiques parmi lesquels ils s'étaient installés.

Malheureusement la quasi totalité des squelettes ont disparu dans les rites crématoires des cultures à champs d'urnes funéraires qui s'étaient répandues en Germanie à partir des Balkans vers le *xr*^e siècle avant notre ère.

Les quelques ossements qui nous ont été conservés révèlent que la forte stature, le crâne étroit et la face allongée constituaient à l'âge du Bronze des traits fréquents en Allemagne du Nord, du Centre et de l'Est.

Plus au sud, les versants nord et les vallées fermées des Alpes continuèrent d'abriter une vieille population locale composée principalement d'individus de petite taille et à crâne rond. Au premier âge du Fer, cette ceinture de peuples physiquement très homogènes fut rompue par l'arrivée d'envahisseurs, typiquement grands et à crâne long, qui importèrent en Allemagne du nord-est la première culture du fer, dite de Halstatt, originaire d'Autriche.

Durant la seconde phase de l'âge du Fer (La Tène), à partir de 500 avant J.-C., des tribus de langue celtique commencèrent à se répandre vers le sud à partir d'un foyer de dispersion que l'on situe en Germanie du sud-ouest. Ils inondèrent toute l'Europe Centrale et s'avancèrent en France, en Espagne, en Italie, en Bohême, dans les Balkans, aux Pays-Bas et jusqu'aux îles Britanniques. Bon nombre de ces Celtes de l'âge du Fer, qui manifestement descendaient pour la plupart des peuples à champs d'urnes funéraires, étaient, contrairement à leurs ancêtres de l'âge du Bronze, plutôt méso-céphales que dolichocéphales. Cette divergence par rapport à des types qui, originellement, montraient un crâne long, a été citée comme exemple du croisement général qui intervint entre les protoceltes et les autochtones à tête longue, ou encore avec les descendants des peuples à gobelet campaniforme qui étaient surtout brachycéphales. Ces derniers s'étaient établis dans les pays du Rhin vers le ^{xviii} siècle avant J.-C. Peut-être le phénomène ne représente-t-il qu'un processus archaïque de raccourcissement du crâne qui devait bientôt après se manifester progressivement dans toute l'Europe Centrale.

L'âge du Fer, qui précède l'époque romaine, fut témoin d'une expansion générale vers le sud de peuples de langue gothique. Ces derniers se dirigèrent vers la Germanie Centrale et Méridionale en partant d'un foyer qui se trouvait en Scandinavie et le long des côtes sud

de la Baltique. Ce mouvement faisait naturellement partie de la migration générale qui intéressait les Angles, les Saxons et les Jutes qui, eux, prirent la direction de l'Angleterre. On peut y voir un prolongement des migrations des Goths, Vandales, Burgondes et autres, qui descendaient du nord depuis le v^e ou le vi^e siècle avant notre ère.

Les Celtes, dont les Goths avaient précédemment été en quelque sorte les parasites au point de vue culturel, furent chassés ou assimilés à mesure que de larges régions de leur ancien territoire étaient occupées par les Germains. Ce fut le cas quand les Celtes Coïens furent chassés de Bohême par les Goths Marcomans ⁽¹⁾.

Durant le 1^{er} siècle après J.-C., à l'époque où Tacite écrivit son enquête ethnographique « Germania », les peuples de langue gothique comprenaient plusieurs douzaines de nations d'importance variée. Ceux qui vivaient près de l'Océan, c'est-à-dire les Frisons, les Teutons, les Cimbres, les Chauques et autres, portaient le nom collectif de « *Ingaevones* » (ceux du nord). Les Chattes, les Chérusques, les Tencières, étaient les « *Herminones* » (gens de l'intérieur). Les autres, Semnones, Hermundures, Quades, furent appelés les « *Istaevones* » (peuples du Rhin). Ces noms rappellent le souvenir des trois petits-fils de Tuisto, dieu des Germains.

Bien que Tacite ait décrit les Germains sous l'aspect de géants roux aux yeux bleus perçants, ces traits étaient alors aussi universellement répandus qu'aujourd'hui. Il y a 2 000 ans déjà, ce type n'était plus caractéristique des peuples de langue gothique en général. Durant les premiers siècles de notre ère, en partie à la suite du défrichement progressif des vieilles forêts sauvages qui s'ouvrirent à l'agriculture et aux voies de communication, et en partie en réaction contre l'impérialisme romain, des douzaines de petites tribus signèrent des ententes et même formèrent de formidables confédérations d'après lesquelles les Etats de l'Allemagne du Moyen

(1) Les Marcomans et les Quades qui, plus tard, émigrèrent de Bohême en Bavière, se nommèrent eux-mêmes, en souvenir de leurs ancêtres celtes, « Bayouvars » (homme du pays des Boïens). De là vient le nom de Bavière.

Age reçurent leur nom : Saxe, Hesse, Bavière, Souabe, Franconie, Thuringe, etc. Il est peu probable que les Germains de l'âge du Fer aient disposé dans leur vocabulaire d'un terme pour se désigner collectivement eux-mêmes. Le nom de leur langue, *deutsch* (allemand), paraît d'abord avoir été utilisé par les peuples de langue gothique dans le sens de « vulgaire », « commun », ou « populaire », par opposition au latin.

L'empire romain à son apogée empiétait sur les bordures sud et ouest de la Germanie dans les provinces frontières de Belgique et de Rhétie (Suisse actuelle et régions limitrophes). Les membres des tribus gothiques commerçaient pacifiquement avec les Romains qui en recrutaient un grand nombre dans les légions stationnées à la frontière. Cependant, à la longue, les pressions exercées par les tribus guerrières et indisciplinées de l'intérieur firent céder le *Limes* (frontière impériale romaine) ; la langue gothique fut alors implantée par les Alémans en Rhétie, par les Francs en Gaule et en Belgique et par les Quades et les Marcomans en Norique (Autriche actuelle).

À partir des III^e et IV^e siècles avant J.-C., des agriculteurs de langue slave pénétrèrent lentement en Germanie du nord et du centre en suivant d'une part les vallées, et en longeant également la côte sud de la Baltique. Collectivement appelés « Wendes » par les Germains, ces nouveaux venus semblent avoir été des individus de grande taille, à crâne étroit et, de l'avis général, à cheveux clairs.

Vers le VIII^e siècle, les Vagres et les Obrodites, tribus de langue slave, s'avancèrent jusqu'en Holstein où Charlemagne les invita à s'établir dans les territoires d'où il avait chassé un grand nombre de Saxons locaux.

À l'est des Obrodites, la côte sud de la Baltique, jusqu'à l'embouchure de l'Oder, fut occupée par les Vélètes (qui, en raison de leur férocité, étaient surnommés « *Liutitzi* » = les sauvages). Ceux-ci étaient eux-mêmes voisins des Poméraniens. Les vieilles colonies Vélètes et Poméraniennes ont encore conservé leurs noms slaves (que l'on retrouve dans les suffixes *in*, *ow* et *itz* ; des noms de lieux : Rostock, Demmin, Gustrow,

etc.), cependant que les pêcheurs du Mecklembourg continuent de nos jours à utiliser les termes slaves dans leur métier. D'autres mots des dialectes de cette région d'Allemagne semblent avoir des racines slaves, par exemple « *Starusse* » homme fort, « *Wurachen* » travailler dur, etc. On relève encore actuellement dans les noms de lieux la trace des nombreuses tribus dont Adam de Brême (XI^e siècle) nous a laissé la liste. Les noms de rivières Warnow (Warnawi), Havel (Heveldi) et Dosse (Doxani) en sont dérivés, ainsi que des noms de villes ou de villages : Gorlitz (du slave *gora*, montagne), Witzke (*vysook*, haut), Kemnitz (*kamen'*, pierre), etc.

L'île de Rügen dans la Baltique fut occupée par les Rojanas avant qu'ils ne fussent soumis par un croisé danois, l'évêque Absalon ; ce peuple de pirates en avait fait un centre religieux et une base pour les raids qu'ils effectuaient sur les côtes du Danemark. On rapporte qu'un dialecte slave resta parlé dans certains coins de l'île jusqu'aux environs de 1400.

Plus au sud, les Polanes suivirent la rive nord de l'Elbe jusqu'à quelques kilomètres de Hambourg ; pendant ce temps, la rive sud était occupée par leurs parents, les Drevlianes, dont la langue survécut jusqu'au début du XVIII^e siècle et qui ont donné leur nom aux villes actuelles : Luchow, Wustrow, etc.

De nouvelles vagues de tribus de langue slave, Varnes, Havolanes, Serbes, se partageaient vers le X^e siècle de larges parties du Mecklembourg, de la Poméranie, de la Silésie et de la Haute-Saxe actuelles. Leur influence s'y est conservée dans les mots d'emprunt du bas-allemand, par la présence de villages circulaires typiques, et dans les noms de lieux : Dresde, Leipzig, Postdam, etc., encore existants.

Les Lusaciens s'établirent plus à l'est le long de la Sprée supérieure, dans les seules régions où actuellement subsistent en Allemagne des dialectes slaves. Les langues « sorbes » y sont encore parlées par quelque 70 000 Wendes dont la plupart sont des gens âgés qui vivent dans une enclave située entre Cottbus et la Niesse.

Les limites extrêmes de l'expansion slave paraissent

avoir été atteintes au x^e siècle par une branche des Sorbes qui traversèrent les monts du Hartz et s'avancèrent jusqu'à la Fulda. Cependant, dans ces régions, la langue slave s'est rapidement perdue, même si des textes du xiii^e siècle mentionnent qu'on parlait encore un « slave rustique » à l'époque dans les environs de la ville d'Erfurt. (Manuscrit *Rustici Slavici*, cité par Trautmann ⁽¹⁾.)

L'avancée des Slaves vers l'ouest fut finalement contenue et repoussée par une vigoureuse contre-attaque des Germains en direction de l'est. Cette « Drang nach Osten » (marche vers l'est) qui, au cours du millénaire suivant allait porter la langue allemande en Europe Orientale jusqu'aux rives de la Volga, débuta par les défaites cuisantes qu'infligèrent aux Obrodites et aux Wiltzes les croisades saxonnes conduites par les princes Henri le Lion et Albert l'Ours.

Dans le sillage des troupes chrétiennes victorieuses, des colons germains à la recherche de nouvelles terres et auxquels se mêlaient d'importants contingents de Flamands et de Hollandais, émigrèrent en Haute-Saxe, au Mecklembourg, au Brandebourg et en Bohême actuelle où ils assimilèrent et remplacèrent les minorités slaves dispersées qui furent complètement submergées. Aux xiii^e et xiv^e siècles, les colonies germaniques des monts Ore formaient une barrière permanente entre les Tchèques de Bohême et leurs cousins de l'ouest, les Sorbes.

Avec l'arrivée des Chevaliers Teutoniques, la pression allemande vers l'est continua durant tout le Moyen Age, faisant reculer les langues slave et balte. Plus récemment, au début de la Seconde Guerre mondiale, de petites communautés isolées de langue allemande existaient en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Russie Blanche et en Ukraine. Elles constituaient les derniers vestiges de l'ancienne extension des Allemands vers l'est dont les avant-postes se situaient au Caucase et en Basse-Volga. Là vivaient les descendants des fermiers prussiens que Catherine II avait invités à s'établir dans la région, vers les années 1760.

(1) R. TRAUTMANN, *Die Slavischen Volker und Sprachen* (Peuples et langues slaves), Leipzig, 1948.

Après la défaite des nazis en 1945, quelque douze millions d'Allemands fuyant les territoires occupés par les Russes quittèrent les Etats baltes, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et rentrèrent en Allemagne que leurs ancêtres avaient quittée sept siècles auparavant. La colonie allemande de la Volga qui, en 1939 comptait un million d'âmes, avait été anéantie ainsi que les autres enclaves germaniques qui subsistaient en territoire soviétique. Cependant, bien que des centaines de milliers de Russes allemands aient été déportés, on trouve encore dans les villes de l'U.R.S.S. un certain nombre de citoyens soviétiques d'origine allemande. Nombre de ces communautés y ont conservé leur dialecte germanique d'origine. Ainsi, avant la guerre, on pouvait entendre parler le souabe à Odessa, et le bavarois de Nüremberg sur les bords du Dniepr.

Bien que les communautés allemandes d'Europe Orientale aient formé des entités distinctes, il est plausible que se soit produit un certain croisement génétique avec les populations baltes et slaves, spécialement en Silésie polonaise et dans les Sudètes où l'arrivée des Allemands remonte au XIII^e siècle. En conséquence, la rentrée dans leur patrie de ces « Volksdeutsche », Allemands d'origine qui ont quitté la zone russe pour les zones américaine et anglaise, a dû introduire en Allemagne de l'Ouest de nouveaux éléments génétiques.

La complexité de l'histoire ethnique de l'Europe Centrale se reflète dans la grande variété des types physiques que l'on observe chez les Allemands modernes. Il est impossible de retrouver de près ou de loin la moindre homogénéité. Des individus grands ou petits, à tête ronde ou allongée, à face large ou longue, à nez court ou busqué, à cheveux clairs ou foncés, à œil brun ou bleu, se rencontrent partout mêlés dans les deux républiques d'Allemagne.

Certains traits toutefois semblent à présent être plus récurrents dans certaines parties de l'Allemagne que dans d'autres. Les crânes ronds, par exemple, sont plus communs dans le sud et dans l'est que dans le nord du pays. Cependant les individus à crâne aussi long et étroit que celui de nombreux Néerlandais,

Anglais et Scandinaves ne semblent pas avoir été très répandus en Allemagne après le début du Moyen Age.

Les individus mesurant 1,65 m. et plus, bien que communs dans le pays, spécialement dans le nord, atteignent un maximum de concentration en Frise de l'Est et sur l'île Femern (dans la Baltique). Les types puissants et lourdement charpentés, accusant un crâne démesurément large, une tête sphérique ou latéralement aplatie, se rencontrent par ailleurs fréquemment dans le nord, spécialement dans les districts où l'on parle le frison et le long de la côte balte.

La pigmentation, surtout claire dans le nord, devient nettement plus foncée vers le centre et le sud du pays, bien que, au total, le nombre d'Allemands (même en Bavière) aussi bruns que certains Suisses, Autrichiens ou Tchèques reste faible. Quant au type nordique idéalisé, *Übermensch* (surhomme), de grande taille, à cheveux blonds et crâne allongé, il y est beaucoup plus rare qu'en Suède ou en Norvège.

POLOGNE

La Pologne tire son nom du fait qu'elle englobe une large partie de la grande plaine de l'Europe du nord (en slave *Pol* = champ ou plaine). Bien que l'on ait jusqu'à présent découvert en Pologne peu de squelettes remontant au mésolithique ou au paléolithique, on en possède de nombreux spécimens qui datent de toutes les périodes du néolithique.

La Pologne située au bord le plus accessible d'une vaste zone de pâturages tournés vers l'ouest fut le corridor par lequel les influences techniques et ethniques de l'âge de la Pierre polie en provenance de la Russie centre-sud pénétrèrent en Allemagne, au Danemark et aux Pays-Bas.

Les envahisseurs successifs, depuis les premiers agriculteurs néolithiques jusqu'aux soldats de la Wehrmacht hitlérienne, ont toujours considéré que la Pologne était plus facile d'accès par l'ouest, l'est et le nord. Au sud, par contre, la chaîne des Carpathes et ses prolon-

gements, Tatra, Sudètes et Beskids, semblent avoir effectivement protégé le pays de l'influence balkanique. Ainsi s'expliquerait le fait que les Polonais aient adopté le christianisme occidental et l'alphabet romain plutôt que la foi de Byzance et l'alphabet cyrillique, comme l'ont fait les Bulgares, les Serbes et les Russes.

Au néolithique ancien, la Pologne, qui constituait l'extrême avancée nordique de la culture danubienne, fut occupée par des agriculteurs dont les Polonais d'aujourd'hui ont conservé le crâne mésocéphale, le nez épaté et la robuste stature. Nous pouvons en déduire que les cheveux et les yeux clairs de nombre de Polonais actuels remontent typiquement aux époques glaciaires. D'autres traits apparaissent être également comme très anciens. Les crânes ronds et les faces larges que l'on rencontre de plus en plus souvent à mesure que l'on se rapproche de la Russie ont été attribués à un legs génétique laissé par les habitants pré-néolithiques de l'Europe du nord-est. C'est la « souche uralienne » que reconnaissent certains savants soviétiques. Que cette souche supposée ait existé ou non, ces traits caractérisaient certainement les peuples à céramique peignée qui vivaient dans la région, au mésolithique et au début du néolithique ancien.

Comme nous l'avons souvent noté, la plupart des colons qui s'installèrent à l'origine dans les régions boisées du centre-est de l'Europe et qui en commencèrent le défrichement au néolithique ancien, étaient de petite taille ; on trouve encore aujourd'hui un peu partout en Pologne des individus trapus et robustes. Parmi les nombreux squelettes découverts dans un fort de l'âge du Fer à Slupca, près de Posen, un seul correspondait à un individu de plus de 1,55 m. La coïncidence fréquemment observée entre la courte stature, des cheveux très blonds et des yeux très clairs a conduit Deniker à définir un type racial « vistulien » de petite taille et extrêmement blond. A partir du IV^e millénaire avant J.-C., des afflux de peuples à tête longue et de haute taille se répandirent à travers la Pologne. Ils apportaient leurs cultures des kourganes/poterie cordée/hache d'armes. Au cours de leur recherche de nouveaux pâturages

et dans leurs expéditions commerciales, ils s'avancèrent jusqu'en Allemagne du nord et en Scandinavie du sud. Trouvant en Pologne des conditions favorables à l'élevage, ils s'y établirent et se mêlèrent aux paysans danubiens de vieille souche locale. Les individus de taille moyenne dolicho ou mésocéphale, à face allongée, durent être nombreux en Pologne jusqu'à l'âge du Fer. Plus tard, les peuples qui fabriquaient la poterie dite à col d'entonnoir étaient des chasseurs ou éleveurs de porcs dont on peut reconstituer les migrations par les vestiges qu'ils nous ont laissés. Ceux-là pénétrèrent en Pologne par l'est et poussèrent même jusqu'en Allemagne centrale. Ceux d'entre eux qui se fixèrent en Pologne semblent s'être très rapidement mêlés aux populations de pasteurs locaux pour produire des cultures hybrides qui combinaient les traditions des peuples mégalithiques et des gens à poterie cordée.

De nouveaux apports d'individus de taille élevée et à tête longue revinrent en Pologne à partir du vi^e siècle avant notre ère, en provenance de la Scandinavie. Ce furent les Protogoths, les Vandales, les Burgondes et les Slezes (cette dernière tribu d'origine danoise donna son nom à la Silésie). Ces peuples s'établirent en nombre dans les plaines de la Vistule. Ici encore, durant le Moyen Âge, la « marche vers l'est » vit arriver en Pologne les chevaliers teutoniques et les colons allemands par milliers. Cependant, durant la période des grandes migrations entre le iii^e et le v^e siècles après J.-C., un grand nombre de Goths émigrèrent vers le sud, l'ouest et l'est de la Pologne, laissant ainsi de larges espaces vacants pour les futurs établissements d'agriculteurs de langue slave.

L'usage du bronze fut introduit en Pologne par des colporteurs et des prospecteurs itinérants, au cours du second millénaire avant notre ère. Il est probable que ceux-ci représentaient une extension nord-est des peuples à gobelet campaniforme dont le crâne brachycéphale, à voûte élevée, et la face longue se retrouvent chez de nombreux montagnards du sud de la Pologne, les Gorols. A partir du ii^e siècle après J.-C., des dialectes slaves, dont l'origine se situait dans les marais du Pripet

(actuellement en Russie blanche) se répandirent dans tous les coins du pays et finalement évincèrent les idiomes baltes parents du vieux-prussien. Le polonais littéraire est sorti du dialecte des Mazoures, lui-même issu du « petit polonais », du dialecte lusacien et du grand polonais, langue des Polanes. Ces trois tribus s'établirent respectivement au nord, au sud et à l'ouest de Varsovie. D'autres peuples importants de langue slave s'étaient fixés en Pologne vers le x^e siècle : les Buzanes (le long de la Bug en Galicie), les Bobranes en Silésie, les Cassoubes dans la région de Dantzig, les Poméraniens (installés à l'ouest des Cassoubes) et les Vélètes qui s'avancèrent en Poméranie Occidentale jusqu'à Rostock.

Outre le polonais proprement dit, des langages apparentés au groupe slave de l'ouest se parlent encore aujourd'hui en Pologne. Le Cassubien à l'ouest de Dantzig et le vieux-slovène autour du lac Leba. Tous deux sont d'ailleurs en voie de disparition.

Beaucoup plus à l'ouest, le polane, langue des Drevlianes, subsistait encore au xviii^e siècle entre l'Oder et l'Elbe.

Bon nombre d'individus de langue slave vivant à l'âge du Fer étaient grands et dolichocéphales. Puisque ce type est devenu rare en Pologne actuelle, nous devons supposer que les premiers colons, y compris les Slaves, ont subi l'influence génétique de traits héréditaires plus anciens qui semblent avoir été présents en Europe du nord-est longtemps avant l'arrivée des agriculteurs danubiens. Si l'on excepte la pénétration intensive en Pologne du nord des Chevaliers Teutoniques et des colons allemands à partir du xiii^e siècle, il semble que les immigrations postérieures à celles des Slaves, y compris les incursions des Tartares asiatiques, aient été insignifiantes. Mentionnons cependant l'existence de fortes colonies de Juifs Ashkenazi qui, bien que principalement endogames, constituaient près de 10 % de la population polonaise avant la tentative d'extermination systématique de la race perpétrée par les Nazis. Signalons enfin les importants établissements allemands de Posen,

de Silésie et de Prusse Orientale qui suivirent les partages de la Pologne en 1772, 1793 et 1795.

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, quelque six millions de Polonais de langue allemande qui s'étaient de longue date établis dans le pays émigrèrent en zone britannique d'Allemagne de l'Ouest. L'ancien territoire allemand situé à l'est de la ligne Oder/Neisse, que les Allemands occupaient depuis le Moyen-Age, subit une polonisation continue par l'implantation de paysans émigrés des régions de Pologne Orientale qui avaient été annexées par les Soviétiques après 1939. Les noms de lieux que l'on trouve dans cette zone frontrière, où les langues allemande et polonaise coexistent, révèlent les nombreux changements de noms auxquels le pays a été soumis dans le passé. On y retrouve de nombreuses traductions en polonais moderne de noms allemands qui dérivent eux-mêmes de termes slaves corrompus. Ainsi, les localités de Koszalin, Boleslawiec, Klodzko actuelles figurent sur les cartes d'avant 1945 sous les noms de Köslin, Bunzlau, Glogau.

Parmi les Polonais d'aujourd'hui, ceux du Nord surtout ont les cheveux blonds et les yeux clairs. La taille moyenne des individus varie, suivant les régions, de 1,62 mètre à 1,70 mètre ; l'indice céphalique passe de 82 dans le nord à 85 et plus dans le sud, où un facteur brachycéphale persistant semble être endémique dans les Carpates, comme dans d'autres régions montagneuses d'Europe Centrale.

TCHECOSLOVAQUIE

La forme actuelle de la Tchécoslovaquie qui enfonce un coin de langue slave dans une Europe Centrale de langue allemande rappelle la poussée qu'exercèrent les Slaves vers l'ouest du x^e au v^e siècle avant J.-C.

Cependant, les Slaves de l'âge du Fer ne furent pas les premiers occupants de la Tchécoslovaquie. Il est certain que le pays fut habité par des peuples chasseurs dès le paléolithique supérieur. Les vestiges humains découverts dans les fameux sites de Predmost et de

Brünn suggèrent qu'un mélange racial dut se produire entre les Néanderthaliens indigènes et des envahisseurs « *sapiens* » plus évolués. A partir du mésolithique, les nombreuses régions montagneuses connurent un peuplement typiquement méso et brachycéphale ; aujourd'hui encore les crânes ronds dominent en Tchécoslovaquie.

Au début du néolithique, les pionniers danubiens envahirent le pays par le sud-est. Ils s'y mêlèrent d'abord aux chasseurs autochtones, puis aux planteurs et éleveurs nordiques anciens (culture de Michelsberg) qui atteignirent respectivement le nord et le sud-ouest de la Tchécoslovaquie. Les vestiges des cultures typiques kourgane, poterie cordée, révèlent que des éleveurs de bétail venus des steppes russes se sont sans doute établis dans la région, comme partout ailleurs en Europe Centrale à la fin du néolithique. Peu de Tchèques, de Moraves et des Slovaques appartiennent au type de grande taille et à tête longue de leurs lointains ancêtres. Les envahisseurs (peuples à poterie cordée), tout comme les colons néolithiques des époques précédentes, perdirent sans doute les traits physiques distinctifs qu'ils possédaient à l'origine, et cela assez rapidement à la suite de leur croisement avec les peuples aborigènes locaux qui étaient, eux, brachycéphales.

Les prospecteurs de métal appartenant aux peuples à gobelet campaniforme furent très actifs dans ce pays au cours du II^e millénaire avant notre ère. Un centre du bronze très influent existait à Aunjetitz vers 1500 avant J.-C. Bien que les chroniqueurs bohémiens du Moyen-Age aient cru que les Tchèques furent les premiers occupants de la Tchécoslovaquie actuelle, en réalité ce pays avait été occupé dès la fin de l'Âge du Bronze par des tribus de langue celtique. Ces Celtes, dont des témoignages archéologiques nous prouvent le passage, ont dû s'installer là entre le III^e et le I^{er} siècle avant J.-C. Leurs représentants les plus connus à l'époque historique furent les Boïens qui donnèrent leur nom à la Bohême, et qui ont été vaincus par les Cimbres danois en 114 avant notre ère.

Après la disparition de l'empire d'Attila en 454 après

J.-C., les ancêtres des Tchèques, Moraves et Slovaques pénétrèrent en Tchécoslovaquie par les vallées des affluents nord du Danube. Précédant les Tchèques, les Sorbes et autres continuèrent vers l'ouest jusqu'aux sources de la Weser en Saxe. Mais ils furent bientôt absorbés par les contre-mouvements allemands qui finirent par s'implanter, sans pouvoir cependant éliminer les Tchèques de Bohême.

A la veille de la guerre de 1939, plus de trois millions d'Allemands vivaient encore en Tchécoslovaquie, surtout dans les hautes terres des frontières, mais aussi dans d'importantes enclaves intérieures (Olmütz). Les Allemands représentaient aussi plus de 10 % de la population de Prague à cette époque. En 1945, la masse de ces Allemands, dont les ancêtres s'étaient établis dans le pays de deux à sept siècles auparavant, s'enfuirent à l'ouest devant l'avance des troupes soviétiques et ils se trouvent maintenant éparpillés à travers les deux Allemagnes.

Outre l'allemand, d'autres langages minoritaires existent en Tchécoslovaquie : le polonais dans une bande étroite au nord-est, et le hongrois de Bratislava où la phonétique magyare a exercé une forte influence sur les dialectes slovaques locaux. La Slovaquie Orientale, ancien nom de la Ruthénie dont les habitants parlent les dialectes ukrainiens fortement teintés de slovaque, a été incorporée à l'Union Soviétique en 1945.

Durant le Moyen Age, des bergers et des fermiers de langue roumaine parcouraient la Tchécoslovaquie, en provenance du sud et de l'est. Bien que leur langue ait été complètement supplantée par le slave, on rencontre encore aujourd'hui dans les régions montagneuses de la Slovaquie et de la Moravie des individus de grande taille, robustement bâtis et au crâne nettement sphérique, dont la face allongée et le nez crochu rappellent les types valaques familiers.

Les Tchèques qui vivaient avant le Christ, y compris les restes des communautés des langues celtiques et gothiques qui les avaient absorbés, étaient, si l'on en juge par les squelettes qui nous sont conservés, presque exclusivement dolichocéphales. Aujourd'hui cependant

les habitants de la Tchécoslovaquie, qu'ils soient de langue slave, allemande ou magyare, comptent parmi les têtes les plus rondes d'Europe. On y trouve des indices céphaliques allant de 84 à 87 %.

La taille moyenne des individus en Tchécoslovaquie est à peu près la même que la moyenne polonaise, c'est-à-dire de 1,62 m. à 1,70 m., mais la pigmentation est généralement plus foncée que chez les Polonais, surtout en Slovaquie.

Le teint brun paraît avoir été de longue date caractéristique des populations de la région ; Ibrahim Jacob, marchand juif qui visitait l'Europe Centrale au XVIII^e siècle pour acheter des esclaves blonds, si appréciés au Moyen-Orient, rapporte le fait que beaucoup des habitants du pays de Boleslav II, roi de Bohême, avaient la peau brune et le cheveu noir, et que peu d'entre eux étaient blonds. Bien que les Tchèques, comme les Slovaques, soient typiquement à face large avec des orbites basses et espacées, et le nez épaté, ce trait reste cependant moins accentué que parmi les groupes russes et polonais.

AUTRICHE

Des fossiles humains que nous possédons, il découle que des peuples à tête ronde se sont établis en Autriche depuis une époque reculée de la préhistoire. Toutefois, on rencontre peu d'individus à crâne très court en Autriche, pas beaucoup plus qu'en Bavière et en Suisse. Cet état de fait est dû presque certainement à l'infiltration de peuples à tête longue qui s'est produite dans le pays depuis 5 000 ans au moins.

Au néolithique ancien, le territoire qui forme maintenant l'Autriche (c'est-à-dire outre la haute et la basse Autriche proprement dites, les provinces du Tyrol, de Salzbourg, de Carinthie et de Styrie) appartenait à la culture danubienne. Des économies à base agricole y furent introduites, comme dans les régions voisines de l'Europe Orientale, par des immigrants originaires du Proche-Orient et qui avaient atteint l'Europe par les

Balkans. Ces colons se caractérisaient par un physique trapu, une tête modérément longue, un crâne élevé et des traits faciaux légèrement réduits (c'est-à-dire : nez court, menton rond, arcade sourcilière peu développée). Tous ces traits sont encore typiques de nombreux Européens modernes de l'est. Ces agriculteurs entreprirent de cultiver les fonds de vallées, abandonnant aux peuples locaux les hautes terres peu fertiles.

Au néolithique tardif, des peuples à poterie cordée et à haches d'armes introduisirent leurs cultures en Autriche par le nord-est tandis que les cultes mégalithiques peuvent avoir pénétré dans le Tyrol par l'Italie du nord.

Les individus des peuples à haches d'armes étaient généralement de grande taille, puissamment bâtis et à crâne long. Conséquence de leurs croisements répétés avec la paysannerie danubienne locale, on vit apparaître en Autriche, comme ailleurs, le type dolicho ou mésocéphale à squelette de taille moyenne qui se rencontre si fréquemment dans l'Europe Centrale préhistorique.

Au cours du troisième millénaire avant J.-C., des marchands et des prospecteurs de métal venus des bords du Rhin (peuples à gobelets campaniformes et apparentés) arrivèrent en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Pologne, tous pays où l'on a découvert, associés avec du mobilier et des établissements campaniformes, des crânes typiquement volumineux, brachycéphales, à voûte crânienne élevée et à nez long. En Autriche actuelle, les individus dont les crânes reproduisent les dimensions typiques des campaniformes sont encore très clairement reconnaissables, particulièrement dans le Tyrol. Durant le haut âge du Bronze, la basse Autriche resta sous l'influence de la culture d'Aunjetitz, alors florissante, et qui s'étendait sur une large partie de l'Europe Centrale.

Le site de Halstatt, qui a donné son nom à la période la plus ancienne de l'âge du Fer en Europe, se trouve en Autriche. Ce fut dans cette région que le passage de la métallurgie du bronze à celle du fer fut réalisé pour la première fois, dès le IX^e siècle avant notre ère. Bien que l'art de la fonderie et du fer forgé eût été presque certai-

nement introduit en Europe de l'extérieur, les forgerons de Halstatt appartenaient évidemment à une race locale : leurs mensurations étaient identiques à celles des individus de l'âge du Bronze d'Aunjetitz dont ils descendaient probablement et auxquels était venu s'ajouter l'apport génétique des cavaliers nomades, guerriers arrivant des plaines de l'est.

La langue de ces forgerons autrichiens était, pense-t-on, l'illyrien qui appartient au groupe indo-européen, et dont des fragments peuvent subsister encore en Albanie. Les Autrichiens sont eux-même de grande taille, puissamment bâtis, à crâne étroit, face allongée et nez proéminent.

Des tribus de langue celte venues de l'ouest, comprenant des *Taurisci*, plus tard appelés les *Norisci*, envahirent le territoire de l'Illyrie à partir du VI^e siècle avant J.-C. Ils laissèrent des traces indélébiles de leur passage sous forme de noms de lieux, parmi lesquels celui de Vienne (« *Vindobena* » pour les Celtes, ce qui signifie « le blond » et qui était l'un des noms de leur dieu-chef Lug).

L'Autriche resta divisée en deux zones linguistiques, d'une part le celtique, et d'autre part l'illyrien, jusqu'à l'arrivée d'envahisseurs de langue gothique qui se place entre le VI^e et le VII^e siècle après J.-C.

Bien que la plus grande partie de l'Autriche fût incorporée dans la province romaine de Norique après la conquête (vers 15 avant notre ère) il ne reste qu'un vestige de langue latine en voie de disparition, le ladin du Tyrol, qui est apparenté au rhéto-romanche des Grisons (Suisse) et qui représente un témoignage linguistique de l'occupation romaine. Avec la chute de Rome, les tribus Goths, renforcées par des éléments frais venus du nord, succédèrent aux légions dans chaque coin d'Autriche et les dialectes gothiques s'implantèrent un peu partout.

L'Autriche proprement dite, jadis « l'Ostmark », ou « marche est » de Bavière, fut vers le X^e siècle incorporée à l'empire germanique d'Otto I^{er} alors en expansion. La Carinthie, la Styrie et le Tyrol avaient déjà subi le même sort. Depuis ce moment, l'Autriche est restée une annexe linguistique et culturelle de l'Allemagne.

à un peuple hostile, les Iaziges, puissante branche occidentale des Sarmates. Les nomades celtes et scythes, non seulement s'affrontèrent sur le sol hongrois, mais encore ils se croisèrent pour produire les individus hybrides, les « celto-scythoïdes » qui, selon Hérodote, formaient un des peuples de Pannonie.

Durant la période du *Folkwandering* (grandes migrations des premiers siècles de l'ère chrétienne), les tribus goths traversèrent la Hongrie ou s'y établirent sporadiquement. La plus importante était celle des Gépides qui, arrivant de l'embouchure de la Vistule (Pologne) au III^e siècle après J.-C., établirent leurs bases dans le pays. Des bandes d'aventuriers hérules, en provenance du Danemark, vinrent se fixer en Hongrie à la même époque.

C'est vers la fin du IV^e siècle de notre ère que les premières vagues de Huns déferlèrent de l'est asiatique en Europe à travers la Hongrie. Les témoins oculaires romains ont décrit les Huns comme uniformément hideux, à face plate et carrée et à yeux bridés ; l'examen des squelettes huns que nous possédons confirme qu'ils montraient des caractères mongoloïdes extrêmement poussés. Après avoir vaincu les Ostrogoths qui s'étaient déjà établis dans toute la région des Carpates, les Huns, utilisant la Hongrie comme base, lancèrent des raids de pillage sur l'Italie, la Germanie et la Gaule. La mort de leur chef vénéré, Attila, en 453, provoqua la retraite vers l'est des hordes hunes désorganisées. Une partie d'entre elles s'allia aux Bulgares turcisés avec lesquels ils fondèrent au VIII^e siècle un puissant royaume qui s'étendait entre la Volga et la Kama, en Russie Méridionale.

Le départ des Huns incita les fermiers de langue slave et ostrogothe à coloniser les plaines hongroises autour du lac Balaton, où ils ne devaient d'ailleurs connaître qu'un bref répit. Dès le VI^e siècle, les Avars, cousins des Huns mongols, envahirent la Hongrie et l'empire de Charlemagne. En 796, ils furent vaincus par les armées de l'empereur et retournèrent en Hongrie où nombre d'entre eux se fixèrent définitivement parmi les Slaves et les descendants des Huns.

L'invasion suivante, celle des Magyars, fut plus consé-

quente et plus importante pour le développement de la Hongrie que toutes celles qui l'avaient précédée.

Vers la fin du ix^e siècle, le chef légendaire des Magyars, Arpad, conduisit son peuple à travers les cols des Carpathes vers les plaines de la rivière Tisza en Hongrie Orientale. Les nouveaux venus établirent rapidement leur domination sur les diverses communautés qui y étaient déjà installées : Slaves, Avars et Goths. Ils implantèrent leur propre langue et donnèrent leur nom au pays (*Magyarország*). Les ancêtres de ces envahisseurs de langue ougrienne avaient, au cours des siècles qui précédèrent leurs migrations vers l'ouest, vécu de chasse, de pêche et d'agriculture dans une région que l'on situe entre la Volga et l'Oural. Bien que nous ne connaissions pas leurs origines préhistoriques, nous supposons que les Magyars sont issus du même croisement entre agriculteurs danubiens et peuples forestiers indigènes desquels, au néolithique, semblent descendre presque tous les anciens peuples finno-ougriens.

Quoi qu'il en soit, les proto-Magyars et la majorité de leurs descendants qui suivirent Arpad en Hongrie présentaient de toute évidence dans l'ensemble une allure d'Européens. Au début du v^e siècle, les Magyars tombèrent sous la domination des Kavars, branche des Turcs Khasars. Les Khasars se mêlèrent aux vaincus à qui ils enseignèrent de nombreux mots turcs (notamment des termes agricoles) dont s'enrichit la langue magyare. Le noyau de la nation magyare fut alors contraint par les envahisseurs d'émigrer vers l'ouest de l'Europe.

Au milieu du v^e siècle, les Magyars avaient déjà atteint l'emplacement de la Moldavie actuelle entre le Dniestr et le Prut, la « terre de Etelkoz » dont parlent encore les légendes hongroises. Ils devaient en être bientôt chassés par les Turcs Petchénègues et repoussés à nouveau vers l'ouest au-delà du Prut. Les Magyars ne représentaient qu'une seule tribu, la plus puissante de sept tribus apparentées qui toutes se taillèrent leurs propres territoires en Hongrie.

A l'époque où ils arrivèrent dans leur pays actuel, les Magyars et leurs cousins étaient aussi composites que les

autres peuples qui avaient précédemment envahi l'Europe en venant d'Asie. Le nom « Magyar » est de source ougro-turque et révèle leur origine hybride ⁽¹⁾.

Bien que leurs chefs militaires aient été de toute évidence des Turcs, la masse du peuple immigrant continuait de ressembler à ses ancêtres de Russie, tandis que de nombreux Hongrois modernes montrent encore des combinaisons de crâne rond, de face large, avec les yeux écartés et le nez épaté. Ces traits qui avaient été ceux des occupants mésolithiques et néolithiques vivant dans les forêts du nord-est de l'Europe se sont peut-être transmis aux Proto-Magyars lorsqu'ils habitaient encore en Russie Centrale. Après leur arrivée en Hongrie, les Magyars et les Khavars continuèrent à piller leurs voisins, à lancer des raids saisonniers en direction du sud dans les Balkans jusqu'au Bosphore. Vers l'ouest, ils atteignirent l'Allemagne, la France, l'Italie et même les Pays-Bas. Ce fut l'empereur Otto I^{er} qui mit fin à leurs exactions en leur infligeant une sévère défaite près d'Augsbourg en 955. Une fois établis en Hongrie, les Magyars et les Khavars se mêlèrent aux descendants des anciens colons Celtes, Slaves, Goths, Gépides, Avars, Huns, etc., et l'amalgame ethnique devint de plus en plus complexe. En même temps, les intellectuels juifs et musulmans étaient invités à s'installer en grand nombre en Hongrie.

Les seigneurs magyars semblent avoir contraint leurs sujets de langue slave à cultiver la terre pour leur compte et c'est probablement à cette époque que bon nombre de termes slaves concernant l'agriculture rentrèrent dans la langue magyare.

Au début du Moyen Age, les Hongrois furent à plusieurs reprises victimes du zèle des Croisés en route vers

(1) Le préfixe *Mag* vient de *Mansi*, qui est le nom que les Vogoules se donnent encore aujourd'hui. On sait que ce peuple fut, à une certaine époque, voisin des Magyars en Russie. Le suffixe *yar* est d'origine turque (*Eri*, homme).

Les Magyars n'ont jamais usé eux-mêmes de l'appellation « Hongrois ». Ce mot vient du turc *On-Ugur* (neuf flèches). C'est le nom d'un clan magyar qui prit part à l'invasion de la Hongrie. Le mot *Ogre* (le même en français et en anglais) est une corruption de *Hongre* qui rappelle l'impression de férocité que laissèrent les Magyars parmi les peuples qui devinrent leurs sujets.

la Terre Sainte. Ceux-ci, abusés par la langue étrange de ces gens, les prirent pour des Sarrazins et en massacrèrent des communautés entières. La langue cependant était déjà implantée en Hongrie.

Si l'on en croit la tradition, un groupe de Magyars fut envoyé dans les Carpates pour contenir les attaques incessantes des Turcs koumanes. Leurs descendants, les Szeklers, qui vivent encore dans la province roumaine de Transylvanie, perpétuent, croit-on, les traits caractéristiques des anciens Magyars. Ils sont de grande taille, mésocéphales, les yeux bleus et les cheveux châtain. D'autres communautés magyares isolées dites « *Csangós* » subsistent dans les enclaves en Moldavie et en Bukovine. La langue magyare, qui s'est dépouillée en Hongrie de presque tout vocabulaire slave constitue, exceptions faites de ses acquisitions turques ultérieures, une langue typique finno-ougrienne dont les plus proches parents sont le vogoule et l'ostyak. Ces derniers dialectes furent introduits en Russie du nord par d'anciens voisins et parents des ancêtres magyars, vers le XIII^e siècle de notre ère.

Comme les autres pays d'Europe Centrale, la Hongrie renfermait, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, une importante minorité de langue allemande. A l'ouest, les Autrichiens du Burgenland empiétèrent sur le sol hongrois, tandis que d'autres enclaves allemandes, dont la plupart dataient de l'abandon de la Hongrie par les Turcs restaient disséminés dans la forêt de Bakony et le long des rives du Danube, au sud. La plupart de ces populations germaniques se replièrent en Autriche ou en Allemagne de l'ouest après la fin des hostilités.

Aujourd'hui, les types asiatiques purs sont rares en Hongrie. Lorsque des traits vaguement mongoloïdes subsistent, on doit les attribuer à des résurgences génétiques, caractères qui furent peut-être introduits par les Huns, les Avars et les Turcs qui s'établirent là en grand nombre. Par ailleurs, les caractères physiques les plus courants en Hongrie moderne sont toujours ceux des anciens agriculteurs danubiens : race trapue, sub-brachycéphale et de même mensuration que le Magyar de la masse. Il semble que les apports ultérieurs, tels que

l'élément dolichocéphale, apportés par les peuples cordés kourganes et plus tard par les Illyriens, les Celtes et les Goths, aient été entièrement assimilées.

ROUMANIE

La croyance fort répandue selon laquelle les Roumains descendent directement des colons romains dont ils ont reçu le nom, bien qu'explicable, se justifie de moins en moins. Parmi les innombrables afflux ethniques qui, pendant la durée relativement courte des temps historiques, ont submergé les régions comprises entre le Dniepr, le Danube, la Theiss et les Carpates, la marque génétique laissée par les Romains reste sans commune mesure avec leur influence culturelle. L'impact héréditaire de Rome a notablement moins modelé les races de l'Europe Centrale que ne l'ont fait les habitants des époques préromaines ou encore les envahisseurs des périodes suivantes : Goths, Slaves, Huns, Bulgares, Magyars, Turcs et autres.

Au néolithique ancien, les vallées, les plaines et les versants des Balkans du nord-est furent occupés par des agriculteurs danubiens, sans doute apparentés à ceux qui vinrent coloniser les terres à lœss d'Europe Centrale ; plus tard, les dialectes indo-européens du type satem, ancêtres de la langue dace qui survécut dans certaines régions après l'occupation romaine, furent peut-être introduits du nord-est par les peuples des kourganes. Ces derniers, originaires des steppes russes, étaient des individus de grande taille et à crâne long. De nombreuses traditions et coutumes locales des Balkans du nord-est, telles que l'habitude pour les hommes de porter les cheveux longs et retombant sur les épaules, sont, pense-t-on, d'origine dace.

Les Agathyrses, branche des Thraces qui vivait en Transylvanie, dominèrent une grande partie de la Roumanie actuelle durant la période préromaine. Bien qu'ils aient été dispersés par l'arrivée des légions, leurs traditions et leur langue ont survécu pendant un certain temps. Virgile rapporte qu'ils se tatouaient le corps com-

me les guerriers Scythes et qu'ils se teignaient les cheveux en bleu sombre.

A l'âge du Fer, entre le II^e et le I^{er} siècle avant J.-C., les effets de la culture de Halstatt d'abord, puis de La Tène, atteignirent les territoires daces par l'Europe Centrale, pendant que les peuples nomades, cavaliers belliqueux tels que les Scythes et apparentés, y faisaient de nombreuses incursions en franchissant le Dniestr.

En l'an 106 de notre ère, l'empereur Trajan vainquit la confédération des Daces et des Gètes commandée par Décébale, dont il incorpora les terres tribales à la nouvelle province romaine de Dacie.

Quelque 200 000 Romains (plus exactement « Italiens » puisqu'ils comptaient sans doute autant d'Illyriens, de Ligures, de Celtes et de Rhétiques, voire d'Etrusques latinisés, que de citoyens de Rome), dont la plupart étaient fonctionnaires, marchands ou soldats, s'établirent, dit-on, en Dacie. Le latin s'implanta dans les garnisons et les marchés comme langue de liaison, puis il gagna progressivement l'intérieur du pays où il finit par supplanter complètement les dialectes des peuplades locales.

Vers 271 après J.-C., l'empereur Aurélien, en face de la forte pression des Barbares (c'étaient les Goths, première des grandes invasions qui menaçait la Dacie) ordonna l'évacuation des légions. Après le départ des Romains, de nombreux Daces et Gètes de langue latine, partiellement romanisés, s'enfuirent vers le sud ; franchissant le Danube, ils arrivèrent en Bulgarie et en Macédoine, tandis que d'autres groupes prenaient la direction de l'ouest vers l'Italie et le golfe de l'Adriatique.

Cependant, le gros de la population indigène demeura sur place parce qu'à l'époque elle avait déjà commencé d'assimiler des nouveaux arrivages de colons fermiers de langue slave qui s'étaient répandus dans le pays en provenance du nord.

Tout au long des mille ans qui suivirent, et presque sans répit, des vagues successives d'envahisseurs : Huns, Avars, Turcs, Mongols et autres, venus d'Asie Centrale et transitant pour la plupart par la Russie, inondèrent la Dacie laissée sans défense.

Des Ougriens turcisés, les Bulgares au VII^e siècle et les Magyars au IX^e, traversèrent la Roumanie au cours de leurs migrations respectives vers le sud et l'ouest. Une large fraction de ces peuples s'établirent comme colons en Transylvanie dont les vallées et les versants reçurent bientôt de nouveaux afflux d'Asiatiques : les Turcs Koumanes et les Petchenègues. On pense que ces deux groupes descendaient des Koumanes dont les représentants vivent encore en Roumanie ou sur ses frontières, les Houtzoules. Ce sont pour la plupart des bergers des Carpates qui parlent une sorte de ruthénien (ukrainien) farci d'expressions roumaines. Enfin les Gaguts, qui ont conservé leur langue turque presque intacte, survivent, mais sont en voie d'extinction dans l'ancienne Moldavie devenue partie de la Russie moderne.

Cependant les colons des époques postromaines qui s'installèrent dans les Balkans du nord-est n'arrivaient pas tous de l'est. A partir du XI^e siècle, lorsque les invasions asiatiques eurent pris fin, un grand nombre d'Allemands, principalement des habitants des régions du Rhin, allèrent s'établir en Transylvanie. Ils y furent rejoints par leurs cousins que l'on a appelés par erreur les « Souabes du Danube », et qui envahirent le district de Bana en Roumanie Occidentale sur les talons des Turcs. Leurs descendants constituent encore une communauté assez endogame.

Concurremment au roumain, de nombreuses langues se parlent actuellement à l'intérieur des frontières de la République Populaire de Roumanie. L'imbrication des langages était encore plus complexe au Moyen Age. C'est pourquoi il est remarquable que, de cette tour de Babel, un seul idiome, le roumain, basé sur le latin vulgaire des colons de Trajan, ait émergé comme langue nationale.

Ce triomphe du latin sur les autres langues peut s'expliquer par le fait que les groupes d'expatriés Daces, Gètes et autres latinisés qui furent chassés de leur patrie par des invasions successives, conservèrent leur langue maternelle. Ils revenaient chez eux en temps de paix ou de troubles pour renforcer les communautés éparses de langue latine qui étaient demeurées sur place. Le roumain devint alors la langue des patriotes, qui cultivaient

cet héritage latin comme une marque de supériorité sur les minorités polyglottes vivant dans le pays. Bien qu'étant une langue d'origine latine, le roumain est truffé de mots slaves, turcs et autres éléments étrangers. On retrouve dans ses constructions l'influence persistante de quelque langage local prélatin que quelques-uns ont dénommé à tort le « dace ».

Si la mosaïque des langues en Roumanie est complexe, celle de la Dobroudja, région du Danube cédée à la Roumanie en 1879, bat tous les records à ce point de vue. Là, sur une bande étroite courant le long de la mer Noire, on entend, outre le roumain, les langues suivantes : russe, arménien, ukrainien, turc, magyar, bulgare, grec, romani, allemand et yiddish. On parle plus de langages différents en Dobroudja que dans toute région de même étendue en Europe.

Cependant tous les indigènes romanisés qui avaient quitté la Dacie pendant les migrations, ne retournèrent pas au pays, et des communautés dispersées de langue roumaine existent encore à travers les Balkans. On en rencontre depuis la Grèce au sud (où ils sont connus sous le nom de Koutzo-Valaques, Tzintzars ou Aromani) à travers la Bulgarie et la Yougoslavie et jusque dans la région de Trieste où quelques centaines d'Istro-Roumains ou « Chi-Chi » survivent encore. Bien que collectivement appelés « Valaques » ⁽¹⁾ (d'un mot gothique signifiant « étranger ») ces individus ne constituent en aucune manière un peuple homogène ; ils diffèrent notablement par leur aspect et par leur genre de vie, d'un district à l'autre. Bien qu'ils parlent tous des variétés de roumain, on pense qu'ils représentent les vestiges épars des anciennes tribus daces, illyriennes, thraces et même scythes qui furent dispersées par les Goths et autres envahisseurs de l'époque postromaine. Tandis que de nombreux Valaques, bergers et chevriers nomades, vivent sous la tente à la manière gitane, d'autres sont des marchands, d'adroits artisans ; en certaines régions de Macédoine, ils forment le noyau de la classe commerçante. Des enclaves de Moldaves de langue roumaine se ren-

(1) De *Vlachs* ou *Welsch*, même origine.

contrent encore ça et là en Ukraine Méridionale, bien au-delà du Bug où certains dialectes ukrainiens sont truffés d'emprunts faits au roumain.

Comme l'on peut s'y attendre avec des origines aussi variées, les Valaques survivants, tout comme les Daco-Roumains proprement dits, montrent un large éventail de traits physiques et il n'existe évidemment pas de « type roumain pur ».

Les individus de grande taille, à face longue, crâne rond et teint foncé, existent partout dans l'est des Balkans ; cependant les plus petits d'entre eux, à crâne un peu plus étroit et à face plus réduite (nez épaté, menton rond, etc), qui sont largement répandus parmi les peuples de langue slave en Europe orientale, restent plus communs en Roumanie que dans la Yougoslavie voisine.

YUGOSLAVIE

Contrairement à son voisin du nord, la Hongrie, la Yougoslavie est un pays essentiellement montagneux, coupé de nombreuses vallées isolées, spécialement dans l'ouest. Cette situation favorise la survivance d'anciennes populations. Les gens du Montenegro et de Bosnie, de très grande taille, à grosse tête, puissamment bâtis, restent, par les mensurations et la morphologie, très proches des types familiers que nous voyons en Europe du nord-ouest. Ils se sont sans doute fixés dans ces refuges montagneux longtemps avant que ne pénètrent dans les vallées balkaniques les premiers agriculteurs danubiens qui, cependant, étaient venus d'Asie Mineure dès le cinquième millénaire avant J.-C.

Au néolithique récent, de nouveaux apports de pasteurs de grande taille, à crâne long, hantaient la côte adriatique, concurremment avec des prospecteurs de métal, individus trapus, à crâne rond, originaires du Moyen-Orient. Les uns et les autres ont contribué à renforcer la haute stature qui est la règle en Yougoslavie Occidentale. Les croisements entre ces nouveaux venus et les géants indigènes ont permis à plusieurs autorités de prétendre que cette combinaison a donné des traits

physiques caractéristiques, lesquels furent collectivement classés par Deniker sous le nom de « race dinarique ». Elle se caractérise par une forte stature, un crâne rond et élevé, une face longue et un nez proéminent. Les individus de ce genre sont communs dans les Alpes dinariques en Yougoslavie plus que partout ailleurs en Europe, bien qu'ils se retrouvent très fréquemment chez les individus d'Autriche, d'Italie du Nord, de Hongrie, de Tchécoslovaquie et d'Allemagne du Sud. Nombre des gens du campaniforme qui répandirent la métallurgie du cuivre et du bronze à travers l'Europe Centrale et Occidentale possédaient ces caractéristiques, de même que les Etrusques. La tendance au crâne à très haute voûte « en pain de sucre » que l'on trouve chez de nombreux peuples de l'est des Balkans, est encore renforcée par le genre de berceau utilisé dans ces régions et, dont la forme provoque un aplatissement artificiel de l'occiput chez les enfants en bas âge.

A partir du x^e siècle avant J.-C., les Illyriens porteurs de la culture du fer (Halstatt) implantèrent leur langue à l'ouest des Balkans, tandis qu'à l'est, vers la Bulgarie actuelle, les Thraces qui, au néolithique, paraissent avoir apporté leur langue indo-européenne « satem » de Russie Méridionale, conservaient leur domination linguistique.

Les infiltrations celtes dans les Balkans débutèrent au vi^e siècle avant notre ère (les Scordisques, tribu celte, fondèrent la ville de *Singidunum* sur le site de Belgrade) et se poursuivirent jusqu'à la domination romaine au i^er siècle avant J.-C. Le seul vestige linguistique de l'occupation romaine en Illyrie (Yougoslavie moderne) est la survie du dalmate, dérivé du latin vulgaire. Le dernier individu à parler cette langue fut tué en 1898 dans l'explosion d'une mine.

La désintégration de l'empire romain et l'invasion des Huns en Europe Orientale provoquèrent des afflux notables de peuples de langue gothique, notamment les Ostrogoths et les Hérules danois qui entrèrent en Illyrie, même si leur séjour fut court et leur apport génétique probablement négligeable.

L'infiltration dans les vallées des Balkans de tribus de langue slave, qui traversèrent les plaines de Hon-

grie, et franchirent les Carpates, débuta au commencement du ^{vi}^e siècle de notre ère.

Les Serbes, les Croates et les Slovènes peuplèrent les vallées et les versants montagneux de Yougoslavie (en serbe : *yug* = jeune) ; les Serbes (dont la tradition fixe l'origine près des sources du Dniepr en Galicie) s'établirent au sud ; les Croates (*Hrvati*) se fixèrent au nord des Serbes et les Slovènes au nord des Croates, dans le nord de la Yougoslavie, en Autriche Méridionale et dans la péninsule d'Istrie (Italie du nord-est).

Bien que les grandes tribus montagnardes du Monténégro, de Bosnie et d'Herzégovine aient abandonné peu à peu leur idiome natal pour adopter la langue slave des envahisseurs serbes, ces individus furent peu atteints génétiquement par les nouveaux venus qui, tout au moins dans les montagnes reculées, constituèrent toujours une minorité.

Les légères différences culturelles que l'on observe entre les Serbes et leurs voisins du nord, les Croates, furent renforcées par l'adoption de la religion orthodoxe grecque et de l'alphabet cyrillique par les premiers, tandis que les seconds et les Slovènes optaient pour l'alphabet latin et le catholicisme romain. Les Serbes, les Croates et les Slovènes communiquent cependant entre eux sans difficulté en utilisant le serbo-croate, qui est la langue nationale de Yougoslavie.

Au ^{viii}^e siècle de notre ère, Charlemagne étendit son saint empire romain sur l'est des Balkans à travers les pays slovène et croate, mais il ne put s'implanter en Slavonie qui restait la forteresse inaccessible des Serbes. Les clans montagnards de langue serbe, vivant actuellement dans le sud, sont probablement les descendants de ce peuple.

L'occupation des Balkans par les Turcs commença par le sud au cours du ^{xiv}^e siècle, après que les Ottomans eurent arraché le pouvoir aux Turcs seldjoucides qui dominaient jusque-là l'Asie Mineure.

En Europe du sud-est, les Turcs s'avancèrent jusqu'à Vienne et conservèrent la Bosnie et la Serbie jusqu'au siècle dernier, avant la formation de la Yougoslavie. Les Monténégrins, eux, réussirent à rester indépendants et

obstinément chrétiens. Après la défaite et la retraite des Turcs, la plupart des Serbes et des Bosniens se reconvertirent à l'Eglise orthodoxe, bien que des communautés musulmanes, souvenir de cinq siècles de domination culturelle turque, survivent çà et là. De nombreux dialectes du sud de la Yougoslavie sont encore truffés de racines turques. Lorsque les Turcs eurent évacué le nord de la Yougoslavie, les colons allemands venus des rives du Rhin envahirent la région. Leur descendants, à la différence de leurs parents les « Souabes du Danube » de Roumanie, ont été presque complètement assimilés par les Croates de langue slave, comme les Slovènes ont eux-mêmes absorbé les Allemands établis parmi eux.

La plupart des Yougoslaves actuels sont de grande taille, comparés aux autres peuples de langue slave ; certains individus qui atteignent 1,80 m et plus, sont les plus communs en Monténégro et en Bosnie tandis que les Slovènes et un certain nombre de Croates se caractérisent plutôt par leur petite taille.

Les occupants actuels de la Yougoslavie se composent presque exclusivement de brachycéphales. C'est en Monténégro que les crânes les plus ronds (indice 87) se retrouvent, ainsi que les têtes les plus volumineuses, Contrastant avec la pigmentation des Slaves des pays situés plus au nord, Pologne, Tchécoslovaquie, Russie, celle des Yougoslaves est presque uniformément foncée.

Il semble probable que la majorité des Yougoslaves qui, par ailleurs, parlent une langue slave d'introduction historiquement récente, doivent leurs traits physiques à des peuples qui s'étaient établis dans l'ouest des Balkans au moins trois millénaires avant l'arrivée des Slaves.

BULGARIE

L'histoire ethnique de la Bulgarie, voisine de la Roumanie sur la rive sud du Danube, s'identifie avec celle des autres régions des Balkans, même si l'influence turque a été ici plus durable qu'ailleurs, ce qui s'explique par le voisinage immédiat de la Turquie.

Des communautés d'agriculteurs s'étaient établies en Bulgarie plus tôt que dans les autres coins des Balkans, exception faite de la Grèce. Le pays fut occupé, principalement le long des cours d'eau, par des agriculteurs nomades qui pénétrèrent en Bulgarie par l'ouest le long de la Nichava et de la Strouma, et directement d'Anatolie par le Bosphore au sud.

Les cultes mégalithiques furent introduits dans la région au IV^e ou V^e millénaire avant J.-C.

Il semble que la métallurgie du cuivre ait atteint la Bulgarie par l'intermédiaire des immigrants provenant des centres à kourganes de Russie Méridionale. Les Thraces, qui dominèrent les Balkans du sud-est du V^e au III^e siècles avant notre ère, et qu'Hérodote appelle « le peuple le plus important à l'ouest de l'Inde » descendent peut-être en partie de ces envahisseurs.

Les témoins de l'époque décrivent les Thraces comme des individus de haute stature, robustes et à cheveux clairs ; c'est exactement l'aspect que devaient posséder les descendants des peuples à kourganes. Les grandes têtes longues ont dû dominer partout au sud du Danube jusqu'à ce que l'arrivée des Romains et les incursions ultérieures de Slaves et d'Asiatiques ne viennent compliquer le schéma génétique.

La Moésie, région de la Bulgarie actuelle, qui borde le Danube, fut incorporée à l'empire romain en 29 avant J.-C., tandis que la conquête de la Thrace proprement dite se termina en 46. Avec la chute de Rome et l'abandon des Balkans par les légions, les Ostrogoths eurent le champ libre pour envahir la Bulgarie, dès le VI^e siècle après J.-C. L'infiltration des tribus slaves commença à partir de l'ouest par les vallées venant de Serbie et par le nord-est à travers le delta du Danube.

Comme tant de groupes slaves de l'époque des grandes migrations, ces nouveaux venus en Bulgarie reçurent le nom de Slovénes. Leur langue se répandit dans tous les coins des Balkans du sud-est où elle absorba les restes de l'ancien dialecte thrace qui s'était conservé intact chez les peuplades isolées (telles que les Besses) jusqu'à 400 après J.-C. environ.

La langue slovène s'implanta en Grèce où on parle

encore en Macédoine un dialecte slave ; elle s'étendit au nord du Danube sur les côtes de la Mer Noire, faisant ainsi la jonction avec les Slaves de Russie Méridionale.

Aux époques suivantes, durant son extension vers l'est à partir de son berceau de Transylvanie et de Moldavie, la langue roumaine s'enrichit d'éléments tirés du bulgare de la mer Noire, lesquels constituent encore une proportion notable du vocabulaire roumain.

Les colons slaves, politiquement désorganisés et incapables de soutenir les raids incessants des Avars venus de l'autre côté du Danube, accueillirent avec empressement, vers l'an 600 de notre ère, les bandes de guerriers, cavaliers agressifs, qui, sous le commandement de leur khan Ansparuch, arrivaient des steppes russes à la recherche de pâturages.

Sous le commandement de ces nouveaux maîtres, les Slaves réussirent à repousser les Avars et à rétablir la paix sur leurs terres.

Ces arrivants étaient des Bulgares qui, à l'origine, parlaient l'ougrien et dont les ancêtres avaient été cultivateurs, pêcheurs et chasseurs dans le pays qui s'étend entre la Volga et l'Oural, et cela pendant des générations, avant que n'arrivent dans leur région des cavaliers nomades turcs originaires d'Asie Centrale.

Au cours des deux siècles qui précédèrent leur migration dans le sud des Balkans, les Bulgares, dont le nom en ougrien signifie « hybride » ou « peuple de races mêlées », abandonnèrent graduellement leur langue ancestrale en faveur de celle de leurs maîtres, le turc. Un empire turco-ougrien s'établit entre la Volga et la Kama, dans une région qui, jusqu'au XIII^e siècle, était surnommée la « Bulgarie noire » ; ce fut de là que le chef des Bulgares, Ansparuch, conduisit ses sujets dans les Balkans, au VII^e siècle après J.-C. Les Tchouvasches, peuple de langue turque et dont bon nombre de représentants ont gardé l'allure européenne qu'avaient leurs ancêtres de langue finno-ougrienne, constituent l'élément bulgare qui était demeuré en Russie Méridionale après le départ de la masse des Bulgares vers l'ouest.

A la différence de la situation en Hongrie, où les envahisseurs magyars imposèrent leur langue à des indi-

gènes qui, jusque là, parlaient le slave, cette même langue slave triompha en Bulgarie : elle fut rapidement adoptée par les Bulgares qui auparavant étaient de langue ougrienne turque, même si le bulgare moderne conserve encore un certain nombre d'éléments turcs archaïques.

Durant le ix^e et le x^e siècles de notre ère, au cours de nouvelles incursions, Asiatiques, Tartares, Koumanes, Petchenègues, pénétrèrent en Bulgarie où ils se fixèrent tandis que du xiv^e au xix^e siècle le pays fit partie de l'empire ottoman sous la domination directe des Turcs.

Durant ces cinq siècles, la Bulgarie absorba les éléments asiatiques venus de tous les coins de l'empire ottoman. D'importantes enclaves de musulmans, souvent de langue turque, se sont conservées en Bulgarie où des individus, puissamment bâtis, à crâne large, à face plate et aux yeux légèrement obliques, rappelant le type asiatique familier, se rencontrent encore. Toutefois un drainage constant des éléments turcs venus des parties Est des Balkans et des autres régions de Bulgarie réduit graduellement leur nombre. Au cours de la seule année 1950, quelque 50 000 Turcs émigrèrent vers le sud pour aller s'établir en Turquie.

Bien que la taille moyenne de l'individu bulgare soit rarement aussi élevée qu'en certaines régions de Yougoslavie, on y rencontre plus fréquemment des têtes longues que chez les Serbes et les Croates. Les Bulgares sont principalement de teint très brun, même si, ici et là, on note quelques individus à peau claire.

ALBANIE

L'Albanie, que ses habitants appellent « la terre de l'aigle », est le plus inaccessible et le plus primitif des pays d'Europe. Occupant une petite enclave dans les Balkans du sud-ouest, le long de la côte adriatique, l'intérieur des montagnes d'Albanie abrite toute une quantité de clans patriarcaux, endogames et farouchement indépendants. Leurs membres continuent à pratiquer une agriculture et un élevage rudimentaires, dont

ils tirent leur subsistance depuis des siècles. Des rixes sanglantes éclatent fréquemment, les superstitions abondent et les étrangers y sont suspects.

La langue albanaise, bien que renfermant des éléments grecs, latins, italiens, slaves et turcs, est considérée comme possédant la structure grammaticale et un certain vocabulaire du thraco-phrygien qui partout ailleurs dans les Balkans, a disparu.

L'Etat d'Albanie compte actuellement un million d'âmes qui parlent encore l'albanais, sur un total de 2 millions. L'autre million est éparpillé dans des colonies en Yougoslavie, en Grèce, en Roumanie et en Italie du sud.

Cinq cents ans de domination turque ont laissé une empreinte indélébile sur les Albanais, dont 70 % sont encore musulmans. Parmi les 30 % de chrétiens, les catholiques sont concentrés dans le nord et les orthodoxes dans le sud du pays. Cette répartition des religions, qui est antérieure à l'occupation turque, souligne encore l'écart culturel et linguistique important qui existe entre les tribus Guègues et les Taskes, plus occidentalisés, qui habitent respectivement le nord et le sud de l'Albanie.

Même si à l'époque romaine, puisque leur pays formait la province de l'Illyrie, les Albanais étaient théoriquement sujets de Rome, ils restèrent en fait isolés dans leurs montagnes reculées et subirent peu l'influence de la culture romaine, bien qu'un certain nombre de mots latins soient passés dans leur langue.

L'expansion slave dans les Balkans, au cours du vi^e siècle après J.-C. aboutit à la disparition des dialectes albanais dans les régions de Bosnie et du Monténégro, mais la langue slave ne parvint jamais à prendre racine en Albanie, proprement dite. Comme les Yougoslaves, leurs voisins et frères de race, les Monténégrins et les Bosniens qui parlent maintenant le serbe, les Albanais, et surtout les Guègues les plus isolés, composent typiquement un peuple de très grande taille, à tête ronde, à face longue et à nez proéminent. Tous ces individus et les géants de Yougoslavie perpétuent évidemment un ensemble de traits physiques locaux extrêmement

anciens. Des invasions ultérieures de peuples de grande taille durant le premier Âge du Fer (Halstatt), à l'époque où les Illyriens se répandirent en Albanie à travers les vallées des Balkans, ont sans doute renforcé la taille moyenne déjà élevée des individus de la région.

Bien que les Albanais soient surtout un peuple brun, les cheveux blonds et les yeux clairs se rencontrent quelquefois parmi eux. Ils ont uniformément le crâne large et la voûte crânienne élevée. L'occiput est artificiellement aplati par la position des enfants au berceau.

GRÈCE

Si l'on considère le nombre d'invasions qui ont pénétré en Grèce au cours des deux derniers millénaires : Phéniciens, Romains, Celtes, Goths, Slaves, Valaques, Turcs et autres, il est remarquable que les caractères physiques les plus visibles que l'on rencontre dans la population actuelle de ce petit pays si exposé et si facile d'accès ne font que perpétuer des traits qui étaient déjà anciens à l'époque de la guerre de Troie, et à plus forte raison sous Alexandre le Grand.

Des peuples agriculteurs, qui, manifestement, appartenaient à une variété de petite taille, frêle, à tête longue et à nez rectiligne, atteignirent le continent grec vers le vi^e millénaire avant notre ère, en provenance d'Asie Mineure et d'Afrique du Nord. Quelques-uns traversèrent la mer Egée ; d'autres, y compris le peuple belliqueux des *Dimini*, arrivèrent par le nord des Balkans, bien que des communautés agricoles se fussent probablement établies en Crète à une époque très antérieure. Au néolithique récent, un afflux substantiel de pasteurs, de taille plus élevée et également à tête longue, fit son apparition. Au début de l'âge du métal, le cuivre fut introduit en Grèce par des immigrants venus par mer d'Asie Mineure à travers les Cyclades, cependant qu'à la même époque les adeptes de la culture à céramique peinte (néolithique récent) commencèrent à s'infiltrer en Grèce du nord par les vallées des Balkans. Les dialectes indo-européens « centum » qui sont les

ancêtres des langues ionique, attique, arcadienne, dorienne et achéenne (lesquelles devaient toutes contribuer à la période littéraire de la Grèce classique), furent introduits par le nord au début de l'âge du Bronze, et en ce qui concerne les Proto-Achéens, sans doute dès 2 000 avant J.-C. Ces langages, tous apparentés, pénétrèrent bientôt dans de nombreuses vallées et de nombreux caps de la Grèce. Cependant des idiomes locaux très anciens, non identifiés, et que faute d'une meilleure appellation on a groupés sous le nom collectif de « pélasgien » subsistèrent dans de nombreuses îles, y compris en Crète où la civilisation minoëne de l'âge du Bronze florissait depuis au moins 3000 avant notre ère. Durant le dernier millénaire avant J.-C., un grand nombre de ces Minoens quittèrent la Crète pour s'installer sur le continent grec.

Il est également vraisemblable que les dialectes thrace et phrygien, qui montrent quelques ressemblances avec l'albanais moderne, ont survécu plus longtemps dans les montagnes les moins accessibles du nord de la Grèce, et cela jusqu'après l'expansion des Hellènes.

L'apparence physique des Grecs du continent, notamment des Athéniens et des habitants des côtes de la mer Egée a dû subir l'impact génétique qui résultait des échanges entretenus avec les colonies grecques de toute la Méditerranée. On trouvait des établissements grecs en Asie Mineure (Mysie, Carie, Lydie, Lycie, etc.), sur les rives de la mer Noire (Bithynie, Pont, Colchide, etc.), en Afrique du Nord (Cyrénaïque), dans le Dodécanèse, à Chypre et en Italie (Sicile, etc.).

Des apports ultérieurs de nouveaux gènes atteignirent la Grèce au Moyen Âge, au temps de l'empire byzantin qui, à sa plus grande expansion, s'étendait à l'est jusqu'au Caucase. En 1832, après le démembrement de l'empire ottoman dont la Grèce faisait partie depuis 1435, des milliers de Grecs rentrèrent d'Asie Mineure et s'établirent en Hellade, réimportant tout un ensemble de traits physiques que leurs ancêtres avaient acquis durant leur long séjour en Anatolie. De nouveaux matériaux génétiques ont dû également être rapportés d'Asie Mineure

par le million de Grecs qui quittèrent la Turquie pour rentrer dans leur patrie au cours des années 1920.

Au premier âge du Fer, la Grèce fut occupée par les Illyriens venus du nord des Balkans ; plus tard, elle fut traversée par des hordes de Celtes en route pour l'Asie Mineure où ils fondèrent la colonie de Galatie qui marque leur avance extrême à l'est. A la chute de l'empire romain d'Occident, la Grèce fut envahie par les Goths, et durant les débuts de la principauté russe de Kiev, le pays souffrit des incursions des Vikings (Norses, Slaves) qui traversaient la mer Noire.

La complexité géographique de la Grèce, dont la partie continentale est le prolongement sud des Balkans et dont les côtes sont bordées d'un réseau très compliqué d'archipels, a produit un isolement de certains traits physiques, et cela en dépit de la grande mobilité interne qu'ont déployée les Grecs tout au long de leur histoire. Il y eut par exemple des variations dans la forme de la tête : dans une zone comprise entre l'Épire et l'Albanie jusqu'au golfe de Corinthe, on trouve surtout des crânes ronds alors qu'en Thessalie, en Macédoine et en Thrace les indices céphaliques restent typiquement inférieurs. Bien que les Grecs soient dans l'ensemble de type brun, à cheveux noirs et yeux bruns foncés, des complexions claires sont plus communes dans les îles ioniennes qu'en Macédoine. En moyenne, les Grecs sont plus grands que leurs voisins de Bulgarie et d'Anatolie, bien qu'ils n'atteignent pas la taille de certains types albanais et serbes. Les têtes longues et les têtes rondes sont également communes et anciennes. Les cheveux tendent à être légèrement bouclés ou ondulés plutôt que raides et les nez épatés restent aussi fréquents que les nez droits et proéminents (le fameux « nez grec », qu'admiraient tant les Minoëns et leurs héritiers culturels, les Hellènes).

LA TURQUIE D'EUROPE

Les étrangers qui voyagent en Turquie sont souvent stupéfaits de découvrir que les Turcs modernes d'Asie, et non pas seulement ceux qui vivent à l'ouest du

Bosphore, sont physiquement indiscernables de leurs voisins des Balkans. Il ne fait de doute pour personne qu'étant donné que les ancêtres lointains des Turcs proprement dits, qui ont donné leur nom au pays, sont bien connus pour être originaires d'Asie Centrale, les habitants de la Turquie d'aujourd'hui devraient avoir « l'air asiatique ».

Cependant les Turcs ne représentaient (comme ce fut le cas des Normands en Grande-Bretagne) qu'une minorité conquérante qui imposa son langage et ses coutumes à des peuples indigènes déjà établis sur le sol turc depuis des temps immémoriaux.

Longtemps avant que la langue turque ne se fût implantée, de vieux langages indo-européens, du type anatolien (hittite) et du type thraco-phrygien (dont faisait probablement partie le langage des Troyens d'Homère) devaient coexister localement, en concurrence avec des langages encore plus anciens dont nous ignorons presque tout.

Si l'on considère leurs antécédents ethniques qui, depuis le début du néolithique au moins, semblent avoir été à peu près similaires à ceux de leurs voisins des Balkans, les peuples indigènes au milieu desquels les Turcs firent si brusquement irruption voici un millénaire devaient offrir un aspect très européen. Tous les traits franchement asiatiques que les Turcs ont pu introduire doivent, comme en Hongrie, en Bulgarie et dans les autres pays qui ont reçu des apports d'envahisseurs turcs et tartares, s'être effacés très rapidement.

De nombreux Turcs seldjoukides, sinon la totalité d'entre eux, qui arrivèrent en Anatolie au ^x^e siècle (et les Ottomans qui les suivirent au ^{xiii}^e siècle) ont, semble-t-il, importé des caractéristiques qui restent encore typiques des peuples actuels d'Asie Centrale : stature courte et trapue, tête et face larges, nez épaté, yeux bridés, même si ces traits sont peu visibles chez les Turcs actuels.

Les Turcs d'Europe, qui nous intéressent seuls ici, ne sont pas, comme nous l'avons vu, exclusivement confinés au triangle de territoire situé à l'ouest d'Istanbul. On en rencontre ça et là en Grèce et en Bulgarie,

en Yougoslavie et en Roumanie, et ils ont laissé des traces de leur présence en Albanie et en Hongrie. Toutefois, peu d'entre eux (excepté par le costume, le langage, les coutumes et la foi islamique) sont physiquement discernables des chrétiens parmi lesquels ils vivent. Lorsque nous parlons des Turcs des Balkans, on doit distinguer : d'une part les communautés Bektaschi d'Albanie et de Yougoslavie qui, bien que parlant la langue et adorant le dieu de leurs anciens maîtres ottomans, sont eux-mêmes d'origine évidemment locale ; d'autre part, les autres communautés de Serbie, qui sont des Turcs proprement dits et dont les anthropologistes croient qu'ils ont conservé dans une forme très pure le langage, les coutumes et sans doute quelques traits physiques hérités de leurs ancêtres d'Asie centrale.

Lorsqu'on passe de Grèce ou de Bulgarie en Turquie d'Europe, on ne peut percevoir de différence sensible dans les types physiques. On rencontre partout des individus grands, puissamment bâtis et à tête de longueur moyenne. Y vivent également des gens plus frêles, à ossature plus fine, du même type gracile qui est si répandu en Espagne, au Portugal et en Italie du sud.

La pigmentation de la peau, des cheveux et des yeux est uniformément brune en Turquie et la taille moyenne des individus reste sensiblement égale à celle des Grecs et des Bulgares. La fréquence du groupe sanguin A est élevée à travers la Turquie comme d'ailleurs dans l'est des Balkans, tandis que l'incidence du groupe sanguin B, typiquement asiatique, est moyenne.

De tout ce qui précède, on peut conclure que le mot « Turc » pour désigner un individu ne s'applique plus, ni en Europe, ni au Proche-Orient, à un type physique déterminé. Bon nombre des peuples d'Europe ou du Moyen-Orient, dont le langage est turc et la foi musulmane, ne constituent que des descendants culturellement turquicisés de peuples locaux qui étaient établis dans ces régions longtemps avant l'arrivée des Turcs proprement dits.

CAUCASE

Contrastant avec les plaines ouvertes de la Russie d'Europe où la population demeure, génétiquement parlant, d'une homogénéité relative, la chaîne du Caucase, située entre la mer Noire et la Caspienne, renferme un nombre incroyable de langages et de types humains différents.

« Passées les premières hauteurs du Caucase, quel changement ! » écrit Ripley, « une véritable tour de Babel ! Soixante-huit dialectes au moins et presque moitié autant de types physiques de toutes complexions, de toutes formes de crânes et de toutes tailles. C'est à croire qu'il existe une loi selon laquelle les montagnes engendrent des individualités physiques, alors que les plaines leur sont fatales ! »

Les innombrables vallées du Caucase représentent des culs-de-sac dans lesquels les traces de tous les peuples qui y ont défilé depuis deux mille ans ou plus ont été isolées et préservées d'une manière plus ou moins accentuée.

Du point de vue linguistique, les peuples qui apparaissent être les plus anciennement établis sur place sont les suivants : Géorgiens, Lesghiens, Tchechènes et Tcherkesses, qui parlent tous des dialectes appartenant à un groupe local de langages caucasiens anciens. Au cours des dernières années, des facteurs politiques ont perturbé très fortement l'ancienne distribution traditionnelle de certaines langues caucasiennes. Ainsi, par exemple, un grand nombre de Tcherkesses émigrèrent vers le sud après que les Russes eurent conquis le Caucase, tandis que des milliers de Caucasiens de langue Tchéchène et Ingouche furent « transplantés » en Asie Centrale (Kazakstan) après 1945.

Les ancêtres des Arméniens qui occupent les confins sud du Caucase peuvent s'apparenter, du point de vue linguistique, à des peuples balkaniques comme les Thraces et les Phrygiens. Ils arrivèrent probablement dans leur habitat actuel après avoir été chassés par les Hittites au cours du dernier millénaire avant le Christ.

En raison de la ressemblance frappante que l'on observe entre le système de phonèmes de l'arménien moderne et celui du géorgien, voisin mais sans rapport historique avec lui, certains savants ont suggéré que l'arménien avait peut-être été adopté comme un langage

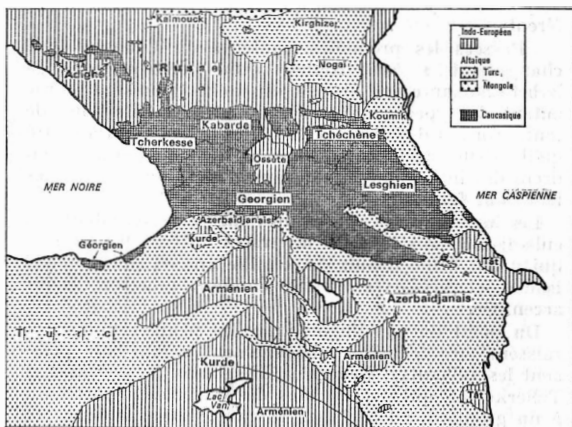


FIGURE 27.
Les langues du Caucase

« supérieur » par les adeptes de dialectes caucasiens de type géorgien. Ceux-ci l'auraient emprunté à une minorité parlant l'arménien, élite aristocratique, et cela à une époque reculée. Ainsi l'arménien serait-il un langage indo-européen avec un substrat phonétique caucasique.

Les Ossètes, qui prétendent descendre des Alains, anciens maîtres de la steppe ukrainienne, trouvèrent probablement refuge dans leur région actuelle du Cau-

case après le démembrement de l'empire Alain par les Huns au iv^e siècle après J.-C. Leur langue fait partie du groupe iranien qui comprend aussi le persan et le pouchtou. Les spécialistes du folklore ont souligné le parallélisme frappant qui existe entre certaines légendes ossètes et d'autres qui proviennent du peuple norse. Les Ossètes parlent d'un héros nommé Ud-doen (le Norse Odin ?) qui serait arrivé en Scandinavie où il fut adoré comme dieu et retourna ensuite au Caucase dans sa vieillesse. On a fait d'autres comparaisons entre les Aesir, dieux de la mythologie scandinave et les Asii, nom que l'on donne parfois aux Alains.

Les bergers Kalmouch du nord-Caucase sont certainement les gens d'aspect le plus « mongoliforme » d'Europe. Ils parlent encore la langue de l'est asiatique qui fut celle de leurs ancêtres au temps de Genghis Khan, lorsque celui-ci s'établit dans la région au xiii^e siècle. Il ne reste maintenant en Russie qu'un petit nombre de Kalmouchs. Ce peuple fut déporté en masse après la Seconde Guerre mondiale, en Sibérie Orientale.

Des incursions ultérieures de Tartares provoquèrent l'implantation de langues telles que le kirghiz, le nogai dans le nord du Caucase, tandis qu'un langage proche parents du turc moderne, l'azerbaïdjanais, a graduellement supplanté l'arménien à partir du sud-est, depuis les cinq derniers siècles.

Physiquement, aussi bien que du point de vue linguistique, les peuples du Caucase peuvent se distinguer l'un de l'autre. L'anthropologue russe Bunak a récemment prétendu avoir identifié seize types physiques bien définis dans la région.

Si l'on en croit le résultat de ses travaux, les individus qui parlent les langues caucasiennes, les Géorgiens par exemple, tendent à être de petite stature, 1,60 mètre, très brachycéphales, velus, les yeux et les cheveux bruns. Quant aux Ossètes, ils perpétuent certains des caractères physiques que l'on pense avoir été typiques chez leurs ancêtres, les Alains, lesquels étaient, selon tous les témoignages, blonds et de petite taille. Les Ossètes modernes sont plus grands que la majorité de leurs voisins et ont le teint plus clair.

Les Arméniens sont typiquement courts, trapus, à tête très ronde, à voûte crânienne très élevée, à face longue, à teint brun, à nez aquilin. Ils possèdent ainsi un ensemble de traits qui sont répandus dans tout le Moyen Orient aussi bien à l'intérieur de la République Soviétique d'Arménie qu'ailleurs. Si l'on en juge par leurs portraits, les anciens Hittites et Assyriens semblent avoir un faciès identique, et les caractéristiques « arménoïdes » dominaient autrefois chez de nombreux Juifs d'Europe Occidentale.

Les habitants du Caucase qui sont d'origine asiatique présentent entre eux des différences considérables. Les Kalmouchs sont trapus, à crâne rond, à large face, à pommettes saillantes, ils ont les yeux obliques, les cheveux noirs et la peau jaune, tandis que d'autres, les Kirghiz, ont le nez crochu, des yeux moins fendus, mais également la tête ronde. D'autres enfin, comme les Azerbaïdjanais, qui parlent le turc, sont grands, à tête longue, à face allongée et ressemblent en général à leurs voisins méridionaux de langue iranienne, les Kurdes.

LA RUSSIE A L'OUEST DE L'OURAL

Lorsque nous décrivons les peuples de Russie d'Europe, nous constatons que ceux-ci occupent une région aussi étendue que l'ensemble des pays d'Europe dont nous avons parlé précédemment.

Bien que la Russie présente une large variété d'habitats naturels, le contraste n'est pas si précisément marqué qu'en Europe de l'ouest. Ce sont plutôt de larges bandes qui découpent le pays d'est en ouest. Au sud, la steppe d'herbes monte vers le nord jusqu'à la latitude 40°, au-delà de laquelle commence la ceinture boisée d'arbres à feuilles caduques. Encore plus au nord, cette forêt se transforme rapidement en vastes étendues de sapins et de bouleaux qui s'avancent bien au-delà du cercle arctique. Encore plus haut vers le nord se trouve la région de la toundra, plate, qui borde la côte de l'océan Arctique. Si l'on excepte l'Oural, les Carpates et le Caucase, la Russie reste un pays très facile d'accès.

A l'époque préhistorique et plus récemment, la plupart des courants ethniques qui envahirent l'Europe provenaient de Russie, ou l'avaient traversée. Etant donné la nature ouverte du pays, les mouvements de population y furent fréquents et souvent rapides.

Les restes des squelettes trouvés en Crimée, à Kiik-Koba, et à Techek-Tach en Uzbekistan, montrent que l'homme de Néanderthal a vécu en Russie. D'autre part, les crânes trouvés à Podkumok combinent des traits qui suggèrent que des croisements entre des Néanderthaliens et des individus plus proches de l'*homo sapiens* eurent lieu dans ce pays, tout comme dans l'ouest de l'Europe.

Nous disposons de preuves archéologiques de plus en plus nombreuses qui révèlent que la Russie, bien loin d'être déserte au paléolithique supérieur comme on le croyait naguère, abritait une population considérable mais très éparpillée de nomades, qui chassaient le renne, le bison et le mammouth.

Au néolithique ancien, des agriculteurs du type danubien, typiquement trapus, mésocéphales et à nez court, propagèrent les techniques de l'agriculture et de l'élevage domestique le long des rivières et des pâturages de la Russie du sud-ouest. La majorité d'entre eux semble avoir pénétré dans le pays, en provenance du Moyen-Orient, par les Balkans et les Carpates. Cependant, il existe un autre itinéraire possible qui les aurait conduits en Ukraine de l'est à travers les cols du Caucase.

La majorité des Russes d'Europe actuellement vivants, qui parlent le slave et les langues finno-ougriennes, perpétue à des degrés divers les traits physiques des anciens colons néolithiques. Toutefois, un mélange racial extensif a dû se produire entre les premiers agriculteurs et les peuples forestiers aborigènes qui s'étaient peut-être établis en Russie dès l'époque mésolithique. C'est ainsi que l'on a voulu expliquer la face large, le nez à forte arête, les pommettes proéminentes et les larges yeux que l'on rencontre chez beaucoup de Russes modernes.

Ces traits faciaux semblent avoir été typiques de nombreux peuples du néolithique ancien des cultures

à céramique peignée et à céramique pointillée, lesquelles sont connues d'après les sites qui se trouvent en Russie d'Europe et dans les pays baltes.

Les croisements entre des peuples qui vivaient de cueillette et les nouveaux venus danubiens ont dû commencer très tôt après l'arrivée de ces derniers en Russie. La culture de Tripolje (néolithique ancien) qui tire son nom d'un site découvert en Ukraine de l'ouest, semble avoir nécessité une fusion entre des immigrants à tête franchement étroite et un type local à face large.

Au cours des IV^e et III^e millénaires avant J.-C., des techniques primitives de culture qui employaient les méthodes habituelles de la terre brûlée, s'étendirent lentement vers le nord, de tribu en tribu, depuis les steppes fertiles jusqu'à la zone forestière de Russie Centrale. A la fin du III^e millénaire, de nouvelles économies du néolithique récent dans lesquelles l'élevage du bétail jouait un rôle plus important que la production de céréales, firent leur apparition sur les rives nord de la mer Noire. Elles provenaient sans doute de centres de dispersion situés au Moyen-Orient. Parmi les nouveaux venus, figurait le peuple à « tumulus allongés ». Les mensurations de ces individus étaient identiques à celles de la plupart de leurs coreligionnaires qui, à la même époque, dans l'ouest de l'Europe, répandaient leur culte sur les côtes atlantiques et méditerranéennes à mesure qu'ils les exploraient. En Russie, ces peuplades s'établirent largement autour et au nord de la mer Noire.

Plus tard, d'autres civilisations à céramique pointillée ou à « squelettes ocrés » se développèrent au nord et à l'ouest de la mer Noire ; elles donnèrent ensuite naissance à la culture des Kourganés plus à l'est. Les individus du peuple des Kourganés, connus aussi sous le nom de « peuple à tombes individuelles » ou « à haches d'armes » ou encore « à poterie cordée » étaient typiquement de grande taille, puissamment bâtis, à crâne long et à traits accusés. Bien que leurs origines demeurent obscures, ils paraissent avoir subi l'influence génétique au moins partielle d'envahisseurs venus peut-être d'au-delà du Caucase. D'autre part, les peuples aborigènes depuis longtemps établis sur place ont pu également

jouer un rôle dans leur ascendance. William Howells les appelle « peuples mésolithiques influencés par des cultures néolithiques extérieures ». Cette théorie paraît raisonnable.

Quels que soient leurs antécédents, ces peuples à haches d'armes étaient agressifs et manifestement belliqueux. C'étaient des éleveurs et des chercheurs de terres qui, avant d'émigrer vers l'ouest en Europe Centrale en empruntant de nombreux itinéraires, avaient exploré en tous sens leur Russie natale. Ils s'avancèrent dans la zone forestière vers le nord jusqu'à Fatayanovo près de Moscou, où l'on a découvert leurs tombes typiques contenant des haches d'armes et des poteries imprimées « à la ficelle ».

Les cultures dites « à hache d'armes », qui utilisaient des techniques néolithiques avancées, s'implantèrent très tôt en Russie d'Europe et les peuples qui les apportèrent se mêlèrent partout aux communautés agricoles au milieu desquelles ils s'établirent. Aujourd'hui on rencontre rarement en Russie des individus à longue tête et de grande taille qui rappelleraient les gens à hache d'arme de Fatayanovo.

Le type de squelette de ces Fatayanoviens semble avoir été très répandu aussi bien en Russie Européenne qu'Asiatique, même jusqu'à l'âge du Fer. C'est alors que l'expansion mongole submergea et absorba les peuples d'apparence profondément européenne qui s'étaient établis depuis longtemps à l'est de l'Oural. Les squelettes de l'âge du Bronze, découverts à Minoussinsk, en Sibérie Méridionale, ressemblent à un type européen courant, à crâne long et étroit. On retrouve les mêmes caractéristiques sur les quelques ossements qui ont échappé à l'incinération que pratiquait la civilisation à champs d'urnes funéraires d'Ukraine.

Durant l'âge du Fer romain, des nomades Scythes, pasteurs vivant sous la tente, parcouraient la steppe depuis les contreforts du Caucase jusqu'au Don. Hérodote les divise en « Scythes royaux » à l'est qui prétendaient dominer tout le reste de leur race, et en d'autres groupes agricoles tels que les Callipides, Alazones, Arotères et Géorgiens.

Comme leurs ancêtres présumés, les peuples locaux du néolithique et du début de l'âge du métal (peuples à kourganes ou à tombes en coffres de bois), les Scythes étaient des hommes grands, puissamment bâtis et à crâne allongé. Sans doute parlaient-ils des dialectes indo-européens d'inspiration iranienne mélangés d'apports ougriens. Dans le territoire qu'ils occupaient jadis, les Scythes nous ont laissé de nombreux noms de lieux, y compris celui des fleuves Danube et Don (en iranien, *danu* = eau).

Les Grecs qui, au VI^e et au V^e siècles avant J.-C., fondèrent des cités et des établissements commerciaux sur les rives nord de la mer Noire, entretenaient des rapports avec les Scythes ; ce fut de ces derniers qu'ils apprirent l'existence des Cimmériens, ce peuple mystérieux du premier âge du Fer qui fut chassé et remplacé par les Scythes dès les IX^e et VIII^e siècles avant notre ère. C'est le nom des Cimmériens que l'on retrouve dans le mot « Crimée ».

A l'est des Scythes, au-delà du Don, vivaient les Sarmates dont les descendants, les Alains, remplacèrent les Scythes. Plus à l'est, selon Hérodote, vivaient deux autres peuples : les Massagètes et les Saka. C'étaient des tribus de pasteurs en partie nomades. Si l'on en juge par les relations des témoins oculaires et par les restes de leurs squelettes, leur allure était tout à fait européenne et totalement indemne d'apport asiatique.

Durant le dernier siècle avant J.-C., et le premier siècle de notre ère, les Sarmates occupaient encore l'ancien territoire scythe situé au-delà des Carpathes et de la frontière est de la province romaine de Dacie. La plus puissante tribu des Sarmates des plaines, celle des Roxolans, fut finalement vaincue sur le Bas-Danube par les Romains en l'an 60 de notre ère. Au début du III^e siècle après J.-C., des tribus de langue gothique, d'abord les Bastarnes, puis bientôt les Visigoths et les Ostrogoths envahirent la Russie Méridionale à travers la Pologne et la Volhynie, et conquièrent les Sarmates. Ils adoptèrent de nombreuses techniques de la culture des steppes, y compris le style compliqué de la décoration linéaire (poterie) pratiquée par les anciens Scythes, et

qui fut introduite en Scandinavie par les Goths lorsqu'ils y retournèrent.

A l'est du Don, les Alains, branche des Sarmates, possédaient un vaste territoire jusqu'au moment où, à leur tour, ils furent dispersés par les Huns venus d'Asie vers la fin du IV^e siècle de notre ère. Les flots de Huns qui déferlèrent loin à l'ouest en Europe Centrale marquèrent le début des invasions asiatiques qui ne cessèrent de submerger la Russie jusqu'au Moyen Age.

D'autres tribus gothiques traversèrent la Russie, y compris les Hérules danois, nomades qui s'établirent en Crimée au V^e siècle. C'est là qu'ils apprirent l'écriture. Les caractères runiques que les Hérules, en retournant vers le nord, rapportaient avec eux n'étaient que des formes modifiées des inscriptions grecques et romaines qu'ils avaient vues dans la région de la mer Noire. Un idiome teutonique, que l'on pensait autrefois avoir été le langage des Hérules, mais qui est maintenant identifié comme une forme de langue ostrogothique, resta en vigueur en Crimée jusqu'au XVI^e siècle, au grand ébahissement des voyageurs occidentaux.

A partir du I^{er} siècle après J.-C. et depuis, la langue slave s'étendit à travers la Russie d'Europe, traversant l'Oural et s'étendant vers l'est à travers la Sibérie jusqu'au Pacifique.

Le berceau des langues slaves paraît s'être situé dans la région des marais du Pripet que l'on appelait autrefois la Poldésie et qui est maintenant incluse dans la République Soviétique de Russie Blanche. Isolés dans ces régions marécageuses, à l'abri des mouvements turbulents des Goths, des Huns, des Avars et autres, les Slaves qui furent à l'âge du Fer les voisins nordiques des Scythes, et plus tard ceux des Sarmates, se répandirent dans toutes les directions, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Partis de Poldésie, ils suivirent le cours du Pripet vers l'ouest jusqu'en Pologne et ils avancèrent vers l'est en Russie, suivant les vallées boisées des rivières. La plus grande partie de la Russie à l'ouest de l'Oural était avant leur arrivée occupée par des communautés de langue finno-ougrienne qui, à part quelques exceptions, furent submergées et assimilées par

l'extension slave. Hérodote fait mention de nombreux peuples barbares que l'on a rapprochés des peuples finno-ougriens actuels. Tels étaient les Mélanchléniens (« manteaux noirs ») que l'on croit avoir été les précurseurs des Tchérémisses modernes et des Merya dont la langue est éteinte ; les Androphages (cannibales) qui furent peut-être les ancêtres des Mordves ; les Budini, peuples forestiers, aux yeux bleus et aux cheveux rouges qui vivaient près de Samara, sur le cours moyen de la Volga. Ces derniers ont pu être les ancêtres des Votiaks et des Permiaks qui ont, depuis, émigré plus au nord. Bien que seules quelques enclaves isolées de langue finno-ougrienne subsistent en Russie, la phonologie de nombreux dialectes russes a conservé la trace indélébile des influences finno-ougriennes, tandis que les noms de lieux d'origine finno-ougrienne y sont encore reconnaissables. D'autres langages préslaves, tels que l'iranien présumé des Sarmates et de leurs descendants, ont laissé peu d'empreintes.

Les colons slaves qui vivaient en Russie d'Europe au cours des cinq premiers siècles de l'ère chrétienne furent baptisés collectivement par les Byzantins du nom de « Antes » par opposition aux « Slaves de l'ouest » qui sont les ancêtres des Polonais, des Tchèques, etc. Cependant, les Russes eux-mêmes continuèrent de se désigner mutuellement par les noms de leurs tribus : Severianes, Radimitchs, Krivitchs, Polotchanes, Drevgovitchs, etc.

Du point de vue de l'ossature, les anciens Slaves ressemblaient à leurs ancêtres présumés, le peuple du second âge du Fer, qui formait les communautés à champs d'urnes funéraires de Zarubintsi et Tchernyakov. Cependant des croisements répétés avec les races paysannes parmi lesquelles ils s'établirent et implantèrent leur langage, eurent bientôt modifié leur grande taille et leur crâne étroit : ces deux traits sont aujourd'hui devenus rares en Russie.

La pénétration de la Russie Centrale par les Scandinaves (que les Slaves appelaient les « Varangues » et les Finnois « *Ruotsi* » navigateurs, d'où le mot « Russe ») durant le VIII^e et le IX^e siècles, même si elle joua un

rôle de catalyseur sur les tribus slaves auparavant désorganisées, n'a fourni au peuple russe qu'une contribution génétique négligeable.

Beaucoup plus profondes furent les influences génétiques produites par les Mongols et les Tartares des époques ultérieures. Pendant plus de 200 ans, depuis le début du XIII^e jusqu'à la fin du XV^e, la Russie d'Europe fut soumise à des invasions successives d'envahisseurs « mongoloïdes » arrivant d'au-delà de l'Oural. Ces Asiatiques s'établirent en nombre sur le sol russe où ils assimilèrent de nombreuses communautés (Tchouvaches et Baskirs) qui étaient jusque-là de langue finno-ougrienne. Ils exercèrent un profond impact physique sur les habitants de la Russie d'Europe. Des traits caractéristiques de l'est asiatique : petite taille, cheveux noirs et crépus, face large, nez épaté, yeux bridés ou en forme d'amande, largement écartés, ainsi qu'une fréquence élevée de groupes sanguins B, devinrent de plus en plus communs dans les régions de l'Oural et plus à l'est.

Le Turkestan russe qui s'étend au nord et à l'est de la Caspienne vers la Chine était, voici 1 500 ans, habité par des éleveurs qui ne se seraient distingués de la plupart des Européens actuels que par l'habillement, la coiffure et les tatouages. Leur ancien territoire est actuellement occupé par des peuples profondément mongoloïdes, Cosaques et Ouzbeks, de langue turque, et par des peuples de langue iranienne partiellement mongolisés, les Tadjiks par exemple.

Plus à l'ouest, des peuples du Caucase du nord (Kalmouks) représentant les restes des colonies mongoles établies dans la région au Moyen Âge, ont conservé une allure très asiatique. Par contre les Samoyèdes, un peu moins mongoloïdes, qui sont un peuple nomade éleveur de rennes, ont, aux temps historiques, étendu leur migration à la Russie du nord-ouest au-delà de l'Oural. Ils ont exercé une profonde influence génétique sur des peuples qui autrefois présentaient un aspect tout à fait européen, tels que les Vogoules et les Ostiaks, de langue ougrienne.

On peut dire que durant le dernier millénaire, la pénétration des gènes de l'est asiatique s'est fait sentir

vers l'ouest jusqu'au 50° degré de longitude. A partir de là, plus on va vers l'ouest, moins on rencontre de traits purement asiatiques : petite taille, cheveux noirs, face très large.

A l'ouest de l'Oural, les fortes variations de types physiques sont rares à l'échelon local. Les habitants de la Russie d'Europe, mis à part les Caucasiens, offrent une apparence remarquablement homogène. Parmi les individus parlant soit le slave, soit le finno-ougrien, la taille moyenne (1,60 m), le crâne mésocéphalique et grossier, sont caractéristiques, comme le sont également les individus à teint clair, à cheveux clairs blond cendré. Les yeux sont plus souvent gris ou noisette que bleus. Les teints clairs deviennent de plus en plus fréquents vers l'ouest de la Russie d'Europe. Ils dominent complètement parmi les Russes Blancs dont beaucoup ne sont autres que des Baltes très récemment slaviciés.

Les individus atteignant 1,70 m et au-dessus restent plus communs en Ukraine que partout ailleurs. On peut y voir une preuve que les Scythes et autres peuples réputés de grande taille, qui ont vécu dans la région, ne furent jamais complètement éliminés, même s'ils perdirent leur langue et leur culture. La pigmentation foncée est également typique chez les Ukrainiens, atteignant un maximum d'intensité dans la région de la mer Noire et à l'est en direction du Caucase

LES GROUPES LINGUISTIQUES EN U.R.S.S. (Russie d'Europe)

A. FAMILLE INDO-EUROPÉENNE NOMS RUSSES

Groupe Slave

Russes	Russkie
Ukrainiens	Ukraintsy
Blanc-Russes	Belorusy
Polonais (de Russie Blanche)	Polyaki
Bulgares (en Moldavie)	Bolgary

Groupe Baltique

Lituanais	Litovtsy
Lettes (Lettons)	Latyschi

LES EUROPÉENS ACTUELS

Groupe latin

Moldaves	Moldovanye
----------	------------

Groupe Grec

Grecs	Greki (Donetz, nord de la mer d'Azov)
-------	--

Groupe Iranien

Ossètes	Ossetiny
---------	----------

Groupe Indien

Tziganes	Tsyganye
----------	----------

Groupe Arménien

Arméniens	Armyanye
-----------	----------

Groupe Germanique

Juifs allemands de langue yiddish	Yevrei
--------------------------------------	--------

FAMILLE CAUCASIQUE

Groupe Kartvélien

Géorgiens	Gruziny
-----------	---------

Groupe Adighé-Abkhaz

Kabardiens Tcherkesse Adighé	Kabardinsty Cherkesy Adygeitsy
------------------------------------	--------------------------------------

Groupe Natchi

Tchetchènes-Ingouches	Checheni-Ingushi
-----------------------	------------------

Groupe Daghestanien

Avarbs Lezghiens Kasikoumouch (Laks) Agoul Dargwa	Avartsy Lezginy Laktsy Aguly Dargintsy
---	--

C. FAMILLE DE L'URAL

Groupe Finnois

Estoniens	Estontsy
Caréliens	Karely
Lapons	Saami ou Lopari
Zyriènes	Komi
Votiaks	Udmurty
Tchérémisses	Mariytsy
Mordvin	Mordviny

Groupe Ougrien

Ostiaks	Khantsy
Vogoules	Mansi

Groupe Samoyède

Samoyèdes	Nentsy
-----------	--------

D. FAMILLE ALTAÏQUE

Groupe Turco-Tartare

Tchouvaches	Chuvashi
Tatars	Tatary
Bachkirs	Bashkiry
Cosaques	Kazakhi
Cagaux (Moldavie)	Gagautsy
Azerbaïjanais	Azer bardzhantsy
Koumyks	Kumyki
Karatcha	Karachaevtsy
Balkar	Balkartsy

Groupe Mongol

Kalmouch	Kalmyki
----------	---------

SOURCE : Extrait de *Entsiklopedichesky* (Encyclopédies Soviétiques), Moscou, 1967, et *Narody Evropeyskoy Chasti SSSR* (Les peuples de la Russie d'Europe), Moscou, 1964.

LITUANIE ET LETTONIE

Ces deux « mini-républiques » d'U.R.S.S. occupent un territoire qui resta jusqu'à la fin du Moyen Age l'une des régions les plus isolées d'Europe.

Le caractère inaccessible du pays entouré du côté de la terre (comme c'est encore le cas aujourd'hui) par d'immenses forêts et marais, permit à quelques-unes des lointaines tribus baltes de rester totalement païennes jusqu'à la fin du xv^e siècle. De nos jours, des superstitions et croyances populaires très vivaces, de tradition certainement préchrétienne, subsistent dans les campagnes de Lituanie et de Lettonie. Cet isolement géographique favorisa également la survivance de dialectes archaïques qui, sous bien des aspects, se révèlent plus proches de l'ancien langage proto-indo-européen que l'on présume dater de quelque 5 à 6 000 ans, que de tout autre idiome connu, excepté peut-être du sanskrit. C'est ainsi qu'au xix^e siècle, un savant philologue allemand, August Schleicher, fit le voyage de Lituanie afin d'entendre dans la pénombre enfumée des chaumières paysannes « la forme splendide de ce langage toujours vivant ».

Les dialectes indo-européens furent probablement introduits au sud-est de la Baltique par des colons appartenant aux peuples à tombes individuelles et à hache d'arme qui, au cours du second millénaire avant J.-C., s'établirent en Lituanie et en Lettonie actuelles. Ils y trouvèrent une population locale tenant son patrimoine génétique d'ancêtres qui étaient d'une part des pionniers agriculteurs danubiens et d'autre part des peuplades forestières aborigènes.

La région dans laquelle les langues baltes lituanienne, lette et leurs nombreux dialectes sont à l'heure actuelle confinés, ne représente plus qu'une faible fraction du territoire dans lequel ces idiomes se parlaient autrefois. Avant l'arrivée, depuis le premier âge du Fer, des Goths, des Slaves, des Finnois et enfin des Allemands du Nord, la culture des provinces baltes s'étendait à une partie notable de la Russie Occidentale. Le fait est confirmé par la large diffusion du mobilier de facture artisanale typiquement balte, ainsi que par la présence de noms de rivières baltes qui se retrouvent à l'est jusqu'à Moscou. Il est certain que durant l'âge du Bronze les Baltes semblent avoir exercé une grande

activité dans une zone qui s'étendait de leur habitat actuel jusqu'à l'Oural.

Hérodote, qui écrivait au v^e siècle avant notre ère, rapporte qu'un peuple, le peuple des Neuriens (que l'on croit maintenant avoir été un agglomérat de tribus de langue balte), vivait au nord des Slaves. Ses voisins à l'ouest étaient les Androphages, ancêtres des Mordvins qui, déjà à cette époque (comme aujourd'hui), vivaient dans la région de la Moyenne-Volga.

A partir du 1^{er} siècle de notre ère, ces Baltes orientaux furent submergés par l'expansion slave qui les absorba ou les chassa. De nombreux groupes de langue balte semblent avoir émigré au nord-ouest de leur emplacement actuel. Partout ailleurs leur langue et leur culture disparurent.

Au cours des derniers siècles avant J.-C., des tribus de langue finnoise étaient venues s'installer parmi les Baltes, avant de gagner plus au nord leur habitat actuel en Estonie et en Finlande. Un groupe de langue finnoise cependant, les LIVES, qui formaient peut-être un peuple autochtone ayant adopté un idiome finnois, demeurèrent en Lettonie du Nord où leur langue se maintint jusqu'à la guerre de 1939. Ils se nommaient eux-mêmes *Randalist*, le « peuple de la côte ». Au cours du vii^e siècle après J.-C., ces LIVES se taillèrent souvent dans la Baltique, en compagnie de leurs voisins de langue balte, les Couroniens, une solide réputation de pirates féroces. Leurs razzias s'étendaient au sud jusqu'à la Suède et au Danemark. Plus tard, leurs côtes subirent des attaques de représailles exécutées par les Danois et les Vikings.

Au xiii^e siècle, on observe une intensification de l'activité allemande le long de la rive sud de la Baltique. Des stations hanséatiques s'implantèrent à Riga et à Revel. Plus tard, des ordres religieux germaniques, tels que les *Frères de l'Épée* (Porte-glaive), puis les Chevaliers teutoniques, implantèrent de force le christianisme parmi les Baltes païens, qu'ils avaient surnommés les « Sarrasins du Nord ». L'une des plus formidables tribus baltes de Lettonie du sud, les Semigalles, fut, après des combats acharnés, écrasées par les Chevaliers teutoniques. Ils refluèrent vers le sud pour faire la

jonction avec leurs cousins, les Lituaniens, cependant que leurs ancêtres, les Latgalles, se déplaçaient vers l'ouest pour occuper les territoires que les Semigalles venaient d'évacuer.

Depuis cette époque, l'influence germanique, tant culturelle que génétique, est restée profonde. Les villes côtières des deux pays reçurent de notables colonies germaniques. Au cours des années 1930, l'aristocratie lettone était encore d'origine presque exclusivement allemande. La vieille « expansion allemande vers la Baltique » qui durait depuis 700 ans prit fin avec le pacte germano-soviétique de 1940, à la suite duquel 200 000 Allemands environ furent rapatriés à l'intérieur du Reich.

Entre le ^{xiii}^e et le ^{xvi}^e siècles, en dépit du morcellement de leurs vieilles unités tribales sous les coups des Allemands, les Lituaniens étendirent leur sphère d'influence loin vers le sud. Au début du ^{xv}^e siècle, leur royaume, uni à la Pologne, englobait une grande partie de la Russie d'Europe, depuis Moscou au nord jusqu'à la mer Noire ; il opposait un formidable rempart à la pression des ordres Teutoniques. A cette époque, un grand nombre de Tartares, qui étaient les alliés du Prince Vitold de Lituanie, furent invités à venir s'établir le long du Niemen, près de Vilna.

Dans les premières années du ^{xvi}^e siècle, l'empire lituanien fut démembré par les Russes et partagé entre la Russie, la Pologne et la Suède. La Réforme, qui entraîna la conversion des Lettons au protestantisme, tandis que les Lituaniens restaient catholiques, ajouta un obstacle supplémentaire à la réunification éventuelle des peuples baltes.

Si l'on excepte la forte colonisation allemande existant dans certains districts, l'afflux de Tartares arrivés en Lituanie au ^{xv}^e siècle, et la venue plus tardive des Juifs Askenazi qui s'établirent principalement dans les centres urbains, la Lettonie et la Lituanie semblent avoir conservé, au cours des derniers millénaires, une population très stable, spécialement dans les régions rurales. Cependant l'étude d'un petit groupe ethnique de Lituanie du sud présente un certain intérêt car elle illustre les

innombrables mouvements mineurs de populations qui sont restés entièrement ignorés tout au long de l'histoire de l'Europe. Il s'agit de la colonie autrichienne formée par les familles qui furent expulsées de Salzbourg en 1732 par l'archevêque parce qu'elles avaient adopté la foi protestante. Les exilés reçurent des terres dans des régions de Prusse Orientale et de Lituanie qui venaient d'être récemment dépeuplées par les épidémies. Bien qu'un nombre si faible d'immigrants eût été bientôt absorbé par la population locale, un apport de quelque 30 000 Autrichiens dans le sud-est de la Baltique, où la population était clairsemée, a dû fournir une contribution importante de sang frais au pool génétique local.

A la suite de l'occupation, par les Soviétiques, des Etats Baltes en 1940, plus de 90 000 Lituanais et Lettons, accompagnés de 6 000 Estoniens, parmi lesquels figuraient un grand nombre d'aristocrates baltes d'ascendance principalement germanique, furent déportés en Union Soviétique.

Un certain nombre de traits physiques se retrouvent chez la plupart des habitants actuels de l'est de la Baltique, non seulement parmi les Lituanais et les Lettons, mais aussi parmi leurs cousins linguistiques, depuis longtemps slavifiés, qui habitent les régions voisines de Russie et de Pologne. Ce sont les caractères suivants : stature assez élevée, 1,68 m et au-dessus, robuste charpente, crâne mésocéphalique aplati latéralement, cheveux droits, souvent très blonds. La combinaison de cheveux blonds et de crâne rond, qui se rencontre assez souvent dans la région, était jadis attribuée à la coutume féodale du « droit de cuissage », qu'exerçaient les barons germaniques (blonds) vis-à-vis des jeunes mariées paysannes, présumées à tête ronde. Ces deux caractères toutefois étaient probablement établis dans cette région de l'Europe bien avant l'arrivée des Allemands. Il est vraisemblable que les cheveux clairs ont dominé sur les rives de la Baltique depuis le début des temps post-glaciaires au moins, tandis que les crânes ronds étaient typiques chez les peuples à céramique peignée qui habitaient la Lettonie aux temps néolithiques. Les traits faciaux, combinant un crâne

rond avec des orbites largement écartées, un nez épaté et des pommettes saillantes, sont, bien qu'on les rencontre à la fois en Lituanie et en Lettonie, beaucoup moins répandus dans ces régions que plus au nord parmi les Estoniens et les Finnois. Les Lituaniens ont tendance, dans l'ensemble, à être de plus petite taille, de teint plus foncé et de tête plus ronde que leurs voisins du nord, les Lettons. Il en est de même pour les habitants de Prusse Orientale (actuellement incorporés à la Pologne) dont la langue balte, le vieux-russe, fut implantée par les Allemands à partir du XIII^e siècle et s'éteignit définitivement au début du XVIII^e siècle.

FINLANDE ET ESTONIE

En dépit de leur histoire récente quelque peu différente, les Finnois et les Estoniens peuvent être regardés comme cousins germains aussi bien au point de vue ethnique qu'au point de vue culturel et linguistique.

La Finlande du nord-ouest fut, avec d'autres régions avoisinantes de Scandinavie, la dernière région d'Europe à être libérée par les glaciers du Pléistocène. Il y a environ 10 000 ans, pendant que la Laponie finnoise et une grande partie de l'Ostrobothnie étaient encore recouvertes de glace, la Finlande du centre et du sud était constituée de groupes d'îles de dimensions variées, jalonnant les rives nord-est d'un ancien lac d'eau douce qui devint plus tard la mer Baltique.

Aux époques post-glaciaires, le continent, libre de la pression des glaces, commença à se soulever, mouvement qui se poursuit encore actuellement. A partir de 6 000 environ avant J.-C., ce pays marécageux, très boisé, sillonné par des rivières et parsemé de nombreux lacs, abritait une faible population qui vivait de pêche et de cueillette. Il s'agissait évidemment des descendants des chasseurs qui avaient émigré vers le nord avec le retrait des glaces. Dans les régions reculées de la Finlande, des économies à base de chasse, de pêche et de

ramassage de coquillages persistèrent jusqu'à la fin de l'époque néolithique et même à l'âge du métal.

Des témoignages archéologiques suggèrent que, durant le v^e millénaire avant notre ère, époque à laquelle la Finlande possédait approximativement ses contours actuels, des colons parvenus au stade de culture méso-lithique, envahirent le pays, venant à la fois du sud par l'Estonie et de l'est par la Carélie, en provenance de Russie du nord-est. Les nouveaux venus arrivant du sud et appartenant à la culture dite de Kunda, paraissent avoir été originaires de l'est de l'Europe Centrale, peut-être de Pologne ou de la région du Dniepr. Leurs successeurs en Finlande Occidentale, peuple de *Suomus-järvi*, qui était au stade précéramique, donnèrent naissance à leur tour à des producteurs locaux d'une poterie grossière décorée d'impressions faites « au peigne ». Pendant que quelques-uns de ces individus à céramique peignée acquéraient des rudiments d'agriculture, la masse d'entre eux restait des hommes de chasse et de cueillette. Ces derniers erraient au-delà des confins de la Finlande et de l'Estonie actuelles, à travers les forêts enneigées de l'Eurasie subarctique et s'aventuraient jusqu'en Sibérie. La découverte en Finlande d'un traîneau fait d'une essence de bois qui ne pousse pas à l'ouest de l'Oural permet d'apprécier les longues distances que couvraient ces nomades.

Les squelettes provenant des sites de culture à céramique peignée en Estonie nous montrent ce qu'étaient les artisans locaux de cette civilisation largement répandue. Ces gens se composaient typiquement d'individus à crâne rond, et à large face soulignée par des pommettes saillantes, un nez mince, des orbites basses et largement espacées. De leur vivant, ils devaient offrir une impression légèrement asiatique. En effet, même aujourd'hui, des traits nettement mongoloïdes se rencontrent encore parmi certains groupes finnois et estoniens comme chez leurs voisins de Russie.

Des techniques rudimentaires d'agriculture, transmises vers le nord de tribu à tribu le long de la côte est de la mer Baltique, atteignirent tardivement la Finlande. Durant la première partie du second millé-

naire avant J.-C., de petites bandes d'agriculteurs et d'éleveurs (à tête longue, à nez busqué et à forte stature), qui constituaient une branche des peuples à poterie cordée, à tombes individuelles et à hache d'arme, commencèrent de s'implanter autour du golfe de Finlande. Ils arrivaient sans doute des centres de dispersion des peuples à kourganes situés en Russie Méridionale. Ce que nous en savons suggère que leur civilisation évoluée ne s'implanta pas immédiatement en Finlande et que les indigènes, peuple forestier, restèrent un peu à l'écart des nouveaux arrivants et de leur science agricole. Si l'on excepte quelques colonies éparses de gens à tombes individuelles, la vie locale traditionnelle consacrée à la chasse et à la cueillette continua sans changement.

L'âge du Bronze nous a fourni des témoignages archéologiques intéressants sur les immigrations qui ont atteint la Finlande en provenance de Scandinavie. De nombreux objets, découverts en Finlande Occidentale, proviennent indubitablement de la Suède de l'est pendant que les tombes à tumulus qui sont réparties le long de la côte ouest de Finlande se révèlent de forme et de construction identiques à celles que l'on trouve en Suède Centrale. Il semble probable que ce sont les colons scandinaves (parlant peut-être déjà une forme de langue gothique) qui ont introduit le bronze en Finlande Occidentale.

Les Scandinaves ne pénétrèrent pas, semble-t-il, très loin à l'intérieur de la Finlande. Les forêts sauvages restaient encore le domaine de peuples chasseurs, de culture arriérée, dont certains paraissent avoir ignoré totalement le métal jusqu'à l'époque du Christ. Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, des dialectes finno-ougriens, ancêtres du finnois et de l'estonien modernes, se développèrent parmi les populations de la Baltique. Les premiers des peuples de langue finnoise qui arrivèrent furent évidemment les Tavastes qui traversèrent le golfe d'Estonie et qui s'établirent parmi les peuples forestiers en actuelle Finlande Centrale.

Plus à l'est, les forêts situées au bord du lac Onéga virent arriver, probablement à partir du VI^e siècle, leurs

cousins linguistiques, les Caréliens, avec lesquels ces peuples se croisèrent, dans la province actuelle de Savolax. Des parents éloignés des Caréliens, les *Kainuläiset* se déplacèrent vers le nord jusqu'en Laponie finlandaise avant de gagner les confins nord de la Suède et de la Norvège. Là, à l'époque médiévale, on les connaissait sous le nom de Kvanes comme des pillards féroces. Les *Biarmiens* rencontrés par des voyageurs scandinaves au IX^e siècle dans les recoins des côtes de la mer Blanche, sont considérés actuellement par les autorités comme étant des Caréliens. Ils peuvent tout aussi bien avoir été une branche des Zyriènes, Finnois Permiens dont le territoire devait s'étendre autrefois vers l'ouest jusqu'à l'embouchure de la Dvina du nord (1).

Les Suomoläiset, peuples du « Suomi », Finnois proprement dits, s'établirent à l'ouest. Ils y rencontrèrent des communautés de langue gothique qui, en dépit de leur long séjour en Finlande, paraissent avoir maintenu des contacts culturels et sans doute génétiques avec leurs cousins de Scandinavie. Ces Goths étaient évidemment peu nombreux puisque leur culture du fer assez avancée et des éléments substantiels de leur langage furent graduellement assimilés par les Finnois, supérieurs en nombre.

On a suggéré que le nom ethnique de « Finnois » fut d'abord attribué aux nouveaux venus par les habitants du Suomi qui parlaient le gothique. Ce mot semble dérivé d'une ancienne forme d'un verbe signifiant « trouver » et a pu désigner à l'origine le genre de vie de chasse et de cueillette qui était encore pratiqué dans certaines parties de la Finlande à l'époque où ces peuples arrivèrent. Toutefois, comme nous savons que

(1) Il existe encore en Russie deux enclaves isolées, en voie de disparition, où se parle la langue carélienne. Ces individus qui vivent loin au sud de la Carélie proprement dite sont séparés de leurs frères linguistiques par les Russes et les Vepses. En 1926, il ne subsistait plus que 850 Caréliens de l'Est installés près de Novgorod, tandis que le groupe de leurs cousins les Caréliens de Tver, qui vivent au nord de Tver (Kalinin) comptait quelque 140 000 représentants.

les Suomolaiset atteignirent la Finlande en apportant quelque connaissance agricole, le nom de Finnois ne paraît pas tellement leur convenir. Plus probablement ce surnom fut donné par les Goths à quelque peuple forestier local préfinnois ⁽¹⁾ contre lequel les nouveaux arrivants durent lutter au temps de leur entrée en Finlande.

Où ont vécu les Finnois et les Estoniens avant qu'ils n'aient occupé leur habitat actuel de la Baltique ? Nous avons déjà retracé, grâce à l'aide fournie par des mots d'emprunt reconnaissables dans leur langue, quels furent les itinéraires de migration préhistorique les plus vraisemblables. Ceux-ci semblent nous amener à un centre de dispersion situé quelque part en Russie Centrale entre l'Oka et l'Oural. Dans cette région, quelque temps avant leur départ, ils tombèrent sous l'influence d'agriculteurs de langue iranienne qui étaient peut-être des Scythes. C'est de ces gens que les Finnois apprirent les rudiments de la culture des céréales.

Les ancêtres des Finnois de la Baltique abandonnèrent sans doute leur vieille patrie de Russie Centrale devant les invasions de Tartares d'Asie qui déferlèrent sur cette région à partir du iv^e siècle de notre ère. En effet, tandis que les mots turcs abondent dans les langues des Permians et des Finnois de la Volga, on n'en rencontre aucun dans les variétés de finnois qui se parlent dans les régions de la Baltique.

Leurs migrations vers le nord les amenèrent probablement au i^{er} siècle avant J.-C., jusqu'aux extrémités sud-est de la Baltique. L'abondance que l'on relève à la fois en finnois et en estonien de mots archaïques empruntés aux langues gothiques et baltiques prouve que les ancêtres de ces deux peuples baltes restèrent longtemps en contact étroit avec quelques tribus de l'est. Ils durent également côtoyer les ancêtres des Lituaniens et des Lettons modernes, qui semblent avoir amélioré chez les Finnois leurs maigres connaissances agricoles.

(1) Peut-être le peuple de Pohgola (voir l'épopée nationale finlandaise du Kalevala).

A l'époque de Tacite (I^{er} siècle de notre ère), les Finnois occupaient encore très vraisemblablement l'Estonie, tandis que les Estes (*Aestii*) vivaient plus au sud sur la côte de Lituanie et de Prusse Orientale.

Tacite nous raconte que les Finnois étaient incroyablement sauvages et « horriblement pauvres », ignorant le métal, chassant avec des flèches à pointe d'os, s'habillant de peaux de bêtes, mangeant des plantes sauvages pour subsister et dormant sur la terre nue à l'abri de grossières cabanes de branchages. Ce roman ne correspond pas aux témoignages archéologiques laissés par les Finnois de l'époque. Sans doute Tacite ne visita-t-il jamais en personne ces lointaines régions de la Baltique et sa description des Finnois se basait presque certainement sur des « on-dit » recueillis près d'individus germaniques, qui eux-mêmes les tenaient déjà de témoignages de seconde main. Comme nous l'avons dit, les Finnois pratiquaient l'agriculture de très longue date. Les sauvages décrits par Tacite étaient peut-être des individus arriérés subsistant dans les forêts de l'est de la Baltique.

Avant leur départ du sud de la Russie, les Finnois de la Baltique ressemblaient de très près, physiquement, à leurs cousins plus sédentaires dont les descendants, Mordvins et Tchérémisses, habitent toujours la région de la Volga. Les Finnois de la Volga sont typiquement trapus, au crâne rond et petit, cheveux et yeux clairs ou mélangés. Ces traits ne sont pas en général typiques des Finnois de la Baltique, mis à part certains Caréliens. Les Estoniens et les Finnois modernes se composent surtout d'individus de grande taille, puissamment bâtis, extrêmement blonds et qui ont sans doute la tête la plus volumineuse d'Europe. Alors que les crânes larges et aplatis sur les côtés, les faces larges et les nez épatés sont courants parmi les peuples de l'intérieur, notamment chez les Tavastes, Caréliens et Estoniens, on trouve les têtes étroites, les faces allongées et les nez proéminants plus fréquemment dans les régions côtières des deux pays. De tels traits qui sont souvent associés avec des cheveux blonds dorés, plutôt que blonds cendrés, et des yeux bleus plutôt que gris, sont spécialement

communs dans les zones traditionnelles de peuplement suédois, l'archipel Aland, l'Ostro-Bosnie et le Nyland en Finlande, ainsi que dans les îles de Dösen et de Dago au large de l'Estonie ⁽¹⁾.

Les Suédois proprement dits, à la différence des vieilles populations gothiques qui furent absorbées par les Finnois, établirent leurs premières colonies sur la côte de Finlande au cours des III^e et IV^e siècles après J.-C., à l'époque des Vikings. Les chefs suédois semblent avoir régné sur des régions étendues de la Finlande. Plus tard, au XI^e siècle, les rois de Suède lancèrent de nombreuses croisades contre les Finnois païens, ouvrant ainsi la voie de la colonisation aux Suédois du Moyen Âge.

Les Caréliens qui, bien que leur territoire fasse maintenant partie de l'Union Soviétique, parlent encore une série de dialectes finnois archaïques, tendent à être à la fois plus bruns, de plus petite taille et de tête plus ronde que leurs voisins occidentaux. D'autres peuples épars, de langue finnoise : Ingriens, Vepses, Votes (collectivement dénommés Tchoudes par les Russes), survivent encore dans les recoins du golfe de Finlande et autour des lacs Onega et Ladoga, en Russie. Mis à part la disparition rapide de leur langage (ainsi le nombre d'individus qui parlent le Vote ne dépasse pas 250) ces gens se distinguent difficilement de la population russe ou russifiée qui les entoure. Adam de Brême, qui écrivait au XI^e siècle, décrivait ces Vepses comme étant « des gloutons au cœur bien accroché », qui naissaient avec des cheveux gris, et il parle de leurs voisins les Husi comme « de gens verts et à face pâle ». Aucun des peuples présumés de langue finnoise qui vivaient à l'est de la Baltique et qui ont été décrits par Adam ne survit actuellement.

(1) Il subsiste toujours une croyance erronée suivant laquelle les Finnois sont des Asiatiques d'affinité mongoloïde. Cette opinion doit remonter au début du XIX^e siècle, à l'époque où les relations entre Finnois et Lapons, ainsi que le classement de leurs deux langues dans le groupe Ouralo-Altaïque, firent confondre ces deux peuples dans la masse des autres populations d'Asie parlant les langages ouralo-altaïques (Mongols, Manchoux, Ouzbeks, Turcomans, etc.).

Il faut mentionner les Krevines qui descendaient des prisonniers Votes déportés en Lettonie du nord dans les années 1440 par les Chevaliers teutoniques. Bien que peu nombreux, les Krevines réussirent à maintenir leur langue finnoise originale jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE IV

LAPONS

- COLLINDER, B. J. *The Lapps*, Princeton, 1949.
CZEKANOWSKI, J. *Zur Anthropologie der Ugrofinnen*, Helsinki, 1933.
GJESSING, G. *The changing Lapps*, Londres, 1954.
MANKER, E. *Lapland and the Lapps*, Stockholm, 1953.
NIELSEN, K. *Larebok i Lappisk*, A. W. Broggers Edit., 1926.
SCHREINER, K. *Zur Osteologie der Lappen*, Institutet for sammenlignende Kulturforskning, 1935.
VORREN, O. and MANKER, E. *Lapp life and customs*, Oxford, 1962.
WIKLUND, K. *Lapparnas forna utbredning i Finland och Ryssland, belyst av ortnamnen*, Uppsala, 1912.
WIKLUND, K. *Lapparna*, Bonnier, 1947.

ENSEMBLE DE LA SCANDINAVIE

- BRONSTED, J. *Nordens forste bebyggelse*, Copenhagen, 1950.
BRONSTED, J. *The Vikings*, Penguin, 1960.
LUNDMAN, B. *Raser och folkstockar i Baltoskandia*, Uppsala, 1946.
MELNERG, H. *The origin of the Scandinavian nations and languages*, Munksgaard, 1958.
MULLER, S. *Vor Oldtid : Danmarks forhistoriske Arkaologi*, Nordisk Edit., 1897.
OXENSTIERNA, COUNT E. *Die Urheimat der Goten*, Uppsala, 1948.

NORVÈGE

- BRYN, H. et SCHREINER, K. *Somatologie der Norweger*, Oslo, 1929.
BROGGER, A. *Det norske folk i Oldtiden*, Oslo, Aschehoug, 1925.
HAGEN, A. *Norway*, Thames and Hudson, 1967.

ANTHROPOLOGIE DE L'EUROPE

- HOLMSEN, A. *Norges Historie*, Universitetsforlaget, 1961.
SCHREINER, A. *Die Nord Norweger*, Oslo, 1929.
SJOVOLD, T. *The Iron Age settlement of Arctic Norway*, Tromsø, 1964.

SUÈDE

- ANDERSON, I. *Sveriges historie gennem tiderne*, C. Gads Edit. 1941.
ASKEBERG, F. *Norden och kontinenten i gammal tid*, Almqvist Wiksell, 1944.
FUERST, C. *Zur Kranologie der schwedischen Steinzeit*, Stockholm, 1912.
FUERST, C. et RETZIUS, G. *Anthropologia Suecica*, Stockholm, 1902.
LUNDBORG, H. et LINDERS, F. *The racial character of the Swedish nation*, Uppsala, 1926.

DANEMARK

- AAKJAER, SV. *Bosættelse og bebyggelsesformer i Danmark i aeldre tid*, Det Mallingske Bogtrykkeri, 1933.
BROSTE, K. et JORCENSEN, J. *Prehistoric man in Denmark*, Munksgaard, 1956.
KLINDT-JENSEN, O. *Denmark before the Vikings*, Thames and Hudson, 1957.
LA COUR, V. *Vort Folks Oprindelse*, Chr. Erichsen, 1927.
LAURING, P. *The land of the Tollund Man*, Lutterworth, 1957.
MACKEPRANG, M. *Danmarks Befolkning i Jernalderen*, Schultz, 1936.
NIELSEN, H. *Bidrag til Danmarks, særligt Stenalderfolkets, Antropologi*, Copenhagen, 1906.
STARCKE, V. *Denmark in world history*, Philadelphia, 1962.

ILES FEROË

- JACOBSEN, J. *Faeroerne, Natur og Folk*, Torshavn, 1953.
PRESS, M. *The Saga of the Faeroe Islanders*, Dent, 1934.

ISLANDE

- GUDMUNDSSON, B. *Uppruni Íslendinga*, Reykjavík, 1959, traduction : *The Origin of the Icelanders*, par L. Hollander, University of Nebraska Press, 1967.
JOHANNESON, J. *Íslendinga Saga*, Reykjavík, 1956.
JOHANNESON, J. *Landnamobok*, Reykjavík, 1941.
JONES, G. *The Norse Atlantic Saga*, Oxford, 1964.

LES EUROPÉENS ACTUELS

GROENLAND ET AMÉRIQUE DU NORD

- HOLAND, H. *Explorations in America before Columbus*, Twayne, 1958.
 LARSEN, S. *Nordamerikas Opdagelse tyve Aar før Columbus*, Göteborg, 1925.
 LIDGAARD, M. *Gronlands Historie*, J. H. Schultz, 1961.
 NORLUND, P. *Buried Norsemen at Herjolfsnes*, Copenhagen, 1924.
 OLESEN, T. *Early voyages and Northern approaches*, Oxford, 1964.
 SHERWIN, R. *The Viking and the Red Man*, Funk and Wagnall, 1940.

ILES BRITANNIQUES

- BROGGER, A. *Ancient emigrants : history of Norse settlement in Scotland*, Oxford University Press, 1929.
 CHADWICK, H. *The origin of the English nation*, Cambridge, 1907.
 CHILDE, V. *The prehistory of Scotland*, Londres, 1935.
 CHILDE, V. *Prehistoric communities in the British Isles*, Chambers, 1949.
 CLARK, J. *The Mesolithic Age in Britain*, Cambridge, 1932.
 CLARK, J. *Prehistoric England*, Batsford, 1940.
 COTTRELL, L. *The great invasion*, Pan Books, 1961.
 FLEURE, H. *The races of England and Wales*, Londres, 1923.
 FLEURE, H. *A natural history of man in Britain*, Collins, 1951.
 HAWKES, J. et C. *Prehistoric Britain*, Chatto and Windus, 1962.
 HENDERSON, I. *The Picts*, Thames and Hudson, 1967.
 HOOTON, E. *The physical anthropology of Ireland*, Cambridge, Mass, 1955.
 MARTIN, C. *Prehistoric man in Ireland*, Londres, 1935.
 PICCOTT, S. *British prehistory*, Oxford, 1949.
 PICCOTT, S. (ed.) *The prehistoric peoples of Scotland*, Routledge et Kegan Paul.
 PLACE, R. *Britain before history*, Rockliff, 1951.
 RODERICK, A. (ed.) *Wales through the ages*, Davis, 1960.
 STENTON, F. *The Danes in England*, Oxford, 1927.
 STENTON, F. *Anglo-Saxon England*, Oxford, 1943.
 WORSAAE, J. *Minder om de Danske og Nordmaendene i England, Skotland og Irland*, Reitzel, 1851.

PAYS-BAS

- BARNOUW, A. *Holland and her people*, Lutterworth, 1963.
 DE LAET, J. *The Low Countries*, Thames and Hudson, 1958.
 DE MEEUS, A. *A history of the Belgians*, Thames and Hudson, 1962.
 NYESSEN, D. *The passing of the Frisians*, La Hague, 1927.

FRANCE

- DECHELETTE, J. *Manuel de l'archéologie préhistorique*, Paris, 1910.
 FABRICIUS, A. *Danske minder i Normandiet*, Em. Kanghoft, 1897.
 MONTANDON, G. *L'ethnie Française*, Paris, 1935.
 VALLOIS, H. *Anthropologie de la population française*, Paris, 1943.
 WALLACE-HADRILL, J. *The long-haired kings and other studies in Frankish history*, Methuen, 1962.

ESPAGNE - PORTUGAL

- ALTAMIRA, R. *A history of Spain from the beginnings to the present day*, Van Nostrand, 1962.
 ARANZADI, T. *El pueblo Euskalduna*, San Sebastian, 1911.
 ATKINSON, W. *A history of Spain and Portugal*, Penguin, 1960.
 BRIGGS, L. *The Stone Age Races of North West Africa*, 1955.
 GALLOP, R. *A book of Basques*, Macmillan, 1930.
 HARDEN, D. *The Phoenicians*, Thames and Hudson, 1962.
 NOWELL, C. *A history of Portugal*, Van Nostrand, 1952.
 OBERMAIER, H. *Fossil man in Spain*, New Haven, 1924.
 OLORIZ Y AQUILERA, F. *La Talla Humana en España*, Madrid, 1896.

ITALIE ET MÉDITERRANÉE

- ALTHHEIM, F. *Die Ursprung der Etrusker*, 1950.
 BARZINI, L. *The Italians*, Hamilton, 1964.
 BLOCH, R. *The Etruscans*, Thames and Hudson, 1958.
 BRAE, L. *Sicily before the Greeks*, Thames and Hudson, 1957.
 ROCCA, P. *Les Corses devant l'anthropologie*, Paris, 1913.
 SALVATORELLI, L. *A concise history of Italy prehistoric times to our own day*, Allen and Unwin, 1940.
 SCHACHERMEYER, F. *Etruskische Fruehgeschichte*, Berlin, 1929.
 WHATMOUGH, J. *The foundations of Roman Italy*, Methuen, 1937.

SUISSE

- BONJOUR, E., *A short history of Switzerland*, Oxford, 1952.
 LANSER, P. *The Raeto-Romans*, Choir, 1937.
 SCHWERZ, F. *Die Völkerschaften der Schweiz*, Stuttgart, 1915.

ALLEMAGNE

- AICHEL, O. *Der deutsche Mensch*, Iena, 1933.
 GUENTHER, H. *Rassenkunde des deutschen Volkes*, Munich, 1923.
 HERMANN, A. *Die deutschen Bauern des Burgenlandes*, Iena, 1937.
 KLENKE, W. *Die Deutsche und ihre Nachbarvölker*, Munich, 1929.
 KOSSINA, G. *Ursprung und Verbreitung der Germanen*, Würzburg, 1928.
 MERKENSCHLAGER, F. *Zur Volksund Rassenkunde der Spreewaldes*, Cottbus, 1933.
 ZEUSS, K. *Die Deutschen und ihre Nachbarstaemme*, Heidelberg, 1925.

POLOCNE

- CZEKANOWSKI, J. *Zur Anthropologie des Baltikums*, 1957.
 DZIECIOL, W. *The origins of Poland*, Veritas, 1966.
 GIETSZTOR, A. *A thousand years of Polish history*, Varsovie, 1959.
 SCHWIDETZKY, I. « Die Rassenforschung in Polen », dans *Zeitschrift für Rassenkunde*, Vol. I, 1935.
 STENDER-PETERSEN, A. *Polen ; Landet, Folket, Kulturen*, Copenhagen, 1935.

TCHÉCOSLOVAQUIE

- VON LUTZOW, F. *Bohemia, an historical sketch*, Dent, 1939.

AUTRICHE

- TAPPEINER, F. *Studien zur Anthropologie Tirols*, Innsbruck, 1883.

HONGRIE

- HALASZ, Z. *Hungary*, Budapest, 1963.
 MCARTNEY, C. *The Magyars in the ninth century*, Cambridge, 1930.
 MCARTNEY, C. *Hungary, a short history*, Edimbourg, 1962.
 SZINNYEI, J. *Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur*, Berlin, Ungarische Bibliothek, 1923.

ROUMANIE

- WATSON, R. *The history of the Roumanians*, 1934.

ANTHROPOLOGIE DE L'EUROPE

YOUgoslavIE

- ARNE, T. *Osteuropas och Nord-balkans forhistoria*, Koppel, 1927.
DARBY, H. *A short history of Yugoslavia, from early times to 1966*,
Cambridge, 1966.

BULGARIE

- KOSSEV, D. *A short history of Bulgaria*, Sofia, 1963.

ALBANIE

- SKENDI, S. *Albania*, Atlantic Press, 1957.

GRÈCE

- BLINKENBERG, C. *Graekenlands forhistoriske Kultur*, Koppel, 1927.
HEURTLEY, W. *A short history of Greece from early times to today*,
Cambridge, 1965.
JARDÉ, A. *The formation of the Greek people*, Londres, 1926.
KITTO, H. *The Greeks*, Pelican, 1951.
MYRES, J. *Who were the Greeks?*, Berkeley, 1936.
VRYONIS, S. *Byzantium and Europe*, Oxford, 1952.

TURQUIE D'EUROPE

- ELIOT, C. *Turkey in Europe*, 1965.
SINGLETON, F. *Background to eastern Europe*, Pergamon, 1965.

CAUCASE

- ALLEN, W. *A history of the Georgian people*, Londres, 1932.
BUNAK, V. *Crania Armenica*, Moscou, 1927.
TWARJANOWITSCH, J. *Materialen zur Anthropologie der Armenier*,
Saint-Petersbourg, 1897.
WENINGER, J. and M. *Anthropologische Beobachten an Georgien*,
Vienne, 1959.

RUSSIE (OUEST DE L'OURAL)

- ARBMAN, H. *Svear i Osterviking*, Stockholm, 1955.
DIEBOLD, V. *Ein Beitrag zur Anthropologie der Kleinrussen*, Dorpat,
1886.

LES EUROPÉENS ACTUELS

- JOCHELSON, W. *Peoples of Asiatic Russia*, New York, 1928.
MINNS, E. *Scythians and Greeks*, Londres, 1913.
MONGAIT, A. *Archeology in the USSR*, Penguin, 1961.
RICE, T. *The Scythians*, Thames and Hudson, 1957.
STENDER-PETERSEN, A. *Varangica*, Aarhus, 1953.
VASILIEV, A. *The Goths in the Crimea*, Cambridge, Mass., 1936.
VASMER, M. « Wikingerspuren in Russland », *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaft*, Berlin, 1931.
VERNADSKY, G. *The Mongols and Russia*, New Haven, 1953.
VERNADSKY, G. *The origins of Russia*, Oxford, 1959.
ZELENIN, D. *Russische (Ostslawische) Volkskunde*, Berlin, 1927.

ETATS BALTES

- GIMBUTAS, M. *The Balts*, Thames and Hudson, 1963.
HESCH, M. *Letten, Litauer, Weissrussen*, Vienne, 1933.

FINLANDE

- BURNHAM, R. *Who are the Finns?*, Faber and Faber, 1956.
CASTRÉN, M. *Hvar lag det Finska folkets Vagga?*, Litterära Studier, Helsinki, 1849.
JUTIKKALA, E. *A history of Finland*, Thames and Hudson, 1962.
KIRBY, W. (trans.) *Kalevala — the land of heroes*, J. M. Dent, 1907.
KIVIKOSKI, E. *Finland*, Thames and Hudson, 1967.
MEINANDER, C. *Var bodde urfinnarna?*, Nordensköld-Samfundets tidskrift, 1954.
SIRELIUS, U. *The genealogy of the Finns*, Helsinki, 1925.
VILKUNA, K. *När Kommo Osterjöfinnarna till Baltikum?*, Folk-Liv, XII-XIII, 1949.
WIKLUND, K. *Om de västfinska folkens aurhem och deras flyttning därifran*, le Monde Oriental, 1916.

CHAPITRE V

A LA RECHERCHE DES RACES DE L'EUROPE

« Les yeux bleus et les cheveux blonds ne sont pas plus une preuve d'appartenance à la race nordique originale que des cheveux roux et des favoris ne prouvent une race Rufous originale ou qu'une petite taille et une grande barbe ne rappellent une race de lutins. »

(Stanley M. GARN, « Human Races »).

Ce chapitre peut être considéré comme la partie musée de notre enquête. Il résume très brièvement quelques-unes des plus importantes tentatives faites par des anthropologistes au cours des deux derniers siècles pour classer les peuples de l'Europe. Bien que les découvertes de la génétique moderne aient balayé ces théories, celles-ci présentent cependant un grand intérêt historique et une étude de ce genre ne serait pas complète sans que nous les mentionnions. Alors qu'il nous est facile, nous qui vivons à une époque de science génétique avancée, de railler ces hypothèses désuètes, nous devons reconnaître qu'en dépit des erreurs et des contradictions, la plupart de ces systèmes de classification ont demandé des vies de travail et furent effectués avec la meilleure des intentions scientifiques, même si ces concepts furent parfois utilisés par d'autres dans des buts politiques ou chauvins. Si la science moderne de l'anthropologie physique ne

s'était pas appuyée sur ces travaux antérieurs, elle n'aurait pu progresser.

« Nous parlons sans cesse de mélanges de races, écrivait Franz Boas en 1936, et pourtant aucun d'entre nous ne peut répondre correctement à la question : Qu'est-ce qu'une race ? »

Néanmoins, les anthropologistes qui ont précédé et suivi Boas ont été possédés du désir humain universel de mettre de l'ordre dans le chaos apparent de la nature : ils ont tenté de cataloguer l'humanité en races primaires, en rameaux, en sous-espèces et en groupes ethniques. Pour ce faire, ils se sont basés sur des traits observables résultant du hasard : stature, pigmentation, forme de la tête, chevelure et, plus récemment, sur des facteurs invisibles tels que le groupe sanguin.

En agissant ainsi, ils ont négligé, soit sciemment, soit par ignorance, de tenir compte de l'énorme plasticité de notre espèce qui se retrouve même parmi des populations virtuellement isolées, qualité que Buffon avait déjà reconnue en 1749.

Le grand naturaliste professait que l'humanité ne se compose pas d'espèces différentes mais d'une seule espèce originelle qui s'est répandue sur toute la surface du globe. Cette espèce se serait modifiée en types divers sous l'influence du climat, du régime alimentaire, du genre de vie, des épidémies et du métissage entre individus dissemblables. Pour Buffon, il semblait probable que ces différents types disparaîtraient progressivement, ou évolueraient à nouveau dans la mesure où les facteurs de variation changeraient eux-mêmes, sous l'effet de diverses causes possibles.

L'explication profondément réaliste que donne Buffon de la variabilité physique de l'espèce humaine demande cependant à être commentée. Nous tenterons d'exprimer d'une façon aussi concise que la sienne l'opinion des anthropologistes d'aujourd'hui qui disposent des dernières découvertes de la génétique.

A son époque toutefois, les opinions de Buffon sur les races n'étaient pas orthodoxes. La plupart de ses contemporains restaient, comme le sont encore aujour-

d'hui de nombreux anthropologistes modernes, des typologistes convaincus.

Le grand naturaliste suédois du XVIII^e siècle, Charles de Linné, dont le système monumental de classification couvre les règnes animal et végétal tout entiers, divisait l'espèce *homo sapiens* en quatre variétés géographiques distinctes : Africains, Asiatiques, Américains et Européens, ces derniers étant décrits comme typiquement « blancs, grossiers et musculaires » !

Ce fut le physicien allemand Johann Frederik Blumenbach qui, en 1775, pour la première fois, employa le terme « caucasien » pour désigner les Européens d'après un crâne particulièrement fin provenant de la région du Caucase. Dans son ouvrage « *De Generis Humanis Varietate* », il décrit les Caucasiens de la manière suivante : « couleur blanche, joues roses, cheveux bruns ou châtain, tête subsphérique, face ovale, droite, moyennement dessinée, légère courbure du front, nez étroit et légèrement crochu, bouche petite. La dentition de lait est placée perpendiculairement à chaque mâchoire, les lèvres, spécialement l'inférieure, sont modérément pendantes, le menton est plein et rond ».

Au siècle suivant, le physicien anglais Thomas Henry Huxley basait son système, comme celui de Blumenbach, sur la pigmentation. Il divisait les peuples européens en Santhochroïdes (Blancs du nord) et Mélanochroïdes (Noirs du sud).

Un contemporain suédois de Huxley, l'anthropométriste Adolf Retzius, dans son ouvrage intitulé « Aperçu sur l'état présent de l'Ethnologie, basé sur la forme du crâne », élaborait un système de classification qui n'était pas fondé sur la couleur de la peau comme celui de Blumenbach, mais sur la forme de la tête. Il divisait les Européens en dolichocéphales et brachycéphales. Les premiers comprenaient les Germains, rubrique sous laquelle l'auteur groupait les peuples suivants : Scandinaves, Hollandais, Flamands, « Allemands d'ascendance germanique », Francs, Burgondes, Anglo-Saxons, Goths d'Italie et d'Espagne, Celtes, Gaulois de France, Suisse, Germanie, Romains proprement dits, enfin les anciens Grecs et leurs descendants. Etaient brachycéphales les

peuples : Ougriens (Lapons, Samoyèdes, Ostiaks, Magyars), Turcs, Baltes, Toscans, Tyroliens et Basques, Slovènes, Rhétiques.

Retzius ne s'intéressa jamais directement au mythe d'une race indo-européenne, dite plus tard « aryenne », dont l'idée naquit à son époque, au début du XIX^e siècle. Cependant, certaines de ses observations, telles que celle par exemple qui rapproche la forme de la tête de telle ou telle entité socio-linguistique, peuvent involontairement avoir contribué à cette théorie raciste.

C'est en 1813 que le physicien anglais Thomas Young forgea le premier le terme « indo-européen » pour désigner de nombreux langages d'Europe, du Moyen-Orient et de l'Inde, dont l'origine commune possible avait déjà été suggérée en 1788 par William Jones (voir page 91).

A partir de là, les spécialistes de la linguistique comparée commencèrent à considérer les adeptes de ces différents langages comme étant les descendants d'une race ancestrale commune imaginaire. Les savants allemands en particulier eurent tendance à souligner l'unité de la langue et de la race. Franz Bopp dans un moment d'orgueil national, changea le nom d'« indo-européen » en « indo-germanique ». Il devint alors de plus en plus évident d'après les déclarations faites par les linguistes allemands que ceux-ci commençaient à se regarder eux-mêmes comme les représentants d'un type racial idéal.

Ce fut le philologiste anglo-allemand, Max Muller, qui, au début des années 1860, suggéra de remplacer les termes quelque peu académiques de indo-européen et indo-germanique par un mot plus romantique, « aryen », terme dérivé du sanskrit « *arya* » qui signifie littéralement « noble » et qui était le nom que les envahisseurs de langue indo-européenne en Inde s'étaient eux-mêmes donné. A partir de leur berceau asiatique, disait Muller, les Aryens auraient essaimé au nord-ouest vers l'Europe où ils devinrent les ancêtres des peuples de race indo-européenne : Germains, Celtes, Romains, Slaves et Grecs.

En 1888, Muller renonça à confondre, comme il l'avait fait jusque-là, la langue avec la race. Il écrivit alors : « Pour moi un ethnologue qui parle de « race aryenne »,

d'« yeux aryens » ou de « cheveux ou de sang aryens » commet une faute aussi monumentale qu'un linguiste qui parlerait de « dictionnaire dolichocéphale » ou de « grammaire brachycéphale ». Malheureusement la première théorie de Muller sur la race aryenne avait déjà passionné l'imagination populaire. D'innombrables tentatives furent faites pour localiser le berceau de cette « souche ancestrale », certains soutenant que le noyau aryen se trouvait en Europe, tandis que, selon d'autres, il fallait le chercher en Asie ou en Afrique.

Bien que presque tous fussent d'accord pour dire que les Aryens originels avaient physiquement dégénéré par métissage, une série de querelles éclatèrent lorsqu'il s'est agi de déterminer quel était, parmi les peuples européens modernes, le plus pur représentant probable de la race aryenne.

Le Comte de Gobineau prétendait que les anciennes tribus germaniques étaient les Aryens les moins contaminés d'Europe, suggestion qui fascina au plus haut point les nationalistes allemands et notamment le grand maître de Gobineau, le compositeur Richard Wagner. Importé sur le sol allemand, l'aryanisme de Gobineau dégénéra rapidement en culte narcissique du teutonisme nordique qui exaltait les individus grands, à tête longue et à yeux bleus comme étant le summum de « l'homme idéal ». L'apôtre le plus fécond du teutonisme fut un Anglais germanisé, H. S. Chamberlain. Ce mythe reçut son expression la plus dramatique dans les déclarations des théoriciens raciaux du parti nazi, spécialement Alfred Rosenberg et Gunther. L'un des grands théoriciens racistes pseudo-scientistes de l'époque hitlérienne, Hermann Gauch, alla jusqu'à attribuer à la « race nordique » une série de traits, d'expressions faciales, de gestes et une certaine qualité de voix.

En opposition au nordicisme, naquit le celticisme. Les chefs d'école de ce culte exclusivement français furent Fustel de Coulanges et Maurice Barrès qui proclamaient leur croyance à un type racial idéal (qui s'avéra aussi irréal que celui des nordicistes germaniques). Les deux hommes soutenaient que les Celtes (qui, par opposition aux Nordiques, étaient supposés avoir eu la tête ronde)

avaient seuls perpétué toutes les nobles qualités des aryens ancestraux !

Heureusement bon nombre de savants refusèrent catégoriquement de se laisser prendre au mythe aryen. Ignorant les soi-disants facteurs innés du comportement que décrivaient les aryanistes, ils basèrent leur système de classification exclusivement sur les traits physiques observables.

L'ethnographe russe Joseph Deniker, dans son remarquable travail « *The Races of Man* » (Walter Scott, 1900), utilise le terme « aryen » dans son sens strictement linguistique comme synonyme du mot « indo-européen ».

Deniker revendiquait : « avoir réussi à distinguer l'existence de 6 races principales et de 4 races secondaires, dont les combinaisons en proportions variables constituent les différents peuples européens proprement dits, qui sont distincts des peuples des autres races, laponne, ougrienne, turque, mongole, que l'on peut rencontrer en Europe ».

La race européenne nordique de Deniker (qui comprend une variété subnordique) était grande, à crâne long, blonde, et habitait la Scandinavie, l'Allemagne du Nord ainsi que certaines parties de la Grande-Bretagne et des régions situées à l'est de la Baltique.

Sa race européenne littorale, ou atlanto-méditerranéenne, (avec sa sous-race du nord-ouest) était grande, mésocéphale, brune, et se trouvait en certaines parties d'Espagne, en Italie et dans le sud de la France. La sous-race nord-ouest se rencontrait en Irlande, dans le Pays de Galles et dans une partie de la Belgique.

La race adriatique ou dinarique, avec sa variété subadriatique, était grande, brune, à tête ronde et était répartie à travers l'Europe Centrale depuis la France et l'Italie jusqu'au Caucase en passant par les Balkans.

La race ibéro-insulaire était de petite taille, brune, à tête longue et vivait en Espagne, en Italie, dans le Sud de la France et dans les îles Méditerranéennes.

La race européenne occidentale ou cévenole qui, fait remarquer Deniker, était aussi appelée celte, celto-slave, rhétique, ou ligurienne par d'autres autorités, était de

petite taille à tête ronde et brune. Elle s'étendait en Europe Centrale de la France à la Roumanie, en passant par la Suisse et l'Italie.

La race européenne orientale, avec la sous-race de la Vistule, était petite, à tête ronde, blonde et était lar-

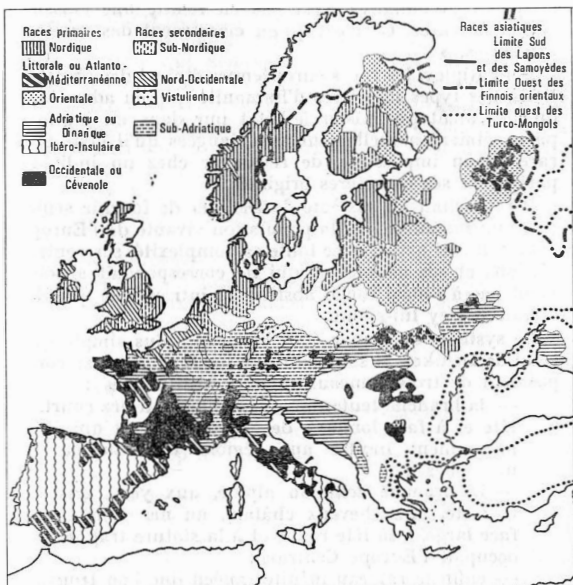


FIGURE 28.

Carte des Races de l'Europe d'après Deniker

gement répandue dans la région à l'est de la Baltique, en Pologne et en Russie Occidentale.

Le sociologue américain William Z. Ripley, dont le livre « Les Races de l'Europe » fut publié en 1899, reprochait au système de Deniker d'être inutilement complexe. Ripley écrivait : « Le système compliqué échafaudé par Deniker et qui comprend six races principales et quatre secondaires n'est pas en réalité une classification de races. Ce n'est qu'un classement des variétés existantes. »

Pour Ripley, les races européennes étaient des abstractions, des types idéalisés d'humanité qui, en admettant qu'elles aient pu exister à l'état pur dans un lointain passé, étaient actuellement si mélangées qu'il était très rare, sinon impossible, de retrouver chez un individu particulier ses caractères originels.

Il reprochait au système de Deniker de fournir seulement un instantané de la population vivante de l'Europe dans son état actuel avec toute sa complexité, ses contradictions et ses anomalies, qui ne correspondait absolument pas à l'idéal racial abstrait et introuvable que décrivait Ripley lui-même.

Le système de Ripley était beaucoup plus simple que celui de Deniker. Il soutenait que les Européens se composaient de trois rameaux raciaux identifiabiles :

- la branche teutonique, race blonde à nez court, à tête et à face longues, de grande taille et qui était absolument limitée aux régions de l'Europe du nord-ouest ;
- la branche celte ou alpine, aux yeux gris ou noisette, aux cheveux châtain, au nez court, à la face large, à la tête ronde et à la stature trapue, qui occupait l'Europe Centrale ;
- enfin le rameau méditerranéen que l'on trouvait uniquement au sud des Pyrénées, sur la côte sud de la France et en Italie méridionale, Sicile et Sardaigne : c'était le type à nez large, à longue tête et à face allongée, yeux et cheveux bruns, et plutôt frêle de stature.

La théorie de Ripley, qui admettait 3 souches d'Européens bien définis, ne réussit pas à dissiper la croyance

populaire que la race et les traits du comportement étaient indissolubles. Les Méditerranéens n'étaient pas seulement petits et bruns, ils étaient aussi par définition « paresseux, bavards et coléreux ». Les Teutons ou Nordiques, comme on les appelait en Allemagne, étaient « francs en affaires, respectueux de la loi et sérieux » et ainsi de suite, tandis que les Alpains étaient souvent considérés par des gens qui ne pensaient pas en faire partie comme des « gens sales et arriérés ». Un certain Basler (cité par Von Frankenberg) alla jusqu'à proposer une formule qui définissait les 4 races humaines les plus importantes et les 4 caractères humains tels qu'ils sont décrits par Hippocrate : ainsi les Nordiques étaient réputés être mélancoliques, les Alpains flegmatiques, les Méditerranéens sanguins, tandis que les Dinariques étaient colériques.

Hilaire Belloc résume la conception fantaisiste des trois races européennes de la manière suivante :

Enfant, regarde l'homme nordique et ressemble-lui
si tu peux. Il a de longues jambes, il est lent d'esprit.
Ses cheveux sont raides comme de l'étaupe.
Voici maintenant la race alpine :
Oh ! que cette large figure est bizarre !
Sa peau est jaune sale.
C'est un type déplaisant.
Le pire de tous, c'est le Méditerranéen !
Ses cheveux sont crépus et bouclés.
Il aime trop les femmes.

Bien que la plupart des naturalistes amateurs européens aient dans l'ensemble accepté le système de classification de Ripley, nombreux sont ceux qui ont proposé un système plus élaboré. Tous sont basés sur l'observation des traits, quels qu'ils soient, que l'observateur lui-même juge subjectivement constituer des critères raciaux importants, et aucun auteur n'est d'accord avec les autres.

Une des théories les plus originales fut proposée par l'Américain Earnest A. Hooton en 1931. Cet auteur identifiait 5 sous-races primaires à l'intérieur de la race

blanche primaire en Europe : Nordique, Alpine, Méditerranéenne, Celte et Balte de l'est, deux sous-races composées : les Arménoïdes et les Dinariques ; deux types résiduels mixtes : Nordique-Alpin et Nordique-Méditerranéen.

Son contemporain britannique, Haddon, qui considérait que la forme des cheveux « était le trait le plus pratique pour classer les principales races humaines », distinguait les « Méditerranéens d'Europe Méridionale et d'Afrique du Nord, les Alpains (qui comprenaient les Anatoliens, les Dinariques ou Adriatiques et les Cévenoles) les Nordiques ou race teutone. Toutes ces races étaient à « cheveux ondulés » tandis que les Mongols, les Ougriens et les Turcs étaient classés comme « gens à cheveux raides ».

Au cours des années 1920 et des premières années 1930, une nouvelle théorie se fit jour et reçut une large publicité, à savoir que notre continent actuel avait été peuplé aux époques postglaciaires par 3 races primaires européennes. Cette théorie décrivait l'évolution d'éléments immigrés venus des steppes russes, en une race Nordique ou Teutone en Europe du Nord ; le peuplement néolithique de la côte européenne était attribuée à des Méditerranéens bruns et à tête longue, tandis que les massifs montagneux centraux étaient réputés peuplés par des Alpains trapus et à crâne rond venus de quelque vague berceau de l'est. La résurgence sporadique de types « survivants du paléolithique » faisait considérer certains individus comme les descendants directs de Cro-Magnon ! Tout ce système n'était, malgré son ingéniosité, qu'une charmante fantaisie que ne justifiait aucune preuve archéologique ou anthropologique sérieuse.

Haddon et Julien Huxley, dans leur remarquable petit livre « Nous les Européens », paru en 1935, reprenaient le système de Ripley tout en y ajoutant un terme emprunté à l'Italien Sergi, celui d'« eurasien » qui désignait les races Alpine, Arménoïde ou Anatolienne et enfin Dinarique ou Illyrienne

Tout en déclarant que l'idée de 3 principales races européennes : Méditerranéenne, Alpine et Nordique, qui

est encore communément adoptée aujourd'hui, était trop simpliste et a conduit à des généralisations hâtives, et d'autre part que cette idée reste inapplicable même si l'on substitue le mot « type » au mot « race », les deux auteurs n'en offraient pas moins des portraits correspondants aux types raciaux populaires en Europe.

Ainsi le groupe nordique :

« est un groupe à nez fin, mais qui se distingue du groupe méditerranéen par son teint clair et sa grande taille. Le Nordique typique a une peau blanche rougeâtre, une chevelure droite, ondulée ou bouclée, de couleur jaune, châtain clair ou brune. Typiquement les yeux sont bleus ou gris, la tête est mésocéphale, plutôt dolichocéphale. Le crâne est rugueux avec des impressions musculaires très marquées. La face est longue, le nez généralement droit, étroit et proéminent. Le menton est bien développé. Ce type est caractéristique de la Scandinavie, il est aussi commun dans les plaines du nord de l'Europe Centrale et on le trouve fréquemment dans les îles Britanniques. »

Alfred Romer, professeur de zoologie à Harvard, décrit aussi dans son étude classique de l'évolution humaine intitulée « L'Homme et les Vertébrés » (1933) une Europe peuplée par une série de races distinctes. Ça et là, Romer identifiait des groupes de « survivants du paléolithique supérieur » qui, en Norvège et en Allemagne au moins, se distinguaient de leurs voisins par une tête ronde et des cheveux plus foncés. Il voyait les Nordiques comme des « méditerranéens blanchis, bien que les Celtes ne fussent pas purement nordiques, mais un peu plus bruns et la tête un peu plus ronde que le véritable type ». Les « têtes rondes de l'est européen » (les Slaves), étaient selon Romer produites « par la fusion de deux types : l'un était probablement le type nordique caractérisé par le langage et le teint blond » (cette formule qui consiste à rapprocher le langage et un caractère physique aurait exaspéré Ripley). « Le second type était sans doute une race brachycéphale venue de quelque région plus à l'est. » Cependant, ce furent les envahisseurs à tête ronde qui triomphèrent, selon Romer, en submergeant « le sang slave primitif des indigènes de

l'est européen qui étaient à l'origine des Nordiques à tête longue ».

L'anthropologue allemand Von Eickstedt, qui écrivait vers 1934, partageait les races teutones définies par Ripley en « Nordique de l'ouest et en Europeoïde de l'est » ; de même les Alpains se divisaient en « Alpains proprement dits » et en « Dinariques ou Arménoïdes ». Toutefois il retenait la conception d'une race méditerranéenne homogène.

En 1937, le savant canadien Taylor, dans son ouvrage « Milieux, Races et Migrations » reprenait la terminologie de Ripley dans son propre système de classification. Considérant que la forme de la tête procurait le diagnostic racial le plus significatif, Taylor divisait les Européens en « Dokephs » longue tête (« Méditerranéens archaïques et races nordiques ») et en « Brakephs », gens à tête courte (« Alpains brachycéphales et hyper-brachycéphales, et Alpains altaïques non aryens »). Ces derniers englobaient les « Lapons, les Turcs, les Finnois, les Magyars, etc. »

Carleton S. Coon, dont le monumental ouvrage sur les races de l'Europe paru en 1939 supplantait l'ouvrage de Ripley comme modèle d'anthropologie physique, classait les Européens en 10 « types raciaux ». Tout en acceptant la trilogie : nordique, alpin, méditerranéen, Coon proposait des subdivisions plus précises pour chacune de ces trois races :

I. Survivants des paléolithiques à tête large

- | | | |
|---------------------|---|----------|
| 1 - Race de Brunn | } | fossiles |
| 2 - Race de Berreby | | |

II. Survivants purs et métissés des paléo- et mésolithiques à tête moyenne

- | | | |
|--------------------|---|--------------------------------|
| 3 - Race alpine | } | néo-danubienne
est-Baltique |
| 4 - Race de Ladoga | | |
| 5 - Race lapone | | |

III. Descendants non brachycéphales des Méditerranéens

- | | | |
|--|---|---|
| 6 - Race méditerranéenne
3 sous-races | } | Méditerranéens proprement dits
Atlanto-Méditerranéens
Irano-Afghans |
| 7 - Race nordique
4 sous-races | } | Type celtique de l'Age du Fer
Type Anglo-Saxon
Type de Trondelagen
Type d'Osterdal |

IV. Descendants des Méditerranéens probablement métissés

- 8 - Race dinarique
- 9 - Race arménoïde
- 10 - Race norique

En dépit de cette classification minutieuse et de la masse considérable de témoignages avancés pour la justifier, le système de Carleton ne réussit pas à convaincre les anthropologistes soucieux de génétique. Il ne fait que perpétuer la notion dépassée de races pures et mélangées. Ces types raciaux sont idéalisés et il les reconnaît par des combinaisons de traits (forme du crâne, couleur des cheveux et forme du nez) que nous savons maintenant être héréditaires indépendamment l'un de l'autre.

Le système de Coon, qui est une version complexe de celui de Ripley, fut cependant repris *in extenso* par de nombreux anthropologistes des années 1940 et 1950. Deux ouvrages : *Introduction à l'Anthropologie Physique*, de Ashley Montagu (1945) et *l'Anthropologie de A. I. Kroeber* (1948) le reprenaient presque intégralement, sauf qu'ils ne mentionnaient pas de survivants du paléolithique. Kroeber reconnaissait que les fines subdivisions faites dans la race méditerranéenne : Méditerranéens proprement dits, Atlanto-méditerranéens et Orientaux ou

Irano-afghans, n'étaient pas très nettement différenciées ! (1)

Le souvenir du système dépassé proposé par Ripley et de sa version plus élaborée reprise par Carleton hante encore maints anthropologistes contemporains comme on le voit dans un certain nombre de livres récents :

Von Frankenberg, dans son ouvrage, *Menschenrassen und Menschentum*, datant de 1956, distingue huit subdivisions de la race primitive blanche en Europe :

1. Nordique.
2. Europeoïde de l'est ou Baltique de l'est.
3. Alpine.
4. Dinarique ou Adriatique.
5. Méditerranéenne.
6. Orientale.
7. Proche-Orientale, Anatolienne ou Arménoïde.
8. Lapone.

Avant d'énumérer par quelles caractéristiques physiques il identifie chacune de ces « races idéales », l'auteur énumère aussi leurs qualités morales. Sa description de l'apparence physique du Nordique suit la forme traditionnelle : « Les cheveux peuvent être blonds jaunes ou blonds cendrés, mais souvent ils peuvent être roux, comme Tacite le disait. Le cheveu est droit ou légèrement ondulé. La barbe est forte, la peau est claire, rosée ou blanc rougeâtre comme du lait et du sang, comme le personnage de la fille nordique dans les Contes d'Andersen. Les lèvres sont rouge vif. Si la peau est spécialement fine et blanche, les vaisseaux sanguins apparaissent en bleu sur les tempes et le dos de la main. De là vient l'idée de sang bleu qui est attribué à l'aristocratie nordique dans certains endroits. L'homme nordique

(1) En 1939, Coon définissait la race comme « étant un groupe d'individus qui possèdent en commun la majorité de leurs caractères physiques ». Cette définition est également inacceptable aujourd'hui. En effet « la majorité des caractères physiques » sont évidemment communs à toutes les sociétés géographiques de l'humanité.

Il est vrai que dans son ouvrage « Les Races de l'Homme » (1965), Coon admet que les spécialistes modernes ont écarté ses divisions en sous-races (Nordiques, Alpines, etc.) parce qu'elles désignaient des individus de types extrêmes plutôt que des populations.

que est grand et mince, son front est court et ses jambes longues. Ses épaules sont larges et ses hanches plutôt étroites. Le crâne est long et la face étroite, le sourcil est relativement saillant, bien que les pommettes ne soient pas proéminentes. Le nez est étroit et haut et fait avec le front un angle aigu », etc.

Ce portrait du Nordique idéal dégénère même plus loin en essais délirants qui rappellent beaucoup un horoscope tiré des signes du zodiaque, lorsqu'il décrit ses qualités mentales et son comportement :

« Du point de vue moral, la race nordique est caractérisée par sa soif d'action, sa combativité, mais qui trouve aussi son expression émotionnelle. Nous associons généralement cette race avec la solidité et la propreté. La puissance de son esprit et sa maîtrise de soi donnent à l'individu de cette race un air d'austérité singulière. L'esprit de communauté et l'amour de l'ordre son fréquemment peu développés. Sa confiance en soi peut mener à l'excentricité. Il serait vain de nier les qualités de la race nordique et son influence stimulante. Elle peut être créatrice, mais aussi destructrice, suicidaire ou démente. Elle semble aimer le commandement et elle ne manque pas du désir de conquérir et de dominer. » Et ainsi de suite, *ad nauseam*...

Hoebel, dans son ouvrage intitulé « L'Homme dans le Monde Primitif » paru en 1958, reprend également les trois races Méditerranéenne, Alpine et Nordique. « Cette dernière », nous dit-il, « outre qu'elle est typiquement grande et mince, possède une chevelure qui, généralement, tombe à l'âge adulte et ses représentants n'ont généralement pas à se préoccuper beaucoup de leur tour de taille » ! Le trio alpin-méditerranéen-nordique est encore considéré comme le type européen de la « race caucasique », dans un livre intitulé « La Science de l'Homme » (M. Titiev, 1955), ainsi que dans « L'Histoire de l'Homme » de H.E.L. Mellersh.

Ces trois races imaginaires que l'on mélange de temps en temps pour faire bonne mesure avec les Dinariques et les Baltes de l'est, continuent encore d'habiter l'Europe telle que la conçoivent de nombreux géographes !

S. M. Garn, dans son livre « Les Races Humaines »

(1961) emploie le terme « Européens du nord-ouest » pour désigner les Teutons de Ripley et les Nordiques de Coon. Il distingue quatre grandes races locales en Europe, regroupant les Baltes de l'est et les Néo-Danubiens de Coon sous la rubrique « Européens du nord-est » comprenant la Pologne, la Lituanie, l'Estonie et les Grandes Russies.

En 1950, Garn, avec la collaboration de Coon et de Birdsell, écrit un livre intitulé « Les Races, Etude des Problèmes de la Formation des Races Humaines ». Il distinguait quatre races locales en Europe : Nordique, Européenne du nord-est, Alpine et Méditerranéenne, tandis qu'il classait les Lapons à part des autres Européens sous la rubrique « Petite Race Locale Isolée ». Ces trois auteurs définissent la race comme étant « une population qui diffère phénotypiquement des autres avec lesquelles elle est comparée ». Cette définition ne tient pas compte du fait que de telles différences phénotypiques peuvent être, ce qui arrive souvent, le résultat de facteurs non génétiques et dus au milieu, pendant que les deux populations elles-mêmes peuvent partager un pool génétique commun.

Encore plus récemment, en 1961, un auteur américain nommé Kephart présentait dans son ouvrage, intitulé « Les Races Humaines, Leur Origine et Leur Migration », un système de classification qui, en dépit de la reprise de termes du XIX^e siècle, tels que le mot « aryen », se rattache largement à la terminologie de Ripley. Le système de Kephart démontre clairement qu'il est encore possible pour un auteur d'ignorer les découvertes scientifiques de la génétique, lorsqu'il veut classer à tout prix les différents types d'hommes. Il est certain que la génétique doit être une source d'irritation permanente pour les gens qui continuent de rechercher une définition des races humaines. Kephart nous dit que deux races vivent actuellement en Europe : la race Blanche-Brune ou Aryenne, et la race Rouge-Jaune, dite Touranienne (ce terme fut employé par des anciens philologues pour décrire le groupe de langues qui s'appelle maintenant ouro-altaïque). Les Aryens comprennent les Cro-Magnons, les Méditerranéens, les Celtes

(Néo-Celtes, Alpains et Slaves), les Nordiques (incluant les Gètes, les Goths de Scandinavie et leurs descendants d'Espagne et d'Italie), les Cimmériens (Doriens, Monténégrins, Albanais, peuples de la Baltique et Sarmates, ces derniers représentés par les Ukrainiens et les Polonais qui sont un mélange de Cimmériens et de Gètes). Les branches européennes de la race rouge-jaune (qui, selon Kephart, comprend aussi certains des Indiens d'Amérique) sont les Finnois (classés comme Ougriens !) et les Turcs, comprenant les Hittites, les Sémites, Magyars, Bulgares et autres.

Les Cimmériens, qui sont les plus grands des Aryens du nord sont représentés aujourd'hui par les Ecossais des Hautes-Terres et les montagnards des Balkans dont il voudrait nous faire croire qu'ils ont une descendance commune : Kephart avance comme preuve que ces deux peuples non seulement sont de grande taille, mais qu'ils ont des clans héréditaires, qu'ils font le serment du sang et qu'ils jouent de la cornemuse !

Francis Huxley, dans son ouvrage « Les Peuples du Monde » (1964), nous dit que l'Europe comprend 9 divisions principales de la race caucasienne : Méditerranéenne archaïque, Méditerranéenne proprement dite, Dinarique, Alpine, Nordique, Celtique, Arménoïde, Balte de l'est et Lapone. Ce qui est, en somme, un compromis entre les systèmes de Ripley et de Coon.

Le premier anthropologiste qui rompit avec Ripley et son système apparemment inviolable est un Américain, W. C. Boyd, qui en 1951, dans son ouvrage intitulé « La Génétique et les Races Humaines », proposa les classifications suivantes des Européens qui se basaient principalement sur la fréquence des groupes sanguins :

1. les anciens Européens (il s'agissait des Basques),
2. les Lapons,
3. les Européens du nord-ouest,
4. les Européens du centre et de l'est,
5. les Méditerranéens.

De leur côté, les anthropologistes soviétiques et de l'Europe de l'est ont échafaudé des systèmes qui diffèrent de celui de Ripley. En 1951, N. N. Cheboksarov

divisait les Européens en deux races avec les ramifications locales :

1. La race sud-européenne (ou indo-méditerranéenne) qui comprenait les « Méditerranéo-Balkaniques », les « Atlanto-mer Noire » et les « Européens de l'est ».

2. La race nord-européenne comprenant les Atlantò-Baltiques et les Baltes de la mer Blanche.

Les auteurs polonais Klimek et Czekanowski reconnaissent 4 principales divisions de la race blanche en Europe : Nordique, Ibéro-Insulaire, Laponioïde et Arménoïde. Ces 4 races primaires se combinent en 6 types hybrides :

1. nord-occidentale : nordique + ibéro-insulaire,

2. sub-nordique : nordique + laponioïde,

3. dinarique : laponioïde + arménoïde,

4. alpine : nordique + arménoïde,

5. littorale : ibéro-insulaire + laponioïde.

Ce système fait penser inévitablement à la première classification que proposait Deniker à l'époque révolue de l'anthropologie pré-généticienne.

En dépit de l'énorme masse de témoignages scientifiques qui auraient dû à l'heure actuelle effacer la vieille notion de races humaines pures ou mélangées, nous constatons qu'il n'en est rien. En fait, de nombreux anthropologistes se croient encore obligés de reconnaître l'existence de classifications aussi arbitraires, soit en acceptant sans esprit critique les systèmes de classement périmés qui furent échafaudés dans le passé, soit en inventant leur propre théorie des « races » sur la base de nouveaux critères.

Inventer ou classer des races humaines n'est plus qu'un passe-temps amusant sans aucune utilité pour l'anthropologie physique. Ce procédé ne peut que retarder les progrès d'une science dont le principal objectif reste d'expliquer l'évolution de notre espèce dans son ensemble. Jean Finot écrivait : « La race considérée comme une catégorie irréductible n'est plus qu'une fantaisie de notre imagination. »

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE V

- BLUMENBACH, J. *De generis humani varietate nativa*, Göttingen, 1775.
- BOYD, W. *Genetics and the races of man*, Blackwell Scientific, 1951.
- CHEBOKSAROV, N. *Fundamentals of anthropological classification*, Moscou, 1956.
- COON, C. *The races of Europe*, Macmillan, 1939, 1954.
- DENIKER, J. *The races of man*, Walter Scott, 1900. Traduit en français sous le titre : *Les races et les peuples de la Terre*. Paris, Masson, 1926.
- DENIKER, J. *Les six races composant la population de l'Europe*, 1904.
- DIXON, R. *The racial history of man*, New York, 1923.
- VON EICKSTEDT, E. *Rassenkunde und Rausengeschichte der Menschheit*, Gustav Fischer, 1934.
- FLEURE, H. *The peoples of Europe*, Oxford University Press, 1922.
- VON FRANKENBERG, *Menschenrassen und Menschentum*, Berlin, 1956.
- GARN, S. *Human races*, Thomas, 1961.
- GÜNTHER, H. *The racial elements of European history*, Londres, 1927.
- HADDON, A. *Races of man*, Cambridge, 1924.
- HOEBEL, E. *Man in the primitive world*, McGraw-Hill, 1958.
- 1 *Race prejudice*, 1906.
- HOOTON, E. *Up from the ape*, Macmillan, 1931.
- HUXLEY, F. *Peoples of the world*, Blandford, 1964.
- HUXLEY, J. et HADDON, A. *We Europeans*, Cape, 1935.
- HUXLEY, T. *Man's place in nature*, 1862. Traduit en français sous le titre : *La Place de l'Homme dans la Nature*. Paris, Baillière et fils, 1891.
- KEPHART, C. *Races of mankind*, P. Owen, 1961.
- KOCKA, W. *Zagadnienia etnogenezy ludow Europy* (Problèmes d'ethnogenèse des Peuples d'Europe), Brealau, 1958.
- KROEBER, A. *Anthropology*, Harapp, 1948.
- LAHOVARY, N. *Les peuples européens*, Neuchâtel, 1946.
- MEAD, M., DOBZHANSKY, T., ТОВ. Н. Е., LIGHT, R. *Science and the concept of race*, Columbia, 1968.

- MORANT, G. *Races of central Europe*, G. Allen and Unwin, 1939.
- NORDENSTRENG, R. *Europas människoraser och folkslag*, Stockholm, 1926.
- RETZIUS, A. *The present state of ethnology in relation to the form of the human skull*, 1860.
- RIPLEY, W. *The races of Europe*, New York, 1899. Réimpression par Johnson Reprint Corporation, New York et Londres, 1965.
- SALLER, K. *Artund Rassenlehre des Menschen*, Stuttgart, 1949.
- SAUTER, M. *Les races de l'Europe*, Payot, 1952.
- SCHMIDT, W. *Rassen und Völker in Vorgeschichte und Geschichte des Abendlandes*, Berlin, 1949.
- TAYLOR, G. *Environment, race and migration*, Toronto, 1937.

LEXIQUE

ABBEVILLIEN : Culture du Paléolithique inférieur qui s'étend de la première glaciation jusqu'à la fin du second interglaciaire. L'outil de base était un biface à nucléus qui servait de hache ou « coup-de-poing ».

ACHEULÉEN : Culture du Paléolithique inférieur qui va du second au troisième interglaciaire et qui se caractérise par des bifaces plus petits et plus maniables que ceux de l'Abbevillien.

S'ADAPTER : Se dit d'un organisme qui réagit pour s'ajuster à un milieu spécifique, normalement par des changements physiques.

ÂGE DU FER : Période caractérisée par le premier usage du fer. En Europe centrale, elle s'étend de 800 av. J.-C. jusqu'aux temps historiques.

ALLELE : Partie d'une paire de gènes qui occupent tous deux le même locus dans des chromosomes homologues transmis par les deux parents.

ALTAÏQUE : Sous-famille du groupe linguistique ouralo-altaïque. Branches : Turque et Mongole.

ANTHROPOMÉTRIE : Mesure des traits anatomiques de l'homme.

ANTICORPS : Corps chimique qui, dans un liquide d'un corps, peut détruire une protéine étrangère particulière.

ANTIGÈNE : Substance présente dans le sang humain et qui différencie un type sanguin d'un autre.

AURIGNACIEN : Première industrie du paléolithique supérieur, peut-être d'origine asiatique. Caractérisée par des outils et instruments de silex ou d'os et par un style de représentation artistique à trois dimensions.

AUSTRALOPITHÈQUES : Espèce d'hominidés du Pleistocène inférieur dont les restes ont jusqu'à présent été découverts en Afrique.

AZILIEN : Culture mésolithique du sud-ouest de la France qui fait la transition entre le Magdalénien et le Néolithique. Comparée au Magdalénien, la culture azilienne est pauvre et dégénérée.

- CHROMOSOMES** : Les 23 filaments en forme de bâtonnet qui se trouvent dans le noyau de chaque ovule et de chaque cellule spermatique de l'homme ; les chromosomes renferment et transmettent les possibilités héréditaires.
- CLACTONIEN** : Culture de l'Europe du nord-ouest (grattoirs et outils à éclats) qui date du paléolithique inférieur et qui est probablement contemporaine des industries de l'Acheuléen inférieur.
- CLINE** : Courbe théorique de fréquence tracée entre deux variantes géographiques d'un même facteur physique.
- ÉCOLOGIE** : Étude des relations existant entre l'organisme et le milieu ou l'habitat.
- ENDOCRINE** : Qui se rapporte aux glandes à sécrétion interne.
- ENDOGAMIE** : Tabou sexuel qui prescrit que le partenaire sexuel doit être choisi à l'intérieur de son propre groupe social ou racial.
- ERTEBOLLE** : Période dite des « déchets de cuisine » qui date du Mésolithique tardif (Danemark et Ouest-Baltique).
- ESPÈCE** : Unité de base de la classification de Linné.
- EXOGAMIE** : Pratique qui consiste à rechercher son partenaire sexuel en dehors de son propre groupe.
- FACIAL (INDICE)** : Rapport mesuré entre la hauteur et la largeur de la face (en pourcentage).
- FOETILISATION OU NÉOTÉNIE** : Persistance chez un adulte des caractères anatomiques du fœtus.
- GÈNE** : La plus petite unité connue qui transmet l'hérédité et que l'on croit responsable des traits anatomiques spécifiques.
- GÉNÉTIQUE (POOL)** : Totalité des gènes différents présents dans une population reproductrice donnée.
- GÉNÉTIQUE (DÉRIVE)** : Effet dû au hasard dans la composition génétique d'une population (qui par définition vit isolée).
- GENOTYPE** : Somme totale des gènes d'un organisme.
- GRAVETTIEN** : Période du Paléolithique supérieur en Europe centrale et orientale. Approximativement contemporaine de l'Aurignacien, elle se caractérise par des petites pointes de couteau fines (gravettes) et par des statuettes féminines.
- GÜNZ** : Première des quatre grandes glaciations d'Europe.
- HEMOGLOBINE** : Substance contenue dans les globules rouges du sang et composée de fer et de chaînes d'acides aminés (globine) qui apportent l'oxygène à toutes les cellules du corps et en évacuent l'acide carbonique.
- HOMINIDÉS** : Familles du genre *Homo* avec toutes ses espèces et formes apparentées, y compris les Australopithèques.
- HYBRIDATION** : Croisement génétique de deux individus qui ont des structures de gènes différentes et qui sont en général originaires de régions géographiques éloignées.

HYPERBRACHYCÉPHALE : Qui possède une tête exceptionnellement ronde avec un indice céphalique de 85,9 % et plus.

LEVALLOISIEN : Industrie du silex du Paléolithique supérieur en Europe occidentale, associée avec l'Acheuléen moyen et supérieur, et avec les outils moustériens.

TABOU LINGUISTIQUE : Interdiction morale de mentionner certains objets, personnes ou divinités par leur nom propre, auxquels on substitue d'autres noms. Exemple : le mot primitif pour « OURS » en indo-européen a depuis longtemps disparu des langues gothiques et balto-slaves, mais il est conservé dans le sanskrit *Rkshah* (grec : *Arktos*, latin *Ursus*). Les langues gothiques employaient des mots parents de l'anglais « bear » ours : *Brown*, *Brunn* qui signifient « brun ». Les Slaves l'appelaient « le mangeur de miel » (russe : *medved*, etc.). Ces euphémismes peuvent puiser leur origine dans un tabou ou rituel superstitieux de chasseur. Dans certaines parties de Laponie, on attribue encore à l'ours des pouvoirs surnaturels et les chasseurs prennent grand soin d'éviter de nommer l'animal par son nom. On l'appelle « grand-père », « dormeur d'hiver », « le poilu », « la bête à fourrure épaisse », etc.

LOCUS : Place occupée par un gène dans un chromosome.

MAGDALENIEN : Appelé aussi l'Age du Renne ; dernière période du paléolithique supérieur en Europe, et s'étendant de l'Espagne à la Bavière. Caractérisé par un art figuratif très évolué.

MACLEMOISIEN : Culture mésolithique européenne, allant de l'Angleterre du nord à la Finlande. De nombreux sites se trouvaient près des anciens marais ou lacs. Éléments principaux : pierres, os ou bois taillés, canoës, traîneaux, chiens domestiques, harpons, pièges et luges perfectionnés.

MÉSOLITHIQUE : Culture transitoire entre les industries du Paléolithique supérieur et les innovations du néolithique. Époque pauvre en instruments et d'art dégénéré si on la compare aux industries magdaléniennes et aurignaciennes. Outils microlithiques. Apparition de la poterie et des arcs, domestication du chien. En Europe, le Mésolithique s'étend de 15000 à 6000 av. J.-C. (plus tardivement dans le Nord).

MINDEL : Seconde grande glaciation en Europe.

MONCOLOÏDE ou MONCOLIFORME : Dans cet ouvrage, s'entend comme la réunion de traits, principalement de la tête et de la face qui sont maintenant plus typiques des populations asiatiques que des Européens. Les principaux traits mongoloïdes sont les suivants : crâne large et rond, face large, orbites très écartées, nez épaté, pommettes saillantes, menton rond et fuyant, incisives développées. En outre : cheveux raides et noirs, pommettes grasses

et yeux bridés. La petite taille et la peau jaune ne peuvent plus être considérés comme un trait exclusivement mongoloïde ou asiatique.

MORPHOLOGIE : Traits observables mais non mesurables du corps humain. En linguistique : structure des mots.

MOUSTÉRIEN : Culture du Paléolithique moyen en Europe, Asie Occidentale et Afrique du Nord ; caractérisée par des grattoirs, outils d'os, usage du feu. Epoque de l'homme de Néanderthal.

MUTATION : Modification physique ou chimique spontanée dans les gènes de certains individus, qui introduit de nouveaux traits héréditaires.

NÉANTHROPÉEN : Se dit des types de squelettes d'hommes modernes. Opposé aux formes paléanthropiques (Néanderthal) ou aux Archéanthropiques (Pithécanthropes).

NÉOLITHIQUE : Période caractérisée par l'apparition de l'agriculture, la domestication des animaux, la céramique et les outils de pierre polie. En Europe, de 4000 à 700 av. J. C. Ces datations correspondent aux première et dernière en date des apparitions des cultures néolithiques tardives (pré-période des métaux, en Europe).

OCCIPUT : Os de la partie postérieure du crâne.

PALÉOLITHIQUE : Englobe 99 % de la durée de l'histoire humaine. Caractérisé par l'usage d'outillage de pierre, nucléi et éclats. Absence de céramique et d'agriculture.

PÉRICORDIEN : Industrie à éclats du Paléolithique moyen. Contemporain du Moustérien dans certaines régions d'Europe.

PHÉNOTYPE : Tout trait anatomique qui peut être testé ou observé, c'est-à-dire qui se manifeste par les caractéristiques (visibles ou non) d'un organisme.

PHONÈMES : La plus petite unité de son ayant une signification.

PHYLUM : Groupe de langues qui, bien que parentes très éloignées, montrent cependant des structures culturelles communes.

PITHÉCANTHROPES : Espèce d'Hominidés fossiles (Pleistocène). Principales formes : homme de Java, homme de Pékin. Autres types récemment découverts en Afrique du Nord. En Europe, citons comme apparentés possibles les vestiges de Vertesszőllos et peut-être l'homme d'Heidelberg.

PLÉISTOCÈNE : Période englobant les derniers 500 000 / 1 million d'années après les temps géologiques. Elle se termine au retrait définitif des glaces à la fin de la glaciation de Würm. C'est-à-dire dix millénaires environ avant l'ère chrétienne.

POLYTIPIQUE : Se dit d'une espèce animale qui montre plusieurs variétés disparates mais non stériles.

PROTOMORPHIQUE : Hypothétique forme anatomique d'une population ancestrale supposée.

Riss : Troisième grande glaciation d'Europe.

SOLUTRÉEN : Période assez courte du Paléolithique supérieur, qui succéda à l'Aurignacien. (Maximum de la dernière glaciation.) Caractérisée par de petites lames-éclats de silex fabriqués par pression. Art symbolique stylisé.

SYNTAXE : Combinaison de mots en structures qui formeront la phrase.

TARDENOISIEN : Culture mésolithique d'Europe Occidentale, à peu près contemporaine de l'Azilien, et peut être importée d'Afrique du Nord. L'outil typique est une micro-pointe à graver.

TAXONOMIE : Classification à but scientifique.

WÜRM : Quatrième et dernière grande glaciation en Europe.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- ASHLEY MONTAGU, M. *Introduction to physical anthropology*, Thomas, 1945.
- ASHLEY MONTAGU, M. *Human heredity*, Signet, 1959.
- ASHLEY MONTAGU, M. *Man in progress*, Mentor, 1961.
- ASHLEY MONTAGU, M. *Race, science and humanity*, Van Nostrand, 1963.
- ASHLEY MONTAGU, M. *The concept of race*, Collier-Macmillan, 1964.
- ASHLEY MONTAGU, M. *Man, his first million years*, Signet, 1965.
- ASHLEY MONTAGU, M. *Man's most dangerous myth, the fallacy of race*, Meridian, 1965.
- BARNETT, A. *The human species*, Pelican, 1957.
- BENEDICT, R. *The races of mankind*, Viking Press, 1940.
- BIASUTTI, R. *Le razze e popoli della Terra*, Unione Tipografica, 1959.
- BIRKET-SMITH, K. *Vi Mennesker*, Copenhagen, 1962.
- BOAS, F. *The mind of primitive man*, Macmillan, 1911.
- BOAS, F. *Race, language and culture*, Collier-Macmillan, 1940.
- BOYD, W. et ASIMOV, I. *Races and people*, Abelard Schuman, 1958.
- CLARKE, R. *The diversity of man*, Phoenix, 1964.
- COLE, S. *Races of man*, British Museum, 1963.
- COON, C. *The history of man*, Cape 1955. Traduit en français sous le titre : *Histoire de l'homme du premier être humain à la culture primitive et au-delà*. Paris, Calmann-Levy, 1958.
- COON, C. *The origin of races*, Cape, 1963.
- COON, C. *The living races of man*, Cape, 1966.
- COON, C., GARN, S. et BIRSDILL, J. *Races, a study of the problems of race formation in man*, Thomas, 1950.
- COUNT, E., *This is race*, New York, 1950.
- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, H. *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1894.
- DOBZHANSKY, T. *Mankind evolving*, Yale, 1962.
- DUNN, L. et DOBZHANSKY, T. *Heredity, race and society*, Mentor, 1946.
- FIRTH, R. *Human types*, Mentor 1958.

- FRYDENBERG, O. et SPARCK, J. *Arv. og race hos mennesket*, Berlingske Ed. 1963.
- GARN, S. *Human races*, Thomas, 1961.
- HAMMOND, P. (ed.) *Physical anthropology and archaeology*, Macmillan, 1964.
- HOLJER, H. et BEALS, R. *An introduction to anthropology*, Collier-Macmillan, 1965.
- HOWELLS, W. *Mankind in the making*, Seeker & Warburg, 1959.
- HOOTON, T. *Up from the ape*, Macmillan, 1949.
- HULSE, F. *The human species*, Random House, 1963.
- KEITH, A. *The antiquity of man*, Williams and Norgate, 1925.
- KEITH, A. *A new theory of human evolution*, New York, 1949.
- KLINEBERG, O. *Race differences*, Harper, 1935.
- KLUCKHOHN, C. *Mirror for man*, Premier Books, 1960.
- KROEBER, A. *Anthropology, biology and race*, Harbinger, 1948.
- LIVINGSTONE, F. "On the nonexistence of human races", in *The concept of race*, ed. Ashley Montagu, M., Collier-Macmillan, 1964.
- MACCUDY, G. *Human origins*, New York, 1924.
- OAKLEY, K. *The problem of man's antiquity*, British Museum, 1964.
- ROBERTS, J. "A genetic view of human variability", in *Man, race and Darwin*, ed. Mason, P., Oxford University Press, 1960.
- SCHWIDETZKY, I. *Die neue Rassenkunde*, Gustav Fischer Edit., 1962.
- SERGI, G. *The Mediterranean race — a study of the origin of European peoples*, Londres, 1901 ; réimpression par Anthropological Publications, Oosterhout N.B., Hollande, 1967.
- SNYDER, L. *Race, a history of modern ethnic theories*, New York et Londres, 1930.
- WASHBURN, S. "The study of race", *American Anthropologist*, 65 (1963), pp. 521-31.

TABLE DES ILLUSTRATIONS IN-TEXTE

1	Mâchoire d'Heidelberg	30
2a	Crâne de Steinheim	31
2b	Crâne de Swanscombe	32
3	L'homme de Néanderthal en Europe	34
4	Un crâne de Cro-Magnon	37
5	Représentation de la face humaine au paléolithique supérieur	41
6	L'Europe au dernier âge de Glace	42
7	Statuette de femme (Néolithique, Blagoevo, Bulgarie)	47
8	L'implantation du Néolithique ancien en Europe	51
9	L'implantation du Néolithique récent en Europe	53
10	Gravures rupestres de Fossum (Suède)	58
11	L'expansion celte	59
12	Les peuples de langue gothique en Germanie à l'époque de Tacite	66
13	Les tribus slaves au x ^e siècle	70
14	Les groupes linguistiques en Europe à l'âge du Fer	99
15	Les groupes linguistiques indo-européens en Europe	111
16	Répartition des langues ouralo-altaïques en Europe	122
17	Tailles moyennes des individus en Europe ...	145
18	Crâne brachycéphale	150
19	Crâne dolicocephale	152
20	Indice céphalique en Europe	155

21	Indice facial en Europe	161
22	Pigmentation des cheveux et des yeux en Europe	170
	Distribution des groupes sanguins en Europe :	
23	Fréquences du groupe O	177
24	Fréquences du groupe A	177
25	Fréquences du groupe B	178
26	Les tribus celtes en Grande-Bretagne au 1 ^{er} siècle de notre ère	207
27	Les langues du Caucase	278
28	La carte des « Races de l'Europe » dressée par Deniker	317

Les cartes ont été dessinées par John Flower et les dessins dans le texte sont de Peter Branfield.

Source des illustrations dans le texte :

Figures 1, 4, 23, 24, 25 : M. Ashley Montagu, *Introduction to Physical anthropology*, Thomas, 1945. Figures 2a et 2b : Howells, *Making in the making*, Secker & Warburg, 1960. Figure 3 : Hawkes et Wooley, *Prehistory and the beginning of civilisation*, Allen & Unwin, 1963. Figures 5 et 6 : Coon, *The origin of races*, Cape, 1963. Figures 8 et 9 : C. T. Smith, *An historical geography of Western Europe before 1800*, Longmans, 1967. Figure 11 : T. T. Powell, *The Celts*, Thames & Hudson, 1963. Figure 12 : *Tacitus Germania*, Penguin, 1954. Figure 13 : W. J. Entwistle et W. A. Morison, *Russian and the Slavonic languages*, Faber, 1954. Figure 15 : Coon, *Races of Europe*, Macmillan, 1939. Figure 17 : Beals et Hoijer, *Introduction to anthropology*, Collier Macmillan, 1965. Figures 18 et 19 : d'après les dessins de E. J. Noon dans *Brade-Birks, Teach yourself archaeology*, English Universities Press, 1953. Figures 20, 21 et 22 : Kroeber, *Anthropology biology and race*, Harcourt Brace, 1948. Figure 26 : Leonard Cottrell, *The great invasion*, Pan Books, 1958. Figure 28, Deniker, *Races of Europe*, Walter Scott, 1900.

REMERCIEMENTS

J'adresse avec grand plaisir mes remerciements à mon cousin Nicholas Driver pour ses critiques constructives et pertinentes de la première version de « *The Europeans* ».

A John Flower et Peter Branfield pour leurs cartes et leurs dessins si réussis.

Spécialement à ma femme Hélène, qui, tout au long du travail, a été pour moi une continuelle source d'encouragement et une aide précieuse.

J'exprime enfin ma gratitude à Gerald Duckworth et Co Ltd qui m'ont aimablement autorisé à utiliser des passages de « *The Tree Races* » de Hilaire Belloc. (*Cautionary Verses*).

INDEX

A

- ABASGO-TCHERESSE, 110
 ABBEVILLIENNE (culture), table chronologique, 38 ; lexique, 331
 ABKHAZ, 113
 ABSALON, Archevêque, 241
 ACHÉEN (dialecte grec), 273
 ACHÉENS, 99
 ACHEULÉENNE (culture), table chronologique, 28, 30, 38 ; lexique 331
 ADAM DE BREMEN, 188, 241, 301
 ADIGHES (langues des), 113 ; carte 278
 ADRIATIQUE (race de l'), 316
 AÉQUIEN, 96
 AETIUS, 73, 218
 AFALOU, 45, 154 ; carte 42
 AFRICAINS (immigrants), 81
 AGATHYRSSES, 260
 AGOULE, 113
 AIRE LINGUISTIQUE, voir SPRACH-BUND
 AKHWAKH, 113
 ALAINS, 64, 115, 223, 278, 285
 ALAND (Iles), 118, 301
 ALBANAIS (les —), 147, 161, 164
 ALBANAISE (langue), 100, 101, 132, 270
 ALBANIE (histoire ethnique d' —), 270, 271
 ALBERT L'OURS, 242
 ALEMANS, 220
 ALEXANDRE LE GRAND, 272
 ALFRED LE GRAND, 82, 194
 ALLELE, lexique 331
 ALLEMAGNE (histoire ethnique de l' —), 236-244, 250
 ALLEMANDS de la Baltique, 294
 ALLEMANDS des pays de l'Est, 242, 243
 ALLEMANDES de Hongrie, 259
 ALLEMANDES de Transylvanie, 262
 ALLEN, règle d' —, 149
 ALMERIA (culture néolithique d' —), 54 ; carte 51
 ALPINE (race), 17, 22, 23, 84, 159, 185, 188, 320, 322, 324, 326, 327, 328
 ALSACE, 220
 ALTAÏQUES (langues), voir langues TURCO-TARTARES ; lexique 331
 ANATOLIE, 274, 275
 ANATOLIE (dialectes d' —), 98, 275 ; carte 99
 ANATOLIENNE (race —), 320, 324
 ANDALOUSIE, 224, 225
 ANDI, 113
 ANDROPHAGE, 286
 ANGLAISE (langue), 87, 102, 127, 129, 165
 ANGOLES, 67, 106, 208, 239 ; carte 66
 ANGO-NORMANDES (Iles), 220
 ANGO-SAXON (type — de race nor-dique), 323

ANGLO-SAXONNE (langue), 87, 133
 ANGLO-SAXONS, 313
 ANGRIVARIENS, carte 66
 ANHOLT (île d' —), 126
 ANSPARUCH, 269
 ANTES, 286
 ANTICORPS, lexique 331
 ANTIGÈNES, lexique 331
 ANTILLES (immigrants des —), 81, 82, 210
 APENNINE (culture), 229
 AQUITAN (langue), carte 99
 ARABES, 19, 76, 156
 ARAMBOURG, C., 28
 ARCADE-CYPRIOTE (dialecte grec), 100, 273
 ARGOTS (langues vertes), 124
 ARMÉNIEN (peuple et langue), 92, 94, 97, 110, 129, 263, 277, 278, 280; carte 278
 ARMÉNIENNE (numération), 107
 ARMÉNOÏDE (race), 322, 323, 324, 327, 328
 ARMORIQUE, voir BRETAGNE
 ARPAD, 257
 ARTCHI, 113
 ARYENNE (race), 136, 172, 314, 315, 316, 326
 ASHKENAZIM (Juifs), 76, 78, 247, 293
 ASHLEY MONTAGU, M., 323
 ASIATIQUES (langues), 99, 110
 ASSYRIENS, 77, 159
 ATHÉNIENS, 273
 ATLANTO-MÉDITERRANÉENNE (race), 316, 323; carte 317
 ATRÉBATES, 206; carte 207
 ATILA, 72, 256
 ATTIQUE (dialecte grec), 100, 273
 AUNÉITZ (culture d' —), 100, 192, 229, 249, 251
 AURÉLIEN (empereur), 261
 AURIGNACIENNE (culture), 35, 36, 39, 42, 89; table chronologique 38; lexique 331
 AUSTRALIENS (aborigènes), 18, 162, 163
 AUSTRALOPITHÈQUES, 28; lexique 331
 AUTRICHE (histoire ethnique d' —), 251-254
 AUTRICHIENS (les), 65

AVARS (peuple), 73, 74, 79, 149, 231, 256, 257, 269
 AVARS (langue des —), voir ANDI
 AZERBAÏDJANIENS (langue), 100, 112, 113, 279; carte 278
 AZILIENNE (culture), 44, 90, 201, 233; lexique 331

B

BABYLONIENS, 159
 BAERLIN, H., 126
 BALÉARES (îles), 148
 BALKANIQUES (langues), 147
 BALTE orientale (race), 292, 322, 324, 326, 327, 328
 BALTES (noms de lieux — en Russie), 291
 BALTES, 290, 291
 BALTES (langues), 92, 94; tableau 97
 BALTES (mots d'emprunt —) en finnois, 118; — en lapon, 117
 BALTO-SLAVES (langues), 93, 95, 97, 128
 BANDOUKH, 113
 BARRÈS, M., 315
 BAS-ALLEMAND (langage), 96, 126, 134
 BASKIRS, 287
 BASLER, A., 319
 BASQUE (langue), 90, 91, 165, 218
 BASQUE (numération), 119
 BASQUES (les —), 83, 176, 219, 225, 327
 BASTARNES, 284; carte 66
 BATAVES, carte 66
 BAYOUVARES, 106, 239
 BEKTASCHI, 276
 BELGES, 62, 204, 213; carte 207
 BELGIQUE (histoire ethnique de la —), 212-216
 BELLOC, H., 319
 BENGALI, 97
 BERBÈRE (langue), 103
 BERBÈRES (les —), 19, 76, 156, 176, 224
 BERGMANN, C., 144
 BERNADOTTE (maréchal —), 194
 BESSÈS, 268
 BIARRIENS, 298
 BIÉLORUSSES, voir RUSSES BLANCS
 BIRDELL, J., 326

- BISMARCK, 126, 236
 BITHYNIE (langue), 100
 BLANC-RUSSE (langue), 97, 133, 285, 288
 BLANCS-RUSSES, 288
 BLUMENBACH, J., 313, 329
 BOADICÉE, 62
 BOAS, F., 149, 152, 312
 BOËNS, 61, 230, 234, 249
 BOPP, F., 314
 BORROW, G., 123
 BOSHMAN, 221
 BOSNIENS (les —), 145, 161, 265, 266, 267, 271
 BOTLIK, 113
 BOUDOUKH, 81
 BOYD, W., 327
 BRACHYCÉPHALIE, 150, 154-157, 321, 322
 BRASSEPOUY, 39
 BREGMA (os bregmatique), 160
 BRETAGNE, 45, 104, 219
 BRETONNE (langue), 96, 104, 219
 BRETONS, 219
 BRITANNIQUES (histoire ethnique des Iles), 198-210
 BRITTONIQUE (groupe de dialectes celtiques), 45, 96, 104, 204; carte 59
 BRITTONS (de Grande-Bretagne), origine du nom, 205
 BRONZE (âge du —), 54, 55, 89, 193, 217, 229, 291, 297; table chronologique 38
 BROTHWELL, D., 160
 BRUCTÈRES, carte 66
 BRÜNN (race de —), 36, 38, 42, 190, 248, 322
 BUFFON (C. de), 312
 BULGARE (langue), 69, 97, 109, 131, 263
 BULGARES, 68, 75, 119
 BULGARIE (histoire ethnique de la —), 267-270
 BURGONDE (langue), 96
 BURGONDES (les —), 67, 106, 219, 313; carte 66
- C**
- CAMPANIFORMES (culture à gobelets —), 54, 56, 77, 146, 154, 203 et suiv., 222, 229, 238, 249, 252, 255, 265; carte 53
 CARÉLIENNE (langue), carte 122
 CARÉLIENS (les —), 118, 298, 300
 CARÉLIENS DE TVER, 298
 CARMEL (Mont —), carte 34
 CARTHAGINOIS, 57
 CASSIUS LONGIUS, 234
 CASSOUBES, 247; carte 70
 CASSUBIEN, 247
 CASTILLAN (espagnol —), 223
 CATALAN (langue), 96, 101, 223
 CATALOGNE (origine du nom), 224
 CATHERINE II, 242
 CAUCASE (histoire ethnique du —), 273-280
 CAUCASIQUES (tableau des langues), 112, 113; carte 278
 CAUCASIQUE (race primaire), 17, 19, 22, 313, 316, 327
 CELTES, 61, 62, 63, 170, 203-208, 218, 234, 254, 256, 274, 313, 314; carte 53
 CELTES (PROTO-), 57
 CELTIBÈRES (langues), 223
 CELTICISME, 315
 CELTIQUE (bordure), 176
 CELTIQUE (race nordique de l'âge du fer —), 323
 CELTIQUE (race), 22, 24, 203, 318, 320
 CELTIQUES (langues), 89, 92, 96, 101-105, 204-208, 253; carte 99
 CÉNOMANS, 230
 Centum (langues), 94, 272
 CÉPHALIQUE (indice —), 151; carte 155
 CÉRAMIQUE CORDÉE (culture de la —), voir HACHES D'ARMES (culture à —)
 CÉRAMIQUE PEIGNÉE, 157, 245, 282, 296
 CÉRAMIQUE PEINTE (culture de la —), 228, 245, 272
 CÉSAR (Jules), 62, 76, 206, 234
 CÉVENOLE (race), 316, 320; carte 317
 CHAMAVES, carte 66
 CHAMBERLAIN, 315
 CHAMPS D'URNES (civilisation des —), 54, 57, 100, 102, 204, 229, 233, 237, 255, 283

- CHANCELADE (homme de —), 39, 71, 216; carte 42; table chronologique 38
- CHAPELLE-AUX-SAINTS (LA) crâne de —, table chronologique 38
- CHAPSOU, 112
- CHARLEMAGNE, 68, 73, 218, 236, 256, 266
- CHATTES, 239; carte 66
- CHAUQUES, 239; carte 66
- CHÉRUSQUES, 239; carte 66
- CHEVEUX (couleur des — en Europe), 168, 171; carte 170
- CHIB-ROMANI (langue des Gitans), 77, 79, 97, 122, 123
- CHINOIS (emprunts possibles du — à l'indo-européen), 95
- CHROMOSOMES, lexique 332
- CIMBRES, 66
- CIMMÉRIENS, 64, 109, 284, 317
- CLÉBERT, J., 53
- COCKNEY (dialecte), 165
- COMBE-CAPELLE, 36, 216; table chronologique 38; carte 42
- COOLEY (anémie de —), 180
- COON, C., 157, 322 et suiv.
- CORNIQUE (langue), 96, 104, 219
- CORSE (histoire ethnique de la —), 226, 227
- CORTAILLOD (culture de), 233
- COSAQUE, 287
- COURONIENS, 292
- CRESWILL (culture de), 200
- CRÉTOIS, 98
- CROATE (langue serbo-), 69, 266
- CROATES (les —), 149, 266, 267, 270
- CROISÉS, 258
- CRO-MAGNON (homme fossile de —), 35, 36, 40, 144, 199, 216; table chronologique 38; carte 42
- CZEKANOWSKI, J., 188, 328
- D**
- DACE (peuple et langue), 100, 102, 260, 261, 263
- DACO-ROUMAINS, 264
- DAGO, 301
- DALMATE (langue), 96, 101, 265
- DALRIADA (colonie de), 206
- DANEMARK (histoire ethnique du —), 190 et suiv.
- DANOIS, 66, 210, 220
- DANOISE (langue), 96, 126, 130
- DANUBIENNE (culture) néolithique, 49, 71, 148, 158, 228, 237, 249, 251, 255, 260, 264, 282, 291; carte 51
- DARGWA, 113
- DARLINGTON, C., 130
- DÉCÉBALE, 261
- DENIKER, J., 82, 245, 265, 315, 328
- DENTS (taille des — en Europe), 163-165
- DIALECTOLOGIE (étude des dialectes), 134
- DIDO (Tssets), 113
- DIGITALES (empreintes), 18
- DIMINI, 272
- DINARIQUE (race), 22, 159, 265, 316 et suiv.; carte 317
- DISRAELI, B., 77
- DJIK, 113
- DOBROUDJA (langues parlées en —), 263
- DOLICHOCÉPHALIE, 151-155, 313
- DOLMENS, 50
- DOLMENS à couloir, 56
- DORIEN (grec), 273
- DORIENS, 99, 327
- DRÉGOVITCHES, 286; carte 70
- DREVLIANES, 241, 247; carte 70
- E**
- ECOSSAIS, 176, 204, 206, 327
- EICKSTEDT (E. VON), 188, 322
- ELAMITE (langue), 110
- ELYMIEN, 230
- ENGADINE (dialecte romanche d' —), 96
- ENTONNOIR (culture des vases à col d' —), 191
- EOLIEN (dialecte grec), 100
- ERIC LE ROUGE, 197
- ERTEBÖLLIENNE (culture), 189, 268; lexique 332
- ERZAS, voir MORDVINS
- ESPAGNE (histoire ethnique de l' —), 221-226
- ESPAGNE (reconquête de l' — par les Chrétiens), 225
- ESPAGNOLE (langue), 96, 101, 223

ESQUIMAUX, 39, 149, 164, 197, 198
 ESTES (Estoniens), 300
 ESTONIE (histoire ethnique de l' —),
 295-302
 ESTONIENNE (langue), carte 122
 ESTONIENNE (numération), 116
 ESTONIENS, 115
 ETRUSQUE (langue), 110, 126
 ETRUSQUES, 56, 159, 226, 229, 230
 EURASIENNE (race), 320
 EUROPE CENTRALE (race d' —), voir
 ALPINE (race)
 EUROPÉENS ANCIENS (race des —),
 327
 EUROPÉENS du Nord-Ouest, 326;
 — du Nord-Est, 326
 EUROPOÏDE (race orientale), 169,
 322, 324

F

FACIAL (indice), lexique 332
 FACIALE (morphologie — en Eu-
 rope), 162; carte 161
 FALISQUE (langue), 96
 FALSIFORME (cellule), 171
 FATTYNOVO (culture de —), 282
 FAVISME, 181
 FER (Age du —), 60, 106, 154,
 203, 212, 229, 238, 246, 261, 272,
 291; table chronologique 38; lexi-
 que 331
 FÉROÏ (Îles), 195
 FÉROÏEN, 96
 FINLANDE (histoire ethnique de la
 —), 295-302
 FINNOIS, 157, 291, 298, 322
 FINNOIS DE LA BALTIQUE, 72, 187,
 299; — DE LA VOLGA, 299, 300
 FINNOISE (langue), 114-116, 117,
 165, 301; carte 99
 FINNOISE (numération), 116
 FINNO-OUGRIENNE (influence de la
 phonétique — sur les dialectes
 russes), 128
 FINNO-OUGRIENNES (langues), 64, 69,
 114, 118, 259, 285, 297
 FLAMAND (langue), 96, 214, 215
 FLANDRES, 214
 FLEURE, H., 211
 FONTÉCHEVADE (fossile de —), 32,
 33; table chronologique 38; car-
 te 42

FRANÇAIS (colons — en Suède), 194
 FRANÇAISE (langue), 96, 101, 134,
 216
 FRANCE (histoire ethnique de la —),
 216-221
 FRANÇOIS-JOSEPH (Terre), 186
 FRANCS, 106, 214, 218, 240, 313
 FRANKENBERG (von), 319, 324
 FRÉDÉRIC II LE GRAND, 130
 FRÉQUENCE (lignes de — linguisti-
 que), 142
 FRIULAN (langue), 96, 101
 FRISON (langue), 96, 165, 213
 FRISONNE OCCIDENTALE (numération),
 107
 FRISONS, 66, 213, 239; carte 66
 FRONTAL (osset), 160
 FUSTEL DE COULANGES, 315

G

GÀÉLIQUE (langue — d'Ecosse), 96,
 104
 GÀÉLIQUE (langue — d'Irlande), 96,
 104, 133, 204
 GÀÉLIQUE (numération), 105, 107
 GÀÉLIQUES (noms de lieux irlandais
 — en pays de Galles), 206
 GABLS, 210
 GAGUTS, 262
 GALATIE, 61, 274
 GALINDIEN, 96
 GALLENTUS, 234
 GALLES (Pays de —), 179
 GALLOIS (numération romani), 107
 GALLOISE (langue), 96, 104, 129,
 206
 GALLO-ROMAINS, 218
 GARN, S., 311, 325
 GAUCH, H., 315
 GAULOIS, 50, 62, 218, 313
 GAULOISE (langue), 96, 127
 GÈNES (Pool de —), 20, 143; lexi-
 que 332
 GÉNÉTIQUE (dérive —), lexique 332
 GENGIS KHAN, 279
 GÉNOTYPE, lexique 332
 GÉORGIEN, (langue), 110, 278
 GÉORGIENNE (numération), 119
 GÉORGIENS, 277-279, 283
 GÉPIDES, 66, 71, 256

GERMANS, 79, 240
 GERMANIA (argot espagnol), 124
 GERMANIQUE (influence — sur l'es-tonien), 133
 GERMANIQUES (langues), voir (lan-gues) GOTHIQUES
 GERMANIQUES (peuples), voir GOTHs
 GERMANISTES, 314
 GÈTES, 194, 261, 327
 GITANS, voir TZIGANES
 GLACE (Age de —), 27, 37, 38, 144 ;
 carte 42
 GLOBULES ROUGES (affection des
 —), 181
 GOBINEAU, A. de, 315
 GODOBARI, 113
 GOROLS, 246
 GOTHIQUE (langue), 92, 96, 105,
 127, 137, 240
 GOTHIQUES (emprunt de mots —
 en Baltique et Slavon), 108
 GOTHIQUES (noms de lieux — en
 Finlande), 118
 GOTHs, 65, 67, 144, 175, 196, 231,
 238, 254, 261, 274, 291, 298, 313,
 327
 GOTHs (— de la mer Noire), 285
 GRANDE-BRETAGNE, 62, 104. Voir
 BRITANNIQUES (Iles)
 GRAVÉTIENNE (culture), 39, 42, 200 ;
 table chronologique 38 ; lexique
 332
 GRÈCE (histoire ethnique de la —),
 272-274
 GRECQUE (langue), 91, 94, 96, 129,
 165, 263
 GRECQUE (numération), 107
 GRECS, 149, 226, 229
 GRIMALDI (fossiles de —), 39, 40 ;
 table chronologique 38 ; carte 42
 GRIMM (Loi de —), 105
 GROENLAND, 67, 197, 198
 GUANCHES, 168
 GUDMUNDSSON, B., 196
 GUBÈQUES, 271
 GUILLAUME LE CONQUÉRANT, 210
 GUJRATI (langue), 97
 GÜNTHER, H., 315
 GÜNZ (glaciation de —), lexique
 332

H

HACHES D'ARMES (culture à —),
 52, 55, 60, 65, 72, 92, 93, 100,
 137, 146, 192, 228, 237, 245, 249,
 252, 268, 282, 291, 297 ; carte 53
 HADDON, A., 185, 320
 HALSTATT (période de —), Age du
 fer, 60, 100, 193, 229, 233, 238,
 252, 255, 261, 265, 272
 HAMITIQUES (langues), 76, 103, 222 ;
 carte 99
 HANSÉATIQUE (ligue), 194, 292
 HAUT-ALLEMAND, 96, 231
 HAVOLANES, 241
 HÉBRAÏQUE (langue), 76, 123
 HÉBRIDES, 195
 HEIDELBERG (homme d' —), 30 ;
 table chronologique 38 ; carte 42 ;
 lexique « Pithécantropes » 334
 HELLÉNIQUE (langue), voir GRECQUE
 (langue)
 HELVÈTES, 234
 HENRI LE LION, 242
 HERMIONES, 239
 HERMUNDURES, 239 ; carte 66
 HERNICIEN (langue), 96
 HÉRODOTE, 63, 137, 222, 268, 283,
 284, 292
 HÉRULES, 66, 188, 196, 223, 256,
 265, 285
 HINDI (langue), 97
 HIOUNG-NOU, 73
 HIPPOCRATE, 319
 HITLER, A., 244, 315
 HITTITE (langue), 92, 97, 98, 107,
 125, 275
 HITTITES, 60, 92, 159, 280
 HOEBEL, E., 325
 HOLLAND, H., 198
 HOLLANDAIS, 41, 252 ; 80, 313
 HOLLANDAISE (langue), 96
 HOLLANDE (histoire ethnique de la
 —), voir PAYS-BAS, 212 et suiv.
 HOLSTEINOIS, 80
 HOMÈRE, 275
 HOMINIDÉS, lexique 332
Homo erectus, 28, 29, 30
Homo sapiens, 13, 21, 227, 313
Homo sapiens neanderthalensis, voir
 NEANDERTHAL (homme de —)

- HONGRIE (histoire ethnique de la —), 254-260
 HONGROIS (origine du nom), 258
 HONGROIS, voir MAGYARS
 HONGROIS (langue), 114
 HONORIUS, 235
 HOOTON, E., 319
 HORGEN (culture de —), 233
 HORSHAM (culture de —), 201
 HOUTZOULES, 262
 HOWELLS, N., 283
 HUGUENOTS, 130, 210
 HUNS, 64, 71, 74, 149, 256, 260, 261, 265, 285
 HUSI, 301
 HUXLEY, F., 265
 HUXLEY, J., 320
 HUXLEY, T., 313
 HYPERBORÉENS, 137
- I
- IAZYGES, 256
 IBÈRES, 222
 IBÉRIQUE (langue), 90, 102, 103, 127, 218, 222, 226; carte 99
 IBÉRO-INSULAIRE (race), 328
 IEN FADLAN, 69
 IBRAHIM IEN JACOB, 251
 ICÈNES, 62; carte 207
 ILLYRIENNE (langue), 61, 68, 92, 96, 100, 127, 253; carte 99
 ILLYRIENNE (race), 62, 64, 230, 254, 255, 265, 272, 274
 INDIENS (immigrants), 81, 210
 INDIENS (— d'Amérique), 18, 210
 INDIENNES (langues), 87, 156
 INDO-EUROPÉEN (origine du terme —), 314
 INDO-IRANIENNES (langues), 55, 92-100, 136, 137, 192, 291, 316; tableau 96-97
 INDO-IRANIENNES (langues), 94-97
 INDONÉSIENS (immigrants), 81
 INGOUCH (langue), 112, 113
 INGREVONES, 239
 INGRIENS, 301
 INGSTAD, H., 197
 INQUISITION ESPAGNOLE, 76
 INSUBRES, 230
 INVASIONS (période des grandes —, ou FOLKWANDERING), 66, 213, 239, 256
 IONIEN (grec), 273
 IONIENS, 222
 IRANIENNES (langues), 92-97, 112-113, 279
 IRANIENS (mots d'emprunt — en arménien), 110
 IRANIENS (mots d'emprunt — en finno-ougrien), 114, 121
 IRANO-APGHANE (race), 323
 IRLANDAIS, 169, 195
 IRLANDE (histoire ethnique de l' —), 204-206
 ISLANDAIS, 160
 ISLANDAISE (langue), 96, 127, 165
 ISLANDE, 67; histoire ethnique de l' —, 195
 ISOGLOSSES et ISOGRADES, 134
 ISRAÉLITES, voir JUIFS
 ISTAEVONES, 239
 ISTAMBOUL, 74, 275
 ISTRO-ROUMAINS, 263
 ITALIE (histoire ethnique de l' —), 227-232
 ITALIENNE (langue), 96, 101
 ITALIOTES, 63
 ITALIQUES (langues), 94, 96, 98, 100
- J
- JACITAN, 90
 JAN MAYEN (archipel), 186
 JAPHÉTIQUES (langues), 110
 JAVA (homme de —), 30; voir lexic-que PITHÉCANTHROPE, 334
 JENSEN, H., 95
 JIG-JOG, 125
 JUIFS, 76-79, 123, 179, 210, 227, 247; voir ASHKHENAZIM et SE-PHARDIM
 JONES, W., 91, 314
 JUTES, 66, 194, 208, 239
- K
- KABARDE (langue), 112, 289; carte 278
 KALMOUCH (peuple et langue), 80, 110, 278, 279, 287; carte 122
 KAPOUTCHI, 113
 KARACHAÏ, 80

KARAPAPAKH, 112
 KARATA, 113
 KARATCHA, 113
 KARTVÉLS (Géorgiens), 289
 KASI-KOUMOUK (langue), 112, 113, 289
 KHAZARS, 257
 KHINALOUG, 113
 KHWARDI, 113
 KLIK-KOBA (site de —), 281
 KIPTCHACKS, 74
 KIRGHIZ (langue), 110, 279, 280; carte 278
 KNOSSOS, 98
 KOMI (langue), voir ZYRIENE (langue)
 KOMSA (culture de —), 187
 KOUMANS (Turcs —), 262, 270
 KOUMYK, 110, 112, 113, 290; carte 278
 KOURGANES (cultures des —), voir HACHES D'ARMES (cultures à —)
 KOUTZO-VALAQUES, 263
 KRAPINA (fossiles de —), 153
 KREVINES, 302
 KRIVITCHES, 60, 286; carte 70
 KRYS, 113
 KUNDA (culture de —), 296
 KURDES (peuple et langue), 110, 112, 113, 280; carte 278
 KURI, 113
 KYANES, KYENES, 194, 298
 KWANADI, 113

L

LACUSTRES (cités —), 232
 LADIN (langue), 76, 96, 253
 LA FERRASSIE (fossile de —), 33
 LAK (ou KASI-KOUMOUK) (langue), 112, 113
 LANGAGE (distribution géographique des sons du —), 130
 LANGOBARDS, carte 66; voir LOMBARDS
 LAPONE (numération), 116
 LAPONE (langue), 118, 128, 165
 LAPONIDE (race), 328
 LAPONS, 71, 151, 157, 162, 186-188, 314, 316, 322, 326, 327
 LASCAUX, 89
 LATIN (bas —), 101, 262

LATINE (langue), 63, 91, 96, 101, 102, 263
 LAUSITZ (culture de), 64
 LAZE (langue), 110
 LEMOVIENS, carte 66
 LENTSCHIZANES, 68; carte 70
 LESGHIE (langue), 113, 277; carte 278
 LETTON ou LETTE (langue), 97, 106, 291
 LETTONIE (histoire ethnique de la —), 290-295
 LEVALLOISIENNE (culture), table chronologique 38; lexique 333
 LEWY, E., 132
 LIGURE (langue), 96, 102, 226, 233; carte 99
 LIGURE (race), 102, 316
 LIGURES, 230, 233
 « LINÉAIRE B » (inscriptions en —), 98
Lingua Franca, 137
 LINNÉ, C. de, 313
 LITUANIE (histoire ethnique de la —), 290-295
 LITUANIEN (langue), 97, 106, 291
 LITUANIENNE (numération), 107
 LIVE (langue), carte 122
 LIVES (LIVONIENS), 115, 118, 292
 LIVINGSTONE, F., 142
 LOMBARDE (langue), 96
 LOMBARDS, 106, 188, 196, 227, 231; carte 66
 LOUVITE (langue), 98
 LUCANIENS, 230
 LUSACIENS, voir SORABES
 LUSICANES, voir SORABES
 LUSITANIENS, 223
 LUXEMBOURG (histoire ethnique du —), voir PAYS-BAS, 212
 LYCIEN (langue), 98
 LYDIEN (langue), 98

M

MACÉDONIEN (langue), 69, 90, 97
 MAGDALÉNIENNE (industrie), 39, 43, 44; table chronologique 38; lexique 333
 MAGLEMOISIENS, 189, 200; lexique 333

- MAGYAR (langue), 103, 120, 254, 257, 263; carte 111
 MAGYAR (origine du nom), 258
 MAGYARS, 69, 75, 88, 115, 120, 121, 231, 256, 260, 262, 314, 322; carte 70
 MALTE, 228
 MAN (île et dialecte de —), 104, 195, 206, 210
 MANDCHOU (langue), 301
 MARATHI, 67
 MARCOMANS, 239; carte 66
 MARIUS, 76, 234
 MARR, N., 110
 MARRUCINIEN (langue), 96
 MARSE, 96
 MASSAGÈTES, 64, 284
 MATTIAQUES, carte 66
 MAUER (mâchoire de —), 29, 236
 MAURES, 76, 224, 231
 MAZOURES, ou MAZOVITIENS, 68, 247; carte 70
 MÉDITERRANÉENS (race), 22, 84, 159, 185, 322, 323, 327
 MÉGALITHES, 50, 51, 146, 191, 217, 228, 246, 252, 268
 MÉGALITHES (dresseurs de —), 23, 56, 83
 MEILLET, A., 101, 112
 MENAPIENS, carte 66
 MENDEL, G., 18
 MER BLANCHE (race balte de la —), 328
 MÉSOLITHIQUE (période), 43-46, 90, 146, 153, 158, 202, 212, 216, 217, 221, 237, 245; lexique 333
 MESSAPIEN, 96
 MICHELBERG, 237, 249
 MINDEL (glaciation de —), lexique 333
 MINGRÉLIEN, 110, 112, 113
 MINOENS, 99, 273, 274
 MISSOUNISK, 283
 MOLDAVES, 263
 MONGOLE (langue), 301
 MONGOLOÏDE (race primaire —), 18, 21
 MONGOLOÏDES ou MONGOLIFORMES, 73, 75, 157, 279, 287, 296, 301; lexique 333
 MONGOLS, 74, 149, 254, 287
 MONTÉNÉGRINS, 147, 161, 164, 264, 266
 MORAVIE, MORAVE, 249, 250; carte 70
 MORDVE (langue), 117; carte 122
 MORDVE (numération), 116
 MORDVINS ou MORDVES, 71, 119, 286
 MORT NOIRE, 143, 195
 MOURANT, A., 176
 MOUSTÉRIENNES (industries), 35, 36, 38; table chronologique 38; lexique 334
 MOUSTIER (Le), carte 34
 MULLER, M., 314
 MUROMA, 117
 MYCÈNES, MYCÉNIENS, 99, 229
 MYOPIE en Europe, 132
- N
- NAKHAD, 113
 NAPOLITAINS, 149, 232
 NARISTES, carte 66
 NATOUFIENNE (culture), 46
 NATOUFIENS, 46, 77, 148
 NAZIS, 77, 81, 243
 NÉANDERTHAL, carte 34
 NÉANDERTHALIENS, 33, 34, 35, 89, 199, 227, 236, 249, 281; carte 34
 NÉDERLAND, voir PAYS-BAS
 NÉMÈTES, carte 66
 NÉO-CELTIQUE (race), 327
 NÉO-DANUBIENNE (race), 322
 NÉOLITHIQUE (période), 46-52, 91, 92, 144, 163, 216, 222, 237, 245, 249, 251, 255, 260, 264, 281, 282, 283; cartes 51, 53; table chronologique 38; lexique 334
 NERVIENS, carte 66
 NEURIENS, 233
 NEZ, 17, 162
 NOGAY, 110, 112, 113, 279; carte 278
 NOIRE (race), voir NÉGRÔÏDE (race primaire)
 NORD-OUEST (race du —), 316; carte 317
 NORDIQUE (race), 17, 23, 67, 84, 172, 185, 188, 192, 316, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 327, 328; carte 317

NORDIQUES (cultures — archaïques), 191
 NORMANDS, 89, 210, 211, 231, 249
 NORSE (ancienne langue), 96, 118, 133, 134, 197, 209, 220
 NORSES, 195, 274
 NORVÈGE (histoire ethnique de la —), 190 et suiv.
 NORVÉGIENNE (langue), 96
 NORVÉGIENS, 190
 NOUVELLE-ZÉLANDE, 186
 NURAGHI (culture à —), 226

O

OB-OUIGRIEN, 120
 OBERCASSEL (crâne d' —), 39, 40, 71
 OBRODITES, 240, 242
 OFFNET (fossile d' —), 45
 OMBRIEN (langue), 96, 101, 230
 ORGÉTORIX, 234
 ORIENTALE (race), 318, 323, 324 ; carte 317
 OSMANIS ou OTTOMANS (Turcs), 74, 109, 258, 267, 274
 OSQUE, 96, 101, 112
 OSSÈTE (langue), 96, 97, 109, 129, 279
 OSSÈTE (numération), 107
 OSSÈTES, 64, 109
 OSTIAK (langue), carte 122
 OSTIAK (numération), 116
 OSTIAKS, 117, 120, 287, 314
 OSTROGOTHES, 72, 231, 265, 268, 284
 OUDE, 113
 OUGRIENNE (race), 255, 257, 262, 314
 OUIGOURS, 73
 OULITCHES, carte 70
 OURALIENNE (race), 245
 OURALIENNES (langues), 120
 OURALO-ALTAÏQUES (langues — en Europe), 301, 326 ; carte 122
 OUTMOURTE, voir VOTIAKS
 OUZBEK (langue), 301
 OUZBEKS (peuple), 287

P

PAKISTANAIS (immigrants), 210
 PALAFITES (sites à —), 232
 PALAÏTE (langue), 98
 PALÉOARCTIQUE (zone —), 81
 PALÉOLITHIQUE INFÉRIEUR (industries

du —), voir ABBEVILLIEN, ACHEULÉEN et 38
 PALÉOLITHIQUE MOYEN, voir MOUSTÉRIENNES (industries) et 38
 PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR (industries du —), 38
 PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR (survivants du —), 83, 146, 161, 320, 321, 322
 PALESTINE, 46, 76
 PAPOUS, 166
 PARIÉTALE (échancrure —), 160
 PARISI, carte 207
 PAYS-BAS (histoire ethnique des —), 212-215
 PEAU (coloration de la — en Europe), 166-168
 PEDERSEN, H., 104
 PÉKIN (homme de —), Sinanthrope, 28, 29
 PÉLASGIENNES (langues), 110, 273
 PELLIGNIEN (langue), 96
 PÉRIGORDIEN (industries du —), table chronologique 38 ; lexique 334
 PERMIENNE (langue), 116 ; carte 122
 PERMIENS ou PERMIANS, 72, 120, 286, 298
 PERSAN (langue), 97, 279
 PETCHÉNÈGUES, 74, 257, 262, 270
 PETERBOROUGH (peuples de —), 202
 PETIT-RUSSE, voir UKRAINIEN
 PHÉNICIENS, 56, 223, 226, 229
 PHOCÉENS (Grecs), 217
 PHRYGIENNE (langue), 68, 97, 100, 111, 273, 277 ; carte 99
 PICTAVI ou PICTONS (Poitou), 218
 PICTE (langue), 104, 205, 206 ; carte 99
 PICTES, 204
 PIERRE (Âge de la — récente), voir NÉOLITHIQUE
 PIERRE TAILLÉE (Âge de la —), voir PALÉOLITHIQUE
 PIGMENTATION de la peau, des cheveux et des yeux en Europe, 166 et suiv.
 PITHÉCANTHROPES, 28, 29, 236 ; lexique 334
 PLÉISTOCÈNE (survivants du —), voir PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR
 PODKUMOK site de —), 281
 PODOLIE, 71

POINTILLÉE (céramique —), 157, 282
 POLABES, 97, 241; carte 70
 POLANES, 68, 149, 247
 POLIANES, carte 70
 POLOGNE (histoire ethnique de la —), 244-248
 POLONAIS, 50
 POLONAISE (langue), 97, 109, 133, 247
 POLOTCHANS, 286
 POLOVTSSES, 74
 POMÉRANIENS, 240, 247; carte 70
 POMÉRANIENNE (langue), 97
 PORTE-GLAIVES (ordre des —), 80, 292
 PORTUGAISE (langue), 101, 223
 PORTUGAL (histoire ethnique du —), 221-225
 POTT, A., 121
 POUTCHOU (dialecte), 97, 109, 279
 PREDMOST (culture de —), 36, 190, 248; table chronologique 38; carte 42
 PRENESTINIEN (langue), 96
 PRITCHARD, J., 141
 PROCHE-ORIENT (race du —), 324
 PROCOPE, 69, 151, 254
 PROVENÇALE (langue), 96, 101, 218
 PROVENÇALE (numération), 107
 PRUSSE-ORIENTALE (dialecte germanique de —), 135
 P.T.C. (Phényl Thio Carbamide), 182
 PROLÉMÉE, 194

Q

QUADES, 239, 240; carte 66

R

R (consonne vélaire), 130
 RACE (définition biologique du terme), 142
 RACE BLANCHE, voir CAUCASIQUE (race primaire)
 RACE JAUNE, voir MONGOLOÏDE (race primaire)
 RACE OCCIDENTALE, 316; carte 317
 RACE SUB-ADRIATIQUE, 316; carte 317
 RACE SUB-NORDIQUE, 328; carte 317

RACES (classification des —) selon :
 BLUMENBACH, 313; BOYD, 327;
 CHEBOKSAROV, 327; COON, 322;
 CZEKANOVSKI, 328; DENIKER, 316;
 V. FRANKENBERG, 324; GAARN, 325;
 GOBINEAU, 315; HOEBELL, 325;
 HOOTON, 319; F. HUXLEY, 327;
 H. HUXLEY, 313; KEFERT, 326;
 KROEBER, 323; A. MONTAGU, 323;
 MULLER, 314; RETZIUS, 313;
 RIPLEY, 318; ROMER, 321;
 TAYLOR, 322; TITIEV, 325; VON EICKEDT, 322
 RACES PRIMAIRES, 17, 21; carte 317
 RACES PRIMAIRES (sous —), 319
 RACES SECONDAIRES, 17, 22, 316; carte 317
 RADIMITCHES, 286
 REMI (Reims), 218
 RENNE (Age du —), voir MAGDALÉNIEN
 RESIDUELS (types mixtes —), 320
 RETZIUS, A., 151, 313
 RHÉSUS (groupes sanguins), 179
 RHÉTIQUE (race), 313, 314, 316
 RHODANIENS, 64
 RIPLEY, W., 87, 277, 318 et suiv.
 RISS (glaciation de —), lexique 334
 ROJANES, 241
 ROMAINS, 62, 205, 212, 214, 222, 230, 260, 261, 272, 313
 ROMANCHES (langues), 96, 101, 235, 253
 ROMANES (langues), voir LANGUES ITALIQUES
 ROMANI, 67
 ROMANICHELS, voir GITANS
 ROME, 63
 ROMER, A., 320
 ROMULUS AUGUSTULUS, 231
 ROSENBERG, A., 315
 ROSSEN (culture de —), 237
 ROUMAINE (langue), 96, 124, 132, 262
 ROUMAINS (emprunt de mots — en ukrainien), 262
 ROUMAINS, 132
 ROUMANIE (histoire ethnique de la —), 250-264
 ROUTOUL, 113
 ROXOLANES, 284

RUGES, carte 66
 RUNIQUE (alphabet —), 285
 RUSSE (langue), 97, 116, 128, 263, 288
 RUSSE (origine du mot), 286
 RUSSENORSK, 125
 RUSSES, 68, 147
 RUSSIE d'EUROPE (histoire ethnique de la —), 280-290
 RUTHÈNE (langue), voir UKRAINIENNE (langue)

S

SABELLIENNES (langues), 96
 SABIN (langue), 96
 SABINS, 229, 230
 SABIR, 125
 SAMNITES, 230
 SAMOGITIENS, voir LITUANIENS
 SAMOYÈDE (langue), 132; carte 122
 SAMOYÈDE (numération), 119
 SAMOYÈDES, 71, 118, 169, 287, 314
 SAMPSON, J., 123
 SAMSOE (dialecte de —), 135
 SANGUIN (facteur — M), 173
 SANGUIN (facteur — N), 173
 SANGUIN (groupe — A), 173, 177
 SANGUIN (groupe — B), 178; carte 178
 SANGUIN (groupe — O), 176; carte 177
 SANGUINS (fréquence géographique des groupes —), tableau 175
 SANGUINS (groupe — en Europe), 172-181
 SANSKRIT (langue), 92, 95, 97, 291
 SARDAIGNE (histoire ethnique de la —), 226 et suiv.
 SARDANA, 226
 SARDE (langue), 101, 129
 SARDES, 149
 SARMATE (langue), 97
 SARMATE (race), 64, 109, 284-286, 327
 SARMATIE, 63
 SARRAZINS, 227, 259
 Satein (langues), 94, 260, 265
 SAVER, C., 207
 SAXONS, 66, 80, 106, 208, 213, 239
 SCANDINAVES, 65, 286

SCANDINAVIE (histoire ethnique de la —), 188-194
 SCHLEICHER, A., 291
 SCHLESWIG, 126, 131
 SCHWYZERDÜTSCH, 235
 SCORDISQUES, 265
 SCOTS, 206
 SCYTHES (langue), 92, 97
 SCYTHES, 61, 64, 148, 169, 261, 263, 275, 283, 285, 299
 SELDJOUKIDES, 74, 266, 275
 SÉMIGALLIES, 292
 SÉMITES, 327
 SÉMITIQUES (langues), 76, 223
 SEMONS, 230, 239; carte 66
 SENONES, 230
 SEPHARDIM (Juifs), 76, 225
 SÉQUANES, 234
 SERRES, 69, 149, 266, 267, 270
 SERBO-CROATE (langue), 97, 266
 SERGI, G., 320
 SEVERIANES, 286; carte 70
 SHAPIRO, H., 152
 SHELTA, 124
 SHERWIN, R., 198
 SHETLAND, 126
 SHQUIPERIA, voir ALBANE
 SICANIEN (langue), 230
 SICEL, 96, 230
 SICILIENS, 50, 149, 232; carte 178
 SIDI-ABDERRAHMAN, 28; carte 42
 SILURES, carte 207
 SLAVES (noms de lieux — en Allemagne), 109, 241
 SLAVES (emprunt de mots — en austro-allemand), 254
 SLAVES (langues), 68, 69, 70, 71, 112, 113, 125, 242, 265, 268, 271, 285
 SLAVES (éléments — en Roumanie), 263
 SLAVES, 61, 67 et suiv., 157, 169, 241, 242, 247, 248, 254, 268, 272, 274, 291, 321, 327
 SLAVES de la vieille-Eglise, 97
 SLAVES DE L'OUEST, 286
 SLEZANES, 68, 246
 SLOVAQUE (langue), 97, 250
 SLOVAQUE (numération), 107
 SLOVAQUES, 68, 149, 250; carte 70
 SLOVÈNE (langue), 69, 97, 133, 254, 266

- SLOVÈNES. 254, 268 ; carte 70
 SOLUTRÉENNE (culture), 43 ; table chronologique 38 ; lexique 334
 SORABE (langue), 60, 241, 247, 250 ; carte 70
 SORBS, voir SORABES
 SOUANE, 112
 SPITZBERG, 186
 SPONDYLE (mollusque), 48
 SPRACHBUND (aire linguistique), 129, 131, 132, 133
 SRBI, voir SERBES, carte 70
 STALINE, J., 80
 STARCEVO (culture de —), 49 ; carte 51
 STATUTE DES EUROPÉENS, 144 et suiv.
 STEINHEIM (crâne de —), 30, 31, 33 ; figure 31 ; table chronologique 38 ; carte 42
 STRUENSE, J., 130
 SUBSTRAT linguistique, 131
 SUDORIEN, 97
 SUÈDE (histoire ethnique de la —), 188 et suiv.
 SUÉDOISE (langue), 96
 SÜBVES, 223
 SUISSE (histoire ethnique de la —), 232-236
 SUISSE-ALLEMANDE (langue), 133, 235
 SUMÉRIENNE (langue), 110
 SUMÉRIENS, 159
 SUOMI, voir FINLANDE
 SUOMOLAÏSET, voir FINNOIS
 SUTURE MÉDIO-FRONTALE, 160
 SVANE (langue), 110
 SVANES, 83, 110
 SWANSCOMBE (fossiles de —), 30, 198, 216 ; table chronologique 38 ; carte 42
 SWINEHERDERS, 50, 237, 246
 SYRIE, 48
 SZEKLERS, 259
 SZELETHIEN, 36
- T**
- TABARASSAN, 113
 TACITE, 68, 239, 300, 324
 TADJIKS, 287
 TAILLE MOYENNE DES EUROPÉENS, 145-150 ; carte 145
 TALICH (langue), 112, 113
 TARDENOISIEN (industries du —), 44, 45, 90, 154, 201 ; lexique 334
 TARIK, 224
 TARTARES, 74, 247, 270, 279, 287, 293, 299
 TAT (langue), 110, 112, 113
 TATARES, voir TARTARES
 TAVASTES, 297, 300
 TAYLOR, G., 322
 TCHAMALAL, 113
 TCHÉCHEK-TACH (site de —), 281
 TCHÉCOSLOVAQUIE (histoire ethnique de la —), 248-251
 TCHÈQUE (langue), 97, 109
 TCHÈQUES (les —), 68, 149, 242, 249, 250
 TCHÉRÉMISSE (langue), 119 ; carte 122
 TCHÉRÉMISSE (numération), 116
 TCHÉRÉMISSES, 71, 117, 300
 TCHERKESSE, 112, 119, 277
 TCHETCHÈNE-LESCHIEN, 110, 112, 277
 TCHOUDS, 118, 301
 TCHOUVACHES, 120, 269, 287, 290 ; carte 122
 TENCTÈRES, 239 ; carte 66
 TÈNE (période de La —, âge du fer), 61, 102, 204, 205, 230, 233, 238 ; carte 53
 TERNIFINE (fossile de —), 28 ; table chronologique 38 ; carte 42
 TERRAMARA (culture de —), 229
 TÊTE (forme de la — et de la face), 151 et suiv.
 TÊTES-RONDES DE L'EST-EUROPÉEN, 321
 TEUTONIQUES (Chevaliers —), 80, 242, 247, 292
 TEUTONNES (races), voir RACE NORDIQUE
 TEUTONS (tribu danoise), 66, 188, 234, 239 ; carte 66
 TEVIEC (site de —), 216
 THALASSÉMIE, 180
 THOMA, A., 29
 THRACE (langage et peuple), 68, 97, 100, 111, 268, 273, 277 ; carte 99
 THRACO-PHRYGIEN, 96, 271, 275
 THULÉ, 196
 THURINGIENS, 106
 TIGURINES, 234

TINDI, 113
 TITIEV, M., 325
 TIVERTSES, carte 70
 TOKHARIENNE (langue), 95, 96, 97, 98, 107
 TOMBES INDIVIDUELLES (culture à —), voir HACHES D'ARMES (cultures à —)
 TONGRIENS, carte 66
 TOSKES, 271
 TOUCH (TAT), 113
 TOURANIENNE (race), 326
 TRAJAN, 261
 TRENTÉ ANS (guerre de —), 158
 TRÉVIERES, carte 66
 TRIBOQUES, carte 66
 TRICASSES (Troyes), 218
 TRINOBANTES, carte 207
 TRIPOLSE (culture de —), 282
 TROYENS D'HOMÈRE (langue des —), 275
 TSACKOUR, 97
 TUMULUS, 191, 235, 255, 282, 297
 TUNNITS (Esquimaux), 198
 TURCO-TARTARES (langues), 109, 112, 113
 TURCS (emprunt de mots — en langue slave), 109
 TURCS, 74, 79, 111, 255, 259, 260, 261, 266, 271, 272, 314, 322
 TURCS (éléments — dans le roumain), 263
 TURCS (emprunt de mots — en finno-ougrien), 118
 TURINI (Gaulois), 102
 TURKESTAN, 74, 287
 TURKMÈNE ou TURCOMANE (langue), 301
 TURQUE (langue), 263; (numération), 119
 TURQUIE D'EUROPE (histoire ethnique de la —), 274-276
 TZIGANES, 78, 122, 179, 289
 TZIGANES (mots — en argot anglais), 123
 TZINTZARES, 263

U

UKRAINE (histoire ethnique de l' —), voir RUSSIE D'EUROPE

UKRAINIENNE (langue), 97, 262, 288; carte 111
 UKRAINIENS, 147
 ULSTER (Irlande), 135, 136, 207
 URDU (langue), 97
 U.R.S.S. (tableau des langues d' —), 288
 USIPIENS, carte 66

V

VAGRES, 240; carte 70
 VALAQUES, 124, 263, 272
 VANDALE (langue), 96
 VANDALES, 66, 106, 188, 223, 231, 246
 VANGIONS, carte 66
 VARANGUES, 108, 286
 VARNES, carte 66
 VEDDAS, 19
 VEGLIEN, voir DALMATIEN
 VÉLÈTES, carte 70; 240, 247
 VÉNÈTE (langue), 96, 137
 VÉNÈTES (Bretagne), 205
 VEPSE (peuple), 115
 VEPSE (langue), 301; carte 122
 VERNER (Loi de —), 105
 VERTES, L., 29
 VERTESZÖLLÖS, 29; chronolog. 38; carte 42; lexique PITHÉCANTHROPÉ 334
 VESTINIEN (langue), 96
 VIATITCHES, carte 70
 VIEUX-FRANÇAIS, 89
 VIEUX-NORSE, 96, 126
 VIEUX-PRUSSIEN, 80, 106, 295
 VIEUX-SLOVÈNE, 247
 VIKINGS, 158, 179, 189, 195, 211, 219, 274, 292
 VILLANOVA (culture de —), 63, 101, 229
 VIRGILE, 260
 VISIGOTHS, 223, 224, 231, 234, 284
 VISTULIENNE (race), 245
 VOGOULE (numération), 116
 VOGOULE (peuple et langue), 75, 117, 120, 287; carte 122
 VOLGA (Allemands de la —), 243
 VOLGO-FINNOIS (langages), carte 122
 VOLHYNIENS, carte 70, 71
 VOLKSDEUTSCHE, 243

INDEX

VOLSQUE (langue), 96
 VOTES, 118, 301
 VOTIAK (langue), carte 122
 VOTIAKS (peuple), 71, 120, 121

W

WAGNER, R., 315
 WALLONS, 194, 214
 WATKINS, I., 176
 WATLANDERS, voir VOTES
 WENDE, LUSACE (langue), voir So-
 RABE (langue)
 WENDES, 69, 240, 241
 WESTPHALIENS, 80
 WHATMOUGH, J., 102
 WIKLUND, K., 157, 187
 WILTZES, 242
 WINDISCH (dialectes slovènes d'Al-
 lemagne), 254
 WINDMILL HILL (culture de —), 191,
 200
 WLAAM (flamand), 214

WÜRM (glaciation de —), lexique
 335

Y

YIDDISH (langue), 96, 121, 123, 133,
 263
 YEUX (couleur des — en Europe),
 171 ; carte 170
 YUGOSLAVIE (histoire ethnique de
 la —), 264-267
 YOUNG, Th., 314
 YUAN-YUAN, 73

Z

ZARUBINTZI (culture de —), 286
 ZINGARI, voir TZIGANES
 ZYRIANE (numérotation), [Permien],
 116
 ZYRIANE (langue), 128 ; carte 122
 ZYRIANES, 72, 120, 121, 290, 298

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CINO DEL DUCA
18, RUE DE FOLIN, A BIARRITZ, LE
25 FÉVRIER 1971, POUR LES
ÉDITIONS ROBERT LAFFONT.

N° d'éditeur : 3 995. Dépôt légal 1^{er} trimestre 1971.

COLLECTION
« LES ENIGMES DE L'UNIVERS »

HELMUT BERNDT

Sur les traces des Nibelungen

★

JEAN-PAUL CLEBERT

Provence antique

I. Des origines à la conquête romaine

II. L'époque gallo-romaine

★

PIERRE IVANOFF

Découvertes chez les Mayas

★

JEAN MAZEL

Avec les Phéniciens

à la poursuite du soleil sur les
routes de l'or et de l'étain

Enigmes du Maroc

★

IVAR LISSNER

Civilisations mystérieuses

★

FRANCIS MAZIERE

Mystérieux archipel du Tiki

Fantastique île de Pâques

Documents de couverture, de gauche à droite et de haut en bas : — 1. Tête d'un Viking norvégien (Ph. J. Bronsted, Penguin Books, Ltd). — 2. Jeune femme norvégienne (Ph. K. G. Rayson). — 3. Docker espagnol de Barcelone (Ph. P. Popper, Londres). — 4. Pièce d'un jeu d'échecs en ivoire, œuvre norvégienne du XII^e siècle (Ph. British Museum).

COLLECTION
« SCIENCE NOUVELLE »

James D. WATSON

Prix Nobel de Médecine

La double hélice

★

VITUS B. DROSCHER

**Le merveilleux
dans le règne animal
Le langage secret des animaux**

★

MATTHIEU RICARD

Les migrations animales

★

GORDON RATTRAY TAYLOR

La révolution biologique

★

CLARK WISSLER

**Histoire des Indiens
d'Amérique du Nord**

★

GEORGES SOURINE

Vivre dans l'espace

★

ANDRE LWOFF

Prix Nobel de Médecine

L'ordre biologique

★

RICHARD FEYNMAN

Prix Nobel de Physique

La nature des lois physiques

★

CHRISTIAN LEOURIER

L'origine de la vie

Théories contemporaines

★

La médecine moléculaire

sous la direction du

Dr JACQUELINE DJIAN